This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VI. 1772(1)

Taylor Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Andrew Brown

Bengesco 2140 (iv, 91)
Trapnell 72P

[Vol. 1]

VI. 1772 (1)

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE V***.

LA HENRIADE.

NOUVELLE ÉDITION.

A NEUCHATEL.

M DCC. LXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 JAN 1978
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE

PAR FRÉDÉRIC LE GRAND,

ROI DE PRUSSE.

LE Poëme de la HENRIADE eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites, l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres, & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monſieur *de Voltaire*, peut-être l'unique Auteur qui a préféré la perfection de ſon Art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes, & depuis la premiere édition où la *Henriade* parut ſous le titre de *Poëme de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au Public,

l'Auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands Génies & les Maîtres de l'Art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au Public, a été conſidérablement augmentée par l'Auteur ; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie était comme une ſource intariſſable, & qu'on pouvait toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles, & à quelque choſe de parfait d'une auſſi excellente plume que l'était celle de M. *de Voltaire*.

Les difficultés que ce Prince de la Poéſie Françaiſe a trouvées à ſurmonter lorſqu'il compoſa ce Poème épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre Nation, qui étaient du ſentiment que l'Epopée ne réuſſirait jamais en Français. Il avait devant lui le triſte exemple de ſes précur-

leurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du Peuple savant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une santé faible & délicate qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa Nation, hors d'état de travailler. C'est cependant indépendamment de ces obstacles, que M. *de Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune, & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'était M. *de Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultivait, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations. Mais il préféra de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces Arts & pour ces Sciences, aux avantages que la fortune

aurait été forcée de lui accorder ; auſſi fit-il des progrès qui répondirent parfaitement à ſon attente ? Il fit autant d'honneur aux Sciences que les Sciences lui en firent. On ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de Poéte ; mais il eſt Philoſophe profond, & ſage Hiſtorien en même tems.

Les Sciences & les Arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar* ou bien à *Alexandre* de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens, & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrein ; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains ſe ſont partagés ; & ces petits Souverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des Académies ; & comme dans ces Gouvernemens Ariſtocratiques, il s'eſt ſou-

vent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres; de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur tems, M. *de Voltaire* le fut de nos jours; il n'y eut aucune Science qui n'entrât dans la sphère de son activité, & depuis la Géométrie la plus sublime jusqu'à la Poésie, tout fut soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partageaient M. *de Voltaire*, malgré ses fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnaient d'indignes Envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun Poème soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'Auteur

a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : ſes Chants & l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de Rapſodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaiſon intime entre tous les Chants. Ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des tems en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* eſt naturel ; c'eſt la converſion de HENRI IV, & ſon entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des Ligueurs qui troublaient la France, & en cela le Poéte Français eſt infiniment ſupérieur au Poéte Latin, qui ne termine pas ſon *Enéide* d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée ; ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le Lecteur admirait dans le commencement de ce Poëme. On dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers Chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'eſprit à moitié éteint, ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux Poétes d'écrire.

Si le Poéte Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'eſt pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du Poéte Français eſt infiniment ſupérieur à celui du Poéte Grec. Comparez la deſcente d'*Ulyſſe* aux Enfers avec le ſeptième Chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que *M. de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au Temple du Deſtin, vaut ſeule toute l'*Iliade*; car le rêve de Henri IV ramène aux règles de la vraiſemblance tout ce qui lui arrive, au-lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux Enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épiſodes de la *Hen-*

riade ſont placés dans leur lieu. L'Art eſt ſi bien caché par l'Auteur, qu'il eſt difficile de l'appercevoir ; tout y paraît naturel ; & l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce Poème, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'Auteurs à qui la ſéchereſſe & l'enflûre tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une maniere touchante les ſujets pathétiques ; il ſait le grand art d'émouvoir le cœur : tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligni*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune *d'Ailly*, les adieux de HENRI IV à la belle *Gabrielle d'Eſtrée*, & la mort du brave *d'Aumale*. On ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot, l'Auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, il paſſe légèrement ſur ceux qui ne feraient que groſſir ſon Poème. Il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'Auteur a employé ne peut choquer aucun Lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la Religion, tant la Poéſie & l'Eloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guères par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce Poème ſont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican, le Temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, les Vices ; tout eſt animé par le pinceau de M. *de Voltaire* : ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carrache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la Poéſie du ſtile, de cette partie qui caractériſe proprement le Poéte. Jamais la Langue Françaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade*. On y trouve par-tout de

la nobleſſe ; l'Auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grace & dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caracteres & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des Lecteurs. C'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, rendus & reçus, que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa Langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le Lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat, qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on peut deſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa généroſité & à ſon humanité, devrait ſervir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros qui ſe piquent quelquefois mal-à-

propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deſtin des Etats ou le ſort de la guerre a ſoumis ſous leur puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'Auteur exprime avec tant de nobleſſe :

Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes âmes,
Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut auſſi être compté parmi les chef-d'œuvres de la *Henriade* ; ce caractère eſt tout nouveau. Un Philoſophe guerrier, un Soldat humain, un Courtiſan vrai & ſans flatterie ; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter nos ſuffrages : auſſi l'Auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & ſtoïque ami, à côté de ſon jeune & vaillant Maître, repouſſer partout la mort & ne la donner jamais ! Cette

ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle, & il eſt à déplorer pour le bien de l'Humanité qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs, la *Henriade* ne reſpire que l'humanité. Cette vertu ſi néceſſaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par M. *de Voltaire*. Il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus, il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au-lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine la plus cruelle: mais, d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la *Saint-Barthélemi*, & la cruauté inouie avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*,

l'indolence léthargique de *Valois*, & les faibleſſes que l'amour fit commettre à HENRI IV, ſont eſtimés à leur juſte valeur. M. *de Voltaire* accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la Jeuneſſe, & donner, des vertus & des vices, les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce Poème, que l'Auteur recommande aux Peuples la fidélité pour leurs Loix & pour leurs Souverains. Il a immortaliſé le nom du Préſident *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour ſon Maître méritait une pareille récompenſe; il en fait autant pour les Conſeillers *Briſſon*, *l'Archet*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion ſuivante de l'Auteur.

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau pour la juſteſſe des ſentimens, que par la force de l'éloquence. L'Auteur

fait parler un grave Magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue, il s'oppoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux; il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire. Il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles, dès-là qu'ils en faiſaient uſage contre leur Roi & leur Patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des Lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paſſe à la guerre de Religion qui fait le ſujet de la *Henriade*. L'Auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion. Car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des

Sujets ont fuscitées ; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des Grands & des Ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de son imagination, & tout ce qu'ont pu l'Eloquence & la Poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier *les Camps & les Soldats* des argumens pointilleux & subtils de l'école, pour les renvoyer au Peuple pédant des Scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'Autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la Société sont le principal but de ce Poème ; & c'est pourquoi l'Auteur avertit si souvent d'éviter, dans cette route, l'écueil dangereux du fanatisme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de

l'Humanité, que la mode des guerres de Religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde. Mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'Eſprit philoſophique, qui, depuis quelques années, prend beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent. L'ignorance Monachale qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les Princes factieux pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les Sciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de Religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux tems

de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguſte*, tout l'Empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille & ſans agitation. Les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaiſirs & l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis-le-Grand*, qui peut être égalé ſans flatterie à celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers ſa fin par l'aſcendant que le Père *le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV*, qui commençait à baiſſer. Mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les Sciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes & moins portés aux violences. Elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la Société & au bonheur des Peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement, de ceux qui cultivent les Arts & les Sciences, au Public & au Vulgaire. Elle paſſe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province. On voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſères & de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la Nature a miſe entre nous; la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque Nation & de quelque

opinion que nous soyons; que l'amitié & la compassion sont des devoirs universels. En un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des Sciences, & voilà par conséquent la règle & l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embrassait toutes ces Sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du Public, & d'autant plus qu'il n'a vécu & n'a travaillé que pour le bien de l'Humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer cette édition au Public, que j'ai rendue aussi digne qu'il m'a été possible de M. de *Voltaire* & de ses Lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable Auteur, était en quelque façon honorer notre siècle,

& que du moins la postérité se redirait d'âge en âge, que, si notre siècle a porté de grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'Envie ni les Cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens distinguaient du Vulgaire, & même des grands hommes.

LA

AVERTISSEMENT.

Tout le monde connaît le Poème de la Henriade de Voltaire. Après les éloges que la France & même l'Europe entière lui ont donnés, cet illuſtre Ecrivain ne devait pas s'attendre à une critique auſſi mordante & auſſi injuſte que celle qu'en a fait M. la Beaumelle, par ſon libelle intitulé : *Commentaire ſur la Henriade de M. de Voltaire*, revu & corrigé par le ſieur Fréron.

Une ſi téméraire entrepriſe était réſervée à cet homme ſingulier. Perſonne n'ignore que ce n'eſt pas la rivalité qui l'a déterminé ; c'eſt une jalouſie mal placée qui a été le ſeul mobile du ſieur la Beaumelle.

Il paraît que feu M. Fréron, Editeur de ce Commentaire, ayant, à la vérité, ſujet de ſe plaindre de Voltaire, a enchéri ſur la Beaumelle en ajoutant à la fin de cet ouvrage pluſieurs Lettres ſatyriques inſérées dans ſon *Année Littéraire* (*).

(*) M. Fréron fils ne doit pas trouver mauvais que

Le ſieur la Beaumelle a choiſi un ouvrage du plus célébre de nos Ecrivains, dans l'eſpérance que ce nom ſeul intéreſſerait.

On verra dans ces réponſes, & ſinguliérement au commencement du neuvième Chant & à la fin du dixième, que le but de l'Auteur eſt de juſtifier le plan, la conduite & la verſification de ce Poème, dont le Poéte a réuni les ſuffrages de tous les gens de goût, & de faire voir le peu de fondement de la critique qui en a été faite. On pourrait la comparer à celle qu'a faite aſſez gauchement un Auteur, (d'ailleurs célébre), de quelques Fables de Lafontaine, ſur-tout de celle du Renard & du Corbeau, & à celle du Spectacle de l'Opéra, au ſujet des décorations.

Comme le ſieur la Beaumelle a paſſé les bornes que preſcrit une honnête critique, & manqué aux égards qu'il devait à un homme qui lui était ſi ſupérieur, on ne ſera pas ſurpris

---

l'on critique ce Commentaire, mis au jour par M. ſon père. Il a hérité de ſes talens; il n'a pas ſon animoſité contre Voltaire; il lui rend ſûrement plus de juſtice.

qu'on l'ait relevé en certains endroits avec un peu de vivacité.

Il y a dans le Commentaire de cet Auteur bien des notes auxquelles on n'a pas cru devoir répondre.

Enfin, on a renvoyé, autant qu'il a été poſſible, à la lecture de pluſieurs vers cités, ſans les tranſcrire à chaque endroit, pour éviter les répétitions.

RÉPONSE

Au Commentaire ſur la Henriade fait par le ſieur la Beaumelle.

La critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile.

De tous les genres de Poéſie, l'Epopée eſt le plus difficile. Nous n'avons de Poétes épiques qu'Homère chez les Grecs, Virgile chez les Latins, le Taſſe & l'Arioſte en Italie, le Camoëns en Portugal, Alonzo d'Ercilla (ſi on peut le citer parmi les Poétes épiques) en Eſpagne, Milton en Angleterre; la France ſeule n'avait point de Poème épique. M. de Voltaire a donné, en 1723, la HENRIADE; ce Poème fut très-bien accueilli, non-ſeulement en France, mais même chez les étrangers; il fut traduit en différentes langues; les éditions en ont été multipliées; l'Auteur y a fait pluſieurs changemens juſqu'en 1757. Les frères Cramer firent alors ſous ſes yeux, en 17 vol. *in-8.* une édition de ſes ouvrages, à la tête deſquels on mit la Henriade avec ſes variantes, & des notes hiſtoriques très-intéreſſantes. Un Souverain (*) dont le

(*) Le Roi de Pruſſe, Epitre XX, & autres de ſes Œuvres, appelle Voltaire l'Homère Français.

mérite & les talens, même en poéſie françaiſe & en pluſieurs genres, ſont très-connus, en a fait l'éloge le plus complet.

La Beaumelle cependant, en convenant que cet Ouvrage a été traduit en différentes langues, dit qu'il n'a pas eu le moindre ſuccès dans les pays étrangers.

C'eſt après cinquante années & plus de réuſſite, que cet homme qui, par ſes Ouvrages, ne devait pas ſe flatter de jouer un rôle dans la République des Lettres, n'ayant pu parvenir à ſe concilier l'eſtime & l'amitié de Voltaire, s'eſt aviſé de faire une ample critique de ſon Poème dans un livre en deux volumes *in-8.* imprimé depuis ſa mort, par les ſoins du ſieur Fréron pére. La Beaumelle a fait tous ſes efforts pour rabaiſſer le mérite reconnu de cet illuſtre Ecrivain, dont le génie univerſel a fourni des chef-d'œuvres en bien des genres, & a produit juſqu'à ſa mort de ces Poéſies légères & agréables, qui reſſemblent aux fleurs d'un beau printems, & ne ſe reſſentent point du tout d'une Muſe plus qu'octogénaire.

La Beaumelle ne s'eſt pas contenté de dépriſer la Henriade, d'en critiquer le plan, la conduite, la verſification; il a fait plus, il a eu la témérité de vouloir corriger Voltaire, de propoſer pour ce Poème un autre plan, qu'il n'achève pas : au-lieu des amours de Gabrielle d'Eſtrées, il veut placer celles de la Comteſſe de Grammont & de la Ducheſſe de Montpenſier, ſa rivale; faire, par cette dernière,

» ſoulever le Ciel & l'Enfer, pour venger ſa paſſion » & ſa beauté mépriſée ». Il fait de la Comteſſe une autre Pucelle d'Orléans ; enſorte que ce ſerait elle & non Henri, qui ſerait le Héros du Poème. Enfin, il ſubſtitue, en certains endroits, de très-longues & fort inſipides tirades de vers de ſa façon, qu'il a inſérées dans ce Commentaire, & que le ſieur Fréron, qui ne manquait sûrement pas de mérite, malgré la liaiſon intime qui était entr'eux, & l'animoſité qu'il avait contre Voltaire, n'a pu s'empêcher de déſapprouver, ſuivant qu'il le dit dans l'avertiſſement qui eſt à la tête de ce livre ; & pour donner une ſorte de crédit à cet ouvrage, on a recueilli les différentes critiques (déjà oubliées) qu'en avaient faites les ennemis jurés de ce Poéte, qui, plus jaloux & envieux de ſa gloire, que capables de l'imiter, ont fait, dans tous les tems, de vains efforts pour flétrir les lauriers dont l'Europe entière l'a couronné.

En effet, il eſt aiſé, par la lecture de cet Ouvrage, de voir qu'il y avait de l'animoſité de la part de la Beaumelle (*).

(*) Il fut, en Octobre 1751, à Berlin, où était Voltaire ; il eut quelques différends avec lui ; il ſollicita la place du feu ſieur de la Métrie, qu'il ne put obtenir ; ce qui le fit revenir en France. Depuis ſon retour juſqu'à ſa mort, il ne pouvait entendre parler de ce Poéte ni de ſes Ouvrages, ſans entrer en colère.

« *Archilocum, proprio rabies armavit iambo.* Hor.

Il emploie ſix pages entières à critiquer les douze premiers vers de ce Poème. Il prétend que l'expoſition a pluſieurs défauts. Le premier, d'être trop faiblement écrite; le ſecond, d'être trop enflée. Peut-on avancer un tel paradoxe? Une diction peut-elle être en même tems faible & enflée? Il pourrait y avoir des endroits faibles & d'autres enflés; mais ce n'eſt pas-là ce qu'il dit.

Le troiſième défaut, ſuivant ce Critique, eſt que cette expoſition eſt vague, & plutôt un panégyrique de ſon Héros, qu'un énoncé du ſujet; que le cinquième vers eſt le ſeul qui aille au fait, & que cela n'eſt pas exact, parce que le Poéte, ſuivant lui, ſemblait, par le premier vers, « *Je chante le Héros qui régna ſur la France* », annoncer qu'il chante tout le régne de HENRI.

Cette critique eſt d'autant moins fondée, que HENRI étant le Héros du Poème, méritait tous les éloges que les Français en général lui ont donnés, & qui lui ſont ſi bien dus.

L'Auteur en parle avec toute la nobleſſe qui caractériſe les actions de ſon Héros.

D'ailleurs, par ce vers, « *Je chante le Héros, &c.* » Voltaire n'a point entendu chanter toute la vie, tout le régne de ce Roi, mais ſeulement ce qui s'eſt paſſé d'intéreſſant dans le tems de la Ligue, & la bonté

vraiment paternelle d'un Roi qui, obligé de faire la guerre à ſes ſujets pour conquérir un Royaume qui lui appartenait, ménageait ces mêmes ſujets & leur prêtait des ſecours.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le Blocus de Paris, envoie ſecrettement Henri de Bourbon demander du ſecours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuie une tempête; il relâche dans une isle, où un vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon avénement au Trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon Gouvernement.

Je chante le Héros qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête & par droit de naiſſance. 1.

Page 3 du Commentaire, note première.

1.
La Beaumelle fait ici deux obſervations; il trouve mauvais

Réponſe.
Ce début du critique ne doit pas prévenir en ſa faveur. Ce

Qui, par de longs malheurs, apprit à gouverner 1;
Calma les factions, fut vaincre & pardonner 2,

que le Poéte ait mis des sommaires en tête de chaque Chant; il prétend que c'est ôter au Lecteur un des plus grands plaisirs de l'esprit, le plaisir de la surprise, & que ces sommaires ressemblent à ces prologues mal-adroits, où l'un des Acteurs venait exposer en détail toute l'intrigue de la piéce, & que c'est rassasier ses Convives avant de les mettre à table.

Il dit ensuite que ce second vers se trouve dans un Poème de la Cassagne; que dans la fange d'Ennius, Virgile ramassoit des perles: il fait un crime à Voltaire d'imiter Virgile.

argumens ou sommaires, loin de dégoûter le Lecteur, lui donnent l'idée du contenu du Chant qu'il a sous les yeux; ils facilitent à ceux qui ont déjà lu l'ouvrage, le moyen de trouver promptement les endroits qu'ils cherchent: cela ne peut donc qu'être utile, & n'est pas susceptible de critique. Il prétend que le second vers se trouve dans un Poème de la Cassagne sur Henri IV. 1°. Le Poéte qu'il cite n'est pas assez intéressant, pour que ceux qui ont eu la patience de le lire se rappellent ce passage; il aurait donc dû, pour appuyer sa critique, citer ce vers en entier. 2°. La même pensée peut se trouver dans différens Auteurs sans plagiat. Enfin, si Virgile a puisé dans la fange d'Ennius, on ne peut reprocher à Voltaire d'avoir choisi une bonne idée chez un mauvais Auteur.

Page 4, notes 1, 2 & 3 du Commentaire.

1. « *Qui, par de longs malheurs* ». C'est ainsi, dit le Critique, que, sur les avis qu'il avait donnés à l'Auteur, ce dernier changea ce vers dans une édition corrigée de sa main, qu'il lui envoya de Berlin en 1751; il y avoit, dit-il, auparavant, « *Qui, par le malheur même* ».

R. Si l'on en croit le Critique, il a donné des leçons à Voltaire, & cet Auteur a déféré à ses conseils; quoi qu'il en soit, ces deux hémistiches expriment précisément la même pensée, & sont également bons.

2. « *Calma les factions, fut vaincre & pardonner* ». Il prétend aussi que c'est sur ses représentations que le Poéte a changé le premier hémistiche de ce vers; il y avoit, dit-il, « *Persécuté*

R. Ce vers annonce la bonté du cœur de ce Prince, qui, comme on le voit dans le cours du Poème, vers 337 & suivant du dixième Chant, jusqu'au vers 353, chérissait ses sujets, &

Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère ;
Et fut de ſes Sujets le vainqueur & le père 1.

long-tems, fut vaincre & pardonner ». Enfin il ajoute, je lui demande aujourd'hui s'il croit que, « *Calma les factions* » exprime nettement ce que fit Henri IV, & dans ce cas, s'il l'exprime aſſez énergiquement ?

3. « *Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère* ». Le Critique dit, 1°. qu'outre que ce vers eſt aſſez languiſſant, « *Confondit* » exprime aſſez faiblement ce que le Poéte veut dire. 2°. Du reſte, l'Auteur ne tient point le peu qu'il promet. Ni « Mayenne ni la Ligue ne ſont » confondus ». Henri plie, & la Ligue & Mayenne ſe ſoumettent volontairement. Qu'on ne diſe pas que c'eſt un défaut du ſujet ; car il peut certainement être enviſagé & traité ſous un point de vue plus favorable à Henri ; mais quand il ne pourrait pas l'être, on aurait toujours à reprocher au Poéte le choix d'un ſujet eſſentiellement défectueux.

R. 1°. Ce vers, loin d'être languiſſant, eſt plein, & dit beaucoup en peu de mots. Le Poéte, par ce mot « *Confondit* », a bien exprimé ce qu'il a voulu dire, que Henri rendit inutiles les projets de Mayenne, qui tendaient à s'emparer du trône. 2°. Si le Critique s'était rappellé les vers 396 & ſuivans, juſqu'au vers 456 du huitième Chant, il aurait vu que « *Confondit* » eſt le vrai mot, & qu'il n'y a préſque pas un de ces vers qui ne juſtifie le Poéte ; & c'eſt (pour ſe ſervir des termes du Critique) le point de vue le plus favorable à Henri.

Page 5 du Commentaire, note 1.

1°. Il dit que cela eſt en partie vrai dans l'hiſtoire, & totalement faux dans le Poème. « Ce Vainqueur de ſes Sujets » en reçoit la loi : « ce Père de ſes Sujets » les égorge, les affame impitoyablement, pour avoir le plaiſir de reſter plus long-tems dans une Religion qui lui eſt indifférente, quoiqu'on lui ait prédit qu'il n'entrera dans Paris qu'après l'avoir abjurée. 2°. profita de ſes malheurs pour bien gouverner.

R. 1°. L'Auteur a entendu peindre le caractère de Henri & la conduite qu'il a tenue pour conquérir ſon Royaume. Il a vaincu ſes Sujets qui refuſaient de le reconnaître ; il en a été en même-tems le père, il a été obligé d'employer contr'eux la force ; mais dans le fort de cette guerre, il les ménageait, il leur faiſait paſſer des vivres ; c'eſt ce que l'Auteur fait entendre par

Vous chantez, dit-il, un Héros, & ce Héros ne fait preſque rien de grand. 3°. Il paſſe comme un aventurier en Angleterre, aux riſques de perdre ſon armée. 4°. Il s'extaſie aux propos inſenſés d'un vieillard. 5°. Il en tient lui-même de ſinguliers à Elizabeth. 6°. Il obtient de cette Princeſſe mille ſoldats au-lieu d'une armée. 7°. Il eſt tranſporté en ſonge dans le Paradis, dans l'Enfer, dans le Palais des Deſtins, où les objets les plus intéreſſans n'excitent pas ſa curioſité. 8°. Il met dans ſes amours la débauche d'un Page, au-lieu les vers 337 & ſuivans du dixième Chant, & par la note qu'il donne à ce ſujet :

(Henri parle de Mayenne)

» *De mes ſujets ſéduits qu'il comble la misère ;*
» *Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père.*
» *Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,*
» *Et d'arracher mon peuple à ces loups raviſſans :*
» *Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ;*
» *Duſſé-je, en les ſauvant, perdre mon Diadême,*
» *Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;*
» *Sauvons-le, malgré lui, de ſes vrais ennemis ;*
» *Et, ſi trop de pitié me coûte mon Empire,*
» *Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire :*
» *Henri, de ſes ſujets, ennemi généreux,*
» *Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.*
» *Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon armée*
» *Approche ſans éclat de la ville affamée,*
» *Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,*
» *Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bienfaits ».*

C'eſt donc ſans fondement que la Beaumelle, dans ſa Critique, dit : « ce Vainqueur de ſes ſujets en reçoit la loi ; ce père de ſes ſujets les égorge, les affame impitoyablement pour le plaiſir de reſter dans une Religion qui lui était indifférente ».

Autre critique bien injuſte encore.

La Beaumelle n'ignorait pas qu'il n'était pas indifférent à Henri d'être Calviniſte ou Catholique, ſuivant qu'il paraît

des faibleſſes d'un grand homme. 9°. Et las d'affamer tantôt Paris, tantôt de le nourrir, il change de Religion par une inſpiration ſubite, pour s'en faire ouvrir les portes.

par une lettre que rappo
Critique, page 87, second
tie de ſon Commentaire,
par ce Prince aux trois C
de l'Etat, aſſemblés à
Mémoires de Villeroi,
premier, page 199.

« On m'a ſouvent, dit ce Prince, ſommé de changer de
» gion : mais comment ? La dague à la gorge. Quand je n
» pas eu de reſpect à ma conſcience, celui de l'honneur
» eût empêché. Que penſeraient de moi les plus affectionné
» Religion Catholique, ſi, après avoir vécu quarante ans
» ſorte, ils me voyaient ſubitement changer de Religion
» l'eſpérance d'un Royaume ? Que diraient ceux qui m'ont
» éprouvé courageux, ſi je quittais honteuſement, par inté
» par crainte, la façon dont j'ai ſervi Dieu dès ma naiſ
» Après avoir été nourri & élevé en une Profeſſion de Fo
» ſans ouïr & ſans parler, ſe jetter tout d'un coup de l
» côté ! Non, Meſſieurs, ce ne ſera jamais le Roi de N
» qui le fera, y eût-il trente Couronnes à gagner. Inſtruiſez
» montrez-moi la Vérité, je m'y rendrai. . . . Il faut du
» pour ſe faire inſtruire. Si, ſous le dernier Roi, on n
» gagner ce point ſur moi par la force, ni par les appâ
» la Cour, ni ébranler ma conſcience, les armes d'Eſpagn
» tous ceux qui les favoriſent, y avanceront encore moi
» ne ſuis point opiniâtre ; mais je ne céderai qu'à la perſu
» Il faut m'éclairer, & m'avoir autrement qu'à coups de car

On y voit un Prince dont la conſcience ne peut être éb
ni par la force, ni par les appâts de la Cour ; il ne de
qu'à être inſtruit, à connaître la Vérité ; il déclare qu'il
rendra qu'à la perſuaſion, qu'il lui faut du tems pour ſ
inſtruire. C'eſt ce qu'a fait entendre le Poéte par ces vers, l
la converſation du vieillard :

» *Henri doutait encor & demandait aux Cieux*
» *Qu'un rayon de clarté vint deſſiller ſes yeux* ».

Il ne prenait donc pas plaiſir à reſter dans une Religion
était indifférente : c'eſt une critique des plus mal placée.

Enfin, Henri ne reçut pas la loi de ſes ſujets, puiſq
ſe rendit Catholique qu'après avoir été inſtruit & convainc

2°. On ne peut pas dire ſans injuſtice que, dans ce Po
Henri n'ait rien fait de grand. Le Poéte le repréſente to
comme généreux, plein de valeur & d'humanité ; c'eſt ce
voir en divers endroits de cet Ouvrage, & ſinguliérement d
vers ci-devant cités.

Deſcends du haut des Cieux, auguſte Vérité !

3°. Le voyage de ce Prince en Angleterre fut ſecret & court ; ſuivant le Poème, il était néceſſaire : c'était Henri qui devait en être chargé, il connaiſſait Elizabeth.

4°. Il eſt indécent à ce Critique de tourner en ridicule le diſcours du vieillard à Henri. Ce diſcours, loin d'être inſenſé, eſt plein de juſteſſe, de droiture, très-touchant, & cette fiction eſt des mieux imaginée pour amener la converſion de Henri.

5°. Il n'y a rien de ſingulier, comme il le prétend, dans la converſation de ce Prince avec Elizabeth. Il lui expoſe les beſoins de la France, lui fait le détail de l'état où ſe trouve ce Royaume, & il en obtient ce qu'il demande.

6°. Le Poéte dit, « *Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas* ». Cela ne veut pas dire que Henri n'obtint que mille hommes, mais qu'il fut ſuivi de mille Anglais d'élites : l'Auteur n'ignorait pas qu'outre les troupes qu'Elizabeth avoit fournies pour le ſiége de Rouen, elle donna encore 3000 hommes.

7°. Il n'eſt pas vrai de dire que lors de la viſion de Henri en Paradis, aux Enfers & au Palais des Deſtins, les objets qu'il vit n'excitèrent pas ſa curioſité. Pour s'en convaincre, il ſuffira de lire les vers 101 juſqu'au 112, les 165 & ſuivans, juſqu'au 175 ; les 193 & ſuivans, juſqu'au 216 du ſeptième Chant, & l'on verra la fauſſeté de cette critique.

8°. Les amours de Henri ne repréſentent point la débauche d'un Page, comme le dit indécemment le Critique ; mais une faibleſſe dont les plus grands hommes peuvent être ſuſceptibles ; & la docilité, la modération avec laquelle le Poéte dit que ce Prince ſe rendit à lui-même à la vue de Mornai, qui le rappelle à ſon devoir, eſt une preuve de ſa vertu.

9°. Enfin, ſuivant le Poème, ce n'eſt point pour ſe faire ouvrir les portes de Paris, que Henri ſe fit Catholique ; c'eſt à la prière de St. Louis, que Dieu l'éclaira & lui fit voir la Vérité, qu'on a dit qu'il cherchait. C'eſt ce que le Poéte exprime par les vers 437 & ſuivans du dixième Chant, qu'on a cités.

Page 8 du Commentaire, note 1.

1. « *Deſcends du haut des Cieux, &c.* » La Beaumelle critique cette invocation ; il prétend qu'il fallait invoquer une Intelligence céleſte.

R. Le Poème épique étant le récit en vers de faits héroïques, l'Auteur a dû invoquer la Vérité pour rendre exactement les vertus de ſon Héros. D'ailleurs, peut-on dire que la Vérité ne ſoit pas une Intelligence céleſte ?

Répands sur mes écrits ta force & ta clarté 2 ;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre :
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre,
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces,
Dis les malheurs du Peuple & les fautes des Princes.
Viens, parle ; & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes ;

Idem, *Note* 2.

2. « *Répands sur mes écrits ta force & ta clarté* », Il est indispensable, dit-il, que vous sachiez les causes surnaturelles qui ont produit l'action que vous chantez ; ce sont ces causes que vous avez à développer avec enthousiasme.

Et c'est précisément ce qu'a fait Voltaire, lorsque St. Louis apparaît à Henri, 319e. vers du sixième Chant :

« *Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue,*
» *Un fantôme éclatant se présente à sa vue, &c.* ».

Et plus bas, vers 339 & suivans :

« *Je suis cet heureux Roi que la France révère,*
» *Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père* ».

Voilà cette cause surnaturelle que le Poëte développe avec cet enthousiasme que demande l'Epopée.

Les loix étaient ſans force & les droits confondus 2 ;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus 3.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant admirait les progrès,
Et qui de ſa Patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,

Page 10 *du Commentaire, Note* 2 *&* 3.

2. « *Les loix étaient ſans force & les droits confondus* ». Le Critique dit qu'il lui ſemble que ce ſecond hémiſtiche eſt vague, qu'il aurait beſoin d'un long Commentaire, & qu'après ce Commentaire on ne l'entendrait pas mieux.

R. Ce n'eſt pas la faute du Poéte, ſi la Beaumelle n'entend pas ceci ; tout le monde l'entend. L'on ſait le crédit qu'avaient les courtiſans de ce Prince efféminé : on appella ſon régne, dit Mézerai, le régne des favoris. L'Auteur n'en devait pas dire davantage ; ce qu'il aurait dit de plus, aurait été contraire au reſpect que l'on doit aux Rois.

3. « *Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus* ». Le Critique trouve 1°. que le moindre défaut de ce vers eſt d'être proſaïque. 2°. Dit-il, « Valois régnait encore, ou plutôt il ne régnait plus ». Ce début ne peut être digne de l'Epopée. De plus, y a-t-il de l'art à tracer un tel caractère d'un des principaux perſonnages? Quel intérêt peut-il réſulter de ce tableau? Il était aiſé de tirer de l'hiſtoire un portrait flatté, mais reſſemblant.

R. 1°. Liſez les trois vers qui précedent celui-ci, & vous verrez qu'il en eſt une ſuite néceſſaire.

2°. Que la ſimplicité de ce vers en fait la beauté.

3°. Enfin, il ne s'agiſſait pas de faire le détail de ce que Valois avait précédemment fait de grand ; il fallait expoſer l'état préſent de ſon gouvernement, & les difficultés qu'il y avait à ſurmonter pour y remédier. Voilà l'intérêt qui pouvait réſulter de ce tableau. D'ailleurs, l'Auteur invoquant la Vérité, doit la dire. Ce vers eſt très-expreſſif ; en effet, quel regne que celui de ce Prince, qui perdit ſur le trône la gloire qu'il avait acquiſe avant d'y monter!

Les peuples à ſes pieds mettaient des Diadêmes 1.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier.
Endormi ſur le tróne, au ſein de la moleſſe 2,
Le poids de ſa Couronne accablait ſa faibleſſe 3.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur
Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur;

Page 11 *du Commentaire, Note* 1.

1. « *Les Peuples à ſes pieds mettaient des Diadêmes* ». Il trouve trop d'enflûre dans ce vers, & que les Polonais y ſont mal déſignés.

R. Ce vers eſt magnifique, ſonore & conforme à la vérité; les Polonais y ſont ſuffiſamment déſignés.

Page 12, *Note* 1 & 2.

2. « *Endormi ſur le trône, au ſein de la moleſſe,*
» *Le poids de ſa Couronne accablait ſa faibleſſe* ».
Eſt-ce le poids, dit-il, qui était « endormi »? Quel eſt le verbe d'endormi?

R. Ces deux vers caractériſent parfaitement ce Prince; il n'y a que la Beaumelle qui puiſſe faire de telles demandes; il n'eſt pas queſtion ici de verbe; mais l'injuſte Ariſtarque tombe ſouvent dans cette mépriſe.

3. Qu'eſt-ce, dit-il, que les corrupteurs politiques d'un maître déjà efféminé? Qu'eſt-ce que plonger des langueurs léthargiques dans les plaiſirs?

R. La Beaumelle eſt le ſeul qui n'ait pas ſenti la beauté de cette expreſſion. L'on ſait que les Favoris de ce Prince le plongèrent dans la moleſſe & les plaiſirs; ce qui le rendait incapable de penſer aux affaires & de s'appliquer. « La Reine, ſa » mère, dit Mézerai, était ravie de le voir entre leurs mains » pour retenir preſque toute l'autorité ».

Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale 1 ;
De ſa faible puiſſance, orgueilleuſe rivale.
Les Peuples déchaînés, vils eſclaves des Grands,
Perſécutaient leur Prince, & ſervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent.
Du Louvre épouvanté ſes Peuples le chaſsèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut :
Tout périſſait enfin, lorſque Bourbon parut 2.

Page 13 *du Commentaire, Note* 2.

1. « *Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale* ». Il prétend que le Poéte aurait dû s'étendre davantage. Voilà, dit-il, tout ce que nous ſaurons de la naiſſance, des motifs & des accroiſſemens de la Ligue.

R. Ce ſont des faits connus, & le mot « fatale » annonce les malheurs que cette Ligue occaſionna. Le Poéte, d'ailleurs, en parle aſſez dans le cours du Poème. Voyez les 26e vers & ſuivans du ſecond Chant, les 119 & 135e & ſuivans du troiſième, les 343e & ſuivans du même Chant, & les 223e & ſuivans du quatrième.

Page 14, *Note* 1.

2. « *Tout périſſait enfin lorſque Bourbon parut* ». Au-lieu de ce peu de vers, dit-il, faibles & découſus, il fallait un long Commentaire, & dreſſer l'appareil du merveilleux ; pour cela, faire venir le Génie ennemi de la France, frémiſſant de voir les eſprits réunis, les haînes preſque aſſoupies, l'Etat réparant ſes pertes, le vertueux Henri touchant au trône, & promettant à ſa Patrie les plus heureux jours, & au genre humain un modéle de ſageſſe ; que ce mauvais Génie s'indigne & frémiſſe, médite comme il pourra rétablir

R. 1°. La critique que fait la Beaumelle n'eſt pas juſte. Ces vers, « *Tout périſſait*, &c. » loin d'être faibles, découſus, ſont ſaillans, pompeux ; les quatre premiers vers donnent la plus grande idée du mérite de Henri, & amènent bien les cinq vers ſuivans.

2°. Le merveilleux qu'emploie le Poéte immédiatement après ces vers, eſt bien plus convenable que celui que propoſe le Critique. Les Français n'admettraient pas, ſur-tout dans un Poème, les Démons ni leur conſeil ; il faut écrire ſuivant l'eſprit de ſa

Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumière;
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent;
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Église; &, du haut de ses tours,
De la superbe Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains;

son empire en ces lieux; qu'il assemble son conseil & ses démons pour ruiner la France par la Religion même, de concert avec la superstition & le fanatisme; que l'Ange tutélaire de la France, instruit de tout, se présente devant l'Eternel; qu'alors Dieu prenne en main ses balances, y pèse les destins de Mayenne & de Henri; que Henri apprenne à régner à l'Ecole du malheur; qu'ensuite la Ligue se forme; qu'elle soit soutenue par l'Espagne & Rome; que Valois soit chassé de Paris, qu'il l'assiége, qu'il appelle Henri. Voilà, dit-il, les traits d'un plan fécond en beautés.

Nation. Ce qui plaît en Angleterre ne plaît pas en France. D'ailleurs, les esprits n'étaient pas réunis, comme il le prétend, les haînes n'étaient pas assoupies, les pertes n'étaient pas réparées; Valois régnant encore, était plus jeune que Henri, & devait vivre plus que lui. Enfin, il aurait été ridicule que Dieu, à qui rien ne peut être caché, pesât dans ses balances les destins de Mayenne & de Henri, pour savoir à qui appartenait le droit du trône.

Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire 1.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en ſortant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où ſe plaît la Nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes Soldats.
Là ſont mille Héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur Secte 2, unis par la vengeance;
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis,
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,

Page 18 du Commentaire, Note 3.

1. Le Critique s'eſt plaint que le Poëte n'ait pas recours au merveilleux; & ici, il dit que la deſcription de la Diſcorde eſt trop métaphyſique; qu'elle convient à l'ambition, à l'envie, à l'amour, &c.; que toutes les paſſions ſe reſſemblent, & ne ſont diſtinguées que par certaines nuances, qu'il n'eſt pas donné à tout Artiſte de ſaiſir, & qui n'échappaient pas à Ovide.

3. Pour peu qu'on liſe attentivement ces vers, on ne penſera pas sûrement comme le Critique; on verra que la Diſcorde, qui y eſt perſonnifiée, préſente le tableau le plus frappant & le mieux caractériſé; & ſi les nuances des différentes paſſions n'échappaient pas à Ovide, on peut dire que Voltaire les a ſupérieurement exprimées.

Page 19, Note 1.

2. « *Diviſés par leur Secte, &c.* ». Il fait ici une obſervation aſſez juſte; il dit que le mot « Secte » a toujours été donné aux Sociétés chrétiennes qui ont fait ſchiſme, & qu'ici, il eſt commun aux Orthodoxes & aux Hérétiques.

3. Il eſt vrai que « Culte » aurait été mieux que « Secte »; mais en blâmant le mot, il n'en propoſe pas d'autre.

No

Ne connaiſſait qu'un Chef, & n'avait qu'une Egliſe 1.
Le Père des Bourbons, du ſein des immortels 2,
Louis fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa Race:
Il plaignit ſes erreurs, il aima ſon audace.
De ſa Couronne un jour il devait l'honorer 3,
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer 4.

Page 19 du Commentaire, Note 5.

1. Egliſe, dit le Critique, ſignifie-t-il Temple? En ce cas, le vers eſt ridicule.

R. On dit l'Egliſe Romaine, la Grecque, la proteſtante; c'eſt dans cette acception qu'il faut prendre ce mot, & c'eſt même dans ce ſens que s'en eſt ſervi la Beaumelle dans le cours de ſon Commentaire.

Page 20, Notes 1, 2, 4 & 5.

2. « *Le père des Bourbons, &c.* ». Il trouve ici une irrégularité, qu'il dit cependant n'être pas condamnable; mais il demande ſi S.-Louis eſt ſuffiſamment déſigné, & pourquoi il eſt appellé le père des Bourbons: n'eſt-il pas auſſi le père des Valois? Il fallait le caractériſer autrement.

R. 1°. Henri deſcendait de Robert de Clermont, cinquième fils de S.-Louis: ce Roi eſt ſuffiſamment déſigné.

2°. Il demande ſi S.-Louis, ſe plaçant au ſein des immortels, était plus à portée de voir de-là Bourbon.

Cette critique ne mérite pas de réponſe.

3. « *De ſa Couronne un jour, &c.* » Il prétend que ce n'eſt pas S.-Louis qui fit Henri Roi, que dans le ſyſtême Chrétien, les Intelligences céleſtes exécutent, mais elles ne donnent rien.

R. Ce vers ne dit pas que S.-Louis dût donner la Couronne à Henri; il ſait entrevoir qu'il devait en cela exécuter la volonté de l'Eternel. D'ailleurs, que veut dire la Beaumelle par le ſyſtême Chrétien? regarde-t-il la Religion Chrétienne comme une Religion de ſyſtême? Cette expreſſion eſt ridicule & indécente.

4. Il trouve ce ſecond vers long.

R. La Beaumelle eſt bien difficile; il n'a pas ſenti le ſens de ce vers, qui annonce la converſion future de Henri.

Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême ;
Par des chemins cachés, inconnus à lui-même.
Louis, du haut des Cieux, lui prêtait son appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux Partis, aux pieds de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hasards.
Dans nos champs désolés, le Démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :
« Vous voyez à quel point le destin m'humilie :
» Mon injure est la vôtre ; & la Ligue ennemie,
» Levant contre son Prince un front séditieux,
» Nous confond dans sa rage & nous poursuit tous deux.
» Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
» Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être.
» Ils savent que la Loi, le mérite [1], le sang,
» Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
» Et redoutant déjà votre grandeur future,
» Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
» De la Religion, terrible en son courroux,

Page 22 du Commentaire, Notes 1.

1. « *Ils savent que la Loi, le mérite, le sang* ». Il trouve qu'au lieu de « le mérite, le sang », il faudrait mettre « les droits sacrés du sang ».

y. Ce vers est plus harmonieux, & fait beaucoup plus d'honneur à Henri, que celui qu'y voudrait substituer le Critique.

» Le fatal anathême eſt lancé contre vous 1.
» Rome qui, ſans Soldats, porte en tous lieux la guerre,
» Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre.
» Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
» Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
» Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
» Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
» Contre tant d'ennemis, ardens à m'outrager,
» Dans la France, à mon tour, appellons l'étranger.
» Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine.
» Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haîne
» Nous permet rarement de marcher réunis,
» Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris.
» Mais, après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
» Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie 2.

Page 22 du Commentaire, Note 3.

1. « *Eſt lancé contre vous* ». Il veut que l'on diſe « contre nous », parce que Henri III avait auſſi été excommunié pour l'aſſaſſinat du Cardinal de Lorraine.

3. Mauvaiſe critique; il n'eſt ici queſtion que de Bourbon.

Page 23, Note 5.

2. « *Mais... je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie* ». La Beaumelle craint qu'il n'y ait ici une contre-penſée; il prétend que Valois, après avoir dit, « Je ſais que l'alliance des Français & des Anglais eſt difficile », doit ajouter, « Mais vous avez déjà des liaiſons avec Elizabeth, & vous avez l'art de perſuader comme celui de vaincre ».

3. Il n'y a pas ici de contre-penſée, malgré l'expoſé que Valois vient de faire de la haîne des Anglais contre la France; il fait voir la néceſſité indiſpenſable de recourir à Elizabeth, puiſqu'il ſe voit abandonné de ſes ſujets: reſſource d'autant plus naturelle, qu'Elizabeth déteſtait la Ligue, & était proteſtante.

» Je haïs, je veux punir des Peuples odieux ;
» Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
» Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
» De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire ;
» Je n'implore que vous, c'eſt vous de qui la voix
» Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
» Allez en Albion 1 ; que votre renommée
» Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
» Je veux, par votre bras, vaincre mes ennemis ;
» Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis 2 ».
Il dit, & le Héros qui, jaloux de ſa gloire 3,
Craignait de partager l'honneur de ſa victoire 4,

Page 24 du Commentaire, Note 2, 5 & 6.

1. « *Allez en Albion* ». Il vaudrait qu'on eût mis, « Allez en Angleterre.

2. Il dit qu'amis & ennemis ſont des rimes négligées.

3. Il trouve mauvais que Valois n'ait pas fait paſſer un autre perſonnage en Angleterre.

R. Albion eſt plus poétique & plus convenable. D'ailleurs, ce n'eſt point ici une faute.

R. Ces rimes ſont bonnes ; la critique eſt mauvaiſe.

R. Dans la criſe où ſe trouvait Valois, ayant précédemment dit qu'il n'avait plus de Sujets, plus de Patrie, à qui pouvait-il confier un objet de cette importance mieux qu'à Henri, dont il ſavait la droiture, la capacité ? D'ailleurs, ce Prince connaiſſait Elizabeth.

Page 25, Notes 1 & 2.

4. La Beaumelle fait ici un aſſez mauvais propos. Ne vous y trompez pas, dit-il, ce n'eſt pas de la gloire de Valois que Henri était jaloux, c'eſt de la ſienne propre. 2°. Il dit que dans le ſecond vers, Henri n'eſt pas jaloux de ſa gloire, mais avide de gloire, choſe bien différente ; ce que le Poéte confond.

R. Avec la permiſſion du Critique, c'eſt lui qui confond ; il eſt naturel qu'un Guerrier, jaloux de ſa gloire, craigne de partager l'honneur de la victoire ; mais il ne l'a pas compris ; il s'eſt répandu dans une longue & mauvaiſe critique.

Sentit en l'écoutant une juſte douleur :
I regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où, fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un Maître accomplir les deſſeins ;
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers, cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les Soldats étonnés ignorent ſon deſſein,
Et tous, de ſon retour, attendent leur deſtin.
Il marche 1. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle ;
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne ;
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne ;
Mornay, ſon confident & jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du Parti de l'erreur,
Qui, ſignalant toujours ſon zéle & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France ;
Cenſeur des Courtiſans, mais à la Cour aimé,

Page 27 du Commentaire, Note 1.

1. « *Il marche. Cependant, &c.* ». Il prétend qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'après ce départ, la ville le croie toujours préſent.

R. Quelle envie de critiquer ! Il eſt cependant naturel de penſer que ce départ ayant été ſecret, on devait le croire toujours préſent. Il dit qu'il veut bien paſſer ces choſes dans Homère & dans Virgile, qui en ſont pleins ; mais c'eſt apparemment par prédilection pour Voltaire, qu'il trouve ici la choſe invraiſemblable.

Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port 1;
Les Matelots ardens s'empreſſent ſur le bord.
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes 2,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes 3.
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du zéphir abandonnait les mers.

Page 28 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port* ». Il craint bien, dit-il, que « heureux » ne ſoit une épithéte oiſeuſe.

R. Pourquoi cette épithéte ſerait-elle oiſeuſe ? Sa crainte n'eſt pas fondée ; Henri apperçoit le port de Dieppe, où il doit s'embarquer ; il ſe flatte du ſuccès de ſon entrepriſe ; c'eſt dans ce ſens que l'épithéte de « heureux » eſt bien placée.

2. « *Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes* ». Voilà, dit-il, un exemple de ce que Horace appelle un vers indigent de choſes, une bagatelle harmonieuſe, « *Verſus ineps rerum, nugæque canoræ* ». Car l'Auteur, ajoute-t-il, reconnaîtra bientôt que ce ſont les vents & non les vaiſſeaux qu'on doit appeller fiers ſouverains des ondes.

R. Ce vers eſt harmonieux ; ce n'eſt pas de tels vers qu'a entendu parler Horace. Ce vers n'eſt pas indigent de choſes, il eſt, au contraire, plein d'action. D'ailleurs, les vents ne décident pas toujours ; il paraît ici qu'ils n'étaient pas contraires ; c'eſt ce qui eſt exprimé dans les vers qui ſuivent, qui ſont poétiques & très-expreſſifs : mais l'animoſité de la Beaumelle contre Voltaire l'aveuglait, & ſon Commentaire aurait eu bien peu d'étendue, s'il n'avait attaqué indiſtinctement tous les endroits de ce Poème.

3. « *Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes* ». Il prétend que l'Auteur aurait peine à juſtifier cette expreſſion.

R. Cette expreſſion métaphorique s'explique d'elle-même, & préſente à l'idée la vaſte étendue des mers, & les dangers que l'on court ſur cet élément.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre 1 :
L'Astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit 2 ;
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues,
Et le feu des éclairs & l'abîme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles Matelots.
Le Héros, qu'assiégeait une mer en furie 3,

Page 29 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1 & 2. « *On découvrait déjà les bords de l'Angleterre* ». 1°. Il trouve ce vers prosaïque, & dit que les quatre suivans ne sont pas liés entr'eux. 2°. Enfin, qu'on ne dit guères « à l'instant », que dans le discours familier.

3. « *Le Héros qu'assiégeait une mer en furie* ». Cette tempête, suivant la Beaumelle, fournit plusieurs observations. 1°. Il dit que tous les faits épiques doivent tendre au but ; il prétend que celui-ci n'aboutit à rien ; car il appelle rien cette entrevue avec le vieillard de Jersey, qui, ajoute-t-il, n'aboutit à rien elle-même, & qui, d'ailleurs, aurait pu se faire sans une tempête, si elle avait été nécessaire ; qu'il fallait laisser arriver Henri tranquilement en Angleterre.

2°. Il dit que tous les faits épiques doivent avoir une cause surnaturelle ; que celui-ci est un

R. Ce vers n'était pas susceptible d'enflûre ; les quatre qui suivent représentent à l'imagination la plus horrible tempête, & sont bien liés. A l'égard du mot « à l'instant », qu'il trouve trop familier, on observe qu'il fait ici tableau, & est bien placé.

R. 1°. Il paraît que ce Critique n'a pas un goût décidé pour les tempêtes. L'on sait que tous les faits épiques doivent tendre au but ; mais ce n'est pas ici qu'on trouve ce défaut. Cette entrevue est un très-bel épisode, des plus agréables & des mieux écrits. La Beaumelle ne peut s'empêcher d'en convenir. Voilà, dit-il, « ce beau coloris que j'avais cherché jusqu'ici, rien n'est plus agréable ni mieux écrit ». Il ne peut rien dire contre la diction ; il voudrait insinuer que cette entrevue n'aboutit à rien, & que c'est un défaut. Cette entrevue est intéressante,

Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa Patrie;
Tourne les yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins
Semble accuſer les vents 1 d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'Empire,
Confiant ſur les flots, aux Aquilons mutins,
Le deſtin de la terre & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
Céſar à la tempête oppoſait ſa fortune.

---

pur effet du haſard. Il cite Virgile, qui n'a pas ainſi traité le même ſujet dans le premier Chant de l'Enéïde; qu'il a eu recours à Junon, Eole, Neptune. elle tend au but; puiſque vous voyez les belles leçons que ce vieillard donne à Henri, qu'il le touche, lui fait verſer des pleurs; il éclaircit ſes doutes, lui fait entrevoir les erreurs du Calviniſme, Secte nouvelle qu'il a vû naître, l'exhorte à chercher la Vérité, ſeul moyen de plaire à l'Etre ſuprême, qui par-là le fera triompher. Voyez les vers 236 du premier Chant & les ſuivans; ils annoncent la converſion future de Henri, & ſinguliérement le 286e, « *Et dès ce moment même il entrevit l'aurore* ». C'eſt donc une injuſtice de critiquer un épiſode auſſi bien placé.

2°. Il aurait fallu, ſuivant la Beaumelle, que le Poéte eût employé toute la mythologie Payenne, & l'eût mêlée avec S. Louis, Dieu & l'Hiſtoire ſacrée. Il ſe trompe; notre poéſie épique n'admettrait qu'avec précaution la mythologie des Payens dans un Poème épique. Mais il y a plus, c'eſt que le Poéte a employé les cauſes ſurnaturelles en cette occaſion même, vers 292 & ſuivans de ce premier Chant. « *Tandis que le Vieillard inſtruit par le Seigneur* ». &c. & précédemment, vers 183 & ſuivans, « *Dieu dans ce moment, le Dieu de l'Univers* ». Rien donc de moins fondé que cette critique.

Page 31 du Commentaire, Note 1.

1. « *Semble accuſer les vents, &c.* ». « Henri, dit-il, ſemble accuſer les vents », pourquoi ne pas dire hardiment, « il accuſe les vents »? Il ſemble que l'Auteur craigne d'être trop énergique. 1. Cela aurait été romaneſque.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu, dont la sagesse 1 ineffable & profonde
Forme, élève & détruit les Empires du monde,
De son trône enflammé qui luit du haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux :
Il le guidait lui-même 2, il ordonne aux orages 3
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,

Page 32 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Ce Dieu dont la Sagesse, &c.* ». Il pense que Plutarque aurait dit de ce vers « *Dieu dont la sagesse* » & du suivant: « C'est un bon propos hors de propos ».

2. « *Il le guidait lui-même* ». Il prétend que cela prête au ridicule : s'il le guidait, il le guidait bien mal.

3. « *Il ordonne aux orages* ». Il annonce qu'il a deux remarques à faire; il dit, 1°. que cette protection subite, combinée avec ce subit abandon, forme une disparate choquante; que la tempête arrive sans nécessité, & que Dieu la calme sans motifs; que les grands nœuds doivent être réservés au premier moteur, & que les nœuds subordonnés appartiennent aux Intelligences subalternes; que cependant, quoique ce merveilleux soit mal ménagé, il sait bon gré de cet effort à Voltaire.

R. La Beaumelle invoque le suffrage de Plutarque, pour donner plus de poids à sa critique, mais on s'en tient à lui dire que ces vers sont bien placés.

R. Quelle fureur de tout critiquer ! Dieu le guidait si bien, que la tempête fut appaisée, & qu'il aborda en Angleterre.

R. Quel galimathias ! il critique ce morceau plein de beauté, & finit par l'approuver. Il faut, suivant lui, des motifs particuliers à un Auteur, pour faire naître une tempête dans un Poème épique; l'inconstance de cet élément ne suffit pas. Jamais, sans doute, il n'a entendu dire qu'une tempête ait succédé au calme; il suffit de lire la description qu'en fait l'Auteur, pour sentir que cet événement est bien placé, & est intéressant. A l'égard de l'ordre qu'il voudrait mettre dans la conduite de l'Être suprême, cela ne mérite pas de réponse.

Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots ?
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile,
Sous des ombrages frais, préſente un doux aſile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots 1,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos :
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la Nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſait ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regrettait ces inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines ;
Tranquile, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la Sageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des Deſtins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,

Page 33 du Commentaire, Note 1.

1. Il trouve que le premier hémiſtiche de ce vers, « *Un rocher qui le cache à la fureur des flots* », eſt dur, & que le ſecond eſt défectueux.

2. C'eſt une mauvaiſe critique, d'autant plus qu'enſuite il fait un éloge complet de ce morceau.

Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé :
Souvent sous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du Diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui, dans sa Secte, était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable.
Henri doutait encore 1, & demandait aux Cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout tems, disait-il, la vérité sacrée

Page 34 du Commentaire, Note 3.

1. « *Henri doutait encore, &c.* ». Quel tableau ! quel développement du cœur de ce Prince & de sa droiture ! Cependant, la Beaumelle le tourne en ridicule. De quoi doutait-il, dit ce Critique ? Apparemment de la vérité du Christianisme. Il prétend que l'Auteur a confondu deux choses très-dissemblables ; l'indécision de l'esprit entre deux Religions, avec l'indifférence pour tout Culte : il dit que l'indécision aurait rendu Henri peu intéressant : mais que l'indifférence le rend tout ensemble méprisable & odieux ; car, quoi de plus méprisable, dit-il, que de combattre pour un Culte, lorsqu'on n'en préfère aucun ?

R. Ce n'est pas l'Auteur qui a rien confondu, c'est le Critique. 1°. Il était très-naturel à Henri, élevé dans les malheureux & faux principes du Calvinisme, de douter des vérités de la Religion Catholique ; l'Auteur même fait voir que le doute de ce Prince portait également sur les deux Religions ; mais il ne dit pas & ne fait pas entrevoir que tout Culte lui fût indifférent ; au contraire, ce sarcasme est d'autant plus déplacé, que le Critique savait que le cœur de Henri était droit, que le Poëte le présente toujours cherchant la vérité, comme on le voit par les derniers vers : s'il cherchait cette vérité, on ne doit pas dire que tout Culte lui fut indifférent.

Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu seul, attendant mon appui [1],
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

« De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins ;
» Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
» J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France,
» Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
» Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs,
» S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
» Enfin, mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
» Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
» Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
» Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.
» Loin de la Cour alors, en cette grotte obscure,
» De ma Religion je vins pleurer l'injure.
» Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
» Un Culte si nouveau ne peut durer toujours,
» Des caprices de l'homme il a tiré son être :
» On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
» Les œuvres des humains sont fragiles comme eux :

Page 35 du Commentaire, Note 1.

1. Il dit qu'il a vu plus d'un Lecteur prendre ce vers, « *Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui* », pour une impiété absurde, & qu'il avertit que cela signifie, « Faut-il que, quoique j'attende mon appui ».

2. Il aurait dû se dispenser de cette explication, ce vers étant très-intelligible.

» Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux ;
» Lui ſeul eſt toujours ſtable ; & tandis que la terre
» Voit des Sectes ſans nombre une implacable guerre,
» La vérité repoſe aux pieds de l'Eternel :
» Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
» Qui la cherche du cœur un jour peut la connaître [1].
» Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
» Ce Dieu vous a choiſi : ſa main, dans les combats,
» Au trône des Valois va conduire vos pas.
» Déjà ſa voix terrible ordonne à la Victoire
» De préparer pour vous les chemins de la gloire ;
» Mais ſi la Vérité n'éclaire vos eſprits,
» N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
» Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe ;
» Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe ;
» Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
» Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
» Enfin, quand vous aurez, par un effort ſuprême,
» Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même ;
» Lorſqu'en un ſiége horrible & célèbre à jamais,
» Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits,

Page 38 *du Commentaire, Note* L.

1. « *Qui la cherche, &c.* ». Il dit que ces vers ne ſont qu'un extrait du Catéchiſme commun des deux Partis.

2. Au lieu de cette Critique aſſez déplacée, il aurait pu admirer la beauté de ce diſcours du vieillard, qui fait voir à Henri que le Calviniſme a tiré ſon origine des caprices de l'homme, & que cette réforme eſt toute nouvelle.

» Ces tems de vos Etats finiront les misères,
» Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
» Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui :
» Allez, qui lui reſſemble 1 eſt sûr de ſon appui ».
Chaque mot qu'il diſait était un trait de flamme 2,

Page 40 du Commentaire, Note 3.

1. « *Allez, qui lui reſſemble, &c.* ». Il dit que le Prophète de Voltaire finit ici par être courtiſan. Voyez, ajoute-t-il, avec quel art il dit à Henri qu'il reſſemble à Dieu même. L'homme fut créé à l'image de Dieu, & Henri eſt homme. A cela près, comment reſſemble-t-il à Dieu ? Eſt ce en ſe dérobant de ſon camp & du lit nuptial pour aller ſéduire une jeune mariée, ou pour en être ſéduit ? Eſt-ce en ſe précipitant aveuglément dans les maux de la guerre, au-lieu de les arrêter tous par ſa converſion, au-lieu du moins d'attendre patiemment l'arrivée de la Grâce, ſi clairement prédite ? M. de Voltaire eſt Peintre, ajoute-t-il, mais il n'eſt pas toujours heureux en reſſemblances.

R. Le Critique plaiſante ici aſſez mal-à-propos ; il n'a pas pris le ſens de ce vers que tout le monde entend. Si le Prophète avait dit que Henri reſſemblait à Dieu même, ou fait entendre quelque choſe d'équivalent, la plaiſanterie ſerait placée : mais ce ſont des leçons que le Prophète donne à Henri ; il l'inſtruit, & ne le flatte pas : au contraire, puiſqu'il lui dit :

« *Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,*
» *N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris* ».

Il l'avertit de dompter ſes paſſions, de craindre l'amour ; c'eſt après cela qu'il lui dit, « *Allez, qui lui reſſemble, &c.* », c'eſt-à-dire, qui fait ce que Dieu commande. Voilà le ſeul ſens de ce vers.

Page 41, Note 1.

2. « *Chaque mot qu'il diſait était un trait de flamme* ». Ces traits, dit-il, & les ſuivans ſont des louanges dont l'Auteur ſe couronne lui-même ; car on a vu que le Prophète ne les méritait guères.

R. Mais ne voyez-vous pas, M. la Beaumelle, que pour la conduite du Poème, il était néceſſaire d'amener par dégrés la converſion de Henri ; c'eſt ce qu'a fait le Poëte, qui a très-bien exprimé l'impreſſion vive qu'a fait ſur lui le diſcours de ce vieillard ; vous n'avez rien à dire contre la Diction ni la Poéſie ;

Qui penétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces tems bien heureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois & rendait des Oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait point encore.
Mornay parut surpris 2, & ne fut point touché 3:

---

vous attaquez la personne du Poéte, parce qu'il a excellé dans ce morceau.

Page 40 du Commentaire, Note 4.

1. « *Et dès ce moment même il entrevit l'aurore* ». Si dès lors, dit le Critique, Henri entrevit les vérités catholiques, il est encore plus inexcusable d'avoir égorgé, affamé ses Sujets, tandis qu'il savait qu'il ne régnerait sur eux qu'après qu'il aurait connu ces vérités entrevues; & qu'à l'aide de cette Prophétie le Poéte a trouvé le secret de rendre son Prince odieux. Ce Héros, ajoute-t-il, intéresse pourtant le vulgaire des hommes: c'est que le Henri de l'Histoire fait illusion sur le Henri du Poème.

R. Il faut distinguer entre entrevoir une chose, ou être convaincu. Henri demandait & avec raison, pour quitter le Calvinisme, d'être convaincu de la vérité de notre Religion; c'est ce seul motif qui devait le faire changer: mais jusqu'à ce qu'il fût persuadé, cela ne devait pas l'empêcher d'employer la force pour monter sur un trône qui lui appartenait de droit, & qu'un autre voulait usurper, sous le spécieux prétexte de la Religion: il était donc obligé de faire la guerre.

Page 41, Notes 5 & 6.

2. « *Mornay parut surpris* ». Eh! de quoi, dit le Critique? des pauvretés du Prophéte!

R. En vérité, la Beaumelle, ce que vous dites est si pauvre, (pour se servir de vos termes) qu'il ne mérite pas de réponse: il n'y a que vous qui puissiez trouver telle la leçon du Prophéte.

3. « *Et ne fut point touché* ».

R. Il faut avoir le cœur bien

Dieu, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus, l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince & parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaisèrent,
Le Soleil reparut, les ondes ſe calmèrent;
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages lois
Fit long-temps le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce ſanglant théâtre, où cent Héros périrent,
Sur ce trône gliſſant, d'où cent Rois deſcendirent 1,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon régne étonnait les humains.
C'était Elizabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,

Je le crois bien, dit-il, le Prophête n'avait pas mieux parlé au cœur qu'à l'eſprit.

dur & bien plein de fiel, pour tenir un pareil propos. Pour s'en convaincre, il ſuffira de lire le diſcours de ce vieillard.

Page 42 du Commentaire, Note 4.

1. « *Sur ce trône gliſſant, d'où cent Rois deſcendirent* ». Il trouve que les bons Poëtes emploient rarement ces troiſièmes perſonnes des verbes au pluriel.

R. Ceci eſt un exemple convaincant du contraire, & fait le meilleur effet: c'eſt un beau tableau du gouvernement Anglais.

Et fit aimer ſon joug 1 à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté 2.
Ses Peuples, ſous ſon régne, ont oublié leurs pertes,
De leurs troupeaux féconds les plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux;
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux;
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune 3.
Londre, jadis barbare, eſt le centre des Arts,
Le magaſin du monde, & le Temple de Mars 4.

Page 43 du Commentaire, Notes 2, 4 & 6.

1. « *Et fit aimer ſon joug, &c.* ». J'aimerais mieux, dit-il, « le joug », le vers aurait un ſon moins ſourd.

℟. « Son joug » exprime bien plus délicatement la politique d'Elizabeth, qui avait l'art de ſe faire obéir & de ſe faire craindre en même tems.

2. « *Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté* ». Il dit que c'eſt une faible imitation de ce mot de Tacite : « *Qui nec totam ſervitutem nec totam libertatem pati poſſunt* ».

℟. Cette imitation eſt plus élégante que l'original ; d'ailleurs, il ſe peut faire que le Poéte ait eu la même penſée que l'Hiſtorien.

3. « *Des bouts de l'univers appelle la fortune* ». Il dit que l'Auteur peint dans tout ce morceau l'Angleterre d'aujourd'hui; mais ce n'eſt pas, dit il, celle que je veux connaître. Quelque étendu que ſoit le droit du Poéte épique ſur les faits, il ne peut les déguiſer, ſur-tout quand ils ſont ſi connus & ſi récens.

℟. On ſait que le régne d'Elizabeth fut beau (ſi on en excepte quelques cruautés) ; que le commerce était floriſſant ſur mer.

4. « *Le magaſin du monde & le Temple de Mars* ». Il dit que ce vers & le ſuivant ont de la beauté pour ceux que les diſparates ne choquent pas ; mais qu'il n'aime pas « centre, magaſin & Temple ».

℟. Il eſt fâcheux pour le Poéte que ce Critique n'aime pas ces deux vers, qui ſont cependant bien nombreux & bien ſonores : cela prouve ſon peu de goût.

Aux murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble :
Les Députés du Peuple, & les Grands & le Roi,
Diviſés d'intérêts, réunis par la Loi ;
Tous trois Membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible ;
Heureux lorſque le Peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir :
Plus heureux lorſqu'un Roi 1 doux, juſte & politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon 2, quand pourront les Français
Réunir, comme vous 3, la gloire avec la paix !

Page 44 du Commentaire, Note 5.

1. « *Un Roi doux, juſte & politique* ». M. Greſſet, dit le Critique, a mieux décrit, dans ſon *Edouard III*, la conſtitution de l'Angleterre, en décrivant les devoirs d'un Miniſtre : il a fait un tableau de Maître.

2. On va voir que ce tableau de Maître eſt le tableau d'un Ecolier habile qui a tâché d'imiter ſon Maître.

On vient de lire les vers de Voltaire, voici ceux de Greſſet :

« *Miniſtre d'un Empire où règnent trois pouvoirs,*
» *Où je dois, uniſſant le trône à la Patrie,*
» *Sauver la liberté, ſervir la Monarchie,*
» *Affermir l'un par l'autre, & former le lien*
» *D'un Peuple toujours libre, & d'un Roi Citoyen* ».

C'eſt au Lecteur à décider lequel des deux tableaux caractériſe mieux la conſtitution de l'Angleterre : s'il ne préfère pas le premier, on ſe flatte qu'il ne mettra pas le ſecond au-deſſous : d'ailleurs, Voltaire eſt l'original qui a guidé Greſſet.

Page 45, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *Ah ! s'écria Bourbon,* | 3. Rien de moins ridicule

Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et, renvoyant chez vous la Diſcorde & l'Horreur,
D'un Peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette Ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour *.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle ; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence :
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France ;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois 1, dit la Reine ſurpriſe 2 !

* *Guillaume le Conquérant.*

Page 47 du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Vous ſervez Valois, &c.* ». Servir, dit-il, eſt ici fort ignoble, & l'Auteur l'a ſenti ; car bientôt il dira protéger, ce qu'il appelle maintenant ſervir.

R. Ce mot n'a rien d'ignoble ; il veut dire, vous rendez ſervice à Valois. En effet, on dit, je vous ſervirai en tout ; cet homme l'a bien ſervi.

2. « *Dit la Reine ſurpriſe* ». Le Lecteur, dit-il, eſt plus ſurpris que cette exclamation de Henri, en parlant du Gouvernement Anglais : c'eſt un Prince qui réfléchit ſur les devoirs des Rois.

R. Mauvaiſe critique. Elizabeth pouvait être ſurpriſe de

C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe?
Quoi! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier 1 pour ſon perſécuteur!
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore :
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haînes;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes.
Plus heureux ſi, toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi!
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute en voyant ſon danger.
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger 2.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,

---

pris de ces exclamations, que la Reine ne devait l'être de l'union de Henri avec Valois.

cette union, après tout ce qui s'était précédemment paſſé.

Page 47 du Commentaire, Note 7.

1. « *Henri vient me prier, &c.* ». Ce mot prier, dit-il, eſt ſans délicateſſe.

R. C'eſt le vrai mot, quand on demande du ſecours à quelqu'un : on ne lui commande pas, on le prie.

Page 48, Note 3.

2. « *Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger* ». Hé! dit-il, à peine arrivez-vous à Londres; il faut abſolument, *& je veux le venger.*

R. Je vais le venger : cela veut dire, je me diſpoſe à le venger. La critique eſt mauvaiſe.

Couronner vos vertus en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.
Elizabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quel reſſort & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte Renommée,
De ces revers ſanglans 1, m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche, indiſcrète en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ſes récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême:
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs 2,

Page 49 du Commentaire, Note 1.

1. « *De ces revers ſanglans, &c.* ». Peu de Lecteurs, dit-il, approuvent cette épithéte.

2. Les aſſaſſinats des Guiſes ſont des événemens aſſez ſanglans, ainſi que ceux de la Saint-Barthélemi.

Page 50, Note 3.

« *Témoin de mes douleurs* », il

2. Douleurs au pluriel n'eſt

Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs 1 !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir 2.
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en Soldat plus qu'en Ambaſſadeur.

---

faut, dit-il, de ma douleur : douleurs au pluriel ne s'entend que des douleurs du corps. Racine a dit dans Mithridate :

« *Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs* »

Mais une faute en excuſe-t-elle une autre ?

point ici une faute, non plus que dans Racine.

Page 50 *du Commentaire, Notes* 4 & 5.

1. « *Nous cachât tant d'horreurs* ». Des horreurs, dit-il, pour des faits horribles eſt un mot de converſation que l'autorité de M. de Voltaire n'introduira pas dans le ſtile noble.

R. Et la critique de la Beaumelle n'empêchera pas que ce mot ne puiſſe entrer dans le ſtyle noble.

2. « *Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir* ». J'aime aſſez, dit-il, cet hommage rendu en paſſant à Virgile :

« *Animus meminiſſe horret luctuque refugit* ».

R. Cet air de protection eſt aſſez ſingulier : en tout cas, l'imitation vaut l'original.

CHANT SECOND.

ARGUMENT *.

HENRI-LE-GRAND raconte à la Reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France ; il remonte à l'origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthélemi.

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée
Eſt d'autant plus affreux que leur ſource eſt ſacrée :
C'eſt la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome 2 :

* Le Critique fait ici un long Commentaire pour blâmer cet épiſode, qu'il prétend avoir le défaut d'être invraiſemblable & d'inſtruire Elizabeth d'événemens qu'elle ſavait mieux que Henri.

Page 53 du Commentaire, Note 2.

2. « *Je ne décide point entre Genève & Rome* ». Il trouve que ce vers peint Henri flottant entre ces deux Religions, & que la traduction des vers qui ſuivent eſt : Nous autres Français, nous ſommes tous de lâches coquins.

R. Cet épiſode eſt lié parfaitement au ſujet : il était, pour ainſi dire, néceſſaire, & il eſt très-ridicule de dire qu'Elizabeth avait plus de connaiſſance de ces événemens que Henri.

R. Le Poéte a peint Henri tel qu'il devait être alors; il avait été élevé dans les principes du Calviniſme : on voulait qu'il embraſsât la Religion Catholique, il en avait reçu des inſtructions lors de la converſation du vieillard ; il n'était pas encore perſuadé, & ne voulait, comme on l'a déjà dit, ſe rendre ni par la force, ni par la crainte, mais par la perſuaſion, & être

De quelque nom divin que leur parti les nomme ;
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et, si la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge ;
L'un & l'autre Parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embraſſant la défenſe 1,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de leur vengeance 2 ;
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrète main profaner l'encenſoir ;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique ;
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,

---

inſtruit : c'eſt ce que le Poéte dit clairement par le treizième vers de ce Chant : « *Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi* ». A l'égard de la critique de ces vers : « *J'ai vu des deux côtés. &c.* », elle eſt bien baſſe. Le Poéte a repréſenté en général les hommes tels qu'ils étaient : on ne ſait que trop que c'eſt l'ambition & l'intérêt perſonnel qui eſt le motif de leurs actions.

Page 55 du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Pour moi qui de l'Etat embraſſant la défenſe* ». Voilà donc, dit-il, un Parti armé pour l'Etat, & Henri en contradiction avec lui-même.

2. « *Et périſſe à jamais l'affreuſe politique, &c.* ». Il prétend que ce vers & les ſuivans n'ont aucune liaiſon avec ce qui précéde.

2. Mauvaiſe critique : il eſt certain que le trône appartenant à Henri après la mort de Valois, c'était de ſa part prendre la défenſe de l'Etat, que d'en ſoutenir les droits.

2. Il ſe trompe : ces vers ont de la liaiſon avec les précédens. Henri, comme dit le Poéte, blâme les deux Partis en ce qu'ils ont de condamnable ; il laiſſe à Dieu le ſoin de la vengeance.

Et,

Et, suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule 1.
Ces Chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule,
Couvrant leur intérêt de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un Peuple furieux 2,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas 3.

Page 56 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1 & 2. « *Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule* ». Il trouve le mot de scrupule impropre; il dit que dans le piége est trop faible, & n'est pas du ton du reste.

Rt. C'est cependant le vrai mot; il en est de même du mot piége, qui est expressif.

3 « *Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas* ». La Beaumelle pardonne à M. Hume de représenter toujours les guerres de Religion comme entreprises pour des syllogismes; mais il appelle cela une puérilité de la part de Henri. Quel objet, dit-il, plus intéressant que la conservation de la première des libertés, de la liberté des âmes! Tous les autres intérêts qui agitent les humains sont des atômes auprès de celui-ci.

Au-lieu donc, dit il, de présenter deux Partis s'égorgeant pour de vains argumens, Henri,

Rt. Le Critique blâme le Poéte d'avoir fait dire à Henri en général ce qui divisait les deux Partis, sans entrer dans aucun détail philosophique: cependant, pour tourner le Poéte en ridicule, le Critique parle de M. Hume. Quel rapport à ce qu'a dit M. Hume avec ce qu'a si bien rendu Voltaire?

Il fait ensuite un long Commentaire, qui rend à insinuer le tolérantisme.

Henri en dit assez: ce Prince ne devait pas entrer dans une plus grande discussion.

Vous connaissez le Peuple, & savez ce qu'il ose;
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé;
Vous régnez, Londre est libre, & vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits 1,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue:
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ses fils,

Protestant de bonne foi, devait peindre l'un acharné à priver l'autre de la liberté du Culte & de conscience, & l'autre prêt à tout sacrifier pour conserver à Dieu son empire sur les esprits; l'un voulant tout plier à ses opinions, tant par les supplices que par les anathêmes, & l'autre s'armant contre ses bourreaux pour maintenir les âmes dans l'indépendance que leur accordaient & la Nature & la Religion & les Lois.

Page 58 du Commentaire, Note 3.

1. « *Peut-être que, sensible à ces tristes récits, &c.* ». Le Critique fait ici un long Commentaire sur la conversation de Henri touchant Médicis. Il prétend qu'elle était inutile, & qu'Elizabeth connaissait mieux cette Reine que lui-même.

Re. Le Poéte donne la raison du détail dans lequel ce Prince est entré, lorsqu'il dit: « *Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue* ». Ainsi, l'on voit que cette critique n'est pas juste; d'ailleurs, ce Prince devait mieux connaître Médicis que ne pouvait faire Elizabeth.

Qui, vingt ans ſous ſes pas, vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.
Son époux expirant à la fleur de ſes jours 1,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourris ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi, dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion
Semaient la jalouſie & la diviſion,
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence 2,
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux & d'amis.
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe 3,

Page 59 du Commentaire, Note 1.

1. « *Son époux expirant à la fleur de ſes jours* ». Il prétend que Henri II étant mort à quarante-un ans, ce n'eſt pas là ce qu'on appelle mourir à la fleur de ſes jours.

R. L'on voit bien qu'à cet âge le Critique était déjà vieux. (Il eſt mort à quarante-ſix ans).

Page 60, Notes 1 & 5.

2. « *Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence, Les Guiſes aux Condés, & la France à la France* ».

R. Par trop de prudence, il eſt clair que le Poéte a exprimé une politique mal-entendue.

Il dit que, par trop de prudence, l'Auteur a voulu dire une politique mal raffinée.

3. « *Infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe* ». Il prétend que cette antithèſe n'eſt pas heureuſe. Il eſt très-ordinaire de voir la même perſonne infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe.

R. C'était le vrai portrait de Médicis, & cette antithèſe, n'en déplaiſe à la Beaumelle, eſt bonne, en ce qu'elle caractériſe bien cette Reine. D'ailleurs, quand il ſerait ordinaire de voir la même perſonne infidelle à ſa Secte & ſuperſtitieuſe, cela n'empêcherait pas que ces deux choſes ne ſoient oppoſées.

Poſſédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon sèxe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe 1;
Dans ce sèxe, après tout 2, vous n'êtes point compriſes
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas 3.
Le Ciel, qui vous forma pour régir des Etats 4,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déjà François ſecond, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,

Page 61 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1 & 2. « *Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe; » Dans ce sèxe, après tout, vous n'êtes pas compriſe* ». Il dit que ces termes ſont du ton familier.

R. C'eſt ici une converſation qui ne demande pas d'enflûre; cette façon naturelle de parler était aſſez dans le caractère de Henri.

3. *L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas* ». Il taxe Henri d'être courtiſan doucereux, & dit que ces complimens peuvent plaîre à ceux qui aiment qu'on leur préſente des Héros auſſi petits qu'eux; mais ils paraiſſent extraordinaires à ceux qui ſe rappellent qu'Elizabeth était alors ſexagénaire.

R. 1°. Cette flatterie n'eſt pas déplacée vis-à-vis d'une Reine telle qu'Elizabeth. 2°. On n'entend point ici par le mot d'appas les charmes de la figure, mais ceux de l'eſprit: c'eſt ce qu'on ne pouvait refuſer à cette Souveraine, qu'on peut mettre au nombre des grandes Reines.

4. « *Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats* ». Il prétend que ce vers rime un peu avec lui-même. Il cite ce vers de Boileau:

« *Fuyez d'un double ſon le concours odieux* ».

R. Ce n'eſt point ici le cas d'appliquer le vers de Boileau: forma & Etats, n'ont sûrement pas le même ſon.

Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de Roi ;
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance.
Sa main, de la Discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux Sectes rivales ;
Dreux, qui vit déployer leurs Enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné 1.
Mon père malheureux, à la Cour enchaîné 2,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traînant dans les affronts sa fortune incertaine,

Page 62 du Commentaire, Note 1.

1 « *Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné* ». Le Critique aurait voulu que le Poéte eût fait un détail circonstancié de la mort du Duc de Guise.

R. On a vu qu'il a trouvé mauvais que le Poéte ait peint à Elizabeth le caractère de Médicis, & ici, il voudrait qu'il eût fait le détail, connu de tout le monde, de la mort du Duc de Guise : il aurait mieux fait d'admirer ce morceau plein de beautés.

Page 63, Note 1.

2. « *Mon père malheureux, à la Cour enchaîné, &c.* ». Le bon fils que Henri ! dit le Critique, avec exclamation ironique : ce caractère est vrai ; mais est-il

R. Il s'en faut beaucoup que le Poéte semble vouloir dépouiller son Héros de ses vertus, puisqu'en même tems qu'il peint la faiblesse d'Antoine de Navat,

Et toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit & de maître & de père.
Son camp fut mon berceau. Là, parmi les Guerriers,
Nourri dans la fatigue, à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Les combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé, déjà mourant, tomba ſous ta furie 1.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie.
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras,
Ne put ni prévenir ni venger ſon trépas 2.

---

décent de mettre la ſatyre du père dans la bouche du fils? Eſt-ce garder les convenances? Il ſemble, ajoute-t-il, que M. de Voltaire ſe plaiſe à dépouiller ſon Héros de toutes ſes vertus.

re, il fait voir la bonté de ſon cœur par ce vers:

« *Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs* ».

Page 63 du Commentaire, Note 3.

1. « *Condé, déjà mourant, tomba ſous ta furie* ». Il trouve impropre cette expreſſion: tomba ſous ta furie: il voudrait; ſous le fer.

R. Ce terme, tomba ſous ta furie, eſt bien plus énergique que celui que le Critique voudrait y ſubſtituer, puiſque le Poëte peint Monteſquiou comme un barbare.

Page 64, Note 1.

2. « *Ne put ni prévenir ni venger ſon trépas* ». Il prétend que cet épiſode n'eſt qu'un nécrologue qui n'a pas de liaiſon avec la ſuite.

R. C'eſt préciſément en liſant les vers qui ſuivent immédiatement, qu'on voit la liaiſon.

Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des Héros confia ma jeuneſſe.
Coligni, de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti, devint le défenſeur 1.
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue:
Et d'un peu de vertu, ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſit d'exemple au grand art des Héros.
Je voyais ce Guerrier blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune 2,
Et contre Médicis & contre la fortune;
Chéri dans ſon Parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites 3;

Page 64 du Commentaire, Note 2.

1. « *De moi, de mon parti devint le défenſeur* ». Je n'aime pas, dit-il, défenſeur de moi. Peut-être eſt-ce de ma part un excès de délicateſſe.

R. Non, Monſieur, on ne vous accuſera pas de trop de délicateſſe, mais de trop de penchant pour la critique.

Page 65, Note 1 & 2.

2. « *Soutenant tout le poids, &c.* ». Il ſemble au Critique que le mot ſeul manque à ce vers; il voudrait qu'il y eût, portant ſeul tout le poids.

R. Il ne s'apperçoit pas qu'il fait un pléonaſme, & que le mot tout n'a pas beſoin de ſeul.

3. « *Savant dans les combats, ſavant dans les retraites* ». Il prétend que la répétition du mot ſavant ralentit le vers; il aimerait mieux: hardi dans les combats.

R. Cette répétition, loin de ralentir la marche du vers, le ranime.

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été 1
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un Parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et, n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix! juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte!
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel! faut-il voir ainſi les Maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!
Coligni, dans ſon cœur à ſon Prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle 2.

Page 65 du Commentaire, Note 3.

1. « *Que Gaſton ni Dunois ne l'ont jamais été* ». Dunois, dit-il, eſt fort connu; mais Gaſton ne l'eſt guères: c'eſt apparemment Gaſton de Foix. Il fallait une note pour Elizabeth & pour le Lecteur.

R. La note était inutile; il eſt clair que le Poéte parle de Gaſton de Foix. Elizabeth devait l'entendre de même.

Page 66, Note 2.

2. « *Aimait toujours la France en combattant contr'elle* ». 1°. Il trouve que ce vers manque de juſteſſe; qu'il fallait dire « En combattant contre les Guiſes ». 2°. Ce Critique fait une réflexion,

R. 1°. Le Critique n'a pas entendu le ſens de ce vers. En effet, quoique Coligni combattît les Français Ligueurs, il prenait les intérêts de la France, il l'aimait: ſon but était de ſervir

Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion 1,
Qui ſemblait de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un Héros connaît la défiance;
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance.
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas 2.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras 3,

& prétend que Coligni pouvait dire qu'il ne combattait pas contre la France, mais pour la liberté de conſcience accordée par un Edit donné à la réquiſition des Etats-Généraux d'Orléans.

ſon Prince, l'héritier préſomptif de la Couronne.

2°. Le Poëte n'eſt point entré dans ce détail, qui eût été déplacé; il a dit à ce ſujet tout ce qu'il devait dire.

Page 66 du Commentaire, Note 1.

1. « *Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion. Qui ſemblait de l'Etat aſſurer l'union* ». Il trouve de la lenteur dans le premier vers, & voudrait le mot affermir au lieu de aſſurer, qu'il dit être répété.

R. 1°. Il eſt le ſeul qui ait fait cette remarque.

2°. Cette répétition eſt ſi éloignée, qu'elle ne choque pas.

Page 67, Notes 1 & 2.

2. « *Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas* ». Pourquoi juſqu'au milieu, dit le Critique?

R. Juſqu'où voulait-il que Coligni le conduiſît, ſeulement juſqu'à la porte du Louvre?

3. « *Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras* ». Pourquoi pas en riant? dit-il. Tout Poëte trouve dans ſes compoſitions bien des vuides à remplir; mais M. de Voltaire n'eſt pas toujours heureux à remplir les ſiens: Racine, Deſpréaux, Rouſſeau ont excellé dans cette partie de l'art métrique; dans leurs vers, tout paraît néceſſaire, tout eſt plein.

R. Peut-on tourner en ridicule un ſi beau morceau? Ne voit-on pas en Médicis le tableau de la politique la plus rafinée ſous les dehors trompeurs d'une amitié tendre? La Beaumelle eſt le ſeul dont les ſens ne ſoient pas frappés. Dès qu'il s'agit de Voltaire, il ne voit plus les objets tels qu'ils ſont; il reſſemble à ceux qui ont la jauniſſe: « *Omnia objecta vident flava* ». Il voit tout en noir chez Voltaire.

Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère ;
Aſſura Coligni d'une amitié ſincère,
Voulait, par ſes avis, ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas ! nous eſpérions en jouïr plus long-tems !
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens ;
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre 1.
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre 2.
Dans l'ombre du ſecret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé ſon fils,

Page 67 du Commentaire, Note 5.

1. « *Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre* ». Il fait obſerver que ce vers eſt une imitation de celui de Virgile : « *Timeo Danaos, etiam dona ferentes* ». Il ajoute que & ſignifie *etiam*.

R. Obſervation très inutile, & que tout le monde ſerait ſans lui : mais il aurait pu ſe diſpenſer de dire que cet & ſignifie *etiam*. Ceux qui ſavent le latin, n'ont pas beſoin de cette leçon, & elle eſt inutile à ceux qui n'entendent pas cette langue.

Page 68, Note 1.

2. « *Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre* ». Il prétend que ce vers & les trois précédens ne ſont point liés ; que le ſtile coupé fatigue dans la proſe ; que dans les vers il produit la plus choquante monotonie ; que la rime eſt une des beautés de notre Poéſie, mais qu'elle devient un défaut, ſi le ſtile eſt coupé ; qu'il ne faut pas que l'eſprit s'apperçoive du retour des mêmes ſons, & que l'unique moyen de le lui dérober, eſt de former un diſcours ſuivi.

R. Voilà une bonne & ample leçon ; il ne s'agit plus que de voir ſi on peut l'appliquer ici. Pour en juger, il faut ſe rappeller ce vers 144 de Médicis en pleurant, &c. & ceux qui ſuivent. Il n'y aura ſûrement pas de Lecteur ſenſé qui ſoit de l'avis du Critique : il trouvera au contraire une liaiſon immédiate entre ces vers, ceux qui les précédent & ceux qui les ſuivent. Cette leçon eſt donc mal placée ici.

Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile :
Et le malheureux Prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible miſtère,
Il me donna ſa ſœur, il m'appella ſon frère.
O nom qui m'as trompé! vains ſermens! nœud fatal!
Hymen qui, de nos maux, fut le premier ſignal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas.
J'écarte des ſoupçons, peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée,
Qu'au fatal dénouement la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière,
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière.
Coligni languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens 1 à ce calme agréable.

Page 70 du Commentaire, Note 2.

1. « *Vient arracher ſes ſens*, | 2. C'eſt au contraire une bonne

Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités ;
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes 1 ;
Son Palais embrâſé, tout un Peuple en alarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans, par la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne perſonne,
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le Roi qui l'ordonne ».
Il entend retentir le nom de Coligni ;
Il apperçoit de loin le jeune Téligni.

&c. ». Il trouve que ce *vient* fait trop languir.

expreſſion, ſur-tout avant le mot arracher : cela fait tableau.

Page 70 du Commentaire, Note 3.

1 « *Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes, &c.* ». Le Critique prétend que ſi le Poéte avait été maître de ſon expreſſion, il aurait dit qu'une partie du Peuple était en alarmes, & l'autre en fureur ; c'eſt à quoi il s'était borné au ſujet de ce vers & des trois ſuivans. Mais l'Editeur du Commentaire paraît pouſſer plus loin ſa critique ; il rapporte, page 310 de cet ouvrage, ſecond volume, une lettre qu'il dit lui avoir été écrite, dans laquelle on lit : « Je conçois qu'on peut dire voir briller les flambeaux & les armes ; mais voir briller tout un Peuple en alarmes, voir briller des ſerviteurs ſanglans, voir briller des meurtriers, voilà ce que j'ignorais ; & malgré l'autorité de M. de Voltaire, je doute que les bons Auteurs adoptent cette manière de s'exprimer.

R. On peut dire que l'Auteur de cette prétendue lettre n'a pas pris le ſens de ces vers, qui cependant ſont très-intelligibles. Le Poéte a bien dit que Coligni voyait briller les flambeaux & les armes, qu'il voyait un Peuple en alarmes, des ſerviteurs ſanglans & des meurtriers ; mais il n'a pas dit qu'il voyait briller tout un Peuple, &c. C'eſt le ſeul ſens que préſentent ces vers. Ils ſont bons & font tableau : il ne devait pas faire ſi peu de cas de l'autorité de Voltaire, ni douter que les bons Auteurs adoptaſſent cette manière de s'exprimer, qui eſt claire & pittoreſque.

Téligni, dont l'amour a mérité ſa fille 1,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille 2,
Qui, ſanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandait vengeance & lui tendait les bras.
Le Héros malheureux 3, ſans armes 4, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu 5.

Page 70 du Commentaire, Note 5.

1. « *Téligni, dont l'amour a mérité ſa fille* ». On ne mérite pas, dit il, par l'amour la fille des Héros, c'eſt par des vertus : ce vers aurait pu plaire aux habitans des rives du Lignon : dans les mœurs de l'Epopée, il faut une certaine auſtérité.

R. C'eſt par l'attachement que Téligni avait pour l'Amiral, & l'amour qu'il avait pour ſa fille, qu'il l'obtint en mariage. Rien n'eſt plus décent que ce vers, & moins ſuſceptible de la mauvaiſe critique qu'en fait la Beaumelle.

Page 71, Notes 1, 2, 3 & 4.

2. « *L'eſpoir de ſon Parti, l'honneur de ſa famille* ». Quelle famille, dit il ? de celle de Coligni ; mais Coligni avait quatre fils très-dignes de leur père. On eſt l'honneur de ſa propre famille, & non d'une famille étrangère ; car « famille » eſt pris *ici* pour « maiſon ».

R. Comment, parce que Coligni avait quatre fils très dignes de leur père, l'alliance d'un brave Guerrier tel que Téligni, qui avait l'eſtime générale de ſon Parti, ne lui pouvait pas faire honneur ? Une bonne alliance, ſoit par la naiſſance, ſoit par des qualités éminentes, peut faire honneur à ceux qui la contractent.

3, 4 & 5. « *Le Héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe, &c.* ». Il fait trois obſervations ſur ce vers. 1°. Le mot malheureux a quelque choſe qui ravale Coligni. 2°. Il trouve étrange qu'un Héros ſoit ſans armes. 3°. Il dit que ces vers ſont faibles & trainans, & il n'aime point ce projet de faire une belle mort.

R. 1°. Il n'y a pas de fin plus malheureuſe que celle de Coligni ; c'eſt ce que le Poëte a exprimé. 2°. Eſt-il étonnant qu'un homme que l'on vient de repréſenter plongé dans le ſommeil, ſoit ſans armes. La troiſième remarque eſt trop ridicule pour y répondre.

Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un Peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans 1.
Guiſe était à leur tête, &, bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les mânes de ſon père.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain;
Et, portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère.
Les époux expirans ſous leurs toits embrâsés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écrâſés:
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,

Page 76 du Commentaire, Note v.

1 « *Sur les corps étendus de nos frères ſanglans* ». Il prétend qu'au-lieu de étendus, l'image ſerait plus forte en mettant entaſſés.

R. On peut marcher ſur un corps étendu, mais non ſur des corps entaſſés. Il ne ſuffit pas qu'une image ſoit forte, il faut qu'elle ſoit vraiſemblable.

Ce que vous même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
Ocombien de Héros indignement périrent!
Rénel & Pardaillan chez les morts descendirent;
Et vous, brave Guerchy 1, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle;
Marsillac & Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce Palais, excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête 2.

Page 77 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et vous, brave Guerchy, &c.* ». Il trouve que cette phrase n'est pas finie; il demande à quel verbe se rapportent ces deux vers.

R. Rien n'est plus clair. & n'a pas besoin d'explication. Ce mot & veut dire : il en fut de même de vous, brave Guerchy.

Page 78, Note 1.

2. « *Médicis à loisir contemplait cette fête* ». Cette fête, lui paraît du plus mauvais ton.

R. En relisant ces deux vers, on voit que le mot « à loisir » exprime bien que Médicis se faisait vraiment une fête de cette horrible journée. Le Poéte développe bien le cœur de cette femme inhumaine.

Ses cruels Favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales [1],
Etaient de ces Héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses Sujets souillait ses mains sacrées;
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère;
Non qu'apres tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure

Page 78 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et de Paris en feu les ruines fatales*
» *Etaient de ces Héros les pompes triomphales* ».
Il dit que ce dernier vers manque de justesse. 1°. Que des ruines ne sauraient être des pompes. 2°. Qu'il est boursoufflé; que ruines fatales, pompes triomphales, sont de grands mots qui rempliſſent l'oreille &c. ne disent rien à l'esprit.

Y. L'expression du Poéte ne manque pas de justesse. Ne dit-on pas des pompes funèbres? Cependant, quoi de plus triste, de plus humiliant que ce qui cause ces pompes! D'ailleurs, c'est ici un ton ironique qui n'est pas mal placé: c'est en ce sens qu'on doit entendre ces mots.

Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans :
Un lit ſeul enfermait & le fils & le père 1.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées ;
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années.
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé 2,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe 3,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance.
Son père à ſes côtés, de mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant ;

Page 80 du Commentaire, Note 2.

1. « *Un lit ſeul enfermait & le fils & le père* ». La Beaumelle aurait voulu qu'il y eût « un ſeul lit raſſemblait », & dit que le vers précédent rendait celui-ci inutile.

R. Le vers précédent ne dit pas ce qui eſt dans le ſuivant, qu'ils étaient dans le même lit, & c'eſt ce que l'Auteur a dit dans ce vers. Au ſurplus, cette remarque eſt bien futile.

Page 81, Notes 1 & 2.

2. « *Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé* ». Réflexion trop longue, dit-il, quand elle ne ſerait pas triviale. Il faut des traits & non des phraſes.

R. Ce n'eſt point une réflexion que fait le Poéte, mais le récit d'un fait tel qu'il s'eſt paſſé ; cela n'a rien de trivial ; c'eſt un trait d'hiſtoire ſingulier, intéreſſant, & non une phraſe.

3. « *Un inviſible bras armé pour ſa défenſe* ». Ce vers, dit-il, eſt ſans doute un appendix au ſermon qui précéde.

R. Voilà une ironie bien mal placée ; au-lieu de louer le Poéte de s'être exprimé d'une manière auſſi orthodoxe, il le tourne en ridicule.

Et du Peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Pour la seconde fois il lui donna la vie.
Cependant 1, que faisais-je en ces affreux momens?
Hélas 2! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquile au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques 3;
Le sang de tous côtés inondait nos portiques:
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;

Page 81 du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Cependant, que faisais-je*, &c. Il était tems que le Héros revînt à lui-même: mais il devait y revenir par un vers moins prosaïque & moins familier.

2. « *Hélas! trop assuré*, &c. » Il dit que les mots « assuré & tranquile » n'ont aucun verbe auquel ils se rapportent.

2. Le Poéte n'a point fait attendre le Lecteur; il a fait faire par Henri le récit de faits intéressans; d'ailleurs, c'est une conversation de Henri avec Elizabeth.

2. Il est aisé de voir que ce verbe « j'étais » est sous-entendu; c'est une licence bien permise, tant au Poéte qu'à l'Orateur.

Page 82, Note 1.

3. « *On avait massacré mes plus chers domestiques* ». Il dit que c'est de la prose.

3. Il voudrait apparemment que le Poéte se fût exprimé avec emphase. Encore une fois, ceci est une conversation, un récit qui doit être simple.

Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort 1.
Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin, s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage,
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt, de ſa part, on m'apporta des fers.
Coligni plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins, en ſuccombant, ne perdit que la vie ;
Sa liberté ; ſa gloire au tombeau le ſuivit.
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit :
Tant d'horreur vous ſurprend ; mais de leur barbarie
Je ne vous ai compté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal 2
Médicis à la France eût donné le ſignal.
Tout imita Paris : la mort, ſans réſiſtance,
Couvrit en un moment la face de la France.

Page 82 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Je préſentai ma tête & j'attendis la mort* » Cette réſignation, dit-il, à la volonté du tyran, eſt admirable.

R. Ce n'eſt point ici une réſignation à la volonté du tyran, c'eſt nobleſſe, grandeur d'âme ; la mort ne l'effraya pas.

2. « *On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal* ». Il dit que peu de gens aimeront « ſon Louvre » ; que d'autres ſeront choqués de « ſon Louvre fatal ».

R. Médicis demeurait au Louvre ; elle gouvernait ; ainſi on pouvait dire ſon Louvre fatal, à cauſe qu'il en partait des ordres cruels.

Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi ;
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres de France. Mort funeſte de Charles IX. Régne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue; d'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes,
Le Peuple, dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa Patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remord dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix

Qui, juſques ſur le trône, épouvante les Rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes;
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colère;
Et par ſon châtiment, voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis expirant; cette image effrayante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente:
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang français par ſon ordre verſé.
Il ſe ſentit frappé d'une main inviſible [1];
Et le Peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignait un Roi ſi jeune & ſitôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.
Soudain, du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.

Page 68 du Commentaire, Note 1.

[1] 1. « *Il ſe ſentit frappé d'une main inviſible* ». Il prétend que main inviſible forme hiatus; ce qu'on éviterait en mettant *bras inviſible*.

IV. Main inviſible ne forme point d'hiatus; l'on prononce la lettre *n* devant une voyelle, cela empêche l'hiatus.

La

La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix [1],
Au rang des Jagellans placé l'heureux Valois :
Son nom, plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux [2].
Valois ne ſoutint point ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende pas que je le juſtifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je l'admire, & je ſuis ſon appui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère :
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans la Cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage :
Il eſt vaillant, mais faible, & moins Roi que Soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.

Page 88 *du Commentaire, Note* 3.

1. « *La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix* ». Il prétend qu'on ne dit pas d'un commun choix, mais d'un choix unanime.

R. Ces deux mots ſont ici ſynonimes.

Page 89, *Note* 2.

2. « *C'eſt un poids bien peſant*, &c. ». Il demande ce que c'eſt qu'un poids peſant : on peut, ſuivant lui, dire un poids léger, mais non un poids peſant ; il aimerait autant dire, un bien bon bonheur.

R. On n'a fait mention de cette critique, que pour en faire voir le ridicule ; elle a cela de commun avec beaucoup d'autres, auxquelles on n'a pas daigné répondre.

TAYLORIAN INST. OXFORD

Ses honteux Favoris, flattant son indolence,
De son cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconstance;
Au fond de son Palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des Peuples opprimés,
Ils dictaient, par sa voix, leurs volontés funestes;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes;
Et le Peuple accablé, poussant de longs soupirs,
Gémissait de leur luxe, & payait leurs plaisirs.
Tandis que, sous le joug de leurs maîtres avides,
Valois pressait l'Etat du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise; & le Peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté 1, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, fait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire:
Nul sur les passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs:
Altier, impérieux, mais souple & populaire,

Page 91 du Commentaire, Note 4.

1. « *Sa grace, sa beauté*, &c. ». Il dit qu'on ne loue guères qu'à l'Opéra la beauté d'un Héros, encore est-ce quelque Armide passionnée qui fait ces éloges.

2. Le Poëte commence par louer la valeur, les exploits de Guise, & pour rendre le portrait complet, il parle de sa beauté, & du don de plaire qui lui attirait les cœurs. La figure en impose souvent, sur-tout au Peuple.

Des Peuples en public il plaignait la misère 1,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux.
Le pauvre allait le voir & revenait heureux :
Il ſavait prévenir la timide indigence.
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence.
Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait 2 ;
Terrible, & ſans retour alors qu'il offenſait 3 ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices 4.

Page 92 du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Des Peuples en public il plaignait la misère* ». Il trouve qu'il y a dans ce vers une multitude de *p* qui font un ſon déſagréable, qu'on adoucirait en ſubſtituant *hautement à public.*

R. Il n'a pas vu que ce mot qu'il voudrait ſubſtituer formerait un hiatus qui eſt diſgracieux. Le Poéte s'eſt bien exprimé.

2. « *Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haiſſait* ». Il prétend que cela n'eſt pas poſſible, & que c'eſt un trait hors de la nature.

R. Cela n'eſt malheureuſement que trop vrai chez les grands Politiques ; que d'exemples n'en fournit pas l'Hiſtoire ! Le Poéte juſtifie ce vers par les précédens.

3. « *Terrible, & ſans retour alors qu'il offenſait* ». Il dit que « ſans retour » n'eſt pas français en ce ſens ; que l'on dit bien, il a rompu avec moi ſans retour, pour dire, il eſt implacable ; qu'il aimerait mieux : « Ennemi ſans retour alors qu'il offenſait » ; que le mot « alors » vieillit ; & que M. de Voltaire ne l'a pas rajeuni.

R. Voilà un Critique qui condamne deux expreſſions, & qui, dans la réforme qu'il fait, les emploie toutes deux. Quel contraſte ! Le mot terrible eſt bien plus énergique.

Page 93, Note 1.

4. « *Brillant par ſes vertus & même par ſes vices* ». Il trouve cette penſée fauſſe, & qu'on peut être brillant par ſes défauts ;

R. Cette penſée n'eſt pas fauſſe ; le Poéte a préſenté Guiſe politique, ſéduiſant, faſtueux, mais faux & trompeur, & attirant

Connaissant le péril & ne redoutant rien,
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen,
Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
Et du Peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux qu'ont nourri les Peuples & les Grands;
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux Monarques;
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre portant par-tout l'espérance & l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de Roi.

---

mais il doute qu'on puisse l'être par ses vices, les vices ayant une bassesse incompatible avec l'éclat.

les cœurs des Peuples, malgré ces vues, dont le faux éclat les séduisait.

Page 93 du Commentaire, Note 2.

1. « *Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen* ». Il dit que ce vers manque de justesse: Guise, ajoute-t-il, était-il réellement Prince? Où était sa Souveraineté? car il lui en faut une, si l'on veut que ce trait contraste avec « mauvais Citoyen ». Voilà donc un vers sonore & vuide de sens; il voudrait que l'on eût mis: « Heureux Guerrier, grand homme & mauvais Citoyen ». Au surplus, ce portrait est un ouvrage de marqueterie.

R. C'est la critique de ce vers qui est vuide de sens. Guise était réellement Prince; il était d'une Maison souveraine très-ancienne; le Poëte pouvait donc l'appeller Prince. Il était en France, par conséquent sujet du Roi; ainsi ce vers ne manque pas de justesse.

L'ironie par laquelle la Beaumelle termine la critique d'un portrait si bien rendu, est du dernier ridicule.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe 1.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe
Ouvrirent un moment ſes yeux appéſantis.
Mais du jour importun ſes regards éblouis
Ne diſtinguèrent point au fort de la tempête
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes Favoris & parmi les délices,

Page 95 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe* ». Qu'eſt-ce, dit-il, que le ſein de l'ivreſſe? Qu'eſt-ce même que ſe réveiller du ſein de l'ivreſſe? Ne pourrait-on pas dire ici : *Dat inania verba?* Il prétend enſuite qu'avant de parler du réveil de Valois, il fallait dire quel fut le prétexte, ou plutôt la cauſe de la Ligue. D'ailleurs, dit-il, pourquoi ne donner à Guiſe qu'une ambition vague pour motif de ſon entrepriſe? des plus intéreſſantes, qu'il dit : « Il ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe ».

R. 1°. Le Poéte ſe ſert d'une figure pleine d'expreſſions dans ce vers; il a, au commencement de ce Chant, repréſenté l'indolence de Valois entouré de ſes Favoris avec lui renfermés; ſe ſervant de ſon nom pour diſſiper les tréſors de la France. Il parle enſuite de Guiſe, dont il développe la politique & le caractère ambitieux, ſes rares talens pour ſéduire le Peuple & les Grands. Voyez les vers 89 juſqu'au 95 de ce Chant. C'eſt dans cette circonſtance critique, &

2°. Il était inutile de s'étendre beaucoup ici ſur le prétexte de la Ligue; ce que le Poéte a dit précédemment ſuffit : l'on a vu que c'eſt le droit de Henri, par ſa naiſſance, qui l'approchait du trône, & que c'eſt ſon héréſie qui l'en éloignait. Enfin, on ne ſait pas pourquoi le Critique accuſe le Poéte de ne donner à Guiſe qu'une ambition vague pour motif de ſon entrepriſe, puiſqu'on voit que ce Prince pouſſait ſes vues ambitieuſes juſques ſur le trône. Voyez les vers 95 juſqu'au 99, le vers 119 de ce Chant. Ce n'eſt pas là ce qu'on peut appeller une ambition vague. Quel cas doit-on faire d'un tel Critique?

Tranquile, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encore, & tout près de périr;
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir.
Héritier après lui du trône de la France 1,
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense;
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui 2,
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guise, trop habile & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
Que dis-je? Il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu 3, tout le Peuple échauffé

Page 96 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1, « *Héritier après lui du trône de la France* ». La Beaumelle s'érige ici en maître de langue Française; il avertit les étrangers qui pourraient, dit-il, croire que nous disons un bras héritier d'un trône; qu'il y a ici une légère faute. Il voudrait que l'on mît: « J'armais sans balancer mon bras pour sa défense », & que ce vers, « Héritier après lui, &c. » ne tient à rien.

R. Il n'y a point ici de faute: le Poëte s'exprime en bon Français; il n'y a pas d'équivoque: c'est dans notre langue une façon de parler non-seulement usitée, mais élégante; & ce vers, loin de ne tenir à rien, comme il le prétend, est lié avec ce qui précède & ce qui suit.

2 « *J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui* ». Il prétend qu'il faut dire, un appui nécessaire.

R. Cela eût été guères poétique.

3. « *Par sa feinte vertu, tout le Peuple échauffé* ». Il dit qu'il faudrait: « par son zèle apparent », parce que le mot *sa* serait supprimé, & que Guise, à qui se rapporte ce mot, est trop éloigné.

R. Mais le même éloignement se trouve dans son zèle apparent.

Ranima ſon courroux 1 encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le Culte de leurs pères,
Les derniers attentats des Sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu 2 :
« Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu 3 ;
» Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples ;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels ».
Tout le Peuple, à ces mots, trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au Palais du Roi l'alarme en eſt portée.

Page 96 du Commentaire, Note 6.

1. « *Le Peuple . . . ranima ſon courroux* ». Je doute, dit-il, que cette expreſſion ſoit bonne ; il me ſemble que le courroux eſt une choſe trop involontaire, pour qu'on puiſſe le ranimer quand on veut.

R. Cette expreſſion eſt très-bonne : ne voit-on pas que c'eſt la Religion qui ſervait de prétexte à ranimer le Peuple ; qu'il ſe vit excité par les diſcours ſéduiſans de Guiſe ?

Page 97, Notes 1 & 2.

2. « *Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu* ». Le Critique obſerve qu'il a eu raiſon de dire que l'héréticité de Henri était le motif des Ligueurs énoncé dans le Poëme.

R. Oui, c'était-là le motif de la Ligue ; le Poëte l'a fait aſſez entendre, & le Critique a mal-à-propos dit, page 13 du premier volume, note 2 : voilà tout ce que nous ſaurons de la naiſſance, des motifs & des accroiſſemens de la Ligue. Cependant, il a pu voir le contraire par le 26e vers & ſuivant du deuxième Chant, ceux qu'on vient de lire en ce Chant, & ceux du quatrième.

3. « *Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu* ». Il prétend que cela ne dit pas ce que l'Auteur a voulu dire, & qu'il faut mettre : « Il répand, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ».

R. Il répand, il porte, ſont bien ſynonimes. Cette obſervation était inutile.

La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée 1 ;
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop faible obéit ſans murmure,
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis 2,
De Soldats malgré lui couvrait déjà la terre 3,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au-lieu de le venger.
De la Ligue en cent lieux, les villes alarmées 4

Page 97 du Commentaire, Note 4.

1. « *La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée* ». N'eſt-ce pas, dit-il, le Peuple Ligueur ? Mais le Poéte vient de dire que ce Peuple trembla de bonne-foi pour ſes Autels ; il ne feignait donc pas.

R. Il faut avoir la conception bien dure, ou être bien décidé de tout critiquer pour faire un tel propos. Il eſt clair que par ces mots « la Ligue », le Poéte a entendu les Chefs des Ligueurs : c'eſt le ſeul ſens qui ſe préſente.

Page 98, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis,* » *De Soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre* ». Il fait ici deux obſervations ; il prétend qu'il y aurait eu plus de juſteſſe à dire « nos ennemis », & que le ſecond vers eſt une expreſſion emphatique, & manque auſſi de juſteſſe.

R. 1°. Le Critique ſe trompe. Le Poéte a voulu faire entendre que les Ligueurs étaient réellement les ennemis de l'Etat & du Roi. 2°. Ce ſecond vers eſt très-élégant, harmonieux, & fait tableau.

4. « *De la Ligue en cent lieux les villes alarmées,* » *Contre moi dans la France enfantaient des armées:*

R. On doute que quand le Critique a fait cette note, il ſe ſoit entendu lui-même ; ainſi il eſt difficile de l'entendre ; mais

Contre moi dans la France enfantaient des armées;
Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi 1.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe,
Vous ſavez ſa défaite & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus. —
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus;
Non: ne me privez pas, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe & ſon trépas.
L'Auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre. —
Elle dit. Le Héros, à ce diſcours flatteur,

Il trouve que, en cent lieux, eſt une cheville; car, ajoute-t-il, il ne peut ſe rapporter à « villes alarmées », ni dépendre de enfantaient, puiſqu'il y a « dans la France enfantaient ». ce qu'on peut dire, c'eſt que ces deux vers ſont bons & pleins, le ſens en eſt clair: le Poëte dit que les villes qui tenaient pour la Ligue, enfantaient des armées: cela n'eſt pas ſuſceptible de critique.

Page 98 du Commentaire, Note 4.

1. « *Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi* ». Qu'eſt-ce, dit-il, qu'un Miniſtre impétueux des faibleſſes de quelqu'un? R. C'eſt un Miniſtre qui ſe prête avec chaleur, avec impétuoſité aux faibleſſes de ſon maître; qui profite de ſes faibleſſes pour ſatisfaire ſa propre ambition & ſon intérêt perſonnel. C'eſt l'idée que préſente ce vers.

Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les Favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient ſa moleſſe & lui donnaient des lois ;
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne ;
Il avait des vertus, & ſi de ſes beaux jours,
La Parque en ce combat 1 n'eût abrégé le cours ;
Sans doute aux grands exploits ſon âme accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée ;
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,

Page 99 du Commentaire, Note 4.

1 « *La Parque en ce combat*, *&c.* ». Il trouve que « la Parque en » eſt dur, & vient mal-à-propos dans un Poëme Chrétien. Il aurait voulu qu'on mît « le Deſtin des combats ».

R. 1°. Il s'en faut beaucoup qu'il y ait rien de dur en ce vers. 2°. La Poéſie, ſur-tout l'Epopée, permet cette expreſſion, quoique dans un Poëme Chrétien : le mot Deſtin, qu'il voudrait ſubſtituer, eſt tout auſſi profane. Le Critique n'a pas eu le même ſcrupule pour les mots Zéphire & Aurore du 216e vers de ce Chant, page 203 du Commentaire ; apparemment parce qu'ils ſont plus voluptueux, plus agréables, & qu'il prévoyait que la Parque ne lui ſerait pas favorable : en effet, elle trancha le fil de ſes jours dans la vigueur de l'âge.

Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience 1,
Ils portaient aux combats leur superbe impudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches Soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang & couverts de blessures ;
Leur fer & leurs mousquets 2 composaient leurs parures.

Page 101 du Commentaire, Notes 1 & 4.

1. « *Ardens, tumultueux, privés d'expérience, &c.* ». Il fait trois remarques sur ce vers & les trois qui suivent. 1°. Il prétend qu'on ne dit pas « des hommes tumultueux, des Soldats tumultueux ». 2°. Il a, dit-il, quelque scrupule sur cette expression : « camp nombreux ». Enfin, il dit que « sans ordre » ressemble trop à « tumultueux ». 3°. Il voudrait qu'au-lieu de ce dernier mot, on mît « présomptueux ».

R. 1°. La lecture de ces quatre vers suffit pour justifier le Poëte ; il représente des jeunes gens sans expérience, mais ardens, courant en tumulte au combat. 2°. On peut rassurer son scrupule sur ces mots : « camp nombreux » ; il aurait mieux fait de l'avoir dans le cours de son Commentaire, & ne pas prodiguer aussi indécemment la satyre : cette expression est très-française. Enfin, « sans ordre » ne fait pas pléonasme avec tumultueux ; d'ailleurs, ces mots en sont éloignés.

2. « *Leur fer & leurs mousquets, &c.* ». Il aimerait mieux « leurs casques » ; mousquets,

R. Ce vers fait ici tableau ; & s'il s'était trouvé chez tout autre Poëte que chez M. de

Comme eux vétu ſans pompe, armé de fer comme eux ;
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux :
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête 1 ;
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés 2,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés :
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
qui, du ſang Eſpagnol, eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer à la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
Tous fermes dans leurs poſtes & tous inébranlables ;

ſuivant lui, n'eſt pas aſſez noble, aſſez ſonore, & *parures*, au-lieu de *parure*, lui ſemble un demi-ſoléciſme.

Voltaire, il ne l'aurait pas critiqué.

Page 102 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Comme eux, de mille morts affrontant la tempête* ». M. de Voltaire, dit-il, qui ſemble parler, me permettra de croire que cette indécente fanfaronade ne ſerait pas ſortie de la bouche du modeſte Henri.

R. Ceci eſt un récit que le Poëte fait faire à Elizabeth ; il n'y a pas de fanfaronade, il eſt fait avec nobleſſe, & peint Henri tel qu'il était. La Beaumelle accuſe de fanfaronade indécente ce qui eſt courage à toute épreuve ; il finit cependant par dire que ces vers ſont pleins de chaleur.

2. « *Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,*
» *Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés* ».

R. Pour toute réponſe, on prie le Lecteur de jeter les yeux ſur les deux vers du Critique.

Ces deux vers ne ſont pas du goût du Critique ; il voudrait y ſubſtituer ceux-ci :

« *Rompus au premier choc, vaincus & renverſés,*
» *Je vis nos ennemis devant nous diſperſés* ».

Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans Français tel est le caractère :
La paix n'amollit pas leur valeur ordinaire.
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils Flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars [1]
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse [2]
Je l'apperçus bientôt porté par des Soldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore [3]

Page 103 du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Vils Flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars* ». Il admire ce vers ; cependant il voudrait diminuer le mérite du Poëte : il dit que ce vers est emprunté de Pope, mais que c'est une obligation que l'on a à Voltaire d'avoir levé des contributions pour nous enrichir.

R. Pour établir ce prétendu plagiat, le Critique aurait dû citer la pensée de Pope & l'endroit où elle se trouve : au surplus, il n'était pas possible à Pope de mieux rendre cette pensée.

2. « *J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse* ». J'ordonnais : je criais, dit-il, vaudrait mieux.

R. L'Auteur de ces Réponses a dit au commencement, qu'il y avait bien des notes auxquelles il ne daignerait pas répondre : celle-ci devrait être du nombre, mais elle sera exceptée, pour faire voir le mauvais goût du Critique. Ah ! la Beaumelle ! ce terme est bien bas ; il ne valait pas la peine de vous mettre en frais : c'est aux halles que l'on crie.

3. « *Telle une tendre fleur, &c.* », Voilà, dit-il, enfin une comparaison ; elle est fort agréable, mais très déplacée, ridicule même dans un récit de Henri à Elizabeth.

R. Quelle fureur de critiquer ! Cette comparaison est d'autant mieux placée, qu'elle fait voir la sensibilité du cœur de Henri, qui regrette un jeune Héros, moissonné à la fleur de son âge.

Des baiſers du Zéphir & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triſte victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix n'a point pour moi de charmes ;
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir 1
L'abîme dont Valois voulait envain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace ;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace ;
Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs 2,

Page 104 du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir* ». Il dit que « malheureux », dans notre langue, a deux acceptions, comme bon & pauvre ; que ſi ces mots ſont placés avant le ſubſtantif, ils appartiennent au diſcours familier ; s'ils ſont après, ils peuvent entrer dans le ſtile noble ; que « malheureux combat » eſt fort différent de combat malheureux ».

R. Le Critique n'a pas entendu le ſens de ce vers ; le Poëte a dit : « malheureux combat », parce que Joyeuſe y avait été tué ; ce mot marque le regret que Henri avait de cette mort. Si Henri avait été vaincu, c'était le cas de dire : « combat malheureux ».

2. « *Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs,* » *Ainſi que ſes affronts redoubla ſes malheurs* ».
Il faut, dit le Critique, de l'attention pour voir que ces trois *ſes* ſe rapportent à Valois, & c'eſt une faute que M. de Voltaire fait rarement.

R. Si c'eſt une faute, (ce dont on ne convient pas), c'eſt une faute de la langue Françaiſe, qui n'a pas, comme la Latine, le *ſon, ſa, ſes*, & *ejus* ou *illius* ; mais il n'y a perſonne qui ne voye que ces *ſes* ſe rapportent à Valois.

Ainſi que ſes affronts redoubla ſes malheurs.
Guiſe dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes Alliés ſurpris,
Et, couvert de lauriers, ſe montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire;
Valois vit triompher ſon ſuperbe Adverſaire,
Qui, toujours inſultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage 1;
Il voulut, d'un Sujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.
Il n'en était plus tems; la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte:
Son Peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran, dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes;
Tout Bourgeois eſt Soldat, tout Paris eſt en armes;
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés 2,

Page 105 *du Commentaire, Notes* 1 *&* 5.

1. « *L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage* ». Cette antitheſe, dit-il, n'eſt pas heureuſe.

R. Cette antithéſe eſt bonne, en ce qu'elle fait entendre que Valois juſques-là avait été inſenſible.

2. « *Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés* ». Je doute, dit-il, qu'on trouve les barricades exprimées par ce vers. Il propoſe celui-ci: « Mille remparts ſubits, par des chaînes formés ».

R. On laiſſe le Lecteur juge, & on doute qu'il adopte le vers du Critique.

Menacent de Valois les Gardes enfermés;
Guise, tranquile & fier au milieu de l'orage 1,
Précipitait du Peuple ou retenait la rage;
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le Peuple au Palais courait avec furie :
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie :
Mais lorsque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet 2.
Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise, dans ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,

Page 106 du Commentaire, Notes 1 & 3.

1. « *Guise, tranquile & fier, &c.* ». Est il étonnant, dit-il, que Guise soit tranquile au milieu de l'orage qu'il a excité.

R. Sans doute, & le Poéte en parle comme d'une vertu dans un Chef, qui le met à portée de tout prévoir.

2. « *Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet* ». Il prétend que Tyran n'est pas l'opposé de Sujet; il voudrait mettre : « Trop peu pour un rebelle, & trop pour un Sujet ».

R. On l'a déjà vu, la Beaumelle n'est pas heureux quand il veut réformer le Poéte; le vers qu'il propose ne dit pas ce que Voltaire a voulu dire. Le procédé de Guise était celui d'un tyran, puisqu'il tendait à la Royauté, comme on le voit six vers plus bas; il fallait donc lui donner ce nom plutôt que celui de rebelle.

S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un Peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems
Où, de nos premiers Rois, les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur Diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.
Valois qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On propoſa des Lois qu'on n'exécuta pas.
De mille Députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un 1.

Page 107 *du Commentaire, Note* 4.

1. « *Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un* ». Pourquoi, dit-il, cette ſortie contre les Etats-Généraux du Royaume? Cela ne donne pas une idée avantageuſe ni du Poème, ni du Poéte qui la lui attribue.

R. On ne doit pas dire que ce ſoit ici une ſortie contre les Etats-Généraux; l'on ſait qu'ils ont été la reſſource de la Patrie dans les tems malheureux; mais que ſouvent ils avaient beau voir les maux de l'Etat, les repréſenter, s'ils ne pouvaient pas trouver les moyens d'y remédier, & que l'Etat manquât de reſſource, il leur était impoſſible d'apporter du ſoulagement, ſur-tout dans la circonſtance d'alors; c'eſt ce que le Poéte exprime par

Au milieu des Etats, Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône, &, sûr de ſes projets,
Crut, dans ces Députés, voir autant de Sujets.
Déjà leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue,
Lorſque, las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival, chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère;
Ne ſoupçonnant pas même en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue;
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue 1 :

---

ces mots : « Eloquence ſtérile, détail inutile ». Ceci ne peut donc pas donner une idée déſavantageuſe de ce Prince, ni du Poéte. Henri, demandant du ſecours à Elizabeth, eſt obligé de lui expoſer le détail & le réſultat des Aſſemblées des Etats; il n'y a rien d'offenſant contre les Etats, puiſque ce Prince exprime la chaleur avec laquelle ils expoſaient les maux de la France. Le mot « ſtérile » ne doit pas ici être pris en mauvaiſe part; il veut dire que quelquefois cette éloquence ne produiſait rien, parce que les Ligueurs, dont le projet était de mettre Guiſe ſur le trône, partageaient les ſuffrages; le Poéte le fait entendre.

Page 109 *du Commentaire*, *Note* 3.

1. « *Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue* ». Il prétend que ce meurtre n'eſt pas amené, que c'eſt le beſoin du Poéte qui a précipité le coup.

2. Le Critique aurait apparemment voulu qu'on l'eût régalé du récit de cet affreux complot; mais c'eſt préciſément ce qu'a prudemment évité le Poéte.

De cent coups de poignard indignement percé 1,
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé :
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être 2,
Tout pâle & tout ſanglant ſemblait braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce Sujet tout puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant 3.
Le Roi, dont il ravit l'autorité ſuprême 4,

Page 110 *du Commentaire, Notes* 4 *&* 5.

1. « *De cent coups de poignard indignement percé.* » En mourant, dit-il, ſe rapporte à « percé », & percé ne ſe rapporte à rien, ne pouvant ſe rapporter à « orgueil ».

℟. Qui ne voit que « percé » ſe rapporte à Guiſe ?

2. *Et ce front, que Valois craignait encor peut-être* ». Voilà, dit-il, de l'enflûre.

℟. Ce vers eſt au contraire bien poétique, ainſi que le ſuivant ; ils font tableau : mais ces notes inutiles ne laiſſent pas de groſſir le volume.

Page 110, *Notes* 1 *&* 2.

3. « *De vices, de vertus, aſſemblage éclatant* ». Il trouve ce trait faible & inutile.

℟. Il n'a pas ſenti la beauté de ces deux vers & l'antithèſe.

4. « *Le Roi, dont il ravit... le ſouffrit lâchement...* ». Que vouliez-vous qu'il fît, dit le Critique ? Le Poëte lui paraît mal inſtruit ; il prétend que Henri IV n'aurait eu garde de blâmer ſi durement un acte d'autorité ſi néceſſaire ; que Valois, n'étant pas plus le Maître du Parlement que des Etats, ayant à craindre le Peuple & le Clergé, ſa mère même étant liée d'intérêt avec les coupables, il prit le ſeul parti qui lui reſtait, il finit par

℟. Il paraît que le Poëte était mieux inſtruit que le Critique ; c'eſt pourquoi il s'eſt ſervi du mot « lâchement ». En effet, il ſavait que pluſieurs du Conſeil du Roi, « qui, dit Mézerai, avaient de l'honneur & de la généroſité, étaient d'avis qu'il agît en Roi, & qu'il s'en défît par des voies droites & irréprochables ; que Grillon, Meſtre-de-Camp du Régiment des Gardes, refuſa d'aſſaſſiner Guiſe, mais offrit

Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris ;
Le Peuple épouvanté remplit l'air de ses cris ;
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues ;
Tout Paris croit avoir 1, en ce puissant danger,
L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrâsement.

---

dire, que cette action demandait un certain courage.

» que le contraire avis passa pour le meilleur dans l'esprit du Roi, » qui conduisit lui-même avec une petite bougie les quarante-» cinq assassins, dès quatre heures du matin, dans des cellules à » côté de sa chambre ; qu'il y manda Guise pour lui venir parler, » & que, étant arrivé dans le passage, neuf des quarante-cinq le » poignardèrent ». C'est d'après cela que le Poéte s'est servi du mot « lâchement ». La Beaumelle prétend que c'était une action courageuse ; il aurait mieux fait de supprimer sa critique.

» de lui faire mettre l'épée à la » main, assurant le Roi qu'il » le tuerait au péril de sa vie ;

Page 110 *du Commentaire, Note* 4.

1. « *Tout Paris croit avoir, &c.* ». Il prétend qu'au-lieu de ces coups de pinceau, qu'il dit ne rien signifier, il fallait rapporter des faits propres à rendre la Ligue odieuse, parler de ce catafalque dressé dans la salle du Palais pour le Duc de Guise, dire que le Parlement y assista, & faire mention de la procédure que cette Compagnie commença contre Henri III.

R. Le Poéte a par-tout représenté la Ligue sous un aspect très-odieux : on le voit aussi dans ces vers. C'est par prudence & par ménagement qu'il n'a pas fait mention des faits dont parle le Critique.

Mayenne, dès long-tems nourri dans les alarmes 1,
Sous le superbe Guise avait porté les armes ;
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins ;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère 2,
Le console aisément de la perte d'un frère ;
Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouïssait les yeux,

Page 111 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Mayenne, dès long-tems nourri dans les alarmes, &c.* ». Il trouve, 1°. qu'un homme élevé dans les alarmes, est un homme élevé dans la crainte, & que ce n'est pas ce que le Poéte a voulu dire ; 2°. qu'il n'y a pas de gloire à remplir sa Patrie de désolation, à usurper le pouvoir, à détrôner son Souverain.

2. « *Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère, &c.* ». Il semble, dit-il, que *il* & *Mayenne* ne soient pas le même homme.

1. 1°. Le mot de « alarmes » ne signifie point ici « crainte », mais plutôt « combats » : cela est expliqué dans le vers qui suit. 2°. Quand le Poéte a dit, il succéde à sa gloire ; c'est-à-dire que la Ligue lui déféra les mêmes honneurs qu'à Guise ; on le voit par ce vers :

« *Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains* ».

2. Peut-on faire une telle observation, au-lieu d'admirer la beauté de ces vers ? Que ce politique est bien peint !

Fut plus grand, plus héros 1, mais non plus dangereux;
Voilà quel eſt Mayenne & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du Parti le bouclier terrible:
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne 2, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'âme de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant, des Flamands l'oppreſſeur politique,
Ce voiſin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi, dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,

Page 113 *du Commentaire, Notes* 2 *&* 4.

1. « *Fut plus grand, plus héros, &c.* ». Il trouve que ces précisions dans la peinture ne ſont pas dignes de l'Epopée; que d'ailleurs, « plus héros », qui pourrait bien être une expreſſion du genre familier, eſt renfermé dans plus grand.

R. C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que la préciſion dans la peinture n'eſt pas digne de l'Epopée, ſur-tout quand l'expreſſion eſt auſſi noble. A l'égard du mot « héros », qu'il dit être renfermé dans le mot « grand », il ſe trompe: par « grand », on entend la nobleſſe, la grandeur d'âme; & un Héros quelquefois ne poſsède pas cette qualité auſſi ſupérieurement qu'il faudrait. Nous en avons eu & en avons encore des exemples récens.

2. « *Mayenne... eſt l'âme de la Ligue, & l'autre en eſt le bras* ». On a vu plus haut, dit le Critique, Mayenne comparé à Guiſe, le voici à préſent comparé à d'Aumale; ce d'Aumale était le bouclier de la Ligue, maintenant il en eſt le bras.

R. On voit dans ces vers les qualités différentes de ces deux frères & leur politique. Mayenne commandait, & d'Aumale exécutait. La critique qui en eſt faite n'eſt pas juſte.

Philippe, de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devrait étouffer tant de maux,
Rome de la Diſcorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin, Roi ſans Sujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance;
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi 1;
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage:

Page 115 du Commentaire, Note 2.

1. « *Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi* ». Le Critique, qui a reproché au Poète, quoique mal-à-propos, de ne pas faire parler Henri avec aſſez de nobleſſe, tourne ici en ridicule ce qu'on fait dire à ce Héros: il prétend qu'Elizabeth aurait pu lui dire: « Cette loi eſt aſſez douce, votre intérêt vous ordonnait de la ſubir, puiſque vous en défendiez mieux vos droits attaqués par les Ligueurs.

2. Henri avait ſujet de ſe plaindre de Valois; il aurait pu ne pas venir à ſon ſecours; mais le voyant malheureux, il abandonna tout reſſentiment, il n'écouta que ſon cœur, il vint à lui: on ne doit pas dire que ce fut l'intérêt perſonnel qui l'animait en cette occaſion, mais ſa généroſité, ſa grandeur d'âme, ſa droiture; c'eſt ce qu'a fort bien rendu le Poète, & que la Beaumelle a très-mal-à-propos critiqué.

Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage,
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu, dans son âme,
Verser, par mon exemple, une si belle flamme ;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu ;
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire ;
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours.
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la Victoire en son camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas
Fendre le sein des mers, & chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A, des fiers Castillans, confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin [1]
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli sa main.

Page 117 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et qui ne croyait pas*
qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli sa main ».

Il pense que ces deux vers sont une énigme pour le Lecteur, qui, dans tout le Poème, n'en trouve pas le mot. Pourquoi, dit-il, annoncer dans un ouvrage un événement qui lui est étranger, & qui n'y trouve point sa place ?

R. Il n'y a guères de personnes qui ne soient au fait de ce trait d'histoire ; ainsi ce n'est pas une énigme. A l'égard de la seconde observation, on ne sait pas pourquoi il l'a faite au sujet d'Essex, ne l'ayant pas ci-devant faite pour Biron. D'ailleurs, cette réflexion du Poéte est très-courte, & n'est pas déplacée, ni susceptible de critique.

Henri

Henri ne l'attend point : ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête. --
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre ;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats, vous les verrez courir 1,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous.
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe, de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'univers.
Sixte, au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance, a l'âme encor plus fière ;

Page 118 du Commentaire, Note 4.

1. « *Au milieu des combats, vous les verrez courir,*
» *Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir* ».
Il dit qu'il ne voit pas ce que ſignifie, au milieu des combats, & qu'il fallait mettre : au milieu des dangers.

2. Le mot *combats* eſt très-expreſſif ; il y a dans les combats beaucoup de dangers à courir.

Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois :
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois.
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des Puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues ;
Et l'univers qu'il trompe eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver :
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever ;
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages :
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint.
L'autre ſe taît dans Rome, & m'eſtime & me craint.
Suivez donc à leurs yeux votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe :
Vous ſeul pouvez régler ſa haîne ou ſes faveurs :
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre la foudre 1. —

Page 122 du Commentaire, Note 2.

1. « *C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre la foudre* ». Toujours des antithéſes ! dit-il. Ah ! le bourreau, ſe ſerait écrié Racine, il fera tant, qu'il donnera de l'eſprit à Elizabeth.

2. Racine ſe ſerait gardé de tenir un tel propos. Le Poëte fait tenir à cette Reine des diſcours dignes d'elle & de ſa réputation.

CHANT QUATRIÈME *.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de se rendre maître du Camp de Henri III, lorsque le Héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique; elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que, poursuivant leurs entretiens secrets;
Et pesant à loisir de si grands intérêts 1,

* Si la Beaumelle a prodigué, comme on l'a vu jusqu'à présent, la satyre contre M. de Voltaire, il a été bien ménagé dans ses éloges, lorsqu'il est forcé de lui en donner; encore les accompagne-t-il de critiques.

Il veut bien dire que ce Chant a quelques beautés; que la fiction y est employée; que l'agrément qui en résulte (tout mince qu'il est) prouve que le merveilleux est nécessaire à l'Epopée. Il convient que le Poëte a vu la carrière; qu'il y est entré, quoique un peu tard, ajoute-t-il; mais il prétend qu'après quelques pas, il s'est découragé, & n'a osé la parcourir.

Il est facile de voir par ce prélude, l'esprit de jalousie & d'envie qui a animé ce Critique. Il semble qu'il ne donne des éloges à ce Poëte, que pour accréditer sa satyre.

Page 123 du Commentaire, Note 1.

1. « *Et pesant à loisir de si grands intérêts* ». Quoi! dit-il, | 2. Il s'agissait d'affaires assez importantes pour les traiter avec

Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre & de régir le monde ;
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans 1,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude 2,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui ;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent 3 ;

Henri avait du loisir ! Ne se souvient il pas de l'état où il a laissé Valois ? Ne sent-il pas sans cesse que tout est perdu ?

réflexion. Le mot *à loisir* n'est pas déplacé, comme on le voit par les deux vers qui suivent celui-ci.

Page 124 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans* ». D'où vient, dit il, cet effroi de la Seine ? Les drapeaux de la Ligue ne s'étaient pas éloignés de ses bords. Le Poëte a dit, dans le premier Chant, qu'aux bords des remparts de Paris, les deux Partis avaient déjà plus d'une fois balancé les hasards.

R. Il n'y a pas ici de contradiction. Le Poëte avait dit que les deux Partis avaient balancé les hasards ; ici, l'action paraît plus vive, & la critique très-mal placée.

2. « *Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude* ». Il prétend 1°. que *Valois, loin de Henri, rempli*, choque l'oreille ; 2°. que *rempli d'inquiétude* se rapporte à Valois dans l'intention de l'Auteur, & à Henri, suivant l'exactitude grammaticale. Il veut que l'on mette : *Loin de Henri, Valois.*

R. N'en déplaise à la Beaumelle, il se trompe ; il veut faire le Grammairien, & il n'y entend rien. Il écrit dans ce Commentaire *Valois* avec une virgule ; ensuite, *loin de Henri* avec une virgule : donc il doit voir que *rempli* se rapporte à *Valois*. On observe que sa réforme, au lieu de corriger une faute, ferait un vers très-plat.

3. *Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent* ». Com-

R. Il est très-vraisemblable que l'absence de Henri eût ralenti la

Des portes de Paris leurs Légions sortirent !
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Boissac,
Le farouche Saint-Paul, Lachâtre, Cahillac,
D'un coupable Parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frère de Joyeuse osa long-tems paraître :
Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour,
Du siécle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour :
Vicieux, Pénitent, Courtisan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire 2 ;

---

ment, dit-il, accordez cette attaque des Ligueurs enhardis par ces retardemens ? (Quel mot !) Après avoir dit au cinquième Chant :

courage des troupes, & que cela avait donné lieu aux Ligueurs de se ranimer, sans pour cela que le secret de l'absence fût éventé.

« *La Ville criminelle*
« *Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle.* »

Il fallait dire comment le secret fut éventé.

Page 125 du Commentaire, Note 5.

1. « *Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir,*
» *Regrettait le Héros qu'il avait fait partir* ».

Il trouve que ces vers ressemblent beaucoup à de la Prose, & que le Poëte jette avec profusion du ridicule sur le loisir de son Héros.

R. Ces vers expriment fort bien le caractère & l'inquiétude de Valois : c'est mal-à-propos que le Critique dit que le Poëte jette du ridicule sur son Héros. Henri n'est en Angleterre que le tems nécessaire, il l'emploie tout entier & avec succès à la négociation qui en est l'objet.

Page 126, Note 2.

2. « *Il prit, quitta, reprit la*

R. Peut-on, sans injustice,

Du pied des saints Autels, arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale[1],
Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des lois & du repos[2].

---

cuirasse & la haire ». Quel cliquetis! dit-il, que ce stile est peu digne de l'Epopée! Voilà où conduit la manie de l'antithèse. blâmer ce morceau? N'est-ce pas là le vrai portrait de Joyeuse? Le Poëte l'a très-bien rendu par ce vers. Quel coloris! quelle variété d'expressions! La plume de la Beaumelle était trempée dans le fiel en ce moment.

Page 226 du Commentaire, Note 5.

1. « *Ce fut vous, jeune Prince, &c.* ». J'avertis, dit-il, les seuls étrangers, que *Prince* signifie simplement *Seigneur*, de peur qu'à l'exemple du dernier Historien de Henri IV, ils ne disent, en parlant de Henri & de d'Aumale, *ces deux Princes*.

R. On l'a déjà dit; d'Aumale étant Prince de la Maison de Lorraine, pouvait être appellé Prince. Il serait à souhaiter que l'Historien, d'ailleurs estimable, dont il est ici question, eût rendu plus de justice à Henri IV.

Page 227, Note 1.

2. « *Vous ennemi des Rois, des lois & du repos* ». Il a la complaisance de dire que ce vers est beau; il n'y a que la consonnance *des lois, des Rois*, qu'il n'aime pas. Il ajoute: d'Aumale a déjà été peint dans le troisième Chant, pourquoi le repeindre ici?

R. La consonnance n'est pas frappante. A l'égard de d'Aumale, dont il a été parlé au troisième Chant, le Poëte n'en disant ici qu'un mot, ne peut être accusé de répétition.

La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne 1.
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris, portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans les bois, ſur les prés, déchirent les troupeaux ;
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes 2,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Dans un de ces combats, de ſa gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes ;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,

Page 127 du Commentaire, Note 2.

1. « *La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne* ». Il aimerait mieux dire : *La fleur de la nobleſſe.*

R. La fleur de la jeuneſſe donne plus de vivacité ; d'ailleurs, l'on entend que c'eſt la jeune Nobleſſe qui l'accompagne.

Page 128, Note 1.

2. « *Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes.* Il voudrait une autre épithéte que *affreux ; obſcures*, par exemple. Il dit que *roches ſanglantes* eſt un peu dur.

R. Il aurait pu ſe diſpenſer de faire une pareille obſervation : *affreux* eſt beaucoup plus énergique que *obſcures*, & *roches ſanglantes* n'eſt pas dur, & eſt pittoreſque.

Dans ſon choc ténébreux 1 allait tout inonder.
L'Etoile du matin commençait à paraître.
Mornay, qui précédait le retour de ſon Maître 2,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris ;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême
Les Soldats de Valois & ceux de Bourbon même. —
Juſte Ciel ! eſt-ce ainſi 3 que vous nous attendiez ?
Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez 4.
Vous fuyez, compagnons ! — Au ſon de ſa parole,

Page 128 du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. *Dans ſon choc ténébreux, &c.* ». Quoique l'attaque ſoit nocturne, *ténébreux* joint à *choc* eſt-il bon ?

R. Oui, ſans doute, d'autant plus que la choſe ſe paſſe la nuit.

2. « *Mornay, qui précédait le retour, &c* ». Il lui ſemble qu'on dit précéder quelqu'un, & non pas précéder le retour de quelqu'un. Quand ma remarque, dit-il, ſerait vétilleuſe, ce vers y perdrait-il, s'il était remplacé ainſi : *Le vigilant Mornay, qui précédait ſon Maître.*

R. Il eſt aiſé de voir que c'eſt l'amour-propre plutôt que l'envie de critiquer, qui lui a donné occaſion de faire cette remarque, qu'il a eu raiſon d'appeller vétilleuſe : c'eſt le premier bon vers qu'on ait vu de ſa façon ; cela n'ôte pas le mérite de celui du Poëte.

3. *Juſte Ciel ! eſt-ce ainſi, &c.* ». Il trouve ce vers tout-à-fait comique, & qu'il n'a encore vu perſonne qui l'ait entendu ſans ſourire au moins.

R. S'il s'était rappellé le *Quos ego* de Virgile, il n'aurait sûrement pas fait cette remarque.

Page 129, Note 1.

4. « *Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez* ». Il dit qu'il faut abſolument, *vient vous défendre ; va* eſt un gaſconiſme, dit-il, je m'y connais.

R. La Beaumelle avait beau ſe connaître en gaſconiſme, ce mot *va* eſt bien Français, il veut dire : *Il arrive pour vous défendre* : on le voit par les vers ſuivans.

Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains;
Au ſeul nom de Henri, les Français ſe rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît 1 au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête,
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins 2;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent,

Page 129 du Commentaire, Note 5.

1. « *Henri dans le moment paraît, &c.* ». Remarquez, dit-il, que Henri n'eſt pas encore parti d'Angleterre, au moins que l'on ſache : c'eſt donc voyager à la manière des fées. Ce que l'Auteur a dit plus haut de Mornay eſt inſuffiſant; le Poéte, dans ſes récits, eſt preſque aſſujetti aux mêmes lois que l'Hiſtorien: les faits ne ſe ſuppoſent pas. Il cite ce vers : *Et jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.*

R. Eh! que veut donc dire le Poéte par « Mornay précédait le retour de ſon Maître » ? N'annonce-t-il pas clairement ſon arrivée par ces mots, *il vient & vous fuyez ?* Le Poéte n'a donc pas ſuppoſé le fait, il l'a annoncé. Le Critique aurait voulu qu'il eût fait un ample récit de ce voyage; mais il ne pouvait avoir rien d'intéreſſant : il a dit tout ce qu'il devait dire. Le vers latin eſt ici mal appliqué.

Page 130, Note 1.

2. « *Il combat, on le ſuit, il change les deſtins* ». Il change, dit-il, ce qui ne peut être changé. Je reprochais à M. de Voltaire de faire ſon Héros trop petit, maintenant on peut lui reprocher de le faire trop grand; il le met au-deſſus de Jupiter.

R. Jupiter eſt bien mal placé ici. *Il change les deſtins;* c'eſt un ſens figuré, c'eſt-à-dire, il ranime ſes troupes, leur inſpire, leur donne du courage.

La Victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est envain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix, pour un moment, les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menace les nues.
Mais que dis-je? Il s'arrête, il montre aux Assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage,
Il arrête un moment son Vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné;
La mort allait punir son audace fatale.
La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale;

Page 131 du Commentaire, Note 7.

1. « *La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale;*
» *La barbare qu'elle est a besoin de ses jours.*
Il trouve que si *le* se rapporte au vers précédent, & signifie *cela*, l'hémistiche est froid; que s'il se rapporte à d'Aumale, le mot *d'Aumale* est mal placé, & que le mot *barbare* est une expression familière.

R. De telle façon qu'on prenne le mot, la pensée est bonne, l'hémistiche n'est pas froid, & l'expression de *barbare* n'est pas familière.

La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours :
Elle s'élève en l'air & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer ! Diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable 1 ;
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort :
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes,
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris 2,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis ;

Page 132 du Commentaire, Note 6.

1. « *Pour la première fois, tu parus ſecourable* ». L'Auteur, dit-il, ſemble ſe déclarer pour la Ligue, s'affectionnant pour d'Aumale, & remerciant la Diſcorde de l'avoir ſauvé.

R. C'eſt prendre bien mal le ſens de ce vers. Le Poéte fait entendre que la Diſcorde ne ſe plaiſant que dans le déſordre & dans le ſang, il fallait qu'elle eût un motif pour ſauver d'Aumale. Ce motif était de conſerver les jours d'un Guerrier, qui pouvait ſeconder ſes projets. L'ironie de remercier la Diſcorde eſt bien plate.

Page 133, Note 2.

2. « *Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris* ». Voyez, dit-il, comme la Diſcorde ſe perſonnifie peu-à-peu, bientôt elle deviendra la grande machine du Poëme ; il prétend que le Poéte a fait une faute d'avoir préſenté ſes êtres ſurnaturels ſous leur

R. 1°. Ce n'eſt que dans des circonſtances critiques qu'on doit employer le merveilleux : c'eſt ce qu'a ſaiſi le Poéte en ſe ſervant de la Diſcorde pour ſauver d'Aumale. 2°. Quelle eſt la néceſſité indiſpenſable de donner, à ces êtres ſurnaturels, une for-

Elle applique à ſes maux une main ſalutaire 1 ;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran dans ſa pitié cruelle 2,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage 3,

---

propre forme, au-lieu de leur donner une forme humaine pour concilier le vraiſemblable avec le merveilleux.

me humaine? L'eſſentiel eſt de les repréſenter de façon que l'imagination en ſoit vivement frappée, & c'eſt ce qu'a fait le Poéte. La Beaumelle reſſemble ici aux enfans qui veulent voir des images dans les livres qu'on leur préſente.

Page 133 du Commentaire, Note 4.

1. « *Elle applique à ſes maux une main ſalutaire* ». Il fait ici trois ſingulières remarques. *Ses maux* pour *ſes bleſſures*. On applique un remède, & non une main. D'ailleurs, c'eſt la première fois que la Diſcorde fait la fonction de Chirurgien.

R. C'eſt peut-être la première fois qu'on a fait une telle remarque. Quoi, le Critique veut qu'on emploie les êtres ſurnaturels, & il ne veut pas qu'ils faſſent rien de ſalutaire, & il ne voit pas que ceci eſt dit dans le ſens figuré!

Page 134, Notes 1 & 3.

2. « *Tel ſouvent un Tyran, &c.* ». Il dit que la comparaiſon manque de juſteſſe.

R. Il ſe trompe, nous n'avons que trop d'exemples dans l'hiſtoire qui juſtifient cette penſée.

3. « *Henri ſait profiter de ce grand avantage,* » *Dont le ſort des combats honora ſon courage* ».

R. L'un & l'autre vont également bien avec ce mot.

Que ſignifie ici, dit-il, le ſort des combats? Eſt-ce le haſard qui préſide aux combats? Eſt-ce le Dieu des combats? Ni l'un ni l'autre ne va bien avec *honora*.

Dont le ſort des combats honora ſon courage :
Des momens, dans la guerre, il connaît tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris ;
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles 1.
Valois, plein d'eſpérance, & fier d'un tel appui,
Donne au Soldat l'exemple & le reçoit de lui ;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes :
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes 2.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux ;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des Aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?
Mayenne a pour Soldats un Peuple gémiſſant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le préſent & craint pour l'avenir.
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.

Page 135 du Commentaire, Notes 1 & 4.

1. « *Il fait tracer leur perte, &c.* ». Pour faire ouvrir la tranchée, dit-il, cela n'eſt pas aſſez clair.

R. Cette expreſſion eſt fort intelligible.

2. « *La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes* ». Il dit que c'eſt la muſe d'Ovide qui a dicté ce vers, & que cette maxime eſt iſolée ici.

R. Si le Critique avait lu avec attention les trois vers qui précédent celui-ci, il aurait vu que l'eſpérance qu'avait Valois de réuſſir lui faiſait trouver des charmes dans le péril, que par conſéquent cette maxime eſt placée.

On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre 1;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité.
Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue,
Cent desseins partageaient son ame irrésolue;
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros 2,
Fait siffler ses serpens & lui parle en ces mots : --
« Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
» Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
» Toi, nourri sous mes yeux & formé sous mes lois,
» Entends ta protectrice & reconnais ma voix.
» Ne crains rien de ce Peuple imbécille & volage,
» Dont un faible malheur a glacé le courage;
» Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains;
» Tu les verras bientôt, secondant nos desseins,

Page 136 du Commentaire, Note 1.

1. « *On s'assemble, on consulte, on veut fuir, &c.* ». Et où fuir, dit-il, & par où ? Henri est maître de tous les passages, il aurait laissé fuir !

R. Cette expression rend avec force & précision l'embarras des assiégés & l'habileté de la conduite de Henri.

Page 137, Notes 2 & 3.

2. « *Quand soudain la Discorde aborde ce Héros, » Fait siffler ses serpens, &c.* ». Mayenne, dit il, dût avoir une belle peur. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

R. Ne représente-t-on pas la Discorde avec des serpens ? Le Critique voulait-il qu'elle apportât une branche d'olivier ? Il veut que le Poëte emploie le merveilleux, & lorsqu'il le trouve placé, il le tourne en ridicule. Ce vers d'Horace n'a ici aucune application.

» De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie 1,
» Combattre avec audace, & mourir avec joie ».—
La Diſcorde auſſi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes,
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté;
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent;
Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent 2,
Et la foudre en éclats qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels 3,

Page 137 du Commentaire, Note 2.

1. « *De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie* ». Il prétend que l'Auteur aurait dû dire: *Inſpirés par ma fureur*, & qu'il y a ici un contre-ſens.

R. Il n'y a ici aucun contre-ſens; l'eſprit de la Diſcorde eſt bien exprimé: cela ſe juſtifie par *mourir avec joie* du ſecond vers. Ce Peuple était donc la proie de la Diſcorde & de ſes fureurs.

Page 138, Notes 1 & 4.

2. « *Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent* ». Sans tous ces *en*, dit-il, ces dix vers me paraîtraient fort beaux.

R. On laiſſe le Lecteur juge d'une telle obſervation, il verra que la critique eſt mal fondée.

3. *Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels, Rome*, &c. Il trouve que cette répétition du mot *Rome* eſt une répétition de déclamateur; il lui ſemble entendre la ſœur des Horaces dans Corneille; mais elle était, dit-il, dans l'excès de la paſſion, & le Poëte eſt ici de ſang-froid.

R. Cette répétition du mot *Rome* a juſqu'à préſent été trouvée très-belle; il était réſervé à la Beaumelle de la critiquer: elle eſt bien placée, & repréſente le pouvoir qu'ont eu les Papes.

Rome, jadis son Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d[illegible]re en tous les tems maîtresse de la terre;
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois;
L'univers fléchissait sous son aigle terrible 1 :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible;
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes.
Près de ce Capitole, où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars.
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante 2,

Page 139 du Commentaire, Note 2.

1. « *L'univers fléchissait sous son aigle terrible* ». Peut-être, dit-il, l'esprit & certainement l'oreille, ont ici quelque chose à desirer, comme l'absence de *fait*, *sous*, *son*.

R. Peut-on déchiqueter un vers aussi indignement? Mais il fallait faire un gros volume.

Page 141, Note 1.

2. « *Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante* ». L'anecdote, dit-il, est curieuse. M. de Voltaire a-t-il eu sur ce fait de meilleurs mémoires que S.-Matthieu. Ces deux vers sont tou-

R. Je demande pardon au Critique de n'être pas de son avis au sujet du changement de ces deux vers qu'il cite, quoiqu'ils soient bons; mais à mon tour, je n'aime pas ces deux mots *le Dieu*,

Tantôt perſécutée & tantôt triomphante.
Là, ſon premier Apôtre avec la Vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imitèrent 1 ;
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſsèrent 2.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu ;
Et, jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire 3,

ſlans, mais rien n'eſt beau que le vrai, & j'aimerais mieux ceux-ci des premières éditions :

« *C'eſt de-là que le Dieu, qui, pour nous voulut naître,*
» *S'explique aux Nations par la voix du Grand-Prêtre.*

qui ſemblent dire qu'il y a d'autres Dieux. D'ailleurs, ſi ce qu'a dit le Poéte n'eſt pas vrai, que deviennent ces paroles de Jéſus-Chriſt : *Tu es Pierre, & ſur cette pierre j'établirai mon Egliſe.*

Page 141 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Ses Succeſſeurs heureux quelque tems l'imitèrent* ». Il trouve ce vers proſaïque. *Heureux*, ſuivant lui, préſente l'idée d'un bonheur temporel ; & *quelque tems* exprime très-mal les trois ſiècles pendant leſquels les Evêques de Rome furent des modèles de vertu.

R. 1°. Cette penſée n'eſt pas ſuſceptible d'enflûre ; elle eſt ſimple & bien rendue. 2°. *Heureux* ne préſente pas l'idée d'un bien temporel, mais bien la ſatisfaction que devaient avoir ces Evêques de ſuccéder au premier Apôtre, & de pouvoir, par leur exemple & leurs inſtructions, édifier les Chrétiens. Enfin, ces trois ſiècles ſont très-peu de choſe en comparaiſon de ceux qui les ont ſuivis ; le Poéte a donc pu dire *quelque tems*. Par conſéquent cette critique n'eſt pas juſte.

2. « *D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſsèrent* ». Toujours, dit-il, les mauvaiſes rimes du prétérit paſſé au pluriel.

R. Il en veut furieuſement à ces rimes, qui ſonnent cependant bien à l'oreille.

Page 142, Note 1.

3. « *Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire* ». J'aimerais mieux, dit-il, *qu'un*

R. C'eſt au contraire la ſuppreſſion de cette épithéte qui affaiblirait l'expreſſion ; car ce

Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre 1.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems, puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
La trahison, le meurtre & l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau furent l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ, au fond du Sanctuaire,
Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère ;
Et Rome, qu'opprimait un empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux-Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes ;
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes ;
De l'Eglise & du peuple on régla mieux les droits 2 ;

Chrétien ; outre que *vrai Chrétien* est un peu dur, l'épithète *vrai* affaiblit l'expression.

ne sont que les vrais Chrétiens dont il est ici question, & l'épithète est bonne.

Page 142 du Commentaire, Note 2.

1. « *Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre* ». Il cite, sans dire autre chose, les vers de Racine le fils à ce sujet :

Y. Tel resp. est qu'on ait pour Racine, on peut dire que ces quatre vers ne sont pas le plus beau morceau, le plus poétique de son Poème, & qu'ils sont inférieurs à ceux de Voltaire que l'on vient de voir.

« *Dans ces tems où la Foi conduisait aux supplices,*
» *D'un troupeau condamné glorieuses prémices,*
» *Les Pasteurs ne briguaient qu'un supplice plus grand :*
» *Tel fut, chez les Chrétiens, l'honneur du premier rang* ».

2. *De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits* ». L'Auteur, dit-il, a voulu dire que les droits des deux puissances furent fixés ; mais il faut le deviner.

Y. Rien n'est cependant plus clair.

Rome devint l'arbitre & non l'effroi des Rois 1.
Sous l'orgueil imposant du triple Diadême 2,
La modeste vertu reparut elle-même:
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte alors était Roi de l'Eglise & de Rome 3.
Si, pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices;
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Page 144 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Rome devint l'arbitre & non l'effroi des Rois* ». *L'effroi des Rois est*, dit-il, effroyablement dur, & *non l'effroi des Rois* est sans harmonie : *effroi* contraste mal avec *arbitre*.

R. Mauvaise critique; ce vers est bon, harmonieux, plein de choses, mais il est de Voltaire, il fallait le critiquer.

2. *Sous l'orgueil imposant du triple diadême* ». Prenez garde, dit-il, l'oreille demande *imposant*, mais le sens exige *apparent*. Faut-il choquer la raison pour être plus harmonieux ?

R. Il est certain que si l'on voulait diminuer la beauté & la majesté de la pensée, on pourrait mettre *apparent*.

3. « *Sixte alors était Roi de l'Eglise & de Rome* ». Expression bisarre & satyrique, dit-il; M. de Voltaire parle comme Mornay.

R. Ce n'est pas cette expression qui est satyrique, c'est celle du Critique en parlant du Poëte, qui n'a voulu dire autre chose, sinon que Sixte était le Chef de l'Eglise & de Rome; il s'est exprimé très-poétiquement & avec noblesse.

Sous le puissant abri de son bras despotique 1,
Au fond du Vatican régnait la Politique 2,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile 3,
Accablé de soucis, paraît simple & tranquile :
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouïs de l'Europe confuse ;
Le mensonge subtil qui conduit ses discours 4,

Page 145 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Sous le puissant abri de son bras despotique* ». Un abri, dit-il, est sûr, mais est-il puissant ?

R. Lisez le second hémistiche de ce vers, & vous verrez que l'épithéte est bonne, qu'elle est riche.

2. *Au fond du Vatican régnait la Politique* ». Pourquoi au fond, dit-il ? vous la verrez bientôt au haut.

R. Le Poéte a eu raison dans ce vers de mettre *au fond du Vatican*, & au 248e vers, dont entend parler le Critique, de mettre *du haut du Vatican*. En effet, ici la Politique est bien caractérisée, se cachant au fond du Vatican, elle aime le mystère, ne se laisse pas pénétrer ; & plus bas, le Poéte dit qu'elle lance les tonnerres. Il faut, pour décider, jetter les yeux sur ces vers.

3. « *Ce monstre ingénieux, en détours si fertile* ». J'aime, dit-il, fort cette expression, elle caractérise assez bien la Politique, & selon quelques-uns, la Henriade.

R. La Beaumelle aurait été bien fâché d'applaudir ce Poéte sans y mêler la satyre : si le Poème de la Henriade est un monstre à ses yeux, il plaît aux gens de goût.

Page 146, Note 1.

4. « *Le mensonge subtil qui*

R. Ces vers sont les mêmes

De la vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.
A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,
Avec un ris malin, la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe: --
« Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
» Où les Peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
» Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
» Confondait dans mes lois, les lois de ſon Egliſe;
» Je parlais, & ſoudain les Rois humiliés,
» Du trône en frémiſſant deſcendaient à mes pieds.
» Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflait les guerres,
» Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
» Je tenais dans mes mains la vie & le trépas,
» Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
» Cet heureux tems n'eſt plus : le Sénat de la France

---

conduit ſes diſcours ». Ces quatre vers, dit-il, tiennent dans la dernière édition de Genève, *in*-4°. la place des quatre autres; l'on peut eſpérer qu'ils ſeront encore changés.

que dans l'édition des frères Cramer, *in*-8°. 1757.

Page 147 *du Commentaire*, *Note* 3.

1. « *Cet heureux tems n'eſt plus, &c.* ». Ces ſix vers ſont beaux, dit-il, mais les traits en ſont trop vagues : ces trois derniers conviennent mieux à un corps tel que la Sorbonne, qui défend les libertés Gallicanes par ſes traités, qu'aux Parlemens, qui les ſoutiennent par des actes.

2. Les traits, dit-il, en ſont trop vagues. C'eſt à-peu-près ce que dit *Paucocurate*, dans *Candide*, de Cicéron, après en avoir fait l'éloge. La remarque n'eſt pas juſte : ce ſont les Parlemens qui ſe ſont les premiers oppoſés aux entrepriſes de la Cour de Rome. D'ailleurs, ces traits ſont bien expreſſifs.

« Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;
» Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
» Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
» C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
» Vengea la Vérité dont j'empruntais l'image.
» Que ne puis-je, ô Discorde ! ardente à te servir,
» Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
» Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
» Commençons par la France à ravager la terre ;
» Que ses superbes Rois retombent dans nos fers ». --
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome & des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire & le mépris des Grands 1.
Souffrir est son destin, bénir est son partage ;
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage :

Page 149 du Commentaire, Note 1.

1. « *Le bandeau du vulgaire & le mépris des Grands* ». Un nom, dit-il, ne peut guères être un bandeau, & on ne dit point qu'un nom est le mépris de quelqu'un ; le premier devoir est d'être clair & correct ; l'énergie n'est que le second.

2. Le Critique épilogue ici mal-à-propos : rien n'est plus intelligible que ce vers ; il dit figurément que les tyrans se servent du prétexte de la Religion pour séduire le Peuple.

Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits [1],
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes Autels adorer la fortune.
Son âme pour Henri ſemblait brûler d'amour;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le Culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems, trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs [2].

Page 149 du Commentaire, Note 3.

1. « *Belle de ſes attraits, ſa modeſte beauté.* ». Une beauté belle; dit-il, d'ailleurs belle de ſes attraits, ſe trouve dans *art*, dans *ſans ornement*: *belle de ſes attraits* eſt bien, mais non *belle beauté*.

R. Le Poéte n'a pas dit *une belle beauté*, il a dit *ſa modeſte beauté*, expreſſion dont la ſimplicité fait la richeſſe, & *belle de ſes attraits* ne ſe trouve pas, comme il dit, dans *ſans art & ſans ornement*. On peut être ſans art & ſans ornement ſans être belle. Il aurait dû admirer ces vers, au-lieu de les critiquer.

Page 150. Note 3.

2. « *Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs* ». Comment, dit-il, la Religion ſe laiſſe-t-elle enlever ſes habits ſans réſiſtance? Pourquoi ſe contente-t-elle d'un regard vers Dieu? Pourquoi l'abandonne-t-il pour l'éprouver? Mais a-t-elle beſoin d'épreuve? Peut-elle y être aſſujettie, elle qui eſt fille du Ciel?

R. Les principaux attributs de la Religion ſont la douceur, l'humilité, la modeſtie; c'eſt ce qu'a exprimé le Poéte: & pourquoi Dieu l'abandonne-t-il pour l'éprouver? eſt une queſtion indécente, qu'il n'aurait pas faite s'il s'était rappellé les Ecritures ſaintes.

Ces monſtres, dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains [1];
Ils courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant, l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbone antique.
C'eſt-là que s'aſſemblaient ces Sages révérés,
Des vérités du Ciel interprêtes ſacrés [2],
Qui des Peuples Chrétiens arbitres & modèles,
A leur Culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'erreur,
Qu'il eſt peu de vertus qui réſiſtent ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle les eſprits par ſes diſcours flatteurs.

Page 151 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains* ». Il prétend que cette fiction manque de vraiſemblance, & qu'on pourrait prendre le fanatiſme & la ſuperſtition pour la Religion même, mais non la Politique & la Diſcorde. Il cite ce vers d'Horace « *Ficta voluptatis causâ ſint proxima veris* ».

* &c. Il ne ſerait pas plus vraiſemblable de prendre le fanatiſme & la ſuperſtition pour la Religion, que la Diſcorde & la Politique; cela peut convenir à tous les êtres. Le vers latin n'a pas ici de juſte application.

2. « *Des vérités du Ciel, interprêtes ſacrés* ». J'aimerais mieux, dit-il, *des oracles, des myſtères*, que *des vérités*, & que veut dire *ſacrés*, en parlant des Docteurs de Sorbone? Que leur perſonne eſt ſacrée, qu'ils ſont des Saints: ni l'un, ni l'autre; il faut donc un autre mot.

2. On ne devait guères s'attendre à une pareille critique. 1°. *Vérités* eſt le vrai mot. 2°. L'épithète de *ſacrés* eſt bonne dans tous les ſens: ces Docteurs ont reçu le Sacrement de l'Ordre, & s'ils ne ſont pas Saints, ils ſont les interprêtes des Dogmes ſacrés.

Par

Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs :
Par l'éclat d'une mître elle éblouït leur vue ;
De l'avare en secret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la Vérité :
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les bruits confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors, au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
« L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie,
» En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi ;
» Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
» Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne ».
A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine 1
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle & signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise,

Page 153 du Commentaire, Note 2.

1. « *A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine* ». Par quel hasard, dit-il, la Discorde se trouve-t-elle là ? La Politique seule était entrée dans la Sorbone ; un agent principal, tel que la Discorde en ce Poème, ne doit pas faire un mouvement, un pas dont le Lecteur ne soit instruit ; & ici, on la voit dans un lieu où on ne l'a pas vu entrer.

2. Ce n'est pas par hasard que la Discorde se trouve là ; on voit au vers 283e de ce Chant, que la Discorde & la Politique s'étaient unies ensemble ; au vers 289e, que ces monstres courent dans Paris accomplir leurs desseins. Le Lecteur ne doit donc pas être surpris d'autre chose que de cette mauvaise critique.

Annonce aux Factieux cette grande entrepriſe 1 ;
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François 2 ;
Dans les Cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires. —
« De la Religion reconnaiſſez les traits,
» Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts :
» C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle ;
» Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
» Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
» Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
» Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples ; :

Page 153 du Commentaire, Notes 3 & 4.

1. « *Annonce aux Factieux cette grande entrepriſe* ». J'ai vu, dit-il, traiter cette expreſſion d'impropre, faible, dure, proſaïque, & je n'ai ſu que répondre.

R. Il fallait dire que cette entrepriſe, ne pouvant réuſſir ſans de grands mouvemens, beaucoup de manége, étant de la dernière importance pour les Ligueurs, devait être appellée une grande entrepriſe ; de plus, qu'une expreſſion ne peut être faible & dure en même tems.

2. « *Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François* ». Je changerais, dit-il, ainſi ce vers : « *Sous le froc d'Auguſtin, ſous celui de François* ». Enſuite, il dit : je me raviſe, & je le proſcris comme un des moins réfléchis du Poëme ; car on a annoncé que la Diſcorde s'était maſquée en S.-Auguſtin & en S.-François, & dans un moment, vous allez voir qu'elle n'avait point quitté le maſque de la Religion, qu'elle venait de prendre.

R. Il aurait beaucoup mieux fait de ne pas critiquer ce vers, & encore mieux, de ne pas ſe raviſer ; car, qu'a dit le Poëte ? Que ces monſtres prenaient tantôt un déguiſement, tantôt un autre, ſuivant les perſonnages qu'ils voulaient ſéduire, & qui étaient plus propres à leurs deſſeins : ils ſe ſervaient des habits des différens Ordres Religieux.

Page 154, Note 2.

2. « *Il eſt tems de ſortir de*

R. Cet ami avait raiſon ; & le

» Allez d'un zèle Saint répandre les exemples ;
» Apprenez aux Français incertains de leur foi,
» Que c'eſt ſervir leur Dieu que d'immoler leur Roi.
» Songez que de Lévi la famille ſacrée,
» Du Miniſtère Saint, par Dieu même honorée,
» Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
» Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
» Que dis-je? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
» Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères ?
» C'étaient vous, Prêtres Saints, qui conduiſiez leurs bras.
» Coligni par vous ſeuls a reçu le trépas.
» J'ai nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore,
» Montrez-vous, inſpirez ce Peuple qui m'adore ». —
Le monſtre, au même inſtant, donne à tous le ſignal,
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendard de la Croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblaient à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles Soldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.

---

l'ombre de vos Temples ». Sortir de l'ombre, me paraît, dit-il, une expreſſion étrange : un de mes amis la trouve heureuſe & noble. Que le Public juge entre lui & moi.

Critique l'avait conſulté ſouvent, il n'aurait peut-être pas fait ce Commentaire.

Dans les murs de Paris, cette infâme milice
Suit au milieu des flots d'un Peuple impétueux
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux [1].
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le Peuple avec ſoumiſſion
Confond le Fanatiſme & la Religion;
Il connaît ce grand art, aux Princes néceſſaire [2],
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit;
Le Sage s'en indigne, & le Soldat en rit:
Mais le Peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'Ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

Page 156 du Commentaire, Note 1.

1. « *Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux* ». Ce vers, dit-il, fait ſourire le Lecteur. C'eſt que M. de Voltaire, à force de charger cette deſcription, a mis le groteſque à côté du ſublime de Raphaël.

2. Voici une critique bien mal placée, & digne de la Beaumelle. Cet endroit du Poëme déſigne la Proceſſion de la Ligue.

Page 157, Note 2.

2. « *Il connaît ce grand art, aux Princes néceſſaire* ». Il trouve que ce ſecond hémiſtiche n'eſt qu'un allongement, que *le grand art* en dit aſſez.

2. *Le grand art* ne dit pas ce qu'a fait ſentir le Poëte; que la Politique eſt néceſſaire aux Souverains.

La Diſcorde a choiſi ſeize ſéditieux 1,
Signalés par le crime entre les Factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haîne pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſques ſous le dais par le Peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés:
Des jeux de la Diſcorde, ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant ſur la face des ondes:
Ainſi dans les fureurs de ces embrâſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs 2;

Page 158 du Commentaire, Note 2.

1. « *La Diſcorde a choiſi ſeize ſéditieux* ». Il demande par quel anneau ce récit tient à la chaîne des faits du Poème? En quel tems la Diſcorde, dit-il, que nous avons ſuivie pas à pas, a-t-elle fait ce que le Poéte va raconter? Il ajoute que *choiſit* au-lieu de *a choiſi*, remédierait à tout.

R. Cette remarque ridicule ne demande pas de réponſe.

Page 159, Note 4.

2. « *Qui changent les cités en de funeſtes champs* ». Il dit que le vers précédent ne permettait pas celui-ci.

R. Le vers précédent amène néceſſairement ceux qui le ſuivent.

Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher la balance:
Son Temple était ſans tache, & la ſimple Equité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſûreté.
Il était dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des lois de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon Peuple & lui[1];
Dans l'équité des Rois, ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition;
Il hait la tyrannie & la rébellion;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Page 159 du Commentaire, Note 2.

1. « *Marchait d'un pas égal entre ſon Peuple & lui* ». Il dit que le Poëte ne réuſſit pas mieux à peindre les Parlemens en beau, qu'à décrier les Etats du Royaume.

R. La lecture de ces douze vers concernant le Parlement, ſuffira au Lecteur pour anéantir cette critique. En effet, peut-on mieux peindre en même tems les devoirs & les nobles prérogatives des parlemens, leur zèle pour la conſervation des priviléges de la Nation, & leur reſpect pour leur Souverain?

Des tyrans de la Ligue, une fière cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisait ; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste Assemblée,
Par qui des Citoyens la fortune est réglée :
« Mercénaires appuis d'un dédale de lois,
» Plébéïens, qui pensez être tuteurs des Rois ;
» Lâches qui, dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéissez au Peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des Citoyens avant qu'il fut des Maîtres ;
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce Peuple fut long-tems par vous-même abusé ;
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms, qui vous gênaient sans doute,
» Ces mots de plein pouvoir qu'on haït & qu'on redoute.
» Jugez au nom du Peuple, & tenez au Sénat 1,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbone, ou craignez ma vengeance ». —

Page 162 *du Commentaire, Note* 5.

1. « *Et tenez au Sénat,*
» *Non la place du Roi, mais*
celle de l'Etat ».

Mettez, dit-il, *Royaume* à la place de *l'Etat*, & vous sentirez l'impropriété de l'expression & la singularité de ce vers, que sa chûte heureuse vous a peut-être empêché de voir.

2. Mais personne n'ignore que c'est le choix des pensées & de l'expression qui fait la beauté des vers ; c'est ce qui se trouve dans ceux-ci.

Le Sénat répondit par un morne silence 1.
Tels dans les murs de Rome, abattus & brûlans,
Ces Sénateurs, courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fiérement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Busſi, plein de fureur, & non pas sans effroi 2 : —

Page 162 du Commentaire, Note 4.

1. « *Le Sénat répondit par un morne silence* ». Qu'il me soit permis, dit le Critique, de remarquer ici qu'il y a dans ce Chant quatre ou cinq discours sans réponse ; c'est préférer la manière oratoire à la dramatique, qui pourtant peut seule échauffer un froid récit.

R. A entendre le Critique, on serait presque tenté de le croire ; mais pour peu qu'on réfléchisse, on voit que sa remarque n'est pas juste, en ce que le premier discours est celui de Mornay aux Français, dont l'ardeur était ralentie ; il les ranime par ce vers : « *Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez* ». Ce n'était pas là le cas de faire pérorer les Français ; mais le Poéte leur fait faire une noble réponse : « *Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux* ». C'est la Discorde qui parle dans le second discours, & la Politique, dans le troisième. Ce n'était pas non-plus le cas de répondre à ces êtres imaginaires. Dans le quatrième, c'est un des Membres de la Sorbone qui parle au nom du corps : « *A peine a-t-il parlé*, dit le Poéte, *la Discorde inhumaine trace en lettres de sang ce décret odieux ; chacun jure par elle & signe sous ses yeux.* Ce serment, cette signature est une réponse.

Pour le Parlement, il suffit de savoir l'histoire, pour voir que le Poéte s'est bien exprimé : on sait qu'il ne répondit pas aux violences de Busſi-le-Clerc, qui fit mener à la Bastille le premier Président & douze Membres du Parlement ; que tout le reste de la Compagnie se leva & les suivit généreusement. La simplicité avec laquelle le Poéte a rendu ce fait, est noble, élégante & conforme à l'histoire.

Page 163, Notes 1.

2. « *Busſi, plein de fureur, & non pas sans effroi* ». Il dit que la fureur & l'effroi sont des mouvemens de l'âme incompa-

R. Il est presque impossible que Busſi, malgré sa fureur, ne fût susceptible d'effroi, en faisant une démarche si hardie,

« Obéiſſez, dit-il, tyrans, ou ſuivez-moi »... --
Alors Harlay ſe lève, Harlay, ce noble guide 1,
Ce Chef d'un Parlement, juſte autant qu'intrépide ;
Il ſe préſente aux Seize, il demande des fers 2,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuſes mains.
Muſe, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence :
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançaient les années :
Tout le Sénat enfin, par les Seize enchaîné,

---

tibles ; qu'il faut peindre la nature, & non la déguiſer.

n'ayant pour le ſoutenir que les Seize avec lui.

Page 106 du Commentaire, Notes 1 & 3.

1. « *Harlay, ce noble guide, ce Chef d'un Parlement, &c.* ». Il prétend que la périphraſe n'eſt pas heureuſe pour dire un premier Préſident.

2. « *Il ſe préſente aux Seize, il demande des fers,*
» *Du front dont il aurait condamné ces pervers* ».
Il trouve cette penſée belle & noble ; que c'eſt dommage que ce vers en ſoit à peine un.

R. Le premier Préſident étant à la tête du Parlement, en peut être appellé le Chef, & le mot de *guide* n'eſt pas déplacé.

R. Voilà une critique bien injuſte ; on ne pouvait rendre plus énergiquement la grandeur d'âme & le courage de ce Magiſtrat, qui, préférant ſon devoir & le bien de l'Etat à ſa liberté, regardait la priſon & même le ſupplice d'un œil tranquile.

A travers un vil Peuple en triomphe mené,
Dans cet affreux château, Palais de la vengeance 1 ;
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces Factieux ont changé tout l'Etat,
La Sorbone eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables ?
Qui ſont ces Magiſtrats que la main d'un Bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larchet, Tardif, honorables victimes 2,

Page 164 du Commentaire, Note 4.

1. « *Dans cet affreux château, palais de la vengeance* ». Il trouve qu'il y a ici un peu d'enflûre. *Palais*, dit-il, ne vient pas bien après *château*. Il mettrait :

« *Dans ces affreuſes tours, où*
ſouvent la vengeance
» *Renferme impunément le crime & l'innocence* ».

R. Il n'y a pas d'enflûre dans ce vers ; il repréſente à l'imagination l'injuſtice de certains Miniſtres qui ont abuſé de leur pouvoir ; & cette expreſſion : *Palais de la vengeance*, eſt noble, énergique. Les mots *affreuſes tours* ne déſignent pas mieux la Baſtille, puiſque toutes les priſons d'Etat ont des tours.

Page 165, Note 3.

2. « *Honorables victimes* ». Il dit que le mot *glorieuſes* ſerait peut-être moins mauvais que celui de *honorables* : il ajoute qu'au lieu de cette déclamation ampoulée ſur le ſupplice de ces Magiſtrats, le Poéte aurait dû le décrire, & qu'après avoir préſenté ce ſpectacle attendriſſant, il n'aurait ſûrement pas cherché de tous côtés des ſentences, des

R. Le Critique n'a pas ſenti la beauté de cette épithéte ; il n'eſt pas entré dans l'eſprit du Poéte, qui, par le mot *honorables*, a exprimé la grandeur d'âme de ces victimes infortunées, qui ont mieux aimé ſouffrir le ſupplice dont on punit les coupables, que de trahir leur devoir & leur Roi. L'apologie que le Poéte fait de cette mort dans les

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.
Cependant, la Discorde au milieu des mutins [1],
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content, sa cruauté tranquile
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout sanglans des Peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout les débris, le carnage & les morts.

---

figures oratoires, comme pour affaiblir l'émotion excitée.

derniers vers est noble ; ce n'est point une déclamation ampoulée ; c'est un juste tribut qu'il rend à la mémoire de ces Magistrats. Le Critique aurait souhaité de voir ici la description d'un supplice aussi cruel ; il ne sait pas l'éloge de son cœur.

Page 167 du Commentaire, Note 1.

1. « *Cependant, la Discorde au milieu des mutins, S'applaudit du Succès de ses affreux desseins* ». Observez, dit-il, combien *desseins* est faible à côté d'*affreux*.

1. Mauvaise critique. Il ne s'est pas apperçu qu'on voit ici la Discorde personnifiée.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle, du fond des Enfers, le Démon du Fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des Rebelles;
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence;
D'un Peuple mutiné la farouche insolence;
Des Docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours:
La Victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les Assiégés d'un secours nécessaire 1.

Page 169 du Commentaire, Note 1.

2. « *Privait les Assiégés d'un* [illegible] 3. Le Poëte a fait voir la

Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée,
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée ;
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié 1,
Leur préparait un Maître au-lieu d'un Allié ;
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla, pour quelque tems, changer la deſtinée.
Vous, des murs de Paris, tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez ſi ma main retrace à la mémoire 2,

ſecours néceſſaire ». Il dit que Philippe II répandait beaucoup d'or dans Paris ; qu'il y fit entrer du pain par le Duc de Parme.

politique de Philippe II, qui, pour prolonger la guerre, ne donnait que peu de ſecours ; c'eſt ce qu'on voit par les deux vers ſuivans.

Page 169 du Commentaire, Note 3.

1. « *Et l'appui dangereux*, &c. Appui ſoutient, dit-il, mais ne prépare pas.

R. Mauvaiſe critique. Il ſuffit de lire ces deux vers, pour voir que ce mot eſt bien placé ; ils ſont voir la perfidie de Philippe II.

Page 170, Note 1.

2. « *Pardonnez ſi ma main retrace à la mémoire* ». Il dit, 1°. que le mot *mémoire* pour *poſtérité*, commence à vieillir ; que M. de Voltaire, pour le rajeunir, l'a employé trois ou quatre fois ; mais il demande s'il réuſſira mieux que les filles d'Eſon. 2°. Au-lieu de *ma main retrace*, il dit qu'il mettrait *ma main rappelle*. Un Poëte, dit-il, ne prend pas la plume, il embouche la trompette ; les vrais Poëtes chantent, les nôtres écrivent, & ſouvent griffonnent.

R. La plate alluſion aux filles d'Eſon n'empêchera pas de trouver le mot *mémoire* bon dans ce vers ; il a réuſſi malgré le Critique.

Pour la ſeconde remarque, elle eſt fauſſe : c'eſt la main qui retrace, elle ne rappelle pas. C'eſt vraiment griffonner que de faire de tels raiſonnemens.

De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend pas ſur vous ;
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.
L'Egliſe a de tout tems produit des Solitaires
Qui, raſſemblés entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les chaires ;
Mais ſouvent enivrés de ces talens flatteurs [1],
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues,

Page 171 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Mais ſouvent enivrés de ces talens flatteurs,*
» *Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs* ».
1°. Il demande ſi l'Auteur a voulu dire des talens qui plaiſent, ou des talens dont l'amour-propre eſt flatté ; il craint qu'il n'ait dit ni l'un ni l'autre, & il penſe que *talens flatteurs* eſt une expreſſion de converſation. 2°. Il croit s'être apperçu, dit-il, que *ſiècle* pour *monde* commence à vieillir.

2. 1°. On entend par ce mot *flatteurs* en cet endroit, ces ſermons éloquens qui plaiſent & donnent de la réputation à l'Auteur ; voilà ce qu'a voulu dire le Poéte & ce qu'il a très bien dit. 2°. Le mot *ſiècle* eſt bon, n'a pas vieilli, comme le prétend le Critique, qui lui-même s'en eſt ſervi dans un ſujet du vers 169e de ce Chant, page 184 de ſon Comment. note 5.

Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues 1.
Ainſi chez les humains, par un abus fatal 2,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie 3,
Ont vu long-tems leur gloire en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois 4,
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois 5.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance,

Page 172 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1 & 2. « *Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues.*
» *Ainſi chez les humains, par un abus fatal,*
» *Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal* ».

1°. Il trouve que ce premier vers eſt d'un ton familier, peu digne de l'Epopée; 2°. que les deux vers ſuivans ſont un court épiſode enté ſur un épiſode plus long.

R. 1°. Ce premier vers n'a rien de familier; c'eſt une courte réflexion bien placée: 2°. celle que fait le Poëte par les deux vers ſuivans n'eſt point un épiſode; l'épiſode eſt une hiſtoire ou une action détachée, inſérée par le Poëte à l'action principale.

3. « *Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie* ». Quelle périphraſe, dit-il, pour dire les Dominicains! Où eſt le nombre? où eſt l'image? où eſt la langue? Qui jamais a dit, embraſſer la vie de quelqu'un, pour dire, embraſſer ſon Inſtitut?

R. On dit embraſſer la vie monaſtique; il ne s'agit pas ici de la vie de quelqu'un, mais de la vie religieuſe inſtituée par S.-Dominique.

Page 173, Notes 1 & 2.

4 & 5. « *Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,*
» *Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois* ».

Il dit que l'emploi de ces Moines n'était pas humble, mais honorable, & voudrait qu'au-lieu de ce trait, qui caractériſe tous les Moines, il eût parlé de cette énorme puiſſance qu'ils exercent dans les lieux où ils ont érigé le S.-Office.

R. Le mot *humble* eſt le vrai mot; & ſi le Poëte avait parlé de l'Inquiſition, le Critique n'aurait pas manqué de dire, comme on vient de le voir, que c'était enter épiſode ſur épiſode; car il approuve dans un tems ce qu'il condamne dans un autre.

Cet Ordre reſpecté floriſſait dans la France,
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément * dans la retraite avait, dès ſon jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage;
Eſprit faible & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune inſenſé, la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguait les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que, tout ſouillé de cendre & de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière: —
« Dieu qui venges l'Egliſe & punis les Tyrans,
» Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans;
» Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
» Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures?
» Grand Dieu! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver;
» Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
» Détourne loin de nous la mort & la misère,
» Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.

Pages 174 & 175 du Commentaire.

* Le Poëte fait dans ces vers le vrai tableau du Fanatiſme en la perſonne de Clément: tout en eſt beau; l'expreſſion, les vers ne laiſſent rien à deſirer. Le Critique cependant a jugé à propos de gliſſer pluſieurs notes; mais comme elles ſont dénuées de raiſon, on n'y répondra pas: on obſervera ſeulement que plus on avance, plus on voit qu'il craignait de ne pas trouver aſſez de matière pour groſſir ſon livre. On en ferait un bien volumineux, ſi on voulait le ſuivre.

» Viens, des Cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
» Viens, deſcends, arme-toi, que ta foudre enflammée
» Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée ;
» Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
» Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
» Et que, ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques,
» Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent des cantiques ».
La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
Elle amène à l'inſtant, de ces royaumes ſombres 1
Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres 2.
Il vient ; le Fanatiſme eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire 3 ;

Page 176 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1 & 2. « *Elle amène à l'inſtant, de ces royaumes ſombres,*
» *Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres* ».
Il trouve étrange que le Poéte appelle l'enfer *royaume ſombre* ; il dit enſuite que ce n'eſt point dans l'empire des ombres que le Fanatiſme exerce ſa tyrannie, mais ſur la terre.

R. Il ſuffit de lire ces vers pour voir le faux de la critique ; les Poétes ont ſouvent appellé l'enfer, royaume ou empire des ombres. Le Fanatiſme eſt, ſuivant le Poème, un être infernal ſorti des enfers, qui exerce ſa tyrannie ſur la terre. C'eſt ce qu'a fait entendre le Poéte.

Page 177, Note 3.

3. « *Armé pour la défendre, il cherche à la détruire* Il me paraît, dit il, que cette penſée eſt peu exacte ; *cherche* eſt faible & un peu dur.

R. Le Poéte dit que le Fanatiſme eſt l'enfant dénaturé de la Religion ; c'eſt comme ſon fils, qu'il devrait la défendre.

Et reçu dans son sein, l'embrasse & la déchire.
C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain;
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems;
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole, il criait aux Payens:
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise 1;

Page 178 du Commentaire, Note 2.

1. « *Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise.* » Il dit que c'est représenter l'Eglise Romaine comme une société de bourreaux & d'assassins; que c'est pourtant dans le sein de cette Eglise qu'il se propose de ramener son Héros, & qu'il devrait éviter les objections qu'on pourrait faire contre ce dénouement, & il les multiplie en peignant Rome des plus noires couleurs.

R. Ce que dit le Poëte dans ces vers ne donne pas lieu à cette critique; il ne peint pas Rome des plus noires couleurs, c'est plutôt le Critique, qui veut noircir l'idée avantageuse qu'on a du Poëte, qui, en cette occasion, ne parle pas seulement de l'Eglise Romaine, mais des Protestans, des Juifs, des Payens. Voyez les quinze vers qui précédent ceux-ci & ceux qui suivent; il fait voir que le Fanatisme, dans toutes les Religions, a fait commettre bien des crimes.

Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre, il a formé la Secte turbulente,
Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante 1.
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces bûchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait dans ſes déguiſemens 2,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens;
Mais il prit cette fois, dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.

Page 179 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante* ». Il prétend qu'au-lieu de *mis* il faut mettre *porté*.

R. Il ſe trompe; on dit mettre la main ſur quelqu'un.

2. « *Toujours il revêtait dans ſes déguiſemens,*
» *Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens* ».
J'ai donc eu raiſon, dit-il, de remarquer plus haut que c'était le Fanatiſme & la Politique qu'il fallait maſquer des habits de la Religion, pour rendre croyable ce merveilleux.

R. Non, le Critique n'a pas raiſon: qu'on liſe le vers 1006 & ſuivans du quatrième Chant, on verra que la Politique prend le maſque de la Religion; c'eſt elle qui, vers 3112 du même Chant, parle par la bouche du vieillard:

« *Alors, au nom de tous, un des Vieillards s'écrie:*
» *L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie;*
» *En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa Loi.*
» *Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi* ».

Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le Tyran de l'Etat & le Roi de ſon Maître,
Et qui, toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main, au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang, qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre, & d'une voix majeſtueuſe & fière : --
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans ?
Au Dieu que ſert la Ligue il faut d'autres offrandes 1.

Page 181 du Commentaire, Note 2.

1. « *Au Dieu que ſert la Ligue, &c.* Il dit que la Ligue ne ſervait pas d'autre Dieu que Valois ; qu'ainſi c'eſt de l'emphaſe en pure perte, & que *d'autres offrandes* n'eſt pas clair.

2. Le Poëte ne dit pas que la Ligue ſervit un autre Dieu ; mais que pour ſervir Dieu il faut d'autres offrandes que des plaintes & des vœux : d'ailleurs ces mots, *d'autres offrandes* ſont éclaircis par les vers 139 & ſuivans de ce Chant. Rien donc n'eſt moins fondé que cette critique,

Il exige de toi les dons que tu demandes ;
Si Judith autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris ;
Si, craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie ;
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée 1 ;
Délivrant les Français de leur indigne Roi 2,
Venge Paris & Rome, & l'univers & moi 3.
Par un aſſaſſinat, Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie ;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi ;
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe ;
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.

Page 182 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1, 2, 3. « *Cours, vole ; & que ta main dans le ſang conſacrée,*
» *Délivrant les Français de leur indigne Roi,*
» *Venge Paris & Rome, & l'univers & moi* »:
Il dit, 1°. que le mot *conſacrée* n'offre pas une idée nette. 2°, Au lieu du mot *indigne*, il dit qu'il mettrait *infâme*. Il prétend enfin que le mot *univers* eſt trop emphatique, & que s'il ne l'eſt pas, *Paris & Rome* ſont une pure redondance.

R. On peut dire au Critique qu'il ne ſe connaît pas parfaitement en vers ; que le mot *infâme* ſerait mal placé : il eſt queſtion ici du Roi ; le mot *indigne* eſt différent du mot *infâme*. Un Prince eſt indigne du trône, quand il ne ſait pas gouverner, ou qu'il n'en prend pas la peine ; c'eſt ce qu'a voulu exprimer le Poëte. Le geſte de ſa note ne mérite pas de réponſe.

Que dis-je? il le commande, il t'inſtruit par ma voix;
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France!
Et ſi, de ces deux Rois tes Citoyens ſauvés,
Te pouvaient... Mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains. —
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haîne avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire,

Page 183 du Commentaire, Note 4.

1. « *Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute.*
» *Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte* »,
Il me ſemble, dit-il, que le Poëte aurait pu s'abſtenir de prédire ſi clairement l'aſſaſſinat de Henri IV, & que cette prédiction ne s'accompliſſant pas dans le Poëme, lui eſt étrangère. Il eſt triſte pour le Lecteur d'apprendre qu'un Héros qui l'intéreſſe ne doit ſortir des périls où il eſt engagé, que pour périr malheureuſement.

2. Cette prédiction ne s'accomplit pas dans le Poëme; mais elle regarde Henri, qui en eſt le Héros. Ce qu'en dit le Poëte n'eſt pas déplacé; il fait voir que c'eſt le Fanatiſme qui a armé la main des aſſaſſins de ces deux Rois.

Page 184, Note 5.

2. « *Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire* ». Il dit que le nom de Solitaire ne convient pas aux Dominicains; qu'ils ſont

3. Mais le principal état, l'inſtitut des Moines eſt de vivre dans la retraite; ils ſe ſéparent du monde; & ſi leur zèle les

Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant,
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſujet à l'erreur !

---

répandus dans le ſiécle, & qu'on les a même ſouvent vus à la tête des armées.

porte à inſtruire les Chrétiens, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils doivent mener une vie retirée. Si quelques Fanatiques d'entre eux ont endoſſé la cuiraſſe, on n'en doit pas conclure qu'ils ſuivaient les règles de leur Inſtitut.

Page 185 du Commentaire, Note 9.

1. « *Combien le cœur de l'homme eſt ſujet à l'erreur* » ! Quel cœur, dit le Critique, aurait réſiſté au preſtige dont celui de Clément fut aſſailli ? M. de Voltaire s'eſt épuiſé à rendre intéreſſant ce régicide, au-lieu de le dévouer à la déteſtation des ſiécles; il le peint vertueux, pieux, faible, trompé par un prodige qui aurait ébranlé une tête plus ferme. C'eſt ſur le Prince aſſaſſiné que devait tomber la compaſſion, & le Poéte la porte toute ſur l'aſſaſſin. C'eſt pécher contre les mœurs publiques. Il était ſi aiſé de rendre Clément odieux ; il n'y avait qu'à le repréſenter, d'après l'hiſtoire, méchant, impie, blaſphémateur, débauché : on pouvait le porter au parricide par les plus coupables motifs. La Ducheſſe de Montpenſier lui prodigue ſes faveurs ; le Légat du Pape lui promet les dignités de l'Egliſe; le Prieur Bourgoin

2. Le tableau que le Poéte fait de Clément eſt intéreſſant par la beauté des vers & l'ordre qu'il y a mis. C'eſt prendre bien à contre-ſens ſon eſprit que de dire qu'il s'eſt épuiſé à rendre intéreſſant ce régicide. L'on ſait qu'il s'eſt au contraire toujours élevé avec force contre le Fanatiſme, dont il a fait voir les dangereux effets. Il a voulu montrer qu'il peut corrompre les naturels les plus heureux & que ſouvent les Fanatiques ſont de bonne-foi. C'eſt ſon ſtile qui intéreſſe en cette occaſion, & non, comme veut l'inſinuer le Critique, le régicide, qu'il a peint de manière à inſpirer la plus grande indignation. Il ne fait pas tomber la compaſſion (pour ſe ſervir des termes du Critique) ſur ce ſcélérat ; il n'eſt pas vrai qu'il l'appelle criminel & vertueux tout enſemble ; il ne dit pas qu'il ſoit vertueux, puiſ-

Clément goûtait alors un paisible bonheur ;
Il était animé de cette confiance,
Qui, dans le cœur des Saints, affermit l'innocence ;

---

lui montre, dans ce meurtre, l'expiation de ses péchés. Le scélérat est encore séduit par le Fanatisme, qui s'adresse à lui comme à un de ces hommes pervers, dont l'âme est capable des plus grandes contradictions & des plus noirs attentats. Mais peindre un Fanatique criminel & vertueux tout ensemble, c'est donner aux hommes une trop dangereuse leçon.

qu'il l'appelle, au 58e vers de ce Chant : le traître Clément ; que la prière qu'il fait à Dieu, vers 63e & suivans, est pleine de blasphême & d'imprécations. Il le peint encore traître & perfide, vers 290 & suivans :

« *La Garde aux yeux du Roi le fit enfin paraître ;*
» *L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître :*
» *D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux,*
» *Il observe à loisir la place de ses coups ;*
» *Et le mensonge adroit qui conduisait sa langue, &c.* ».

Est-on tenté, après cela d'avoir compassion d'un tel monstre ? Ce *il observe à loisir la place de ses coups*, n'exprime-t-il pas un homme indigne de ce sentiment ? Il reproche au Poëte d'avoir fait séduire Clément par un prodige qui aurait ébranlé une tête plus ferme. Mais le Fanatisme, cet être infernal, imaginaire, est une figure dont s'est servi le Poëte ; elle convient à l'Epopée : Voudrait-il la réaliser pour accréditer sa critique, & faire voir que Clément ne pouvait résister à sa séduction ?

Enfin, il fallait, suivant lui, représenter ce régicide d'après l'histoire, parler des faveurs qu'il prétend que lui prodigua la Duchesse de Montpensier, sœur du Duc de Guise ; des promesses que lui firent le Légat du Pape & le Prieur Bourgoin. Mais voici tout ce que dit Mézerai, « que Clément était grossier, ignorant, d'un » caractère susceptible de toutes les imaginations que la bile brûlée » forme dans le cerveau ». En effet, l'on rapporte que le Procureur-Général Laguële, l'ayant fait épier, on le trouva dormant profondément, son bréviaire auprès de lui, ouvert au chapitre du meurtre d'Holopherne. A l'égard du surplus, ce sont des contes du tems, que le Critique a eu l'indécence de rapporter, & que le Poëte se serait bien gardé de hasarder dans son Poëme.

Sa

Sa tranquile fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses ſacriléges vœux au Ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haſre.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déjà ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés ;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la Foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle & le Chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes Héros, l'erreur a ſes martyrs.
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux, ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice.

Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même tems le ſacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.
Jadis, de Médicis l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique & toujours criminel 1;
Tout ſuivit ſon exemple; & le Peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau:
C'eſt là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages;
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'Autel 2,

Page 188 du Commentaire, Note 4.

1. « *Si ſouvent chimérique & toujours criminel* » Il dit que la raiſon veut *toujours*, & la meſure *ſi ſouvent*, & qu'il mettrait: *Art toujours chimérique, & non moins criminel.*

M. On dirait *toujours* dans un Ouvrage philoſophique, on ne le dit pas dans un Poème où le merveilleux eſt admis.

Page 190, Note 2.

2. « *Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'Autel,*

M. Pluſieurs Prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites ima-

A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées 1,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées 2;
Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui, proſcrits ſur la terre & Citoyens du monde 3,

» *A des noms infernaux le nom de l'Eternel* ».
Il trouve que le mot *mêlé* eſt impropre, & demande pourquoi *ſur l'Autel?*

ges de cire qui repréſentaient Henri III & le Roi de Navarre; ils les mettaient ſur l'Autel, les perçaient pendant la Meſſe, & le quarantième jour, les perçaient au cœur. A l'égard du mot *mêlé*, c'eſt le vrai mot.

Page 190 du Commentaire, Notes 3, 4 & 6.

1 & 2. « *Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées,*
» *Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées* ».
Quels murs, dit-il? & enſuite, qu'eſt-ce que des vaſes de ſang? Il faudrait mettre *ſanglans.*

R. Le Poéte vient de dire:
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
Il eſt donc clair qu'il parle des murs de cette voûte. Des vaſes de ſang, ce ſont des vaſes où il y a du ſang: on dit un verre d'eau, pour dire un verre où il y a de l'eau. Il voudrait mettre *des vaſes ſanglans.* Sa réforme ne vaut rien; on ne pourrait tremper des pointes de lances dans des vaſes qui ne ſeraient que teints de ſang.

3. « *Qui, proſcrits ſur la terre & Citoyens du monde* ». Il croit qu'il y a une contradiction dans ce vers; car, dit-il, comment peut-on être par-tout proſcrit & par-tout Citoyen? De plus, il eſt faux que les Juifs ſoient proſcrits ſur la terre. *Maudits*, ajoute-t-il, remédierait à tout, & tel eſt l'effet d'un mot mis à ſa place.

R. Le Poéte n'a pas dit qu'ils ſoient par-tout proſcrits & par-tout Citoyens, mais par-tout proſcrits, & Citoyens du monde; & cela eſt vrai, puiſqu'ils ſont diſperſés ſur la ſurface de la terre ſans pouvoir poſſéder de territoire, faire d'alliances qu'entr'eux, & toujours errans; c'eſt ce qu'il a bien tendu par *Citoyens du monde.* Le mot *proſcrits* convient mieux que *maudits*, qu'il voudrait y ſubſtituer, & qui ſerait indécent.

Portent, de mers en mers, leur misère profonde;
Et d'un antique amas de superstitions,
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce sacrifice impie;
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc 1;
Avec plus de terreur & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreux joint cependant la prière au blasphême;
Il invoque l'abîme 2 & les Cieux, & Dieu même,
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel

Page 191 du Commentaire, Notes 1 & 4.

1. « *De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc.* Des images, dit-il, en buste ou de cire, n'ont point de flancs.

R. Le Poéte ne dit pas que ces figures fussent en buste. Il remarque que l'on se servait ordinairement des Juifs pour faire ces opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & d'autres, employaient les Juifs à ces prétendus sortiléges.

2. « *Il invoque l'abîme, &c.* ». Il dit que l'abîme ne signifie rien ici, ou signifie l'enfer; que s'il signifie l'enfer, le demi-vers qui suit est une rédondance vicieuse.

R. Quand *abîme* signifierait l'enfer, ce n'est point une rédondance; il serait plus convenable d'appliquer ce dernier mot à la quantité de notes du Critique.

Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéïus
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus 1.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer 2;
Le Ciel, pour les punir, voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la Nature;
De ces antres muets ſort un triſte murmure;

Page 192 du Commentaire, Notes 3 & 4.

1. « *Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus* ». Voilà, dit-il, trois faits hiſtoriques; il y a de quoi choiſir. Mais un Poëme eſt-il un répertoire de faits paralléles? Outre qu'aucun des trois ne reſſemble au fait comparé, le dernier n'eſt pas aſſez connu, aſſez préſent au Lecteur, pour en faire un ſujet de comparaiſon.

R. Cette plaiſanterie eſt d'autant plus déplacée, que le Lecteur ſe rappelle avec plaiſir ces trois faits hiſtoriques. La reſſemblance qu'ils ont au fait comparé, conſiſte à faire voir qu'en différens tems, cette prétendue magie a eu des partiſans. Il paraît que le Critique n'a eu connaiſſance du dernier fait que par la lecture qu'il a pu faire de la note du Poëte, qui cite Atéïus, Tribun du Peuple, qui ne pouvant empêcher Craſſus de partir contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus, en invoquant les Divinités infernales.

2. « *A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer* ». Il dit que ce n'était pas leur ſort, mais le ſort de Valois & de Bourbon, que les Seize voulaient ſavoir; & deſirerait qu'au-lieu de *dévoiler leur ſort*, on mît *à montrer l'avenir.*

R. Les Seize demandaient à être éclaircis ſur leur ſort; mais, au ſurplus, le ſort des uns dépendant de celui des autres, cette remarque n'a pas de fondement. *Dévoiler leur ſort* eſt bien mieux que *à montrer l'avenir.*

» S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois ;
» Permettez avant tout que mon cœur le béniſſe
» Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
» Le vertueux Potier 1, le prudent Villeroi,
» Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
« Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
» Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
» Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs 2,
» Raſſemble vos Sujets & confond les Ligueurs.
» Dieu qui, bravant toujours les puiſſans & les ſages,
» Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
» Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit :
» Rempli de ſa lumière, & par ſa bouche inſtruit,
» J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
» Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre ».

Valois reçoit la lettre avec empreſſement ;

Page 196 du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Le vertueux Potier... vous a gardé ſa foi* ». Qu'importait à Henri cette nouvelle ? Potier était en priſon.

R. C'eſt-à-dire que ce Magiſtrat, qui ſacrifiait généreuſement ſa liberté pour ſon Prince, ne devait plus être compté pour rien, parce qu'il était en priſon. Les vers qui ſuivent détruiſent cette remarque.

2. « *Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs* ». Il trouve que ce menſonge n'eſt pas adroit ; que ſi M. de Voltaire ne pouvait mettre dans la bouche de Clément des choſes artificieuſes, il devait du moins ne lui en prêter que de vraiſemblables.

R. Rien de plus vraiſemblable. Si la lettre était fauſſe, c'était un artifice de Clément ; ſi elle était vraie, c'eſt qu'il avait ſurpris ce Magiſtrat. Ce qui eſt certain, c'eſt que Clément préſenta une lettre au Roi, de la part de ce Magiſtrat : on n'a pas ſu ſi elle était vraiment de lui ou non.

Il béniſſait les Cieux d'un ſi prompt changement. --
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice? --
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras.
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas 1,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie;
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin.
Lui, ſans baiſſer les yeux, les voit avec dédain;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe:
De la France & de Rome il croit être l'appui;
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion 2;

Page 197, du Commentaire, Note 3.

1. « *Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas* ». Pourquoi donc, dit-il, Guiſe lui avait-il apporté une épée trempée dans les eaux de l'enfer, baiſée avec reſpect par le Moine?

R. Voilà une bien pauvre remarque, le Critique rappelle ici le Fanatiſme, qui, ſous les traits & la figure de Guiſe, était apparu en ſonge à Clément, & lui avait donné une épée.

Page 198, Note 3.

2. « *Digne à la fois d'horreur & de compaſſion* ». Il prétend que *digne* ſe rapporte à *il expire*, & qu'il faut ponctuer tout ce morceau comme il le ponctue, & mettre une parenthèſe qui embraſſe tout le vers précedent, pour le rendre intelligible: toutes les éditions mettent un point.

R. C'eſt préciſément la mauvaiſe ponctuation du Critique, qui pourrait rendre la phraſe louche; car il eſt certain que *digne* ſe rapporte à *illuſion*; mais il prend à contre-ſens ce vers.

Et de la mort du Roi, moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible Solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs ou sincères ou feintes.
Quelques-uns que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au-lieu du Roi, leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs [2],

---

après *il expire*; ce qui, dit-il, fait un galimathias. Du reste, il ajoute que sa ponctuation n'empêche pas que la phrase ne soit louche, parce que *digne d'horreur* semble se rapporter à *illusion*.

Page 198 du Commentaire, Note 4.

1. « *Et de la mort du Roi, moins coupable peut-être Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître* ». Il dit que le Poète enchérit sur ses premières inadvertances, s'épuise à justifier Clément & qu'après avoir employé les causes surnaturelles, il attribue le fait aux causes morales.

R. Si le Critique n'avait pas pris à contre-sens l'application du mot *digne* ci-dessus, il ne dirait pas que le Poète justifie Clément, en attribuant son crime aux conseils des Prêtres Ligueurs. D'ailleurs, on sait qu'ils avaient contribué à échauffer l'esprit de ce Fanatique.

Page 200, Note 1.

2. « *Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs* ». Les clameurs, dit il, ne sont qu'un bruit plus fort.

R. Cela n'empêche pas que les plaintes & les clameurs ne forment un bruit confus.

Henri, vous répandiez de véritables pleurs 1.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens terribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié;
Envain ſon intérêt combattait ſa pitié;
Ce Héros vertueux ſe cachait à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un Diadême.
Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appéſantis qu'allait fermer la mort;
Et, touchant de ſa main ſes mains victorieuſes 2: —
« Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes 3,
» L'univers indigné doit plaindre votre Roi;

Page 200 du Commentaire, Note 2.

1. « *Henri, vous répandiez de véritables pleurs* ». Il condamne le mot *véritables*. Ces véritables pleurs, dit-il, ſe réduiſent à l'émotion d'un moment, & c'eſt, pour ainſi dire, la machine qui pleure.

2. Ces mots *véritables pleurs* diſent qu'ils partaient réellement du fond du cœur; cela ne demande pas d'explication. & le mot *émus* du ſecond vers qui ſuit, n'annonce pas l'émotion d'un moment, mais une grande ſenſibilité.

Page 201, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *Et, touchant de ſa main ſes mains victorieuſes, » Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes* ».
Il aurait voulu que Valois eût pris la main de Henri, parce qu'il trouve qu'on ne dit pas toucher les mains de quelqu'un, & qu'au-lieu de dire: *Retenez vos larmes*, il fallait, *modérez vos larmes.*

1. Dans l'état mourant où était Valois, le mot *touchant* eſt plus naturel, & *retenez vos larmes* vaut mieux que *modérez vos larmes*; ce qui ſemblerait dire: *Pleurez, mais pleurez avec modération.*

» Vous, Bourbon, combattez, régnez & vengez-moi[1].
» Je meurs & je vous laisse au milieu des orages,
» Assis sur un écueil couvert de mes naufrages;
» Mon trône vous attend, mon trône vous est dû;
» Jouïssez de ce bien, par vos mains défendu:
» Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
» Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne;
» Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
» Rétablir de vos mains son Culte & son Autel!
» Adieu, régnez heureux; qu'un plus puissant génie
» Du fer des assassins défende votre vie.
» Vous connaissez la Ligue & vous voyez ses coups,
» Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
» Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
» Juste Ciel! épargnez une vertu si rare.
» Permettez...» -- A ces mots, l'impitoyable mort
Vient fondre sur sa tête & termine son sort.

Page 201 du Commentaire, Note 1.

1. « *Vous, Bourbon, combattez, régnez & vengez-moi* ». Il prétend que *régnez* est une de ces superfluités qu'il faut se garder de mettre dans la bouche d'un agonisant. Il dit au sujet des deux vers qui suivent immédiatement: voilà de la Poésie, elle pourrait être mieux placée; un mourant peut être énergique, mais doit être laconique, & sur-tout s'abstenir de figures oratoires.

2. Il n'y a rien de superflu dans ce que dit Valois; il y a dans ce mot *régnez* de la grandeur d'âme: c'est presque toujours dans ces derniers momens que les Rois, jettant les yeux sur les fautes qu'ils ont faites, s'expriment avec énergie. Voyez dans Alzire ce que dit Guſman à Zamor; dans la dernière scène d'Alzire, ce qu'il dit à Alvarès. On ne peut accuser ce Poëte de prolixité, il dit ici beaucoup en peu de mots.

Au bruit de ſon trépas, Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes ;
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui 1,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui 2 :
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican, ſi craints, ſi dangereux 3,
A l'or du nouveau monde, encor plus puiſſant qu'eux ?
Déjà quelques Guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorent leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin 4 ;

Page 204 du Commentaire, Notes 5, 6 & 7.

1 & 2. « *Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui, Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui* ».

R. Le mot *Héros* eſt ſoutenu par le vers ſuivant, qui, n'en déplaiſe au Critique, eſt bon. Ils ſont, dit-il, bien de l'honneur à Bourbon : on pourrait mettre *Prince*. Ce ſecond vers déplaît, ajoute-t-il, ſoit que le tout en ſoit proſaïque, ou que *pour lui* ſoit une chûte déſagréable.

3. « *Aux traits du Vatican, ſi craints, ſi dangereux* ». Il trouve de la contradiction dans ce vers, avec les vers 315 & 316 du troiſième Chant.

R. Il n'y a ici aucune contradiction. Ce ſont les Ligueurs qui parlent, & qui ſont entiérement ſoumis à la Cour de Rome ; & dans les vers 315 & 316 du troiſième Chant, c'eſt Elizabeth qui parle.

Page 205, Note 3.

4. « *Séparent leurs drapeaux*

R. De bonne foi, dira-t-on à

Mais le reſte, enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cauſe des Rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux Soldats,
Que long-tems la victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs lois,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.--
Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage,
Des Héros de mon ſang me rendra l'héritage.
Les Pairs & l'Huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du Trône & ne ſont pas mes droits:
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la Victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains. --
C'eſt ainſi qu'il s'explique, & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.

---

des drapeaux de Calvin». Qu'eſt-ce que les drapeaux de Calvin, dit-il? De bonne foi, eſt-ce ſous ce point de vue qu'il fallait préſenter l'armée d'un Roi? Fallait-il donner ce Roi pour le Soldat d'un Docteur qui ſe ſerait tenu fort honoré d'être un de ſes Chapelains?

ce Critique, vous ne prenez pas le ſens de ce vers; ce n'eſt pas Calvin qui conduiſait ſes drapeaux; il ne s'agit pas ici de la perſonne de Calvin, ni de l'honneur qu'il aurait pu avoir d'être le Chapelain de ce Prince; il n'eſt queſtion que de ceux qui ſuivaient ſa Secte.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT *.

Après la mort de Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la Ville, & l'Assemblée des Etats se sépare; ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts. Description de ce combat. Apparition de St.-Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le Trône étend ses rudes coups,

* La Beaumelle prétend que l'épisode de l'Assemblée des Etats-Généraux, qui compose une partie de ce Chant, a plusieurs défauts: 1°. qu'il n'est pas nécessaire, n'est point amené par ce qui précède, ne tient point à ce qui suit, & n'influe point sur le dénouement; 2°. qu'il est invraisemblable, les Ordres de l'Etat ne pouvant entrer dans Paris, bloqué par les troupes du Roi; 3°. Incomplet; les Députés s'assemblent, dit-il, & leurs délibérations sont interrompues par un assaut de Henri; il se séparent.

R. Cette critique n'a pas de fondement.

1°. L'épisode des amours de Gabrielle d'Estrées n'était pas plus nécessaire que celui-ci, ne tenait pas plus au sujet; cependant il fait le plus bel effet dans le neuvième Chant. 2°. Cet épisode de l'Assemblée des Etats est amené par ce qui précède; on le voit par les vingt premiers vers de ce sixième Chant; il tient à ce qui suit. 3°. Il n'est point invraisemblable, puisque, malgré le blocus de Paris, il y avait en cette ville deux-cent-vingt-mille personnes, dit Mézerai, de tous états, du nombre desquelles étaient l'Archevêque de Lyon, Garde des Sceaux de la Ligue,

Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le Peuple au même instant rentre en ses premiers droits ;
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses lois ;
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance :
Ainsi de nos ayeux les augustes décrets 1,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis, par un assassinat,
Le droit d'élire un Maître & de changer l'Etat.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire 2,

---

l'Ambassadeur d'Espagne, le Légat, plusieurs Prélats Français, le Cardinal de Gondi, & autres grands personnages : ainsi on pouvait convoquer une Assemblée des Etats. Enfin, cet épisode n'est point incomplet par la séparation de ces Etats, puisque cette séparation est causée par l'assaut que livre Henri, & qui interrompt les délibérations.

Page 211 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Ainsi de nos ayeux les augustes décrets,*
» *Au rang de Charlemagne ont placé les Capets* ».
Le Critique dit, 1°. que les Etats-Généraux ne conférèrent point la royauté à Hugues-Caper. 2°. Que lorsqu'il monta sur le trône, la source du sang de Charlemagne n'était pas éteinte.

R. 1°. Hugues-Capet fut proclamé Roi par l'assemblée de la Noblesse. 2°. Le Poëte a pu dire que la race de Charlemagne était éteinte, puisqu'on la regardait comme telle par l'absence de Charles, Duc de Lorraine, qui résidait en pays étranger, où il s'était retiré, & que l'Etat, dit Mézerai, ne pouvait souffrir un Chef qui fût vassal d'un autre Roi. Ce Charles d'ailleurs, dit-il, était un Prince de peu de vertu, & fort mal dans l'esprit des Français.

2. « *Ils pensaient, à l'abri* |

R. Il y a une grande diffé-

Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire;
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs deſſeins,
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce Conſeil accoururent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit;
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient inſulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques 1,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là, ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui, près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.

---

d'un trône imaginaire ». Il trouve qu'*imaginaire* n'eſt pas le mot, qu'un trône uſurpé n'eſt point imaginaire. Les Jacobites, dit-il, qui regardent Guillaume III comme uſurpateur, exprimeraient-ils bien leur opinion en diſant qu'il fut aſſis ſur un trône imaginaire ?

rence entre Guillaume III bien établi ſur le trône, & un Roi qu'aurait élu une petite partie de la Nation.

Page 212 du Commentaire, Note 1.

1. « *Le luxe, toujours né des misères publiques* ». Il prétend que cela n'eſt pas juſte, & que le luxe eſt toujours l'enfant de la richeſſe. Il aimerait mieux : *Le luxe, avant-coureur des misères publiques.*

R. La penſée du Poëte eſt juſte. Le luxe des Grands ne peut ſe ſoutenir qu'aux dépens du Peuple & en le vexant; ainſi il n'eſt pas l'avant-coureur des misères publiques, mais il en eſt la cauſe.

Là, de nos Parlemens les ſages Députés
Ne défendirent point nos faibles libertés ;
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ;
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là, le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré 1 ;
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner ».
On s'aſſemble, & déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare
Qu'il eſt tems que les lys rampent ſous la thiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels & qui les déshonore,
Qui, tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,

Page 214 du Commentaire, Note 2.

1. « *Là, le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré* ». Il demande s'il faillait qu'il reſtât debout.

2. Cette queſtion eſt bien plate ; ce qu'entend par-là le Poëte, c'eſt que le Légat fut appellé à ces Etats, & qu'il n'y devait pas être.

Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il haït vent vendre ſa patrie.
Mais un Parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encor à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance,
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur 1.
Soudain Potier ſe lève & demande audience:
La rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte & pourtant reſpecté 2.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,

Page 216 du Commentaire, Note 1.

1. « *De ce grand nom de Roi le dangereux honneur* ». Il prétend qu'ici le Poéte n'eſt pas d'accord avec lui-même: on a dit plus haut, *ce vain nom de Roi*, & ici, *ce grand nom de Roi*, & dans l'un & dans l'autre il parle de Mayenne.

R. Le Poéte ne ſe contredit pas; il a dit plus haut *ce vain nom de Roi*, parce que Mayenne n'était pas vraiment Roi; & il dit ici que Mayenne dévorait en ſecret de ce grand nom le dangereux honneur: il ambitionnait ce titre.

Page 217, Note 3.

2. « *Potier fut toujours juſte & pourtant reſpecté* ». Mais pas tant reſpecté, dit-il, puiſque les Seize le mirent en priſon.

R. Cela empêche-t-il qu'il ne fût reſpecté par d'autres que par les Seize? D'ailleurs, les plus grands ſcélérats ne peuvent s'empêcher de reſpecter la vertu.

De leurs emportemens réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix : on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix. --

« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême;
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même:
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choisirais, si je pouvais choisir;
» Mais nous avons nos lois, & ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne ».

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage.

« Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» Envain nous prétendons le droit d'élire un Maître;
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.
» Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre,

» Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
» Le Ciel, ce juſte Ciel qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure & la clameur publique,
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui, le fer à la main... malheureux, arrêtez.
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint-Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire,
» Il aime, il ſuit les lois dont vous bravez l'empire ;
» Il ſait dans toute Secte honorer les vertus,
» Reſpecter votre Culte & même vos abus ;
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner,
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner 1.

Page 221 du Commentaire, Note 2.

1. « *Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner* ». Le Critique aurait voulu que le Poéte eût dit : *Le ſoin que nous prenons, & plus Chrétien que nous.*

R. Ce que dit le Poéte n'eſt pas ſuſceptible de cette Critique. Il eût été ridicule que Potier eût dit, plus Chrétien que lui Potier ; mais il pouvait dire que Henri

» Tout eſt libre avec lui, lui ſeul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendus juges de votre Maître ?
» Infidèles Paſteurs, indignes Citoyens !
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui, bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient ſans murmurer ſous un Maître idolâtre,
» Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauds,
» Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux.
» Eux ſeuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres.
» Ils mouraient pour leurs Rois, vous maſſacrez les vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous ». —
A ce hardi diſcours, aucun n'oſait répondre ;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre :
Ils repouſſaient envain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix, juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.
Les nuages épais que formait la pouſſière 1,

était plus Chrétien que les Ligueurs, qui ſe conduiſaient par un faux zèle, au-lieu que Henri était droit, ne demandait qu'à s'inſtruire, comme l'a dit Potier cinq vers plus haut.

Page 223 du Commentaire, Note 3.

1. « *Les nuages épais que formait la pouſſière* ». Il prétend que la comparaiſon contenue en ces huit vers pèche par excès & par défaut de juſteſſe : ce qui lui donne lieu de faire un très long & mauvais Commentaire.

R. On ne peut une comparaiſon plus belle, plus poétique ; il eſt aiſé de s'en convaincre par la ſeule lecture de ces vers qui ſont beaux & pleins.

Du ſoleil dans les champs dérobait la lumière.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & du tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre;
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon Peuple après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare.
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le Soldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.

Tout eſt prêt pour l'attaque & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces Fauxbourgs, aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tous tems,
D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où nos Palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux, de remparts entourés,
Par un foſſé profond, de Paris ſéparés.
Du côté du Levant, bientôt Bourbon s'avance 1,
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages 2
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages 3 :

Page 227 du Commentaire, Note 3.

1. « *Du côté du Levant, bientôt Bourbon s'avance* ». Il eſt étonné que cette deſcription de l'ancien Paris & celui de nos jours n'aboutiſſe qu'à dire : *Bourbon s'avance du côté du Levant.*

R. On doit ſavoir gré au Poéte d'avoir ſaiſi l'occaſion de faire la deſcription des beaux fauxbourgs du Midi & du Couchant; c'eſt une digreſſion agréable.

Page 228, Notes 1 & 3.

2. « *Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages* ». Ce mot *ouvrages*, dit-il, eſt d'un Ingénieur & non d'un Poéte.

R. C'eſt un terme de l'art dont s'eſt ici ſervi le Poéte, & qu'il a bien placé.

3. « *Ces brûlans orages* » ſont,

R. Il ſuppoſe donc qu'il n'y

On

On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés 1.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des Partis combat avec la foudre.
Jadis, avec moins d'art au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage 2.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables 3,

---

dit-il, le feu de la mousquetterie, qui ne renverse point les murailles.

avait ni canons, ni bombes, ni d'autre artillerie.

Page 228 du Commentaire, Note 3.

1. « *Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés* ». Il dit que ces bataillons ne pouvaient perdre leurs membres que sous les murs des assiégés, & non au loin dans les champs.

R. 1°. Ceci est une belle description du feu violent de cette artillerie, & il est très-possible que ceux qui en étaient atteints fussent jettés fort loin; cela ne valait pas la peine de critiquer.

Page 229, Notes 1 & 2.

2. « *Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage* ». *Dans leurs mains* est, dit-il, une cheville.

R. Rien n'est, au contraire, plus expressif.

3. « *Ces bombes effroyables, » Des troubles de la Flandre enfans abominables* ». Voilà, dit-il, bien des *enfans* en quatre vers; celui-ci d'ailleurs est une énigme, & quand on en a vu le mot dans une note où l'Auteur dit qu'un Italien fit le premier usage des bombes dans les guerres de Flandre, on juge que l'énigme n'est pas juste;

R. L'Auteur dit dans sa note que ce fut dans les guerres de Flandre, sous Philippe II, qu'on fit, pour la première fois, usage des bombes: quand il ne l'aurait pas dit, c'est un fait connu, & rien n'est moins énigmatique que cette expression.

Des troubles de la Flandre enfans abominables,
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé ;
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie,
Avec plus d'art encor & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer ;
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le Soldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts,
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes,
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide 1,

---

car s'enſuit-il qu'elles ſoient les enfans des troubles ? Et puis *des bombes* qui ſont *des enfans !*

Page 210 du Commentaire, Note 5.

1. « *Mornay, parmi les flots, &c. Calme au ſein de l'horreur* ». Avant M. de Voltaire, dit le Critique, on n'avait pas dit *au ſein de l'horreur ; l'horreur* était un mouvement de l'âme involontaire & paſſager ; il n'a pas réuſſi à donner à ce mot une autre acception.

R. C'eſt une expreſſion qui eſt bonne, une figure que la Poëſie peut employer ; elle rend bien l'antithèſe de ce vers,

S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide,
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit 1,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible 2,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les fossés de fascines, de morts:
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité sur la brêche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte, il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.

Page 231 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit* ». Il dit qu'il faudrait *le devoir*, & non *l'honneur*.

2. « *Ils descendent enfin dans ce chemin terrible* ». Il demande s'ils descendent seuls; & dit que cependant l'armée descend avec eux; il trouve l'épithète *terrible* mauvaise, & que ce *chemin* étant *le chemin couvert*, ce mot est indivisible.

R. On a toujours pensé que l'honneur était la plus belle qualité d'un Guerrier; il doit marcher d'un pas égal avec le devoir: l'un n'exclut pas l'autre.

R. Ces trois remarques sont si futiles, qu'elles ne méritent pas de réponse: on ne les expose au Lecteur, que pour faire voir le peu de cas qu'on doit faire de ce Commentaire.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils semblaient respecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient; mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime.
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Le Roi dont ils n'osaient soutenir les regards [1].
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le Soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantent la terre;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces brusques éclats succéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendard de Lorraine.

Page 233 du Commentaire, Note 1.

1. « *Leurs bataillons serrés*
pressent de toutes parts
» *Le Roi dont il n'osaient sou-*
tenir les regards ».
Ils pressent Henri, dit il, & n'osent le regarder. Ce sont d'étranges Guerriers.

R. Le Poéte dit que les Ligueurs furent frappés d'effroi à la vue de Henri, & qu'ils cédaient; mais que Mayenne, les ayant ranimés par son exemple, ils pressèrent ce Roi, dont ils n'avaient pu soutenir les regards. Rien n'est moins susceptible de critique, encore moins de plaisanterie.

Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux & cent fois terrassés ;
Pareils à l'Ocean poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant & qui fuit ses rivages.
Jamais le Roi, jamais son illustre Rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens [1].
Cependant, des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur Patrie ;
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale ;

Page 235 du Commentaire, Note 4.

1. « *Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens* ». Comment, dit-il, est-il possible de conduire d'un coup-d'œil les mouvemens d'une armée ?

2. Il refuse ce mérite à Henri, & plus bas, *page 334 du Commentaire*, où il est question du danger où était Biron, le Poëte ayant dit : *Le généreux Bourbon fut bientôt le danger*, il dit qu'il faudrait mettre : *L'œil perçant de Bourbon découvre le danger.* Voilà une contradiction au sujet du même personnage, & d'une pareille circonstance.

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux ;
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux 1.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combataient, frapaient, mouraient enſemble.
Ange qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Eſſex & ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage ;
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes conſternées ;
Les digues qu'on oppoſe à ces flots orageux,
Soutiennent quelque tems ſon choc impétueux :
Mais bientôt, renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,

Page 236 du Commentaire, Note 4.

1. « *Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux* ». Vous vous attendiez, dit-il, à voir Eſſex & d'Aumale combattre corps à corps ſur la brêche ; eh bien, contentez-vous d'apprendre que leurs amis tout ſanglans ſont autour d'eux

2. Pourquoi ſe ſerait-on attendu à ce combat ſingulier ? Des Chefs conduiſent, donnent des ordres, & ne ſe battent pas toujours corps à corps.

Qui bravaient les hivers & qui touchaient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités [1],
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés ;
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du Soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme & sa valeur l'emporte [2] ;

Page 238 du Commentaire, Note 5.

1. « *Tel Bourbon descendait à pas précipités.* » Il demande pourquoi il descend, s'il avait emporté les murs d'assaut.

R. C'est parce qu'il poursuit les Ligueurs, comme on le voit par ces vers qui suivent immédiatement :

« *Tel d'un bras foudroyant, tombant sur les rebelles,*
» *Il moissonne en courant leurs troupes criminelles* ».

Page 240, Note 1.

2. « *Sa victoire l'enflamme & sa valeur l'emporte* ». Plus haut, dit-il, il était maître de son

R. Lorsque le Poëte a dit que Henri était maître de son esprit & de son courage, vers 264 de

Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte.
» Compagnons, apportez & le fer & les feux;
» Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux ».
Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue,
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient ſur ſon front de s beautés immortelles:
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur;
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes ayeux, l'immortel héritage,

---

eſprit & de ſon courage; c'eſt changer ſubitement un ſage en téméraire; c'eſt pécher contre la loi dictée par Horace, c'eſt-à-dire contre le bon ſens: *Servetur ad imum qualis ab incepto proceſſerit.*

ce Chant, il s'agiſſait de diſpoſer, d'ordonner; ici, il fallait profiter du moment avantageux, il ne fallait pas perdre un inſtant. Ce n'eſt donc pas là le cas d'appliquer le précepte d'Horace.

Page 241 du Commentaire, Note 1.

1. « *De la Divinité les vives étincelles*
» *Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles* ».

Comme on ne voit pas, dit-il, que des étincelles puiſſent étaler des beautés ſur un front, je mettrais *imprimaient* au-lieu de *étalaient*, en ſuppoſant toutefois que la Divinité a des étincelles, & ſur tout qui ſont étalées ſur un front. Il dit enſuite: ce mélange de tendreſſe & d'horreur eſt-il imaginable.

2. Cette deſcription de l'apparition de S. Louis eſt bien imaginée, rendue très-poétiquement. Ce Critique a beau déchiqueter ces vers, il n'en ôtera pas le mérite. Ce mêlange de tendreſſe & d'horreur ſe juſtifie par ce que le Poéte dit dans les quatre vers ſuivans: *Arrête... cria-t-il, &c.* & par d'autres plus bas.

Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts.
Arrête... A ces accens, plus forts que le tonnerre,
Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gronde : —
O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ? —
Alors il entendit ces mots pleins de douceur : —
« Je suis cet heureux Roi que la France révère,
» Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père ;
» Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
» Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,

Page 242 du Commentaire, Note 1.

1. « *A ces accens, plus forts que le tonnerre,*
» *Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre* ».
Les Soldats, dit-il, entendirent donc la réprimande de S. Louis ? Comment toute l'armée ne se convertit-elle pas ?

R. Voilà une dérision bien mal placée. Ne conçoit-on pas que les Soldats entendirent une voix qui les remplit d'épouvante ? Le Poëte ne veut pas dire autre chose.

Page 243, Note 1.

2. « *Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur* ». Mais, qu'entend le Poëte, dit-il, par ce *séjour d'horreur* ? Les fauxbourgs de Paris dévastés ? Mais est-ce là que Henri faisait son séjour ? Il y moissonnait les Ligueurs en courant.

R. Henri dit *dans ce séjour*, & non *dans mon séjour*. La remarque n'est donc pas juste : le Critique croit avoir dit un bon mot : *il y moissonnait les Ligueurs en courant*. Il se trompe.

» Ce Louis 1 qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime :
» Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même ;
» Dans Paris, ô mon fils ! tu rentreras vainqueur,
» Pour prix de ta clémence & non de ta valeur.
» C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie. »
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur effacé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon âme eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français 2, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir 3 ſur le Roi le fer & le trépas.

Page 344 du Commentaire, Note 3.

1. « *Ce Louis qui te plaint, &c.* ». Il trouve faſtidieuſe cette répétition de *Louis* ; d'ailleurs, ces trois *Louis* paraiſſent être le nominatif d'une phraſe nouvelle, & ce n'eſt que le ſecond membre de la précédente.

R. Cette répétition, loin d'être faſtidieuſe, à quelque choſe de majeſtueux. A l'égard de ces trois *Louis*, ils ſont en effet le nominatif du verbe ſuivant.

Page 345, Notes 3 & 4.

2 & 3. « *Etrangers & Français, &c.* ». Il blâme cette énumération ; il convient que cette expreſſion *pleuvoir la mort* eſt belle par ſa hardieſſe ; mais mal placée, parce que cette pluie de mort ne tombe que ſur un ſeul homme, qui ne meurt pas.

R. Il eſt étonnant qu'il ne puiſſe donner d'éloge à ce Poëte ſans le diminuer enſuite par quelque ſarcaſme. Le vers ſuivant eſt plein de feu, & exprime parfaitement le fort de l'action. Il eſt ridicule de dire que cette pluie de mort ne tombe que ſur un ſeul homme, puiſqu'elle ne pouvait tomber ſur Henri ſeul.

La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance, écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager :
Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille :—
Français, s'écria-t-il, & toi, fatale ville [1],
Citoyens malheureux, Peuple faible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ? —
Alors, ainsi que l'Astre auteur de la lumière [2],
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,

Page 246 du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Français, s'écria-t-il, & toi, fatale ville* ». Il demande ce que signifie ici *fatale*, & à quoi aboutit cette poétique discours de Henri ; il dit que c'est une pure superfluité.

R. 1°. La ville de Paris essuyait assez de malheurs, pour que le Poéte pût se servir de cette épithéte. 2°. Ce discours, loin d'être une superfluité, montre le regret qu'avait ce Prince d'être obligé de combattre ses propres Sujets.

2. *Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière* ». Il trouve que cette comparaison en beaux vers est d'ailleurs sans justesse. Quel rapport, dit-il, ont le coucher du Soleil & les circonstances de ce coucher avec la retraite de Henri à Vincenne, à l'Orient de Paris, après un combat opiniâtre ?

R. Le Critique n'aurait pas fait cette note, s'il s'était rappellé Homère, Virgile & les autres fameux Poétes épiques, qui sont pleins de pareils traits ; il se serait bien gardé de blâmer ceci chez tout autre que chez ce Poéte.

Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent, du faîte du pouvoir,
Ces Ministres, ces Grands qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes;
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du Peuple & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Saint-Louis transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa postérité & les grands hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance;
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même, en nous trompant, donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris, à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui;
Elle est inébranlable & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les appelle;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.

Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les Songes fortunés, enfans de l'Eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive, & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même :
« Regne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils ;
» Tout l'eſpoir de ma Race en toi ſeul eſt remis.
» Mais le trône, ô Bourbon ! ne doit point te ſuffire ;
» Des préſens de Louis, le moindre eſt ſon Empire.
» C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi ;

Page 253 du Commentaire, Notes 1, 2 & 4.

1. « *Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros* ». Il trouve que *le Prince & le Héros* ſe reſſemblent trop ; que d'un autre côté, on dirait que ce ſont deux perſonnages différens. Je corrigerais, dit il, ainſi : *Accourent à ſa voix & couvrent le Héros.*

2. « *Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même* ». Quelle néceſſité, dit-il, de faire couronner Henri par S.-Louis ? N'était-il pas déjà Roi ? Qu'eſt-ce que cette cérémonie ajoute à ſa dignité ou à ſes droits ? Je crois voir un enfant qui pare ſa poupée. Eſt-ce donc un tableau digne de l'Epopée ?

3. « *C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi* ».

R. L'on ſent que c'eſt pour donner un vers de ſa façon, que le Critique a fait cette note ; mais on ne croit pas que le Lecteur ſe détache aiſément de ce beau vers de Voltaire pour adopter celui du Critique.

R. Le couronnement imaginé par le Poëte n'ajoute rien aux droits de Henri ; mais il donne une idée de majeſté & de nobleſſe qui ſatisfait, & n'eſt pas ſuſceptible d'une raillerie auſſi inſipide.

R. Il ne blâme pas le mot de Héros, & condamne celui de

» Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
» Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
» Des humaines vertus récompense fragile,
» Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
» Que le trouble accompagne & que la mort détruit.
» Je vais te découvrir un plus durable Empire,
» Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire 1.
» Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins 2;

L'éloge d'un Conquérant, dit-il, peut-il entrer dans la bouche d'un Saint ?

Conquérant. Ce mot est bien placé dans la bouche de S.-Louis, puisque Henri ne fait d'autre conquête ici que celle de son Royaume.

Page 254 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Pour te récompenser bien moins que pour t'instruire* ». Je n'entends pas ce que veut dire ici *bien moins que pour t'instruire.* S.-Louis ne remplit pas son objet; il instruit le Roi dans ce voyage en esprit ; mais c'est le Chrétien qu'il avait à instruire. Les deux Voyageurs ne voient rien qui puisse engager Henri à se réunir au Culte national. Quant au discours de S.-Louis, c'est une répétition de celui du Vieillard de Jersey ; ils disent quelques généralités de controverse ; mais Henri paraît ne les pas écouter.

R. C'était, dit le Critique, le Chrétien qu'il fallait instruire. Eh! que veulent dire ces paroles de S.-Louis, pages 263 & 279 du Commentaire, vers 121 & 271 de ce Chant ? N'est-ce pas pour engager Henri à se réunir au Culte national, que S.-Louis lui parle ainsi ? Ne lui dit-il pas qu'il faut qu'il se réunisse à l'Eglise que les Héros dont il vient de parler regardaient comme leur mère ? Comment concilier ce que dit le Critique, que Henri paraît ne pas écouter S.-Louis, puisque dans la note suivante il dit qu'il est docile à sa voix ?

2. « *Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins* ». On ne dit guères *obéis* qu'à celui qui refuse d'obéir, ou qui résiste ; & Henri paraît docile à la voix de S.-Louis.

R. La réponse à cette note est contenue dans celle de la note précédente. D'ailleurs, ce mot *obéis* est plutôt un conseil qu'un ordre.

» Vole au sein de Dieu même, & remplis tes destins ».
L'un & l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pôle à l'autre & diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrâsée,
Qui, dérobant aux yeux le Maître d'Elisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse ;
Et, servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent des clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nâge, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre & des Mondes sans fin :
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux, le Dieu des Cieux réside.
C'est là que le Héros suit son céleste guide ;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers,

Qui rempliſſent les corps & peuplent l'univers.
Là ſont, après la mort, nos âmes replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés :
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore.
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs,
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits inſenſés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.
La Mort auprès de lui, fille affreuſe du Tems,
De ce triſte univers conduit les habitans ;
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les Diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets Succeſſeurs,
De Zoroaſtre encor aveugles Sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hyperborées ;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiéte,
A la droite de Dieu cherche envain ſon Prophète.
Le Bonze, avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter envain ſes vœux & ſes tourmens.
Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence,
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu, qui voit à la fois, entend & connaît tout,

D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir envain tant d'orgueilleux mortels 1.
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé les yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
» Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
» Sur la loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous sauver tous;
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
» Il grave en tous les cœurs la loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
» Sur cette loi sans doute il juge les Payens;
» Et, si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens ».
Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,

Page 162 du Commentaire, Note 1.

1. « *Qu'osent prévoir envain tant d'orgueilleux mortels* ». Il prétend que *prévoir* n'est pas le mot; & il ajoute : dans le vrai, les hommes seraient plus justes, s'ils s'appliquaient à prévoir les arrêts que Dieu prononcera sur leurs actions.

R. Voilà une contradiction manifeste. *Prévoir* est donc le vrai mot.

Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre ;
Le chœur des Immortels ſe tut pour l'écouter,
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter : —
« A ta faible raiſon garde-toi de te rendre 1,
» Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre.
» Inviſible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
» Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur ;
» Mais il punit auſſi toute erreur volontaire ;
» Mortel, ouvre les yeux, quand ſon Soleil t'éclaire ».
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Eſt, par un tourbillon, dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique chaos abominable image,

Page 263 du Commentaire, Note 4.

1. « *A ta faible raiſon garde-toi de te rendre* ». Il trouve ce diſcours trop long ; il dit enſuite : qu'eſt-ce que le Soleil de Dieu ? Cela ſignifie-t-il quelque choſe de plus que le Soleil ? M. de Voltaire fait répondre Dieu en Normand aux doutes de Henri : c'était bien la peine de tranſporter le Héros dans le Ciel, pour le laiſſer dans ſon indifférentiſme ! D'ailleurs, trouve-t-on ici cette magnificence d'idées & d'expreſſions, cet *os magna ſonans* que doit avoir la Divinité quand elle parle aux humains ? Il fallait peu de paroles, mais il les fallait énergiques & ſublimes ; une voix céleſte doit dire des choſes, & non des mots.

2. C'eſt décidément vouloir critiquer, que de trouver trop long ce diſcours, qui ne contient que ſix vers. Il paraît que la Beaumelle n'aime pas la morale, ſi elle n'eſt ſemée de fleurs. Sa critique eſt injuſte ; les queſtions qu'il fait au ſujet du Soleil ſont abſurdes. Les expreſſions du Poëte ne ſont pas obſcures, elles ſont d'une noble ſimplicité ; il eſt indécent de jetter du ridicule ſur la réponſe de Dieu : la conduite du Poëme demandait que Henri fût inſtruit avant de quitter le Calviniſme ; c'eſt ce qu'a obſervé le Poëte ; il ne doit pas y avoir d'enflûre dans ce diſcours de la voix céleſte : elle doit parler le langage de la vérité. Ce dernier vers eſt ſublime.

Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans ;
Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfaisans ;
Sur cette terre horrible, & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie ;
La Mort, l'affreuſe Mort, & la Confuſion,
Y ſemblent établir leur domination. —
» Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
» Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
» Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
» Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent ſous mes pas !
» O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme
» Creuſé par la juſtice, habité par le crime.
» Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts ». —
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers.
Là, gît la ſombre Envie, à l'œil timide & louche ;

Page 166 du Commentaire, Notes 2 & 3.

2. *Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent ſous mes pas* » ! Il n'y a qu'un moment, dit-il, que le Poëte n'en diſait pas aſſez, maintenant il en dit trop ; car, comment ces gouffres ſe feraient-ils ouverts ſous les pas de Henri, ſans qu'il y tombât avec ſon guide ? Vous verrez dans un moment que ces gouffres ſont des portes. Il voudrait mettre :

» *Quels monſtres, dit Bourbon, volent de toutes parts !*
» *Quels gouffres enflammés s'offrent à mes regards* » !

3. La Beaumelle n'a critiqué ces deux vers, qui ſont beaux, que pour en donner deux de ſa façon ; ils étaient aiſés à faire ayant ſous les yeux ceux de notre Poëte.

2. « *Là, gît la ſombre Envie, à l'œil timide & louche,*
» *Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche* ».

3. Ne peut-on pas dire, ſans trop haſarder, que le Critique eſt bien peint en ces vers ; on lui paſſera ſa remarque en faveur

Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux, dans l'ombre étincelans 1 ;
Triſte amante des morts, elle haït les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil qui ſe plaît & s'admire ;
La Faibleſſe, au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus ;
L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée 2,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée ;

Le vieux mot *gît*, dit-il, eſt conſacré aux épitaphes; il marque le repos, & le repos ne convient point à l'Envie, toujours agitée.

de la définition aſſez juſte qu'il a faite de ce vice.

Page 267 du Commentaire, Notes 1 & 5.

1. « *Le jour bleſſe ſes yeux, dans l'ombre étincelans* ». Quel jour, dit-il ? L'Auteur a dit & dira qu'il n'y a point de jour dans l'Enfer. Pourquoi *triſte ?* l'Envie doit être contente d'être parmi les morts, puiſqu'elle haït les vivans.

R. 1°. Il aurait dû ſentir que cette expreſſion, *le jour bleſſe ſes yeux*, caractériſe bien l'Envie qui ſe cache, & dont les traits ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont inattendus. 2°. L'envie eſt triſte, on la repréſente avec des yeux égarés, un teint livide, la tête environnée de couleuvres, tenant en ſa main des ſerpens, dont un lui dévore le ſein ; &, comme dit Néricault Deſtouches, elle maigrit de l'embonpoint d'autrui.

2. « *L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée* ». Il dit, 1°. que ces deux traits, *inquiète, égarée*, ne conviennent pas plus à l'Ambition qu'à cent autres vices. 2°. Que c'eſt la repréſenter telle qu'elle eſt ſur la terre : ſon ſupplice dans l'Enfer doit être de n'avoir ni trônes ni eſclaves.

R. 1°. Les hommes n'avaient pas aſſez de vices, il faut qu'il leur en attribue plus de cent ; & pourquoi, ſi ces épithètes conviennent à cent vices, ne conviendraient-elles pas auſſi à l'Ambition ? 2°. Ce morceau, qui eſt pittoreſque, peut préſenter l'Ambition telle qu'elle eſt ſur la terre, puiſqu'elle y règne toujours, quoique ce ſoit un être

» Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercénaires,
» De qui la complaiſance, avec dextérité,
» A leurs yeux éblouïs cachait la vérité.
» La Vérité terrible ici fait leurs ſupplices ;
» Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
» Voyez comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
» Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tyrans ;
» Fléaux du monde entier que leur fureur embrâſe,
» La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrâſe.
» Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans [1],
» Sur un trône avilli, fantômes impuiſſans ». —
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres ;
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui, des mœurs & des lois avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs [2],
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineſtimable prix des vertus de nos pères.

Page 271 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans* ». Pourquoi *couchés* ? Eſt-ce par indulgence pour leur pareſſe, dit-il ?

2. « *De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs* ». On ne s'attend pas, dit-il, ici à ces mots de Divinités payennes.

R. Ce mot *couchés* rend bien l'idée qu'on a de ces Princes ; il aurait loué ces vers dans tout autre Poéte ; mais ils ſont d'un homme qu'il déteſte.

R. On devait bien moins encore s'attendre à une pareille remarque. Pourquoi le Poéte ne ſe ſervirait-il pas de ces noms dans un Poème, puiſqu'on les trouve non-ſeulement dans les diſcours oratoires, mais dans la chaire ?

Etes-

Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs 1,
Qui, livrés aux plaisirs & couchés sur des fleurs,
Sans fiel & sans fierté, couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la moleſſe?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez séché le fruit de trente ans de sageſſe?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs: —
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
La Race des humains soit en foule engloutie;
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir. —
« Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes

Page 271 du Commentaire, Note 3.

1. « *Faibles & tendres cœurs* ». Voilà, dit-il, quatre vers qui auraient le mérite d'approcher du caractère imitatif, si au-lieu de *vos inutiles jours*, il y avait *vos jours délicieux*, & s'il avait substitué un autre mot à celui de *fierté*, qui est trop rapide.

R. 1°. Jamais ce Critique ne donne d'éloges au Poëte, qu'il ne le modifie; il craint de dire que ces vers ont le caractère imitatif, il dit qu'ils ne font qu'en approcher. 2°. Il n'aurait fallu, pour qu'ils n'eussent qu'approché de la perfection, qu'y substituer les mots *vos jours délicieux*, au-lieu de *inutiles jours*, qui expriment bien mieux l'indolence & la moleſſe.

» Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes ;
» Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,
» Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
» Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes.
» Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances 1.
» Sur la terre, on le peint l'exemple des Tyrans ;
» Mais ici, c'eſt un père, il punit ſes enfans ;
» Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
» Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe 2,
» Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,

Page 273 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances* ». Il dit que rien n'eſt plus conſolant, mais que rien n'eſt moins orthodoxe.

R. C'eſt-à dire que Dieu étant infiniment bon, il ſemble qu'il ne puniſſe qu'à regret. On ne peut pas dire que cette expreſſion ſoit hétérodoxe.

2. « *Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe* ». Le Poéte dit, dans une note, qu'il eſt aiſé d'entendre par cet endroit les fautes vénielles & le purgatoire : cependant, la Beaumelle dit que rien n'eſt moins aiſé, & que toute la ſuite de ce diſcours répugne à cette explication. Il dit que Virgile & Ovide ſont plus Orthodoxes que S.-Louis, ſur l'éternité des peines. Il cite deux vers de ces Poétes ; le premier de Virgile : *Sedet, æternumque ſedebit infelix Theſeus* : & le ſecond d'Ovide : *Horaque erit tantis ultima nulla malis.*

R. La note du Poéte aurait dû le garantir de cette critique, avec d'autant plus de raiſon, qu'il ne s'agit ici que de fautes légéres ; ce qu'il exprime par *des momens de faibleſſe*, fautes faites pour ainſi dire ſans réflexion. Il était donc fort inutile d'invoquer l'autorité de Virgile & d'Ovide, qui parlent de grands criminels, tels que Théſée, qui, ſuivant la Mythologie Payenne, avait enlevé Phèdre, Hélene, Ariane. Il n'eſt point vrai, comme le dit le Critique, que le reſte du diſcours répugne à l'explication du Poéte dans ſa note, puiſqu'il ne s'y agit que des biens que les Saints goûtent dans le Ciel.

» Par des tourmens affreux, éternels comme lui ». —
Il dit; & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
Sent couler dans son âme une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquile y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la molesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des Cieux, sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se rempliſſent,
Ils desirent sans cesse, & sans cesse ils jouïſſent;
Ils goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regret, du repos sans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais Héros; là vivent les vrais Sages;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires 1,

Page 176 du Commentaire, Note 2.

1, « *Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires* ». Il est visible, que l'ordre est renversé dans cette énumération, & qu'il fallait dire: *Les plus fiers adversaires, les plus grands ennemis.*

2. Rien n'est moins visible, ni moins vra

Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des lois.
Ce Roi, qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la Justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son Peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidèle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, & qui, dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.
Plus loin, sont ces Guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie;
La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin, le destructeur & le vengeur des Rois;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglais & le soutien du trône. —
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère;
Mais enfans de l'Eglise, ils ont chéri leur mère;
Leur cœur simple & docile aimait la vérité;
Leur Culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante [1],
Le Palais des Destins devant lui se présente.
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le tems, d'une aîle prompte & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible [2];
Et de-là, sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un Autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière:
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser [3].

Page 179 du Commentaire, Note 4.

1. « *Comme il disait ces mots d'une voix gémissante* ». Il trouve *gémissante* un mot impropre & déplacé dans la bouche d'un Saint.

2. « *Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible* » Pourquoi, dit-il, appeller *terrible* le Palais des Destins? Est-ce parce que les maux en sortent? Mais les biens en sortent aussi. Une épithète différente conviendrait donc autant.

3. C'est donc à dire qu'il veut que les Saints soient insensibles aux peines des humains, & qu'ils ne gémissent pas sur leurs erreurs. L'opinion contraire est cependant reçue.

Page 180, Note 1.

2. « *Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible* » Pourquoi, dit-il, appeller *terrible* le Palais des Destins? Est-ce parce que les maux en sortent? Mais les biens en sortent aussi. Une épithète différente conviendrait donc autant.

3. Le mot *terrible* convient mieux que tout autre; le Poëte a entendu qu'il en sort beaucoup plus de mal que de bien; d'ailleurs, que les hommes ne pouvaient prévoir leur destinée: c'est ce qu'il fait entendre quelques vers plus bas.

A ſes ſuprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée,
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des lois.

« Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la Grace
» Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace:
» C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
» Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
» Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
» Ces momens précieux, dont Dieu ſeul eſt le maître.
» Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
» Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans!
» Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes,
» Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
» Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi 2,

Page 281 du Commentaire, Note 3.

2. « *Mais qu'ils ſont encor loin, &c.* » Il paraît, dit le Critique, que le livre des Deſtins était inexplicable, du moins à S. Louis: ce Saint y lit très-mal; car ce fut peu de tems après ce ſonge que Henri ſe convertit.

3. Encore un ſarcaſme! Le Poëte a eu raiſon de dire que ce tems était encore loin, puiſque ce Prince ne commença à ſe faire inſtruire qu'en 1592; ce ne fut que plus d'un an après qu'il ſe rendit; il ne reçut l'abſolution du Pape qu'à la fin de 1595.

Page 282, Note 2.

2. « *Retranches, ô mon Dieu! les jours de ce grand Roi* » C'eſt un Saint, dit-il, qui parle ainſi à Dieu en préſence du grand Henri! Toutes les bienſéances ſont choquées.

2. Où le Critique a-t-il vu que les bienſéances ſont choquées, quand on prie Dieu pour quelqu'un? il aurait mieux fait d'admirer la beauté de ce diſcours. Cette exclamation eſt magnifique.

» Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi ».

Mais dans ces vastes lieux, quelle foule s'empresse !
Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse. —
« Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
» Les portraits des humains qui doivent naître un jour ;
» Des siécles à venir ces vivantes images.
» Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
» Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
« Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
» Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
» L'abaissement des uns, des autres la puissance ;
» Les divers changemens attachés à leur sort ;
» Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.
» Approchons-nous ; le Ciel te permet de connaître
» Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.....
« Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils ;
» Il soutiendra long-tems la gloire de nos lys ;
» Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;
» Mais il n'égalera ni son fils ni son père. »
Henri, dans ce moment, voit sur des fleurs de lys
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne 1,

Page 283 du Commentaire, Note 2.

1. « *Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne* ». Mazarin, dit le Critique, ne tint pas les Français à la chaîne ; son gouvernement fut très-doux, très-modéré & très-juste ».

C'est un ministre bien doux, bien modéré, bien juste, qui pille la Nation ! Le Parlement a donc eu grand tort de mettre sa tête à prix.

Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine ;
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats ;
Il les prend pour des Rois. – « Vous ne vous trompez pas,
» Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
» Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.
» Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
» Juſqu'au trône élevés de l'ombre des Autels,
» Enfans de la fortune & de la politique,
» Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
« Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
» Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami ;
» L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
» L'autre, aux flots irrités oppoſant ſon courage ;
» Des Princes de mon ſang ennemis déclarés,
» Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés ;
» Enfin, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
» Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie [1].
» O toi ! moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,

Page 284 du Commentaire, Note 6.

1. « *Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie* ». Il dit qu'il n'eſt pas poſſible de concilier comment ils furent utiles à leurs Rois & cruels à la Patrie. S.-Louis, ajoute-t-il, pourrait bien parler ici en Machiavéliſte plutôt qu'en Roi Citoyen, qui doit avoir pour maxime, que l'utilité du Prince eſt inſéparable de celle de ſes Sujets.

R. Rien de plus facile à concilier que ces deux choſes ; il eſt certain que, Richelieu principalement, a été utile à ſon Prince, en diminuant le pouvoir & l'autorité des Grands ; & qu'il exerça des cruautés inouïes. D'après cela, S.-Louis, ſans être Machiavéliſte, mais prévoyant l'avenir, pouvait l'annoncer par ce diſcours.

» Toi, dans le second rang, le premier des humains 1,
» Colbert, c'eſt ſous tes pas que l'heureuſe abondance,
» Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
» Bienfaiteur de ce Peuple ardent à t'outrager,
» En le rendant heureux, tu ſauras t'en venger;
» Semblable à ce Héros, Confident de Dieu même,
» Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
» Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
» Eſt au pied de ce Roi qui les fait trembler tous?
» Quels honneurs, quels reſpects! jamais Roi dans la France
» N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéiſſance. —
» Je le vois comme vous, par la gloire animé,
» Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;
» Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
» Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
» De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
» Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort 2.

Page 285 du Commentaire, Note 1.

1. « *Toi, dans le ſecond rang, le premier des humains* ». Il trouve l'hyperbole trop forte : c'eſt, dit-il, tout ce qu'on pourrait dire de Sülly. D'ailleurs, le Poéte pouvait s'exprimer ainſi, mais non pas un Saint.

2. Ces paroles ne compromettent point la dignité du Saint; Colbert méritait bien cet éloge, qui eſt juſtifié par les vers ſuivans. Quel Miniſtre, en effet, pourrait-on mettre au-deſſus de lui?

Page 286, Note 1.

2. « *Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort* ». En vérité, dit-il, c'eſt donner une petite idée de la gloire d'un Prince pendant ſa vie, que de

2. La Beaumelle eſt bien poſſédé de la criticomanie; (ce terme forgé exprès pour lui, lui convient à merveille); car il n'obſerve ni les bienſéances, ni

» Siécle heureux de Louis I, siécle que la Nature,
» De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,

---

mettre cette gloire au-dessous de quelques paroles magnanimes, qu'il profère en mourant dans son lit : je doute qu'on puisse dire : cet homme est grand dans sa mort.

le respect dû aux Souverains. Il aurait dû se dispenser de faire cet article ; ce mot *admirable en sa vie* ne désigne que les belles actions de son régne, & *plus grand dans sa mort* fait voir qu'il est mort en Roi très-Chrétien. Rien de plus indécent que cette critique : « quelques paroles magnanimes qu'il profère en mourant dans son lit ».

Page 286 du Commentaire, Note 5.

1. « *Siécle heureux de Louis, &c.* ». La beauté du tableau que fait S.-Louis du siécle de Louis XIV, est si frappante, si bien rendue, qu'elle arrache à ce Critique des éloges malgré lui : mais comme il est décidé à trouver des défauts par-tout, il dit que cette tirade est fort belle, mais que les exclamations dont elle est remplie sentent plus le Poéte que le bienheureux. Un Saint, dit-il, parle plus gravement & avec moins d'emphase des choses humaines ; il doute que les esprits sévéres, & même ceux qui ne sont que délicats, approuvent l'enthousiasme avec lequel S.-Louis parle des Muses, célébre les Arts, la Musique & d'autres objets dont il doit connaître toute la frivolité. Comment, dit-il, avec une imagination si vive, M. de Voltaire parvient-il si rarement à se mettre à la place des personnages qu'il introduit sur la scéne ?

R. 1°. S.-Louis ne fait pas d'exclamation ; c'est Henri qui dit avec surprise, en voyant Louis XIV : « *Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux !* &c. ». Le Poéte a donc pu exprimer avec enthousiasme & dignité la surprise de Henri. 2°. Il n'est pas exact de dire que S.-Louis parle avec enthousiasme des Muses, célébre les beaux Arts & la Musique ; il met sous les yeux de Henri le tableau au vrai du siécle de Louis XIV ; il fait voir sa grandeur ; il montre ses défauts & les malheurs qui en ont été la suite, par ces vers : « *Je le vois éprouvant des fortunes diverses, &c.* ».

Ce Critique traite les beaux Arts & la Musique de frivolités : il paraît en effet qu'il n'a pas un goût bien décidé pour l'harmonie. Enfin, on a vu que S.-Louis a parlé à Henri de la Réligion avec la dignité qu'exige cette matiére ; il prend un autre ton pour les choses temporelles.

» C'eſt toi qui, dans la France, amènes les beaux arts ;
» Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
» Les Muſes à jamais y fixent leur empire ;
» La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
» Quels Sages raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
» Meſurent l'univers, & liſent dans les Cieux ;
» Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
» Sondent les profondeurs de la nature entière ?
» L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
» Et vers la vérité le doute les conduit.
» Et toi, fille du Ciel, toi, puiſſante harmonie,
» Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
» J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
» Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
» Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes ;
» Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
» Un Peuple de Héros va naître en ces climats :
» Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
» A travers mille feux, je vois Condé paraître,
» Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître ;
» Turenne, de Condé le généreux rival,
» Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
» Catinat réunit, par un rare aſſemblage,
» Les talens du Guerrier & les vertus du Sage.
» Vauban ..., ſur un rempart, un compas à la main,

Page 287 du Commentaire, Note 3.

1. « *Vauban . . . ris du bruit impuiſſant de cent foudres d'ai-*

2. Si Voltaire avait fait ces mauvais vers, la Beaumelle n'au-

» Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
» Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
» Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
» Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
» Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,
» Arbitre de la paix que la victoire amène,
» Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugène 1. —
» Quel eſt ce jeune Prince, en qui la majeſté 2
» Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
» D'un œil d'indifférence il regarde le trône...

---

rain ». Il prétend que ce tableau a trop de charge ; les canons, dit-il, ne font pas un bruit impuiſſant, & *rit* fait un peu ſourire ; on pourrait mettre : « *A peine entend le bruit de cent foudres d'airain* ».

rait pas manqué de dire : Vauban était donc ſourd. Au ſurplus, ſouvent les canons ſont impuiſſans, & il eſt rare qu'ils faſſent tout le mal qu'on en attend.

Page 288 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugène* ». Il trouve que le premier *digne* eſt de trop, & que le ſecond ne fait qu'affaiblir l'idée.

1. Ces deux mots ſont bien placés ; & le ſecond, loin d'affaiblir l'idée, comme il le dit, relève encore celle qu'on a d'Eugène.

2. « *Quel eſt ce jeune Prince, &c.* ». Il trouve une faute de langage dans ce vers, & qu'on ne dit pas *quel eſt cet homme aimable, en qui la douceur paraît ſur ſon viſage.* Mais, ajoute-t-il, on peut dire, ſi je ne me trompe :

« *Quel eſt ce jeune Prince, en qui la majeſté,*
» *Sur un front radieux, éclate avec fierté* » ?

2. On voit qu'il n'a fait cette note que pour étaler ſes deux vers, qui ne valent pas ceux de notre Poëte ; il fait l'apologie de ſa production : *radieux* lui paraît plus noble que *viſage aimable.* Oui ; mais, *non erat hic locus.* L'autre expreſſion convenait beaucoup mieux au Duc de Bourgogne dont il eſt queſtion, que votre *radieux* ; elle fait tableau, & repréſente ce Prince tel qu'il était.

» Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
» La mort autour de lui vole ſans s'arrêter ;
» Il tombe aux pieds du trône étant près d'y monter.
» O mon fils ! des Français vous voyez le plus juſte ;
» Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
» Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
» Cette fleur paſſagère, ouvrage de vos mains ?
» Hélas ! que n'eût point fait cette âme vertueuſe ?
» La France ſous ſon régne eût été trop heureuſe ;
» Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
» Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits ;
« Il eût aimé ſon Peuple. O jours remplis d'alarmes !
» O combien les Français vont répandre de larmes !
» Quand ſous la même tombe ils verront réunis
» Et l'époux & la femme, & la mère & le fils,
» Un faible rejetton ſort entre les ruines
» De cet arbre fécond coupé dans les racines.
» Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
» Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau ;
» De l'Etat ébranlé, douce & frêle eſpérance 1.

Page 190 du Commentaire, Note 3.

1. « *De l'Etat ébranlé, douce & frêle eſpérance* ». On pourrait dire que la mort du Duc de Bourgogne, de ſa femme & de ſon fils, ébranla le trône dont elle renverſa deux colonnes, mais elle n'ébranla point l'Etat, ſuivant lui ; & il dit qu'il faudrait dire *éploré*. Que M. de Voltaire, ajoute-t-il, ne. Le Critique n'a point entendu le ſens de ces mots : « *De l'Etat ébranlé*, &c. ». Le Poéte n'a point dit que ces morts euſſent ébranſé l'Etat ; mais il a dit que, lors de ces morts, l'Etat était ébranſé, & cela eſt vrai : on ſait en quelle ſituation était l'Etat ſur la fin du régne de Louis XIV.

L'étendard de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière,
De l'aigle des Germains briſait la tête altière. —
« O mon père ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ? —
» Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau ;
» Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
» Du puiſſant Charles-Quint la Race eſt retranchée.
» L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois :
» C'eſt un de nos neveux qui leur donne des lois.
» Philippe... A cet objet, Henri demeure en proie
» A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
» Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
» Craignez encor, craignez ce grand événement.
» Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître ;
» Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
» O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes fils !
» France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
» Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
» Allumer les flambeaux des diſcordes publiques » ? —
Il dit ; en ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermèrent ;
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'Aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le Palais du Soleil ;
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres ;
Les ſonges voltigeant fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur

Une force nouvelle, une divine ardeur;
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte:
Dieu rempliſſait ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des Peuples d'Iſraël
Eut, ſur le Mont Sina, conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds, couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient, de la part du Roi d'Espagne, au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri-le-Grand.

DES Etats dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri ; les Ligueurs pleins d'effroi [1],
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine ;
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Page 301 du Commentaire, Note z.

1. « *Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi* ». Vaine hyperbole du Panégyriste, dit-il. Qu'avait fait le Henri du Poème, pour rendre son nom une tête de Méduse ? Il venait d'être repoussé des fauxbourgs de Paris.

R. On a vu que Henri avait fait rompre l'Assemblée des Etats : il y eut une action très-vive, & il eut l'avantage, comme on le voit par les vers 288 & suivans, & 301 & suivans du sixième Chant. Est-ce là le cas de dire que le Poëte fait une hyperbole, & de faire allusion à la tête de Méduse ?

Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême [1],
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.
Le Peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au Conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux vengeurs de ſa querelle [2],
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe, & Saint-Paul, & Briſſac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats.
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures

Page 301 du Commentaire, Note 4.

1. « *Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême* ». Antithéſes peu convenables, dit-il. Lorſque Mayenne fut nommé Lieutenant de l'Etat, la Ligue avait un Roi, Charles X, Cardinal de Bourbon.

2. Le Poëte ne dit pas que la Ligue n'avait pas élu un Roi; au contraire, & on le voit par les vers que l'on vient de citer; il dit que le Roi était ſans diadême, parce qu'il n'était pas reconnu: ainſi cette antithéſe eſt bonne.

Page 302, Note 3.

2. « *Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de ſa querelle* ». Il trouve que l'épithéte *orgueilleux* ne s'accommode pas avec la qualité humiliante attribuée à ces Chefs, de n'être que les vengeurs de la querelle de Mayenne, & qu'il s'agit de la querelle de la Religion, pour laquelle ſeule ces Grands étaient armés.

2. 1°. Il eſt certain que la Religion était le prétexte apparent dont ſe ſervait Mayenne; mais ſon vrai but était de s'emparer du trône; c'était donc une affaire qui lui était perſonnelle. 2°. L'ambition ſeule déterminait ces Chefs à ſuivre le parti de Mayenne, dans l'eſpérance d'avoir ſes faveurs, s'il réuſſiſſait.

Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger,
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger 1.
Telle au haut de l'Olympe 2, aux Champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers & menaçant les Cieux,
Ivres du fol espoir de détrôner les Dieux.
La Discorde à l'instant, entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir 3 ;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles,

Page 304 du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger* ». Plus haut, dit-il, c'étaient eux-mêmes qu'ils voulaient venger ; ici, ils jurent de venger Mayenne.

R. Le Critique n'accuse pas juste, puisque plus haut, comme on vient de le voir, le Poète dit : *Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle.* C'était donc Mayenne qu'ils voulaient venger.

2. « *Telle au haut de l'Olympe, &c.* ». Quel rapport, dit-il, je vous prie, entre l'humble serment que ces Guerriers viennent de prêter à Mayenne, & l'audacieuse entreprise des Géants ?

R. Le rapport qu'il y a entre ce serment & l'entreprise des Géants, c'est que l'un & l'autre n'aboutissent à rien : c'est ce qu'a voulu dire le Poète.

Page 304, Note 1.

3. « *Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir* ». Le Critique prétend que la Discorde quitte son rôle principal pour faire, sans nécessité, celui de Messagère ; & dit qu'au lieu d'annoncer ce secours, elle aurait dû le procurer.

R. La Discorde ne fait point ici le rôle de Messagère ; c'est elle qui a procuré ce secours, & elle l'annonce : cela ne peut s'entendre autrement.

Il court, il voit de loin les lances Espagnoles 13 --
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France. --
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le Peuple au-devant court en foule avec joie 15

Page 304 du Commentaire, Note 2.

2. « *Il court, il voit de loin les lances Espagnoles* ». Il dit que, pour rendre ceci vraisemblable, il faudrait faire monter d'Aumale sur quelque tour, d'où la vue pût s'étendre au loin.

R. Il était fort inutile que le Poëte fît faire à d'Aumale les apprêts ridicules de monter sur quelque tour ; l'expression dont il se sert est claire.

Page 305, Note 5.

2. « *Tout le Peuple au-devant court en foule avec joie* ». Comment, dit-il, le Peuple d'une ville bloquée peut-il courir au-devant d'un secours ? On répondra que le blocus était levé : le Poëte devait le dire : était ce une circonstance à supprimer ? On croit que Henri est encore devant Paris, & tout-à-coup on le voit à seize lieues de là, sans savoir quand, ni comment, ni pourquoi il y est allé. Est ce là le compte que le Poëte doit me

R. On voit ici que le Critique donne des leçons au Poëte, & même à Henri : au Poëte, en ce qu'il ne s'est pas étendu sur la levée du blocus de Paris. Il est fâcheux que le Poëte n'ait pas, à ce sujet contenté sa curiosité ; mais on lui répondra que, comme le Poëme est fondé sur une Histoire connue, dont il a conservé la vérité dans les événemens principaux, les autres ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la marche du Poëme ;

Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie 1 ;
C'était le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné 2,

---

rendre des actions de ſon Héros ? Il fallait que Henri marchât aux Eſpagnols, que Mayenne le ſuivît, que Henri, environné d'ennemis, ne pût empêcher leur jonction, mais qu'il les battît, & que cependant Paris fût ravitaillé.

qu'il a évité le défaut de Lucain, qui a fait une gazette ampoulée. Il a, dit-il, pour garant ces vers de Boileau :

« *Loin ces eſprits craintifs, dont l'eſprit phlegmatique*
» *Garde dans ſes fureurs un ordre didactique ;*
» *Pour prendre Dôle, il faut que l'Iſle ſoit rendu...*
» *Et que leur vers exact, ainſi que Mézeray,*
» *Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray* ».

Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ne ſe ſoit pas étendu ſur la levée du blocus ; il a dit ce qui était néceſſaire en annonçant le départ de Henri par ces vers 65 & ſuivans de ce Chant : « *Henri, loin des remparts, &c.* ». Voilà le compte que devait rendre le Poéte des actions de ſon Héros, qui ne fut pas au-devant des Eſpagnols. En cela il a ſuivi l'Hiſtoire. Il eſt fâcheux que Henri n'ait pas eu une idée auſſi heureuſe que celle de Critique ; mais il en fut bien dédommagé par le gain de la bataille d'Ivry.

Page 306 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie* ». D'Egmont, dit-il, était-il un Chef que l'Eſpagne donnât à la Ligue ? Que devient la grandeur de Mayenne ? Cela n'eſt vrai ni dans l'Hiſtoire, ni dans le Poème ; ce Chef eſt un paſſe-volant qui vient ſe faire tuer à Ivry.

R. D'Egmont commandait les troupes Eſpagnoles ; il était donc un Chef. A l'égard du mot *paſſe-volant*, il eſt bien déplacé ; d'Egmont était téméraire, impatient, le Poéte le dit, vers 131 de ce Chant.

2. « *C'était le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné* ». Il dit que c'eſt le vieux Annibal qu'on pourrait appeller un Guerrier obſtiné.

R. Quel rapport & pourquoi citer Annibal ? L'hiſtoire ne dépeint d'Egmont comme un homme entêté qui s'oppoſait à tout vent aux réſolutions de Mayenne. Suivant Mézerai, c'était un Fanfaron qui, voyant l'irréſo-

Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie.
Son père, qu'aveugla l'amour de la Patrie 1,
Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs Rois.
Le fils, Courtisan lâche & Guerrier téméraire,
Baisa long-tems la main qui fit mourir son père,
Servit, par politique, aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire, au secours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace 2.

---

tion de Mayenne pour suivre Henri, se vanta qu'il l'attaquerait & le déferait avec ses troupes seules.

Page 306 du Commentaire, Note 3.

1. « *Son père, qu'aveugla l'amour de la Patrie* ». Il dit qu'il est de la décence de l'Historien, & même du Poéte, de parler toujours avec respect des vertus patriotiques, & que le mot *aveugla* le choque ; il faudrait, dit-il, y substituer l'un de ceux-ci : *entraîna, emporta, ébranla, enflamma.*

R. Le mot *aveugla* est le vrai mot ; il est d'autant meilleur, qu'il excuse en quelque façon la faute du père de d'Egmont.

Page 308, Note 1.

1. « *Le téméraire orgueil accompagnait leur trace* ». A quoi bon, dit-il, avilir les ennemis du Héros ? Il veut qu'on dise *suivre*, & non *accompagner* les traces. Il ajoute : nous verrons bientôt Mayenne abattu sans

R. 1°. Il n'y a rien dans ces vers qui avilisse ces deux Guerriers ; il peint leur caractère & celui de leur suite : c'est cette suite fastueuse que le Poéte entend par *le téméraire orgueil accompagnait leur trace.*

Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace ;
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'Etat !
Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée 1,
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes Ligueurs 2,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.
Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la Nature.
La guerre avait long-tems reſpecté les tréſors,
Dont Flore & les Zéphirs embelliſſaient ſes bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles :
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des Soldats braver l'avidité ;
Et ſous leurs toîts de chaume, à l'abri des alarmes,

ſujet, comme il eſt audacieux ſans raiſon.

2°. Il n'y a jamais de raiſon d'être audacieux : ainſi on ne doit pas dire que Mayenne eſt audacieux ſans raiſon, & que bientôt il ſera abattu ſans ſujet. Le Critique avait envie de faire une antithéſe, car il n'eſt pas poſſible qu'il ait ſérieuſement trouvé ces deux mots, *audacieux* & *abattu*, déplacés. En effet, c'eſt après que le Poéte a repréſenté, avec beaucoup d'éclat, les diſpoſitions des troupes des Officiers Français, & de celles d'Eſſex, qu'il dit, vers 119 de ce Chant : « *Mayenne en ce moment, inquiet, abattu* ».

Page 309 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1 & 2. « *Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée,* » *Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes Ligueurs* ».

R. Cela s'entend de ſoi-même. Mayenne & les Ligueurs le pourſuivirent.

Pourquoi, dit-il, & comment l'attirait-il ? C'eſt ce qu'il fallait expliquer.

N'entendaient

N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation par-tout marche avant eux [1].
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix.
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime ;
Et dans ce jour affreux, il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & respire la guerre.

Page 310 du Commentaire, Note 4.

1. « *La désolation par-tous marche avant eux* ». Il trouve ce vers mauvais. D'ailleurs, dit-il, rien ne caractérise les guerres civiles, plus atroces que les guerres de politique ; elles veulent d'autres couleurs : ce sont des guerres de haine ; des frères se battent contre des frères, le père contre le fils. Qu'il me soit permis de placer ici une remarque, dit-il, que je crains d'oublier : c'est que M. de Voltaire pouvait rendre la Ligue exécrable en faisant exécuter ce qui, selon Sully, fut proposé dans un Conseil, où on délibéra de faire exhumer les cadavres, pour exposer aux corbeaux ceux des Royalistes. Quel tableau ! s'écrie-t-il, & quel pathétique !

2. Ce que propose le Critique aurait fait horreur. Le Poëte avait le goût trop délicat pour exposer aux yeux un aussi exécrable tableau.

On voyait près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers,
D'Aumont qui sous cinq Rois avait porté les armes,
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes,
Et son fils, jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis... Mais alors il était vertueux 1;
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste & que la Ligue estime;
Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon 2
Mérita dans Sédan la puissance & le nom;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée 3.
Essex, avec éclat, paraît au milieu d'eux,

Page 312 du Commentaire, Note 4.

1. « *Qui depuis... Mais alors il était vertueux* ». Il dit que Racine supprime le *mais*. Il le cite : « *Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus* ». Est-ce là, dit-il, imiter ou copier?

R. Il n'y a que la Beaumelle qui puisse faire un crime d'imiter un bon Auteur.

Page 313, Notes 2 & 4.

2. « *Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon* » *Mérita dans Sédan la puissance & le nom* ». Il semble au Critique que *dans Sédan* soit une cheville.

R. Sédan est d'autant moins cheville, qu'il fait voir que cette maison possédait cette Souveraineté.

3. « *Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée* ». Il lui semble que le Poëte dise que le même homme a élevé & détruit cette puissance, & qu'il n'est pas vrai qu'elle fut aussitôt détruite qu'élevée, ayant duré deux-cent-cinquante ans.

R. Le Poëte n'a point dit que ce fut Richelieu qui ait élevé cette Souveraineté; mais il dit qu'il la détruisit peu de tems après son élection.

Tel que, dans nos jardins, un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère :
Son caſque étincelait des feux les plus brillans,
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans ;
Dons chers & précieux dont ſa chère Maîtreſſe
Honora ſon courage ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois
L'amour de votre Reine & le ſoutien des Rois.
Plus loin, ſont la Trimouille & Clermont & Feuquières,
Le malheureux de Neſle & l'heureux Leſdiguières ;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le ſignal ;
Et, rangés près du Roi, liſaient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu :
Soit que, de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'âme en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce Héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe ;
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux Soldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer ſa valeur,

TAYLOR INST. OXFORD

De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur :
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein 1, vole & bondit ſur l'herbe.
Tel paraiſſait Egmont; une noble fureur
Eclate dans ſes yeux & brille dans ſon cœur;
Il s'entretient déjà de ſa prochaine gloire 2;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire 3 :
Hélas! il ne ſait point que ſon fatal orgueil 4

Page 316 du Commentaire, Note 7.

1. « *Impatient du frein, &c.* ». Je crains, dit-il, que cette expreſſion ne ſoit pas heureuſement haſardée. *Impatient* ſignifie ici comme en latin, *qui ne peut ſouffrir*, & dans notre langue, *qui deſire ardemment*.

Page 317, Notes 1, 2 & 3.

2, 3 & 4. « *Il s'entretient déjà de ſa prochaine gloire;*
» *Il croit que ſon deſtin commande à la victoire :*
Hélas! il ne ſait point que ſon fatal orgueil ».

1°. Dit le Critique, avec qui s'entretient-il? Avec lui-même? 2°. Pourquoi croit-il que ſon deſtin commande à la victoire? 3°. Il trouve cet *hélas* froid. Le Poéte, ajoute-t-il, prend-il un tendre intérêt à d'Egmont? Il faît, dans l'Epopée, l'office du chœur dans la Tragédie ancienne. 4°. Comment ſaurait-il que ſon fatal orgueil lui prépare la mort?

1. Ce mot eſt mis ici dans ſa vraie acception.

2. D'Egmont eſt préſomptueux, ardent, impatient; il n'eſt pas étonnant qu'avec ces qualités, il préſume avantageuſement de lui, & qu'il eſpère de réuſſir. C'eſt de ces idées flatteuſes qu'il s'entretient; cela n'a rien d'extraordinaire. Le mot *hélas* n'eſt point froid; au contraire, il préſente à l'idée la mort prochaine de d'Egmont; & le Poéte, ſans prendre un tendre intérêt à ſa mort, peut le plaindre.

Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et, s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence [1] :
« Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi ;
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête :
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur ».
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.

Page 318 *du Commentaire, Note* 1.

1. « *Et, s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence* ». Il dit qu'on n'est guères enflammé par la présence d'un homme qui ne s'absente jamais. Dira-t-on de César, vivant depuis dix ans dans son camp, que sa présence enflamme son armée ? Non ; mais on le dira d'un Sultan accoutumé à se battre par procureur, qui se met enfin à la tête de son armée.

2. Il était bien inutile de parler de César & du Sultan, pour savoir si la présence du Roi donne du courage & de l'ardeur aux Soldats & aux Officiers. La présence d'un Prince tel que Henri ne pouvait qu'exciter l'émulation de son armée. C'est ce qu'a dit le Poëte.

Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas :
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage [1],
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de ce sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts, de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme & ferme :
Il veille autour de lui tel qu'un puissant Génie,

Page 320 du Commentaire, Note 1.

1. « *On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage, &c.* ». Sur ces mots *on se mêle, on combat ;* il dit : je m'en étais bien douté ; ensuite il trouve cette énumération fatiguante & vague ; & pour appuyer sa critique, il cite ce passage : *Currat sententia nec se Impediat verbis lassas onerantibus aures.*

2. La mauvaise plaisanterie de la Critique ne mérite pas de réponse. Pour le surplus, l'application qu'il fait de cette maxime est ici déplacée ; les sentences doivent être courtes ; mais il n'en est pas de même de la description d'un combat, & le Poëte a fait ici le tableau au vrai des différens mouvemens qui se passent dans le cœur des combattans.

Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tels que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces puissances des Cieux, ces êtres impossibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux Chefs des Légions il les porte soudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au son de sa voix sa rage obéissante,
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains,
De se souiller du sang des malheureux humains.

Page 324 du Commentaire, Note 4.

1. Voilà, dit le Critique, de très-beaux vers, & un caractère dont le modèle n'est nulle part; mais M. de Voltaire a fait d'Aide-de-Camp plus grand que le Général. Qui n'aimerait mieux être Mornay que Henri? L'un est un brave Guerrier, l'autre est une Intelligence céleste. C'est faire éclipser le Héros par le Confident, & violer les loix de l'Art.

2. Il faut avoir bien envie de critiquer, pour faire une telle remarque. Le Poëte donne, dans son Poëme, tout l'éloge qui est dû à la grandeur d'âme, la bonté, la valeur de son Héros; cela empêche-t-il qu'il fasse de Mornay le portrait tel qu'il était? Il ne dégrade pas pour cela le Héros, & le mérite de ce Prince est relevé par l'attachement d'un tel sujet.

De ſon Roi ſeulement ſon âme eſt occupée ;
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée ;
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Répand malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul Guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans ;
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans,
Qui, dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours, il ſortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, ſa jeune épouſe en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue & ce combat mortel,
Arma ſon tendre Amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante [1],
Et couvrit en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace & ſi cher à ſes yeux [2].

Page 326 du Commentaire, Notes 1 & 2.

1 & 2. « *Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante . . .* » *Ce front ſi plein de grace & ſi cher à ſes yeux* ».

. Eſt-il étonnant qu'une jeune femme qui va quitter un mari qu'elle chérit tendrement, ne s'en ſépare pas un inſtant juſ-

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme & de poussière,
A travers les blessés, les morts & les mourans :
De leurs coursiers fougueux tous deux percent les flancs ;
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée :
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent sur les vents ;
De leur mêlange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée, & les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le Démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante étaient à ses côtés :
Malheureux ! suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;

1°. Il dit qu'un Critique blâme le Poëte d'avoir attribué à la femme de d'Ailly les fonctions d'Ecuyer, & d'avoir donné à la cuirasse une épithète ridicule à force d'être vraie ; il trouve, à la vérité, cela bien sévère. 2°. Il n'ose pas critiquer ce second vers ; mais il dit que bien des gens y trouvent bien des défauts. qu'au moment de son départ ? Le Poëte a bien rendu en cela la nature. A l'égard du second vers, il n'y a que des gens dépourvus de goût qui y puissent trouver des défauts.

Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage ;
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas.
Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats 1 ;
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle ;
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance 2.
Enfin, le vieux d'Ailly, par un coup malheureux 3,

Page 328 du Commentaire, Note 8.

1. « *Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats* ». Apparemment, dit-il, l'Auteur n'a jamais vu d'antique armure de toutes pièces, il n'aurait pas dit que le cimeterre fait voler le fer en éclats.

R. C'eſt épiloguer fort bien peu de choſe ; ce vers n'eſt pas ſuſceptible d'une telle remarque. Au ſurplus, anciennement les cottes-d'armes pouvaient voler en éclats, puiſqu'elles étaient formées de petits chaînons. La Beaumelle prétend-il avoir ſur cela plus de connaiſſance que notre Poëte ? Il convient que ce morceau paſſe pour un des mieux écrits de la Henriade ; il y a cependant peu de vers ſur leſquels ne tombe ſa critique.

Page 328, Notes 1 & 2.

2 & 3. « *Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,*
» *Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance* ».
Je doute, dit-il, que *reſpectait* ſoit le vrai mot ; le reſpect les aurait déſarmés : on peut égorger ce qu'on admire, mais non ce qu'on reſpecte ; le reſpect eſt incompatible avec tant d'acharnement. Il trouve auſſi que le mot *malheureux* eſt proſaïque.

R. Le critique n'a pas ſenti la nobleſſe de cette penſée. On ne peut mieux exprimer les mouvemens ſecrets qu'inſpirent la Nature & le ſang. Si ce Critique en avait été bien pénétré, il n'aurait pas fait cette note. Ses termes ſont bas : on égorge, dit-il, ce qu'on admire. Quel propos ! on n'égorge perſonne à l'armée, on ſe bat pour la défenſe de ſon Prince ; c'eſt ce qu'on voit dans

Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière 1.
D'Ailly voit ſon viſage : ô déſeſpoir ! ô cris 2 !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes :
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire ;
Et, ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le Soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

---

les deux perſonnages dont il eſt ici queſtion. La valeur, le devoir l'emportent ſur tout autre ſentiment. Le mot *malheureux*, qu'il trouve proſaïque, eſt le mot propre.

Page 329 du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.* » *Auprès de lui*, dit-il, n'eſt-il pas ſuperflu ? Et quand il ne le ſerait pas, ne ſaudrait-il pas mettre *près de lui* ?

» Il n'y a rien de ſuperflu ici que ces deux remarques.

2. « *D'Ailly voit ſon viſage : ô déſeſpoir ! ô cris* » ! La première de ces exclamations eſt reçue, dit-il ; mais la ſeconde doit-elle l'être ?

Du Héros expirant, la jeune & tendre amante 1,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue 2,
Le voile de la mort se répand sur sa vue 3: —
Est-ce toi, cher amant?— Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus:
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore,
Par ses derniers baisers, la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable 4,

Page 330 du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Du Héros expirant, la jeune & tendre amante* ». Il faudrait, dit-il, *expiré*. M. de Voltaire aurait pu le hasarder après Racine. Il faut étendre la langue française, & non la restreindre.

1. Quelle plus grande étendue aurait donc donné à la langue française le mot *expiré*, qu'il voudrait substituer? c'est ce qu'il aurait de la peine à prouver: on peut mettre cette remarque au nombre d'une infinité d'autres qu'il a faites sans raison.

2. « *Elle voit... elle voit son époux* ». Il dit que cette répétition n'est pas agréable; il aimerait mieux *le corps de son époux*.

2. Autre mauvaise critique. Cette répétition donne plus de force, fait image.

3. « *Le voile de la mort se répand sur sa vue* ». Il prétend que le voile s'étend & ne se répand pas.

3. On étend un voile, à la bonne heure; mais ce n'est pas là ce qu'a dit le Poëte; il donne, pour ainsi dire, de l'action à ce voile, & il s'est très-bien exprimé, en disant qu'il se répand sur sa vue.

Page 331, Note 2.

4. « *Père, époux malheureux* », 2. *Déplorable*, au contraire,

Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais, qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage,
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux:
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous?
Vous, fuir! vous Compagnons de Mayenne & de Guise;
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise!
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient envain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent.
Il voit à ses côtes Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;

---

famille déplorable ». Il prétend que *déplorable* ne se disant que des choses & non des personnes, ce mot n'est pas convenable.

se disant des choses comme des personnes, ce mot est bon ici. Racine a dit: *Vous voyez devant vous un Prince déplorable.*

Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſière ;
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr ....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir ;
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger 1
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître ſévère 2,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,

Page 334 *du Commentaire, Notes* 2 *&* 3.

1. « *Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger* ». Il prétend qu'il eſt impoſſible que dans une mêlée, Henri ait appris, comme par un Courier, le danger de Biron. Je mettrais, dit-il : *L'œil perçant de Bourbon découvre le danger.*

R. On a vu, page 335 de ce Commentaire, vers 165 & 246 du ſixième Chant, qu'il demande comment il eſt poſſible que Bourbon conduiſe d'un coup-d'œil les mouvemens d'une armée : ici, il lui donne un œil aſſez perçant pour découvrir le danger où était Biron ; c'eſt une vraie contradiction. S'il convient que Henri a l'œil perçant, le Poéte a eu raiſon. D'ailleurs, dans toute bataille, le Général apprend ſans ceſſe ce qui ſe paſſe, ſoit par des Aides-de-Camp, ſoit par des Ordonnances qui ſont fonction de Couriers.

2. « *Il l'aimait, non en Roi, non en Maître ſévère* » Cela eſt fort lent, dit-il : au-lieu de me dire avec préciſion comment Henri aimait Biron, montrez-moi Henri lui donnant des preuves d'amitié. Parmi quatre vers, j'en trouve un bon ; mais ce n'eſt pas un bon vers qu'il me faut ; j'attends avec impatience un fait où ſe peigne le ſentiment.

R. Encore une contradiction. Il trouve le ſtile trop lent & trop précis ; il veut que Henri donne à Biron des preuves d'amitié. S'il avait lu les vers qui ſuivent immédiatement, il les aurait trouvées ces preuves. *Il court le ſecourir ;* voila comment Henri lui prouve ſon amitié. Il faut avouer que ce Critique eſt bien difficile de ne voir qu'un bon vers dans les quatre ci-deſſus : *Le généreux Bourbon, &c.*

Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil,
Croit le sang d'un Sujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri, de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes âmes 1 3
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide,
Rend son bras plus puissant & son vol plus rapide.
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort 2,

Page 335 *du Commentaire, Notes* 2 *&* 3.

1. « *Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes âmes* ». Encore une digression, dit-il. Eh ! ne voyez-vous pas que, après avoir ému mon cœur pour Biron, je dois regarder tout le tems que vous employez pour le faire secourir, comme un tems que vous donnez à l'ennemi pour l'achever. Vos vers sont beaux, mais d'une beauté déplacée. Vida l'a dit : *Omnia sponte sua veniunt, laxeasque vagandi dulcis amor.*

R. C'est vraiment un phénomène d'émouvoir un cœur tel que celui de la Beaumelle ; il est vrai que cette émotion cesse promptement en lui pour s'occuper d'autres objets ; il paraît si peu sensible aux sentimens qu'inspire l'amitié, qu'il fait entrevoir que Henri perd son tems auprès de Biron. Il aurait dû apparemment le laisser expirer tranquillement sans secours, pour combattre les ennemis. Il trouve que ces vers sont beaux, mais que cette digression est déplacée. Une digression n'est pas déplacée, quand elle n'est pas étrangère au sujet dont il est question ; & c'est avec raison qu'on peut dire, (pour se servir d'une partie du passage cité) : *Sponte sua venit.*

2. « *Biron, qu'environnaient les ombres de la mort, » A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort* ».

Il trouve que ces deux vers sont inutiles ; car en quoi, dit-il, consiste le dernier effort de Biron ? A rappeller à l'aspect du Roi les restes de sa vie ? Mais en ce moment, qu'importe que Biron s'ouvre ou ne s'ouvre pas les yeux ?

R. Ces vers expriment parfaitement la reconnaissance de Biron des bontés de son Roi ; & s'il y a quelque chose d'inutile ici, c'est la note du Critique.

A l'aſpect de ſon Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces Soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas :
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle,
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embrâſe les Ligueurs ;
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité ;
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, ſur lui ſeul il s'élance.
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats 1,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux 2,

Page 337 du Commentaire, Note 5.

1. « *Ces animaux hardis, nourris pour les combats* ». Il dit que *nourris pour les combats* convient aux chevaux, & que chez les Anciens, le cheval était le type du courage militaire.

R. Cela n'empêche pas que les chiens de chaſſe dont parle le Poéte, ne ſoient des animaux élevés pour combattre les bêtes fauves dont il eſt ici queſtion.

Page 338, Note 1.

2. « *Ignorant le danger ; aveugles, furieux,*

R. Voilà trois remarques qui prouvent que le Critique a

Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous abandonné du sort 1,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des Cieux, dans ce danger terrible,
Donne, au Héros qu'il aime, une force invincible ;
Il est comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage 2,
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage 3 ?

» *Le cor excite au loin leur instinct belliqueux* ».
De ces deux vers, dit il, l'un déplaît à l'oreille par l'insuffisance de la rime ; l'autre, à l'imagination par l'excès d'épithètes, sans compter un défaut de construction, & que *excite au loin* est une expression impropre.

Le surplus de sa note au sujet de la rime & de la construction ne mérite pas d'être relevé.

Page 338 *du Commentaire, Note* 2.

1. « *Il est seul contre tous abandonné du sort* ». Qu'est-ce que *abandonné du sort* ? Ce n'est pas être abandonné de la Providence, puisqu'outre le vice de cette expression, S.-Louis donne au Héros une force invincible. Le Poéte a donc été subjugué par la rime.

R. Cette expression n'est point vicieuse ; il est certain qu'on dit *le sort des combats* ; le Poéte a donc pu employer ce mot, sans être subjugué par la rime : les deux vers suivans le justifient, puisque S.-Louis, dans ce danger terrible, vient à son secours.

Page 339, *Notes* 3 *&* 4.

2 & 3. *Qui pourrait exprimer le sang & le carnage*
» *Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage* » ?
Il doute que cette expression soit pas senti la force de ces épithètes, qui expriment les différentes qualités de ces animaux, qualités nécessaires pour le service qu'on en exige.

R. On ne daigne pas répondre à ces deux notes ; on n'en fait mention que pour faire voir jusqu'à quel point ce Critique pousse le ridicule.

O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des Rois 1 !
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle ;
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux d'Egmont s'offrit à ſon courroux 2.
Long-tems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage :

---

françaiſe : on ne peut, dit-il, exprimer le ſang qu'avec une éponge. *Vit couvrir ſon viſage*, j'aimerais mieux *vit fumer*.

Page 339 du Commentaire, Note 5.

1. « *O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des Rois ! » Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix* ».

Il s'étend beaucoup ſur cette invocation des mânes de Henri ; il demande ſi on leur a jamais attribué le don d'éclairer l'eſprit ; il feint de ne pas entendre que le Poëte parle de Henri. Quel eſt, dit-il, ce plus vaillant des Rois ? C'eſt apparemment Henri IV ; ſes bleſſures ſe r'ouvrent donc, & le héros du Poëte en eſt le Dieu ; & en ſuppoſant que le Poëte pût invoquer ces mânes pour lui inſpirer ce qu'il a à dire, pourquoi a-t-il attendu au huitième Chant ? Pourquoi les appelle-t-il ſanglans ? Eſt-il ici queſtion de l'aſſaſſinat de Henri ? C'eſt une faute groſſière.

R. L'invocation des mânes de Henri n'a rien de répréhenſible, elle eſt bien placée, elle intéreſſe. Quoiqu'il ne ſoit pas queſtion de l'aſſaſſinat de ce Prince, l'épithète de *ſanglans* eſt bonne, elle rappelle à l'idée ce trait. A l'égard de *ſes bleſſures ſe r'ouvrent donc*, c'eſt une plate critique. Enfin, quoique le Poëte ait, au commencement de ſon Poëme, invoqué la vérité, il a pu faire ici cette invocation, & ce n'eſt point une faute.

Page 340, Note 3.

2. « *Quand le fougueux d'Egmont s'offrit à ſon courroux* ». Avant de repréſenter d'Egmont, il prétend qu'il fallait dire ce qu'était devenu d'Aumale, c'était un ennemi conſidérable, il ne fallait laiſſer rien à deſirer ſur ſon compte.

R. Le Poëte en rend compte au 4ie vers de ce Chant. Si le Critique l'avait lu avec attention, il n'aurait pas fait cette mauvaiſe note.

Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil. —
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire.
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire 1. —
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air 2,
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le Soldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre 3.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,

Page 340 du Commentaire, Note 1.

1. « *Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire* ». Il demande ce que cela veut dire : un ſeul des deux, dit-il, peut fixer la victoire, mais non les deux en même tems. On pourrait mettre, ajoute-t-il : *C'eſt de nous que dépend la victoire.*

R. Mais ſi vous dites qu'on peut mettre : *C'eſt de nous que dépend la victoire*, on peut dire qu'ils peuvent la fixer.

Page 341, Notes 2, 3 & 4.

2. « *Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair, » Meſſager des Deſtins, fend les plaines de l'air* ». Il demande quelle eſt la Théologie de l'Auteur, elle lui paraît mixte, elle eſt Payenne dans ce ſecond vers, & Chrétienne dans le ſuivant : *L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre.* Ce qu'il y a de ſingulier, ajoute-t-il, c'eſt que dans l'un elle attribue aux deſtins les éclairs, & dans l'autre, à Dieu, le tonnerre.

R. Il n'eſt nullement ici queſtion de Théologie ; le Poëte peut employer dans un Poëme, même Chrétien, le mot de *deſtin* ; cela eſt toujours relatif à l'arbitre des combats du vers ſuivant.

3. « *Le Soldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre* ». Il dit que le Poëte enfante ce prodige en pure perte, qu'il faut du merveilleux dans l'Epopée, mais un merveilleux qui produiſe quelque effet.

R. Il n'y a rien ici de merveilleux ; au contraire, rien de plus naturel que cette expreſſion, qui ne ſignifie autre choſe qu'un effet violent du tonnerre.

Qu'ils défendent ſa cauſe 1, & combattent pour lui;
Que la Nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire 2.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc 3;
Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang 4.
Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble 5,
Ainſi que le danger ſon audace redouble 6:

Page 341 du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Qu'ils défendent ſa cauſe*, *&c.* ». La querelle de la Ligue, dit-il, était-elle la cauſe de ce Général Flamand? Le mot eſt fort impropre.

R. D'Egmont, quoique Flamand, défend la cauſe de la Ligue; cette cauſe était comme la ſienne: d'après cela, le mot, loin d'être impropre, eſt le vrai mot.

2. « *Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire* ». Cette fanfaronade de d'Egmont, dit-il, ſuffit-elle pour juſtifier le prodige? Le Poëte ne pouvait-il pas montrer la vaine confiance de ce Guerrier, ſans mettre en action les élémens?

R. Le Poëte, par ces vers & ceux qui les précèdent, a entendu montrer que d'Egmont préſumait avantageuſement de ſon courage, & ſe flattait de la protection du Ciel. On ne peut traiter cela de fanfaronade.

Page 342 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

3, 4, 5, 6. « *D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;*
» *Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang.*
» *Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble,*
» *Ainſi que le danger, ſon audace redouble* ».

Il fait ici quatre remarques. 1°. Il fallait le pronom *il* au lieu du mot *d'Egmont*, qui eſt quatre vers plus bas 2°. *Verſé ſon ſang*, quelle langue avons-nous, dit-il? 3°. Ce *qu'il a bleſſé* ſerait ſuperflu, quand le vers ne ſerait pas proſaïque. 4°. *Ainſi que le danger*, & dans le vers précédent, il y a *péril*.

R. 1°. Il ne fallait pas le pronom *il*; le mot de *d'Egmont* n'eſt pas quatre vers plus bas. 2°. Ne dit-on pas *verſer le ſang ennemi*, *verſer le ſang innocent*? 3°. Ce troiſième vers n'a rien de proſaïque; il peint au contraire le courage & l'intrépidité de Henri. 4°. Enfin, le mot *danger* n'eſt point une répétition après *péril*.

Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur 1.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite 2;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite.
D'Egmont, d'un coup plus sûr, est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein;
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière 3,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière 4,

Page 342 du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Trouvé des ennemis dignes de sa valeur* ». Il prétend, 1°. qu'il faudrait dire *un ennemi*; 2°. que le Poéte a oublié qu'il a peint d'Egmont comme un Guerrier assez méprisable.

R. La première note ne mérite pas de réponse. Pour la seconde, on peut dire au Critique que c'est lui qui a oublié que le Poéte, pages 316 & 317 du Commentaire, vers 129 jusqu'au 145 de ce Chant, a annoncé d'Egmont comme un jeune Guerrier plein de feu, impatient d'exercer sa valeur, mais se fiant trop sur son courage. Ce n'est pas là un fanfaron.

2. « *Loin de le retarder, sa blessure l'irrite* ». Il doute que *retarder* soit français dans cette acception, & il voudrait qu'il y eût *il* au-lieu de *Bourbon*.

R. Ce mot est ici bien placé, il fait antithèse avec la fin du vers.

Page 343, Notes 1 & 2.

3 & 4. « *Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,*
» *Sa mort anéantit votre vertu guerrière* ».
Il condamne le mot de *troupe*, ensuite il dit, pourquoi *jadis*?

R. Il ne dit pas pourquoi le mot *troupe* lui déplaît, il aurait peut-être été fort embarrassé d'en dire la raison: il demande pourquoi *jadis*? C'est que jusques-là les Espagnols avaient soutenu le ton

Pour la première fois, vous connûtes la peur 1.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée:
Les Chefs ſont effrayés, les Soldats éperdus 2;

Ce n'eſt que depuis la bataille de Rocroi que l'Infanterie Eſpagnole a perdu ſa réputation: enfin, comment la mort d'un particulier Flamand peut-elle anéantir la valeur de la Nation Eſpagnole?

de fierté qui leur était propre, & qu'on voit bien par les vers ſuivans, qu'ils en étaient bien déchus depuis la mort de d'Egmont, que le Critique appelle un particulier Flamand. Il y a de l'indécence à traiter ainſi le Général des troupes Eſpagnoles.

Page 343 *du Commentaire, Notes* 3 *&* 6.

1. « *Pour la première fois, vous connûtes la peur* ». Il prétend que cette penſée n'eſt pas plus vraie que celle des vers précédens, & qu'on pourrait mettre:

« *Superbes Eſpagnols, Milice encor ſi fière,*
» *Vous fuyez! que devient votre vertu guerrière?*
» *Pour la première fois, connaiſſez-vous la peur?*
» *Ah! ſans doute un eſprit de vertige & d'erreur, &c.* ».

2. « *Les Chefs ſont effrayés, les Soldats éperdus* ». Je ne dis rien de ce vers, ni des trois ſuivans, dit le Critique: on pourrait les ſupprimer ſans faire tort à l'Auteur; mais je ne puis m'empêcher d'obſerver que Mayenne ne devait pas en ce moment reſter dans le ſilence & dans l'inaction; il fallait le montrer remuant de la main & de la voix

R. Le Critique blâme cette penſée, & c'eſt la même qu'il rend dans ſes vers; il n'eſt donc pas fondé à dire qu'elle n'eſt pas vraie: c'eſt une contradiction bien évidente, mais c'eſt un défaut très-fréquent chez lui.

R. Il eſt fort ſingulier que ce Critique diſe avec confiance qu'on pourrait ſupprimer ce vers & les quatre qui ſuivent, qui expriment une déroute complette des troupes de la Ligue, & qu'il avance que Mayenne reſte tranquile & dans l'inaction, puiſqu'il devait voir le contraire par le vers qui ſuit cette deſcription: *Mayenne en ce tumulte, &c.*

L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent;
Les uns sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course 1,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source 2.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi 3,
Affligé, mais tranquile, & maître encor de soi 4,

ses troupes au combat : il trouve la description de cette déroute mal écrite.

Enfin, le tableau que fait le Poëte de cette déroute est si parfait, qu'on ne peut attribuer ce qu'en dit ce Critique qu'à sa partialité.

Page 345 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1, 2. « *Les flots couverts de morts interrompent leur course,*
» *Et le fleuve sanglant remonte vers sa source* ».
Il doute que le propre des flots étant d'engloutir, on puisse faire couvrir des flots par des morts; qu'il est vrai que les cadavres reviennent sur l'eau au bout de quelques jours, mais qu'il s'agit ici du jour même.

R. On croit être dispensé de répondre sérieusement à cette critique, qui est bien détruite par la beauté des vers.

3 & 4. « *Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,*
» *Affligé, mais tranquile, & maître encor de soi* ».
C'est un étrange mortel, dit-il, que Mayenne; il est abattu, consterné avant la bataille, il est tranquile après la défaite.

R. A entendre le Critique, on oppose un bien pauvre adversaire à Henri; mais en lisant les vers 119 & suivans de ce Chant, & ceux qui suivent les deux qu'on vient de citer, on voit un Général prudent, mais courageux, qui, d'un œil affuré, voit le

Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle 1,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle 2.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux 3,
Accusait les Flamands, la fortune & les Cieux. —
« Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne 4.

---

danger, réprimant la fureur indiscrète de d'Aumale, l'engage à vivre pour son parti, & à le suivre pour réparer leurs pertes : est-ce là ce qu'on peut appeller un étrange mortel ?

Page 346 du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1 & 2. « *Voit d'un œil assuré*
sa fortune cruelle,
» *Et tombant sous ses coups,*
songe à triompher d'elle ».

Il dit que l'épithète *assuré* est faible, que le second vers a une apparence de grandeur qui s'évanouït à l'examen, & qu'il y a de l'enflûre dans l'expression.

R. L'épithète *assuré* exprime bien la force d'esprit de Mayenne; ce qui est prouvé par le vers suivant, dont l'idée est noble, quoi qu'en dise le Critique.

3. « *D'Aumale auprès de lui,*
la fureur dans les yeux,
» *Accusait les Flamands, la*
fortune & les Cieux ».

Pourquoi les Flamands, dit-il ? Le Poéte vient de représenter les Espagnols comme les auteurs de la déroute. Je mettrais donc *le Flamand*, pour désigner d'Egmont.

R. Le Poéte n'a pas dit que les Espagnols fussent auteurs de la déroute; il a dit, vers 393 de ce Chant : *La mort anéantit votre vertu guerrière* ». Cela ne dit pas qu'ils étaient les auteurs de la déroute; & d'Aumale, que le Poéte représente d'un caractère impétueux, pouvait mettre cette cause sur les troupes qu'avait amenées d'Egmont, composées de Flamands sous la domination de Philippe II, qui depuis perdit une partie de ces provinces.

4. « *Tout est perdu, dit-il,*
mourons, brave Mayenne ».

C'est ainsi, dit le Critique, que M. de Voltaire fait parler ses Héros.

R. Le Poéte a toujours peint le caractère de ses Personnages tel qu'il était; Mayenne est prudent, de sang-froid dans les plus grands dangers, mais courageux : on le voit dans les vers qui suivent immédiatement. D'Aumale, au contraire, est impétueux, intrépide jusqu'à la témérité. Le Critique voudrait insinuer que

» Quittez,

» Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine ! ;

ce que dit d'Aumale : *Mourons, brave Mayenne*, eſt une lâcheté de ſa part, une timidité, & que ce n'eſt pas ainſi qu'il faut faire parler des Héros. Cette critique eſt d'autant plus odieuſe, que la Beaumelle, qui connaiſſait parfaitement ce Poème, n'ignorait pas que le caractère de d'Aumale y eſt toujours ſoutenu. On le voit par les vers 103 & ſuivans du quatrième Chant, en parlant de la Diſcorde : *Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris, ſanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.* Et par les vers 15 & ſuivans du dixième Chant, page 44 du ſecond vol. de ce Commentaire, juſques & compris le quarante-troiſième vers. On prie le Lecteur de jetter les yeux ſur ces vers : *Les Ligueurs cependant*, &c. Il eſt donc clair que lorſque d'Aumale dit à Mayenne : *Mourons, brave Mayenne*, il entend qu'il faut défendre ſon Parti, & ſacrifier ſa vie. Quel cas peut-on faire d'un Critique d'auſſi mauvaiſe foi ?

Page 347 du Commentaire, Note 1.

1. « *Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine* ». Il trouve qu'il n'y a dans ce vers ni force, ni harmonie, ni dignité ; qu'il y avait plus d'abattement que de fureur dans le propos de d'Aumale : enfin, ajoute-t-il, voilà une ſcène, & quoiqu'elle ſoit bien tardive, sèche, trop courte, peu intéreſſante, j'en remercie M. de Voltaire. Comment, continue-t-il, avec tant de talens pour le dramatique, n'en a-t-il pas mis dans ſa Henriade ? tout y eſt récit ; les Acteurs n'y ſont jamais en préſence : c'eſt-là ſans doute ce qui la rend ſi longue pour la plupart des Lecteurs.

1. 1°. Ce vers n'eſt pas ſuſceptible d'harmonie ; Mayenne commande en Chef, il parle avec dignité à d'Aumale, puiſqu'il dit qu'il eſt l'honneur de la Ligue, & qu'il compte qu'il réparera par ſa valeur la perte qu'ils ont faite. Le Lecteur ayant ce vers ſous les yeux, cette critique doit tomber d'elle-même. 2°. On a répondu en la note précédente au ſecond objet de celle-ci.

Mais on ne peut s'empêcher d'obſerver que la critique de la troiſième partie de cette note eſt une infidélité marquée, & pourrait faire impreſſion dans l'eſprit du commun des Lecteurs, qui, ne ſe rappellant pas exactement tout ce Poème, pourraient s'imaginer qu'effectivement le Poéte a mis tout en récit, qu'il n'y a point de ſcènes, que les Acteurs n'y ſont jamais en préſence, comme le voudrait faire entendre ce Critique. Pour être perſuadé de ſa mauvaiſe foi, il ne

» Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur ;
» Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur ! . . . . .
» Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
» De nos Soldats épars aſſemblent ce qui reſte :
» Suivez-moi l'un & l'autre aux remparts de Paris ;
» De la Ligue, en marchant, ramaſſez les débris ! ;

---

faut que jetter les yeux ſur les vers 97 & ſuivans du premier Chant, ſcène entre Valois & Henri ; vers 278 & ſuivans du même Chant, entre Henri & le vieillard de Jerſey ; vers 342 & ſuivans du même Chant, entre Henri & Elizabeth : le ſecond & le troiſième Chant, auſſi entre Henri & Elizabeth ; vers 351 du cinquième Chant, entre Valois & Henri ; vers 83 & ſuivans du ſixième Chant, entre Mayenne & Potier ; vers 165 & ſuivans du ſeptième Chant, entre S.-Louis & Henri ; vers 311 & ſuivans du même Chant, entre Henri & Mornay ; vers 48, entre Henri & Turenne ; & vers 107 & ſuivans du même Chant, entre Turenne & d'Aumale. On y voit avec quelle hardieſſe ce Critique avance des faits faux, puiſque les paſſages cités forment des ſcènes, & que les Acteurs y ſont en préſence.

Page 347 du Commentaire, Note 3.

1. « *Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur* ». Il cite M. de Voltaire, qui dit que les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une proſe parfaite, en s'élevant au-deſſus d'elle par le rhythme, la cadence, la mélodie, & par la ſage hardieſſe des figures ; & ce n'eſt pas, dit-il, le jour que M. de Voltaire a écrit cette maxime, qu'il a travaillé cet endroit de ſon Poème.

R. Mais ce n'était pas ici le cas d'appliquer cette maxime. Cet endroit n'était pas ſuſceptible de mélodie, de figures hardies, ni de cadence. Il y a de la force & de la nobleſſe dans les paroles de Mayenne : c'eſt tout ce qui convenait.

Page 348, Note 1.

2. « *De la Ligue, en marchant, ramaſſez les débris* ». Il demande, au ſujet du quatrième vers, ſi c'eſt en marchant qu'on raſſemble les débris d'une armée miſe en fuite.

R. L'on dit qu'une armée eſt en marche. C'eſt dans ce ſens que le Poëte a dit *en marchant*, & l'armée, dans ſa marche, peut raſſembler les troupes qu'elle rencontre ; rien n'eſt plus clair.

» De Coligny vaincu surpassons le courage 1 ». —
D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage;
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter.
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son Maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte 2,

Page 348 du Commentaire, Note 3.

1. « *De Coligny vaincu, surpassons le courage* ». Il critique le mot *vaincu*, & au-lieu de *courage*, il dit qu'il faudrait *fermeté*. Il prétend enfin qu'il n'est ni naturel, ni décent que parmi tant de Héros, un Guise propose pour modèle à un Guise l'homme qui lui est le plus odieux.

R. On ne répondra autre chose à ces deux premières remarques, sinon qu'elles ne valent rien. A l'égard de la troisième, on dira qu'un homme tel que Mayenne, mettait à l'écart tout sentiment de haîne pour rendre la justice & l'estime qui étaient dues à un personnage tel que Coligny; mais l'on voit que la haîne est une qualité inhérente à la façon de penser de ce Critique.

Page 349, Note 1.

2. « *Mayenne cependant, par une fuite prompte,*
» *Dans les murs de Paris courait cacher sa honte* ».
Il trouve que ces deux vers ne se lient pas aux précédens, & que, si on les relit en omettant la comparaison, on verra si ce tout, *Mayenne cependant courait*, est bien amené; enfin, le moyen que prend Mayenne pour cacher sa honte, lui paraît assez mal choisi.

R. Voilà donc une critique qui n'est que conditionnelle; c'est-à-dire qu'on n'y doit point avoir égard, parce qu'il serait ridicule de morceler des vers, pour avoir la douce satisfaction d'y trouver des défauts. Il aurait voulu que le Poéte eût dit comment d'Aumale échappa à Henri. Le Poéte a suivi l'Histoire relativement à la fuite de ce Général; il est vrai qu'il le fait venir à Paris, au-lieu de Pontoise, mais cela est assez indifférent; il devait s'occuper de Henri, qui est son Héros.

Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorer ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent 1 ;
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent 2 ;
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment.
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses Soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant, conduits en sa présence 3,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence 4.

Page 350 *du Commentaire, Notes* 1 *&* 2.

1, 2. « *Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent ;* » *Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.*

Il fait ici deux notes sur le premier vers ; il dit que ce prodige se fit apparemment *incognitò* ; car s'il s'était manifesté sur la terre, le Poëte aurait dit quelle impression il fit sur les esprits. Sur le second vers, il dit que le Poëte place au Ciel ce que les Mythologues placent aux Enfers ; il prétend que cette fiction a un défaut, en ce qu'elle fait faire aux Bourbons un voyage inutile ; que ce spectacle disparaît aussi brusquement qu'il s'est formé.

1. Il s'agit ici, comme on va le voir, de l'apparition de S.-Louis. Le Poëte emploie un stile figuré, majestueux, quand il dit : *Les voûtes des Cieux s'entr'ouvrirent.* La critique n'est donc pas juste, non plus que celle du second vers au sujet des *mânes.* Le Poëte, dans un Poëme Chrétien, n'est pas assujetti à suivre la Mythologie Payenne.

Page 352, *Notes* 3 *&* 4.

3, 4. « *Les captifs en tremblant, conduits en sa présence,* » *Attendaient leur arrêt dans un profond silence* ».

3. Cette critique n'est pas fondée ; il n'y a rien de désagréable dans ces deux vers ; la construction n'est pas vicieuse ;

Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur 1,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur 2.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace 3,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace. —
« Soyèz libres, dit-il, vous pouvez déſormais
» Reſter mes ennemis, ou vivre mes ſujets.
» Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un Maitre 4.

Les deux *en*, dit-il, avec *tremblant*, & deux *dans*, forment une répétition déſagréable. La conſtruction de cette phraſe eſt vicieuſe, parce que, *en tremblant*, ne ſe rapportant ni à *captifs*, ni à *conduits*, eſt trop éloigné d'*attendaient*, auquel il ſe rapporte; j'aimerais mieux, dit-il, *attendent leur arrêt*, & je préférerais *morne* à *profond*, cela ferait image.

Page 352 *du Commentaire, Notes* 3, 4 & 5.

1, 2. « *Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,*
» *Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur* ».
1°. *La honte & la terreur* lui paraiſſent faibles après *déſeſpoir*, ſentiment qui abſorbe les autres. 2°. Il ajoute que le Poéte a voulu dire que ces captifs avaient leur malheur peint dans leurs yeux.

℟. 1°. Ces trois ſentimens ſont différens; on peut être déſeſpéré ſans être honteux, ſans avoir de terreur. 2°. On peut dire ici que le Critique gâte ce qu'il touche; il affaiblit le tableau que fait le Poéte des différens ſentimens que l'on découvrait dans les yeux de ces captifs: on y voyait le déſeſpoir, la honte & la terreur; c'eſt ce qu'il fait entendre.

3. « *Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace* ». Remarquez, dit-il, pour la rareté du fait, que dans l'eſpace de ſept vers, les yeux des Acteurs ſont décrits trois fois.

℟. Il n'a pu rien dire contre la beauté du tableau que fait le Poéte, tant de la bonté de Henri, que de l'ardeur des Soldats Français; il fait des efforts pour critiquer le ſtile.

Page 353, *Note* 1.

4. « *Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un Maître* ». Il prétend qu'il n'eſt pas vrai que le mot *dans* y ſoit répété, & l'épithéte de *profond* eſt plus expreſſive que celle de *morne*; elle marque plus de reſpect.

℟. Il eſt vrai que ſi le Poéte avait voulu dire: *Reconnaiſſez*,

» Voyez qui de nous deux a mérité de l'être.
» Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
» Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi 1,
» Choiſiſſez ». — A ces mots d'un Roi couvert de gloire,

---

tend que ce ne ſerait pas ainſi que ſe ſerait exprimé quiconque aurait voulu dire: *Reconnaiſſez, nommez un Souverain qui décide entre Mayenne & moi.* Cependant le Poéte a voulu dire: *De Mayenne ou de moi, qui prenez-vous pour Maître?* ou bien *entre Mayenne & moi, choiſiſſez-vous un Maître.*

nommez un Souverain qui décide entre Mayenne & moi, il ne ſe ſerait pas expliqué comme il a fait; auſſi n'eſt-ce pas là ce qu'il a voulu dire. Il n'a pas propoſé de tiers; mais il a dit avec nobleſſe, & pour ainſi dire, impérieuſement: *Entre Mayenne & moi, reconnaiſſez un Maître*, après leur avoir laiſſé le choix de reſter ſes ennemis ou ſes ſujets.

Page 353 du Commentaire, Note 2.

1. « *Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi* ». *Gémir*, dit-il, n'eſt peut-être pas le mot; *ramper* vaudrait mieux. Ce diſcours eſt beau, ajoute-t-il, mais il n'y a que de la nobleſſe; je n'y trouve pas ce ton de bienfaiſance, ni ces ſentimens paternels dont le cœur de Henri IV était rempli; c'était ici la place du pathétique. Pour faire parler le Héros d'une manière attendriſſante, il ne fallait que copier ſes Hiſtoriens, & ſur-tout ſes manifeſtes: ce n'eſt pas la matière qui a manqué à l'Artiſte.

R. Il a toujours la fureur de réformer le Poéte; il ne voit pas que le mot *gémir* convient mieux que *ramper*. En effet, quoi de plus humiliant pour des priſonniers de guerre, que d'être forcés de ſervir ſous un autre Maître, de ſubir ſon joug? Le mot *ramper* eſt bas, & ce n'eſt pas ici le cas. Il aurait mieux fait de ne pas mettre au jour cette ineptie. Ces vers ſont beaux, dit-il, mais il n'y a que de la nobleſſe & aucun ſentiment de bonté paternelle. Eh! que veut donc dire ce vers: *Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi?* Il ſe les aſſure pour ainſi dire, & il les encourage par ces mots pleins de grandeur, *ou triomphez ſous moi, choiſiſſez.* Il faut donc convenir que le Poéte a fait dire au Héros tout ce qui convenait à ſa grandeur d'âme & à la bonté de ſon cœur; il n'était pas queſtion de relater d'autres faits hiſtoriques: celui-ci eſt aſſez frappant; d'ailleurs, on verra, par les vers ſuivans, la vive impreſſion qu'il fit ſur tous les cœurs.

Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus 1.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haîne;
Sa valeur les vainquit, ſa bonté les enchaîne 2;
Et s'honorant déjà du nom de ſes Soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent ſur ſes pas.
Le tranquile vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes Guerriers il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang 3,

Page 353 du Commentaire, Note 1.

1. « *Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus* ». Il prétend qu'il faudrait *s'eſtimer*; ou *s'eſtimant heureux*; (ce qui eſt ici ſous-entendu) licence que ne permet pas notre langue; & que le Poëte aurait dû mettre dans la bouche d'un des captifs, ce qu'il met dans un récit peut-être ampoulé.

R. 1°. Ce vers eſt très-intelligible, ſans ſous-entendre le mot *s'eſtimant*. On les voit contens, heureux d'avoir un vainqueur tel que Henri; rien n'eſt plus clair. 2°. La leçon qu'il donne au Poëte eſt ridicule; la contenance de ces priſonniers marquait leur ſatisfaction; ce qui eſt bien exprimé par ce vers.

Page 354, Note 1.

2. « *Sa valeur les vainquit, ſa bonté les enchaîne* ». Il prétend qu'il faut *les a vaincus*; il fait à ce ſujet un long Commentaire pour diſtinguer l'aoriſte du paſſé.

R. Le Critique aurait raiſon, s'il y avait ici parité de tems. Le Poëte ſavait comme lui qu'on ne ſe ſert pas de l'aoriſte pour parler d'une choſe qui s'eſt paſſée dans le jour; mais ici il eſt impoſſible que ce fut dans le même jour que l'affaire ſe fût paſſée.

Page 355, Note 1.

3. « *Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang* ». Il prétend que les deux vers qui précèdent celui-ci, & les trois qui le ſui-

R. Ces vers : *Et s'honorant déjà du nom de ſes Soldats, pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas*, amènent natu-

Portait avec l'effroi la mort de rang en rang ;
C'eſt un Dieu bienfaiſant qui, laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie ;

---

vent, devraient être placés avant le diſcours de Henri ; que cette ſituation eſt totalement manquée, & qu'il faut mettre *poſans* au lieu de *laiſſant ; laiſſant ſon tonnerre* n'étant pas français.

Page 355 du Commentaire, Note 5.

1. « *Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,*
» *La paix a mis les traits de la ſérénité* ».

Ces vers, dit-il, ſont de la dernière main de l'Auteur, & ne ſont pas meilleurs que ceux dont ils ont pris la place. Ces mots pompeux & ſonores ſont plus faibles que le trait qui les précède, *ce n'eſt plus ce lion*, & d'ailleurs, ne ſignifient pas aſſez pour l'eſpace qu'ils occupent. Quelle eſt ici la paix qui rend Henri ſerein dans le feu de la guerre ? Sûrement l'Auteur a eu dans l'eſprit le mot *humanité ;* & puis mettre les traits de la ſérénité ſur un front, quel ſtile ! On peut changer ainſi ces deux vers :

« *Sur ce front menaçant, la tendre humanité*
» *A ramené les traits de la ſérénité* ».

rellement les ſix vers que le Critique voudrais tranſpoſer, & qui ſont bien placés immédiatement avant ceux-ci : *Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté, la paix a mis les traits de la ſérénité.*

2. « On voit que c'eſt pour donner deux vers de ſa façon, que le Critique a fait ce long Commentaire. 1°. Il dit que ces deux vers en ont remplacé deux autres qu'il ne cite pas, & qui ne ſont pas dans les variantes des dernières éditions. 2°. Il trouve que ces épithètes ſont pompeuſes & ſonores, mais plus faibles que *ce n'eſt plus ce lion*, qui les précède : c'eſt qu'il n'en ſent donc pas la force. Enfin, quoi qu'en diſe le Critique, ces vers ſont pompeux, ſonores & pleins de majeſté ; ils préſentent à l'idée la douce ſatisfaction que reſſent Henri de donner la paix à ſes Sujets ; cette ſatisfaction ſe manifeſte ſur ſon front.

Et ſur tous leurs dangers & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.
Du vrai comme du faux, la prompte meſſagère 1,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aîle légère,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pôle à l'autre, & remplit l'univers;
Ce monſtre, compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute & la crédulité,
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire 2.

Page 356 du Commentaire, Note 2.

1. « *Du vrai comme du faux, la prompte meſſagère* ». Il trouve que Virgile a mieux dit: *Tam ficti pravique tenax quàm nuncia veri.* Remarquez, dit-il, ce *tenax pravi.*

R. L'un & l'autre de ces deux Poëtes ont très-bien exprimé la Renommée, chacun d'une manière élégante : tout ce qu'on peut ajouter ici, c'eſt que les mots *tenax pravi*, qu'il fait remarquer, conviennent parfaitement à ce Critique.

Page 357, Note 2.

2. « *Du Héros de la France annonçait la victoire* ». Voilà, dit le Critique, tout ce que fait la Renommée : c'était bien la peine de la perſonnifier & de la peindre ! Virgile la perſonnifie, mais il lui fait jouer un rôle. Ce long préambule, dit il, pour dire : *On apprit en tous lieux la bataille d'Ivry*, me paraît auſſi étrange, qui ſi, pour dire *Céſar vainquit Pompée*, on commen-

R. Le Poëte n'a pas fait un long préambule ; il a perſonnifié la Renommée : cette deſcription eſt une figure convenable à l'Epopée, qui doit être embellie par l'imagination du Poëte. C'eſt par là qu'il intéreſſe ; il y a plus ; c'eſt que s'il s'était borné à dire que le bruit de cette bataille ſe répandit par-tout, le Critique aurait dit que c'était le cas de s'étendre davantage en perſonni-

Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté ;
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe ;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris ! infidèles Ligueurs !
O Citoyens trompés ! & vous, Prêtres trompeurs !
De quels cris douloureux vos Temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos eſprits ;
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & Maître de Paris ;
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,

---

gait par perſonnifier la Victoire, & par la peindre au long avec tous ſes attributs.

fiant la Renommée ; car il ne peut s'empêcher de contredire : c'eſt ce qu'on va voir dans la note ſuivante.

Page 358 du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent* ». Il me ſemble, dit-il, que cette deſcription de la douleur des Pariſiens eſt manquée ; il faudrait lui donner plus d'étendue, ſurtout après une ſi longue apoſtrophe.

1. Cette critique juſtifie bien ce qu'on vient de dire. Il trouve que la deſcription de la Renommée eſt trop longue, quoique le ſujet fût ſuſceptible d'étendue, & ici, où il n'y a rien que de triſte, il demande une longue deſcription.

2. « *Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos eſprits* ». Il trouve ridicule ce mot *hélas !*

2. Ce mot eſt très-bien placé ; il fait voir juſqu'à quel point Mayenne abuſait de la crédulité des Ligueurs.

3. « *Vaincu, mais plein d'eſpoir, & Maître de Paris, Sa politique habile, au fond de ſa retraite* ». Il dit que le mot *retraite* ne convenait pas à Mayenne étant rentré dans Paris, & que la conſtruction de ces deux vers eſt mauvaiſe.

3. Cette conſtruction eſt bonne ; c'eſt une inverſion élégante : il y en a une infinité d'exemples dans nos meilleurs Poëtes. Ces mots *au fond de ſa retraite* ſont placés. C'eſt à Paris que Mayenne s'était retiré ; c'était donc là le lieu de ſa retraite.

Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite 1.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer ;
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer.
Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de ſoins, la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage : —
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſon, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.

Page 358 du Commentaire, Note 5.

1. « *Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite* ». Il dit que Mayenne eſt repréſenté fuyant du combat à toute bride, & que pour l'achever de peindre, on le montre fuyard empreſſé de ſe décréditer par un menſonge groſſier. Car, comment déguiſer un fait ſi voiſin, ſi récent, atteſté par cent-mille témoins, & par l'impoſteur lui-même ? Il eſt fondé ſur l'Hiſtoire. Mayenne écrivit aux Ligueurs étrangers, à Sixte V, à Philippe II, des lettres où il diminuait la perte & exagérait ſes reſſources.

2. *Sa politique habile exprime* les reſſorts que Mayenne employait pour perſuader les Ligueurs. Il n'eſt pas vrai que le Poëte l'ait repréſenté fuyant à toute bride ; il a dit qu'il s'était retiré. Enfin, le Poëte ne montre pas Mayenne comme un homme empreſſé de faire un menſonge groſſier, mais comme un Guerrier qui n'eſt point abattu de ſa défaite, ayant des eſpérances, & aveuglé par ſon ambition : c'eſt ce que eſt prouvé par les lettres qu'il écrivit, tant au Pape qu'au Roi d'Eſpagne, dont il eſpérait tirer des ſecours.

N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui. —
Elle dit; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haîne,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

CHANT NEUVIÈME *.

ARGUMENT.

Description du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame d'Estrée, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,

Page première du second Volume du Commentaire.

* La Beaumelle convient que ce Chant est sans contredit le mieux écrit; qu'on y trouve des vers heureux qui coulent d'une veine féconde: *Liquidus puroque similimus amni.* Le Poëte a répandu avec profusion l'agrément sur cent tableaux charmans. C'est un tribut qu'il ne peut s'empêcher de rendre au Poëte.

Mais il dit, 1°. qu'ici c'est un épisode dont une partie est une fiction, & l'autre une historiette plus que libre.

2°. Que c'est mal-à-propos mêler le sacré avec le profane, que d'employer, dans un Poëme

1°. Cet épisode, qui contient une fiction, est mal-à-propos traité d'historiette. Tout le monde connaît l'histoire des amours de Henri avec Gabrielle d'Estrées: c'est ce qui fait le sujet de ce Chant. Le Poëte l'a traité avec le brillant & l'élégance dont la matière était susceptible; il y a, à la vérité, peint l'amour avec les couleurs les plus vives, les plus séduisantes; mais loin d'être sorti des bornes de la décence, après l'avoir exposé sous le coloris le plus flatteur, il fait voir, avec la même force, les maux qui en sont la suite par ce qu'il dit, vers 37 & suivans.

S'élève un vieux Palais, reſpecté par les tems :
La Nature en poſa les premiers fondemens ;

Chrétien, le ſyſtême mythologique, au point d'en faire le pivot ſur lequel roule tout un Chant.

3°. Que le Héros eſt avili par cet épiſode ; qu'il n'en réſulte aucun avantage pour l'intrigue, aucun obſtacle pour le dénouement ; qu'on peut pardonner les fautes que produit un violent amour, mais qu'on n'a pas la même indulgence pour celles que produit le goût des plaiſirs.

4°. Que ſi le Héros était ſi preſſé d'avoir une maîtreſſe, pourquoi s'éloignait-il de Paris ? Navait-il pas Montmartre à ſa portée ? Du moins il aurait pu donner, du lit de l'Abbeſſe, ſes ordres pour le ſiége.

5°. Que l'amour eſt indigne du Poëme héroïque, s'il n'eſt une paſſion ; que ce n'eſt qu'un libertinage ; qu'à peine Gabrielle a-t-elle vu Henri, qu'elle eſt émue ; que Henri abandonne un ſiége, non pour obéir à ſon cœur, mais pour ſatisfaire ſes ſens ; qu'il joüit comme un Hercule, & part comme un Page ſurpris par ſon Gouverneur ; que Gabrielle n'a pas même l'honneur d'être ſéduite, elle ſe précipite dans les bras du premier homme qui entre dans ſon château ; qu'au-lieu de chanter les jusqu'au 64. On ne peut faire voir plus clairement le danger qu'il y a de ſe livrer à l'amour. Cependant, à entendre le Critique, il ſemblerait que le Poëte ſe ſerait plû à exprimer tout le beau de cette paſſion, qu'il aurait pouſſée juſqu'à l'indécence, & qu'il en aurait caché les dangereuſes ſuites.

2°. Le Poëte n'a pas, comme voudrait l'inſinuer le Critique, mêlé le ſacré avec le profane. Il a mis en Chypre le lieu de la ſcène, comme il a mis à Rome la demeure de la Politique, parce que les Peuples de l'iſle de Chypre ont toujours paſſé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe. On ne doit pas, dit le Poëte, regarder l'amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſordres qui l'accompagnent. Si l'on a donné à cette paſſion perſonnifiée les mêmes attributs que leur donnaient les Payens, c'eſt que ſes attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés : l'Amour a des fléches ; la Juſtice, une balance. Sur cela, on peut conſulter Boileau :

« *C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer vainement ;*
« *C'eſt vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément :*

Et l'Art, ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la Nature.

» *Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,*
» *De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,*
» *De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,*
» *Ou le Tems qui s'enfuit un horloge à la main ;*
» *Et par-tout, des diſcours, comme une idolâtrie,*
» *Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie* ».

ſentimens généreux & tendres de deux cœurs vertueux, le Poëte chante des plaiſirs de guinguette, & ſes hymnes ſe ſentent de la ſainteté du lieu.

6°. Que M. de Voltaire eſt le ſeul Poëte qui n'ait rien dit au cœur dans l'Epopée.

Enfin, il aurait voulu qu'au lieu de faire Henri amoureux de Gabrielle, ce Prince eût répondu à l'amour qu'avait pour lui la Comteſſe de Grammont, qui était de ſon parti, & qui l'aimait ; que la Ducheſſe de Montpenſier, épriſe du Héros, (ce ſont ſes termes) furieuſe d'apprendre qu'elle a une rivale, ſoulevât le Ciel & l'Enfer pour venger ſa paſſion & ſa beauté mépriſée. Il commence, d'après cela, un plan qu'il n'a pas la force d'achever, où il fait jouer à la Comteſſe de Grammont, déguiſée en Officier, le rôle le plus romaneſque.

3°. Cet épiſode ne préſente rien qui puiſſe faire tort à la gloire de Henri. Gabrielle d'Eſtrée était d'une famille illuſtre, fille & petite-fille de Grand-Maître d'Artillerie. Il en devint amoureux pendant les guerres civiles ; & ſi l'on peut pardonner, ſuivant le Critique, les fautes que produit un violent amour, on doit avoir cette indulgence pour ce Roi : il ne pouvait vivre avec ſa femme, qui favoriſait ſes ennemis, & qu'il fut enſuite obligé de répudier. D'ailleurs, ce Prince, quoique très-épris des charmes de Gabrielle, à la ſimple vue de Mornay, s'arrache d'auprès d'elle pour joindre ſon armée. Loin donc d'être avili par cet épiſode, il n'eſt que plus eſtimable d'avoir préféré ſon devoir & ſon honneur à ſes plaiſirs : au ſurplus, le Poëte s'eſt exprimé de façon à ne pas donner priſe à cette critique. Il n'a pas paſſé les bornes de l'honnêteté.

4°. Il n'en eſt pas de même du Critique, qui a l'indécence de

Là, tous les champs voiſins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hyvers.

---

mettre en jeu l'Abbeſſe de Montmartre, & de s'exprimer en termes qui bleſſent les oreilles les moins délicates.

5°. Il n'eſt pas pas poſſible de donner une idée plus déſavantageuſe que fait le Critique, des amours de Henri & de Gabrielle. A l'entendre, Gabrielle ſe livre d'elle même au premier homme qui entre dans ſon château : ce n'eſt point à la ſéduction qu'elle cède; elle ſe précipite dans ſes bras, & Henri abandonne un ſiége, non pour obéir à ſon cœur, mais pour ſatisfaire ſes ſens. Voilà un tableau bien différent de celui qu'a peint le Poéte. Liſez les vers 173 & ſuivans de ce Chant :

« *Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,*
» *Qui rend des paſſions le joug inévitable;*
» *Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,*
» *D'aucun Amant encor n'avait reçu les vœux, &c.* ».

Le Poéte fait plus, il feint que l'Amour, pour ſéduire Gabrielle, enchante ſon ſéjour : il décrit, de la manière la plus flatteuſe, les charmes que ce Dieu emploie, & dit, vers 229 & ſuivans :

« *Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée?*
» *Par un charme indomptable elle était attirée;*
» *Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,*
» *Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour, &c.* ».

Eſt-ce là le portrait d'une femme qui ſe rend au premier venu? D'un autre côté, le Poéte préſente Henri qui, ſe diſpoſant à partir pour joindre ſon armée, voit Gabrielle, eſt épris de ſa beauté, & eſt retenu malgré lui : ce qu'il exprime par les vers 233 & ſuivans de ce Chant :

« *Quelque tems de Henri la valeur immortelle*
» *Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle;*
» *Une inviſible main le retient malgré lui,*
» *Dans ſa vertu première il cherche un vain appui;*

Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclorre
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore;

» *Sa vertu l'abandonne, & ſon âme enivrée*
» *N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée*».

Voilà Henri paſſionnément amoureux de Gabrielle: il veut rejoindre ſes drapeaux; ſa paſſion violente le retient: Mornay arrive. Le Poéte dit, vers 312:

« *Il voit Mornay paraître; il le voit, & rougit;*
» *L'un de l'autre en ſecret ils craignent la préſence.*
» *Le Sage en l'abordant garde un morne ſilence;*
» *Mais ce ſilence même, & ces regards baiſſés,*
» *Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.*
» *Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe...*
» *Rarement de ſa faute on aime le témoin;*
» *Tout autre, de Mornay eût mal connu le ſoin.* —
» *Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère;*
» *Qui m'apprend mon devoir eſt trop sûr de me plaire.*
» *Viens; le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi:*
» *Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi.*
» *Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie,*
» *De ce honteux repos fuyons l'ignominie,*
» *Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné*
» *Aime encor les liens dont il fut enchaîné:*
» *Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.*
» *Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire;*
» *Et bientôt dans Paris répandant la terreur,*
» *Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur*».

Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,

Voilà un portrait qui eſt bien différent de celui qu'a fait ſi malignement le Critique : on y voit un Prince qui préfère ſon devoir & le bien de ſes Peuples à ſes plaiſirs, qui a l'âme aſſez droite, aſſez pure, pour ſavoir gré à Mornay de la démarche qu'il a faite pour le ramener à lui-même. Cet amour eſt donc préſenté comme une violente paſſion, tant de la part de Henri que de celle de Gabrielle, & non une ſimple paſſade, un libertinage, comme veut l'inſinuer le Critique. Il y a plus, c'eſt que lui-même le reconnaît dans ſa note, page 29 du ſecond Volume de ſon Commentaire, où il s'exprime ainſi, au ſujet de ce vers : *N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée.* « Les Catons, dit-il, pourront ne » pas trouver ce vers aſſez grave pour l'Epopée : pour moi, je » penſe que cette image repréſente avec énergie l'ivreſſe d'une vive » paſſion ». Cet amour pouvait donc, d'après le Critique même, entrer dans un Poème épique. Si l'Auteur a répandu avec profuſion (pour ſe ſervir des termes de la Beaumelle) l'agrément ſur cent tableaux charmans, c'eſt que le ſujet en était ſuſceptible.

6°. Ce Critique prétend que le Poéte n'a rien dit au cœur dans l'Epopée : il y a cependant peu de Poétes qui aient ſi bien connu & ſi bien caractériſé les différentes ſenſations dont le cœur eſt affecté, ſoit de joie, de triſteſſe, de tendreſſe, de haîne, de pitié, de mépris, de douceur, de violence, d'humanité, de férocité. On en trouve une infinité d'exemples dans la Henriade. Pour s'en convaincre, on peut lire les vers 284 & 354 du premier Chant ; les vers 207, 209, 230, 335, 348 du ſecond Chant ; les vers 303 du troiſième, 468 du quatrième, 344 du cinquième, 121 du ſeptième, 259, 273 du huitième, 339 du neuvième, & 139 du dixième, & l'on verra l'injuſtice de ce Critique.

Enfin, les amours de Gabrielle avec Henri ſont trop connus, ont eu trop de ſuite, pour que le Poéte ne les célébrât pas plutôt que ceux de la Ducheſſe de Montpenſier & de la Comteſſe de Grammont, dont le roman propoſé par ce Critique eût prêté au ridicule.

Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faibleſſes 1.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et, dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré, les Grâces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;
La molle Volupté, ſur un lit de gazons 2,
Satisfaite & tranquile, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,

Page 10, *ſecond Vol. du Commentaire*, *Note* 2.

1. « *Qui célèbrent leur honte & vantent leurs faibleſſes* ». Il dit que le mot *honte* eſt mal choiſi, tant pour le ſens que pour le ſon.

R. Le Critique, comme on vient de le voir, a reproché au Poëte d'avoir été trop libre, & ici, il le blâme de s'être ſervi du mot *honte*, qui fait voir le faux des plaiſirs de l'amour; c'eſt une vraie contradiction.

Page 11, *Note* 2.

2. « *La molle Volupté, ſur un lit de gazons* ». Il fallait, dit-il, donner à la Volupté un lit de fleurs, un lit de roſes. Doit-elle, ajoute-t-il, être moins bien couchée que les Sybarites ſes Sujets?

R. On doute que des Amans ſe trouvent mieux ſur des lits de roſes que ſur un gazon.

Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, & les tendres Desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée 1;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur 2,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:

Page 11, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *De ce Temple fameux, telle est l'aimable entrée* ». Je doute, dit il, que l'épithète *aimable* plaise à tout le monde; & l'on vient de voir *aimable Maître.*

R. Cette épithète convient très-bien au sujet; & *aimable Maître* n'étant que quinze vers plus haut, ce mot peut être placé ici.

Page 12, Note 2.

2. « *Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur* ». Il craint beaucoup que *la peur* ne soit de trop dans cette énumération. Il dit que cette description est traitée, par M. Fréron, d'amplification de Collége: il est bien sévère, ajoute-t il; & ce qui peut le justifier, c'est que ce jugement ne vient qu'après une autre peinture de l'amour, faite par Rousseau, qui est fort supérieure à celle-ci: *Epître à Madame d'Usse.* Il ne peut cependant s'empêcher de dire: voilà une magnifique description de l'Amour & de son pouvoir.

R. Il est certain que les amans peuvent souvent avoir des sujets de crainte: ainsi ce mot n'est pas déplacé. A l'égard de la critique de M. Fréron, il a raison de dire qu'elle est bien sévère, elle est même un peu suspecte.

La Haine & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux baignés de pleurs.
C'eſt là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix ou la guerre;
Et, répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs 1.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

1. Voilà, dit le Critique, une magnifique deſcription de l'Amour & de ſon pouvoir; elle annonce ſans doute un grand événement. Détrompez-vous, c'eſt pour en venir à une ſimple jouiſſance.

Rien n'eſt plus déplacé que cette critique: on a fait voir au commencement de ce Chant que les amours de Henri & de Gabrielle n'étaient pas une paſſade; qu'ils avaient pour principe une violente paſſion, & que cette intrigue pouvait entrer dans un Poème épique; qu'il fallait toute la prudence de Mornay, & la confiance qu'avait en lui ce Prince, pour l'arracher de ce ſéjour. D'ailleurs, dans le plan que propoſe la Beaumelle, les amours de la Comteſſe de Grammont n'ayant pas eu de ſuite, l'on aurait eu raiſon de dire qu'ils ſe ſeraient bornés à une ſimple jouiſſance: ce qu'on ne peut pas dire des amours de Gabrielle.

La Discorde soudain conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage;
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang & les yeux enflammés :—
Mon frère, lui dit-elle 1, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes fléches invincibles 2?
Ah! si de la Discorde, allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison 3,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrâse mes serpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans 4.

Page 13, *second Vol. du Commentaire*, *Notes* 3 & 5.

1. « *Mon frère, lui dit-elle* ». La Discorde, dit le Critique, était-elle sœur de Cupidon? Dès qu'on emprunte une fiction de la Mythologie, tous les traits doivent y être conformes.

R. Les Rois s'appellent frères, quoiqu'ils ne soient point parens; le Poéte peut donc prendre cette licence, sans pécher contre la Mythologie. L'idée de faire l'Amour frère de la Discorde, est juste.

2. « *Pour qui réserves-tu tes fléches invincibles* » ? Il prétend qu'on ne dit point que des fléches sont invincibles.

R. C'est une figure qui s'entend bien; c'est-à-dire qu'il n'est pas possible d'en éviter les coups.

Page 14, *Notes* 1 & 3.

3. « *Ah! si de la Discorde allumant le tison,*
» *Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison* ».
Il dit qu'on ne mêle pas du poison avec des fureurs: ces deux mots *tison* & *poison* sont des figures disparates.

R. Cette figure caractérise bien l'animosité de la Discorde, & n'est pas susceptible de critique.

4. « *Ses mains joignent l'olive*

R. Le mot *joignent* marque

La Clémence avec lui, marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va, sous ses étendards, flottans de tous côtés 1,
Réunir tous les cœurs, par moi seule écartés 2.
Encor une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre:
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner 3.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course;
Vas de tant de hauts faits empoisonner la source 4.

---

aux lauriers triomphans ». Il trouve que, pour parler exactement, il faudrait *joindront*, ou *vont joindre*; & il doute fort qu'on puisse dire que des lauriers sont triomphans.

bien mieux le dépit de la Discorde, qui croit déjà voir le triomphe de Henri. *Triomphans* est le mot propre; le laurier étant l'attribut, le symbole du triomphe.

Page 14, *second Vol. du Commentaire, Notes* 4, 5 & 6

1, 2. « *Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,*
» *Réunir tous les cœurs, par moi seule écartés* ».
Il prétend que *flottans de tous côtés* est une cheville, & que *écartés* pour *divisés* n'est pas heureux.

R. Les mots *flottans de tous côtés*, loin d'être une cheville, donnent une idée de grandeur de l'armée de Henri, & d'une victoire prochaine. Pour le mot *écartés*, il est synonime à *divisés*.

3. « *De cent chaînes d'airain, son bras va m'enchaîner* ». Il n'aime point *enchaîner de cent chaînes*. Sans doute, dit-il, l'Auteur a cherché un autre mot, qui manque à notre langue.

R. Le Poëte n'a pas eu besoin de chercher un autre mot; il ne pouvait s'exprimer plus énergiquement: sa pensée, présente Henri ne combattant que pour parvenir à une paix durable.

Page 15, *Note* 1.

4. « *Va de tant de hauts faits empoisonner la source* ». On ne conçoit pas, dit-il, comment

R. Cela se conçoit aisément en lisant les vers suivans: *C'est toi, tu t'en souviens, &c.* Il est à

Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe abattu ;
Vas dompter ſon courage au ſein de la vertu 1.
C'eſt toi ! tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi le ſoin de l'Univers,
Fuyant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'Empire du monde ?
Henri te reſte à vaincre après tant de Guerriers :
Dans ſes ſuperbes mains vas flétrir ſes lauriers ;
Vas du myrte amoureux ceindre ſa tête altière ;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière ;
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien 2 :

---

l'amour pouvait faire tout cela en amolliſſant le cœur de Henri. Il eſt vrai que Bayle a dit que Henri IV aurait été le plus grand des Capitaines, s'il avait été Eunuque ; mais on s'eſt moqué de lui, & M. de Voltaire tout le premier.

Page 15, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Vas dompter ſon courage au ſein de la vertu* ». Plaiſant conſeil, dit-il ! *Dans le ſein des plaiſirs*, à la bonne heure ; mais *au ſein de la vertu !* L'Amour pouvait répondre à la Diſcorde: *Non eſt divinum, non eſt mortale quod optas.*

2. C'eſt pour citer un vers latin que la Beaumelle a fait cette note, qui n'a pas ici d'application. Sa critique ne détruira point la beauté de cette antithèſe. *Dompter ſon courage au ſein de la vertu* eſt une expreſſion bien plus forte qu'*au ſein des plaiſirs*. D'ailleurs, il n'était pas encore queſtion de Gabrielle.

Page 16, Note 1.

2. « *A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien* ». On craint, dit-il, que l'Amour, favorable préſumer que ce Critique n'a jamais ſenti bien vivement les effets de cette paſſion.

2. Voilà un aſſez long commentaire, pour dire que les amours de Henri ne ſont qu'une

» Viens,

» Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton règne eſt le mien ».-
Ainſi parlait ce monſtre ; & la voûte tremblante
Répétait les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs 1,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs 2.
Il s'arme cependant de ſes fléches dorées ;

---

aux vœux de la Diſcorde, ne forme le nœud de quelque intrigue honteuſe, un nœud difficile à rompre, & que Henri ne reçoive dans ſon abſence quelque échec qui diminuera ſa gloire & retardera ſa conquête : on s'alarme pour lui, on veut ſavoir s'il échappera au piége ; mais on eſt bien ſurpris, quand on voit qu'on s'eſt agité mal-à-propos, & que tout cet appareil n'aboutit qu'à une fantaiſie, une paſſade. Il dit que le mot *cours* n'eſt que pour remplir la meſure.

fantaiſie : on a ſuffiſamment fait voir le faux de cette critique. A l'égard du mot *cours*, il n'eſt pas pour remplir la meſure ; il exprime bien l'eſprit violent & malfaiſant de la Diſcorde.

Après tout le verbiage de ce Critique, on eſt étonné qu'il diſe : ces vers & beaucoup d'autres de ce diſcours, ont ceci de commode, que de quelque façon qu'on les arrange, ils ſe trouvent toujours bien arrangés. Les bons vers, dit-il, ont de la rondeur, & ne peuvent être remplacés par d'autres, ni les remplacer. Il cite Horace : *Gratis dedit ore rotundo Muſa loqui.* Pourquoi donc, lui dira-t-on, vous acharner à la critique ?

Page 16, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2 & 3.

1 & 2. « *L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,*
» *D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs* ».
Il lui ſemble, 1°. que *l'Amour qui l'écoutait* eſt une mauvaiſe cheville. 2°. Voilà, dit-il, toute la réponſe de l'Amour au long plaidoyer de la Diſcorde. Voilà, dira-t-on, une Déeſſe bien babillarde, & un Dieu bien taciturne.

R. 1°. Ce qu'il y a de mauvais ici n'eſt pas *l'Amour qui l'écoutait* ; mais c'eſt cette note, qui n'eſt pas juſte. 2°. La Beaumelle convient que ce diſcours eſt très-beau ; ſa critique donc tombe d'elle-même, tant pour la Diſcorde, que pour l'Amour, qu'il appelle taciturne, puiſqu'on voit par les vers ſuivans, que ce Dieu ne perd pas un inſtant pour ſatisfaire la Diſcorde ; il vole aux champs Français.

Il fend des vaſtes Cieux les voûtes azurées ;
Et, précédé des Jeux, des Grâces, des Plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aîle des Zéphirs.
Dans ſa courſe d'abord il découvre avec joie
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troye.
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe 1, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile 2,

Page 17, ſecond Vol. du Commentaire, Note 4 & 5.

1. « *Veniſe* ». Quel rapport, dit-il, a Veniſe avec l'Amour ? Il fallait continuer à promener ce Dieu dans des climats où il eût exercé ſa puiſſance.

R. Il faut avouer que ce Critique ſe regarde comme un bien habile maître, un ſecond Horace très-capable de donner des règles pour le Poème épique ; il veut guider notre Poéte ; mais il ne s'apperçoit pas qu'il ſe trompe ſouvent, & ſinguliérement ici : il s'eſt plaint que l'Amour ne répondait pas à la Diſcorde ; & lorſqu'il le voit voler pour exécuter plus promptement ce qu'elle exige de lui, il voudrait qu'il s'amusât en chemin pour faire des conquêtes : cela n'eſt pas conſéquent.

2. « *Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile* ». L'Amour, dit-il, prend le chemin des Ecoliers. Que va-t-il faire en Sicile, qui n'eſt point ſur ſa route ? Il ſemble que l'Auteur le faſſe voyager par mer, & qu'il ait oublié que l'Amour a des aîles, ou du moins, qu'il a emprunté celles des Zéphirs.

R. On vient de voir dans l'inſtant que le Critique aurait voulu que l'Amour ſe fût arrêté en chemin, & à préſent, il trouve qu'il prend le chemin des Ecoliers. Quelle contradiction ! Enfin, quoique le Poéte faſſe traverſer les mers à ce Dieu, il ne dit pas qu'il a dépoſé ſes aîles ; c'eſt un mauvais propos du Critique.

Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile ;
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureuſe Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe,
Aſyle encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet, bâtis au bord de l'Eure,
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains, avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe, en paſſant, les Plaiſirs & les Grâces
Répandirent les fleurs qui naiſſaient ſur leurs traces *.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi, prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,

Page 18, ſecond Vol. du Commentaire.

* Le Critique, après avoir, au commencement de ce Chant, page première du ſecond Volume de ce Commentaire, dit que ce Chant eſt ſans contredit le mieux écrit, qu'il eſt rempli de vers heureux qui coulent d'une veine féconde : *Liquidus*, dit-il, *puroque ſimillimus amni* ; que le Poëte a répandu avec profuſion l'agrément ſur cent tableaux charmans ; ajoute enſuite que ce Chant, affecté à l'amour de Henri & de Gabrielle, n'a que 350 vers, dont 130 employés à décrire l'Idalie & le voyage de l'Amour ; autant de vers pour l'action préparatoire, & il n'en reſte que peu pour le fond du ſujet. Une cour, une avant-cour immenſe annoncent un Palais vaſte & magnifique ; ici, tout cela ne conduit qu'à un ſimple pavillon.

R. Ce Chant eſt un épiſode qui tient à la vérité au ſujet principal, mais qui n'eſt pas ſuſceptible de plus d'étendue que celle que lui a donné le Poëte, qui l'a embellie par des deſcriptions très-brillantes.

Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes Guerriers, à travers les guérêts,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine,
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit ſoudain les Elémens armés 1.
D'un bout du monde à l'autre, appellant les orages 2,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les aquilons, à ſes ordres fidèles 3,

Page 19, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Il parle, on voit ſoudain les Elémens armés* ». On ne ſait, dit-il, ce que c'eſt que les Elémens armés. De plus, le Poéte attribue ici à l'Amour un empire ſur les Elémens, que la Mythologie ne lui donne pas. Cet orage ſubit eſt pris de Virgile; mais dans l'Enéide, c'eſt Junon qui l'excite.

2. « *D'un bout du monde à l'autre, appellant les orages* ». Quelle néceſſité, dit-il? Ne ſuffit-il pas de troubler l'athmoſphère des campagnes d'Ivry? Et pourquoi appeller les orages d'un bout du monde à l'autre? Etait-il à ces autre bout?

3. « *Déjà les aquilons, à ſes ordres fidèles, &c.* Il dit que Virgile ne décrit point ainſi un orage, & qu'il n'a garde d'oublier la diſperſion des Chaſſeurs, qui manque à ce récit.

R. C'eſt une figure que le Poéte emploie ici fort heureuſement: on entend par-là le plus affreux orage, mêlé de vent, de pluie, d'éclairs, de tonnerre; c'eſt ce qu'a bien exprimé le Poéte. Il importe peu que Virgile ait eu recours à Junon pour le même ſujet: ici, c'eſt l'Amour, c'eſt un Dieu que les Elémens ſervent.

R. La ſeule réponſe que l'on puiſſe faire à cette pauvre remarque, c'eſt de prier le Lecteur de jetter les yeux ſur ce morceau; il ſera plus judicieux que le Critique.

R. La deſcription que fait Virgile eſt fort belle; celle-ci ne lui eſt point inférieure.

Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour,
La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour 1.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide ;
L'Amour en ce moment, allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi dans ces bois ſombres,
Suit cet Aſtre ennemi, brillant parmi les ombres ;
Comme on voit quelquefois les Voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne & paſſagère
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu, la fortune, en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas 2.
Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire ;

Page 20, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 5.

1. « *La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour* ». L'Auteur, dit-il, a-t-il coutume d'appeller la pluie toutes les fois qu'il veut former une intrigue ?

R. Cette critique ne mérite pas de réponſe : on ne l'expoſe ici que pour en faire voir le ridicule.

2. « *D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas* ». Rien, dit-il, ne rendait Gabrielle illuſtre : l'Auteur la peint ſortant de l'enfance.

R. Outre que Gabrielle était d'une naiſſance illuſtre, ſes amours avec Henri ont trouvé place dans l'Hiſtoire ; c'eſt ce qui donne lieu à cette épithéte.

Page 21, Note 2.

3. « *Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire* ». Il demande pourquoi *dans le fond*

R. La Beaumelle a fort bien dit qu'il ſe connaiſſait en gaſconnade ; mais il paraît qu'il

Loin du bruit des combats elle attendait ſon père 1,
Qui, fidèle à ſes Rois, vieilli dans les haſards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée était ſon nom; la main de la Nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brillait point au bord de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le Maître,
Lorſque des habitans des rives du Cidnus,

---

d'un château? On dit le fond d'un tonneau, le fond d'un puits; mais a-t-on jamais dit le fond d'un château? Si cette expreſſion eſt françaiſe, elle eſt ici fort inélégante, & peut-être baſſe.

n'eſt pas auſſi expert en langue françaiſe. On dit très-bien *dans le fond d'un château.* Le Poëte fait entendre par-là que Gabrielle ne recevait perſonne.

Page 21, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Loin du bruit des combats elle attendait ſon père* ». Pour récompenſer, dit-il, ce vieux ſerviteur, Henri va déshonorer ſa fille! Si les mœurs ne ſont pas nobles, elles doivent être toujours vraies: or, il n'eſt point d'uſage qu'une fille de qualité ſoit ſeule dans un château, ſans mère, ſans gouvernante, ſans compagne, ni qu'elle y reçoive un étranger bien crotté, bien mouillé, qui s'empare d'elle par bienſéance; ce ſont tout au plus les mœurs des Dames Laponnes. Il finit par dire que ces huit vers ſont très-bien faits.

2. Ce Critique fait ici un tableau bien ſingulier de la circonſtance où ſe trouve Gabrielle. 1°. Il ſuppoſe qu'elle eſt ſeule dans ce château; ce que n'a pas dit le Poëte, & ce qui eſt contre toute vraiſemblance; cet endroit de ſa critique tombe à faux. Il ſe trompe auſſi, lorſqu'il dit qu'il n'eſt pas d'uſage de recevoir un étranger bien mouillé; car on lui dira que non-ſeulement l'uſage, mais même l'humanité, en pareil cas, obligent à donner l'hoſpitalité à un étranger, tel ſurtout que Henri devait paraître aux yeux de Gabrielle, d'après le tableau que lui en fait l'Amour:

ce qui devait lui donner la plus grande envie de le voir.

L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entraît dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable :
Son cœur, né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle 1,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.
L'Amour qui cependant s'apprête à la ſurprendre 2,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre 3 ;
Il paraît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois,

Page 22, ſecond Vol du Commentaire, Notes 1, 3 & 4.

1. « *Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle* » Il dit que *ſemblable* ſe rapporte néceſſairement à *cœur*, qui eſt plus haut : or, je vous laiſſe à décider, ajoute-t-il, ſi l'on dit *printems d'un cœur* ; le pronom *elle* était néceſſaire ici.

R. Le Critique fait ici un contre-ſens bien complet ; le printems ne peut ſe rapporter à *cœur*, mais à Gabrielle d'Eſtrée.

2 & 3. « *L'Amour qui cependant s'apprête à la ſurprendre,* » *Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre* ».
Il prétend que ce vers n'eſt pas au ton du ſujet, qu'il fallait dire des mots plus doux, plus élégans que *cependant* & *s'apprête*, & que c'eſt au goût à remarquer ces légères fautes, comme à les éviter.
Il ajoute qu'il fallait dire quel nom l'Amour ſuppoſa.

R. La Beaumelle, comme on voit, ſe flatte ici d'avoir plus de goût que le Poéte ; mais il ne perſuadera pas que le mot *s'apprête* ne ſoit le vrai mot ; il exprime l'envie que l'Amour avait d'employer tous les moyens poſſibles pour ſurprendre Gabrielle.
Il paraît qu'il eſt très-indifférent de ſavoir le nom dont ſe ſervit l'Amour ; on ſuppoſe que ce nom devait être connu de Gabrielle.

Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix 1. —
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine 2,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne 3.

Page 23, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix* ». Je voudrais, dit-il, une autre épithète; il fallait plutôt de la fineſſe que de la ſimplicité.

R. Il croit donc que quoique l'Amour parût ſous la figure d'un ſimple enfant, il n'agît pas avec fineſſe : c'eſt une adreſſe du Poéte, qui par-là fait voir que Gabrielle ne pouvait ſe méfier d'aucune ruſe.

2. « *On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine* ». Et qui a vu, dit-il, dans cette nuit obſcure? L'Amour annonce une choſe peu vraiſemblable : d'ailleurs, s'il eſt avec Henri, s'il l'éclaire de ſon flambeau, comment peut-il être en même tems auprès de Gabrielle? Serait-il en corps dans un lieu & en Divinité dans un autre? *Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.*

R. C'eſt pouſſer un peu loin le ridicule, que de faire de pareilles queſtions : il n'en eſt pas d'une fiction comme d'une hiſtoire vraie. Le Poéte emploie ici le merveilleux, comme il a fait dans pluſieurs endroits de ce Poème, au ſujet de la Politique, de la Diſcorde, du Fanatiſme, de l'apparition de S.-Louis, &c.

3. « *S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne* ». Ce peu de mots, dit le Critique, ſuffiſent-ils pour enflammer un cœur vertueux? Ne peut-on voir les Rois ſans ſe paſſionner pour eux? En vérité, l'Amour était bien ſimple, ou Gabrielle bien prête à s'enflammer; dans Virgile, Didon ne ſe rend qu'à un demi-Dieu.

R. Autre critique auſſi mauvaiſe que la précédente. Il ſerait plus étonnant que Gabrielle, ſur le récit que lui fait l'Amour, n'eût pas été curieuſe de voir Henri : elle eſt entend parler, on lui dit qu'il eſt ſur la rive prochaine, elle deſire de le voir; rien n'eſt plus ſimple. Le Poéte ne dit pas pour cela que ſon cœur ſoit enflammé, mais que l'Amour y gliſſait un deſir de plaire à ce Héros : expreſſion qui choque le Critique; car il dit que ce deſir gliſſé n'eſt pas la plus belle choſe du monde; il y a cependant de la fineſſe dans ces mots. Il ajoute que Didon ne s'eſt rendue qu'à un demi-Dieu. Eh bien, Gabrielle ſe rend à un Héros, & c'eſt un Dieu qui la conduit, qui la ſéduira.

Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas?
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la Nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans 1,
Tantôt expoſe aux yeux 2 leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable 3:

Page 25, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 2 & 3.

1 & 2. « *Tantôt couvre ſa gorge & ſes tréſors naiſſans, » Tantôt expoſe aux yeux* ». J'aimerais mieux, dit-il, *ſon ſein; gorge* ne paraît ni aſſez noble, ni aſſez grave; & *expoſe aux yeux*, c'eſt-à-dire que cette vierge ſi fière, ſi ſolitaire, était coquettement miſe. Il voudrait qu'au-lieu de *expoſe aux yeux*, il y eût *laiſſe entrevoir.*

R. 1°. Le mot *ſein* en ce ſens n'eſt pas ſi poétique. 2°. L'ironie du Critique eſt mal placée; le Poéte ne repréſente pas Gabrielle comme une coquette qui cherchait à plaire, puiſqu'il dit, trois vers plus haut, que ſa parure était ſimple; mais il la préſente comme une fille de qualité bien élevée, modeſte, douce, vertueuſe, inſpirant le reſpect, dont le cœur n'a jamais ſenti les atteintes de l'Amour, mais à qui ce Dieu veut inſpirer une violente paſſion. Liſez les vers 193, 194, 199 & ſuivans, les vers 229 & ſuivans. 3°. *Faire entrevoir* ou *expoſer aux yeux* ſont ſynonimes; d'ailleurs, le Poéte ne dit point que ce ſoit elle qui expoſe aux yeux, il dit que *ſes cheveux agités au gré des vents expoſent, &c.*

3. « *Sa modeſtie encor la rendait plus aimable* ». Il dit que ſi *encor* ſe rapporte à *modeſtie*, il eſt froid; que ſi c'eſt à *plus aimable*, il eſt hors de place.

R. Ce mot ſe rapporte à *modeſtie*, & eſt bien placé; il ajoute aux charmes que le Poéte vient de décrire.

Non pas cette farouche & triſte auſtérité 1,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs 2.
Il fait plus 3, à l'Amour tout miracle eſt poſſible,

Page 26, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Non pas cette farouche & triſte auſtérité* ». Il prétend que *non pas* eſt une de ces expreſſions qu'il faut pour ainſi dire cacher dans le corps du vers.

R. Le Critique ſe trompe; ce mot eſt ici le mot propre.

2. « *Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs* ». Il trouve que ce vers eſt peu digne de l'Epopée, & dit que, ſans être trop ſévère, on peut le renvoyer à l'art d'aimer d'Ovide ou de Bernard.

R. Il n'y a rien dans ce vers d'indigne de l'Epopée: le Poéte, chantant les amours de Henri & de Gabrielle, n'a pas entendu faire un traité de morale; il a ſuivi ſon ſujet, & a exprimé en cet endroit avec décence les vrais mouvemens de la nature.

3. « *Il fait plus* ». Il demande à qui ſe rapporte cet *il*, ſi c'eſt à l'Amour? & dit que depuis le 192e vers juſqu'à celui-ci, qui eſt le 205e, il n'eſt plus queſtion de lui: il trouve cette faute étrange, mais qu'elle n'eſt rien en comparaiſon de l'oubli où tombe le Poéte, qui, après avoir fait conduire par l'Amour Gabrielle au-devant de Henri, emploie douze vers à la peindre de nouveau, parmi leſquels il y en a huit pour décrire ſa modeſtie, & l'eſpèce & les effets de cette modeſtie; & puis, au-lieu de rendre compte de cette première

R. 1°. Le Poéte dit que l'Amour a conduit Gabrielle au-devant de Henri; il décrit l'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure, & dit enſuite *il fait plus*: ces mots ſe rapportent néceſſairement à l'Amour, & par le ſens & par la conſtruction. 2°. Le Critique a trouvé que le vers de la note précédente n'eſt pas digne de l'Epopée, qu'il faut le renvoyer à Ovide ou à Bernard; & ici, il voudrait voir un détail circonſtancié de l'entretien de ces deux Amans & de leur intrigue. Mais le Poéte, ſans vouloir entrer dans ce détail, qui aurait

Il enchante ces lieux par un charme invincible 1.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage:
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les Amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir 2.

---

entrevue, il décrit en vingt-quatre vers le pouvoir magique de l'Amour. Après ces écarts, ajoute-t-il, il reviendra ſans doute à ſon ſujet; point du tout, il l'oublie, & nous ne ſaurons que Henri eſt arrivé au château, qu'il a fait au moins à Gabrielle ſa révérence, qu'il l'a trouvée jolie, qu'elle, à ſon tour, l'a trouvé charmant, que par le tableau de leurs plaiſirs.

pu être de la compétence d'Ovide ou de Bernard, ne paraît cependant rien laiſſer à deſirer à ce ſujet: la fiction du pouvoir magique de l'Amour en dit aſſez, ainſi que les vers 230, 31 & 32, & les 279 & 280.

Page 27, *ſecond Vol. du Commentaire*, *Note* 1.

1. « *Il enchante ces lieux par un charme invincible* ». J'aimerais mieux, dit-il, *inviſible* qu'*invincible*, qui paraît lourd; ici, tous les mots doivent rire à l'imagination.

R. On pourrait être ſéduit par un charme inviſible, mais il peut ceſſer; au-lieu qu'il n'eſt pas poſſible de réſiſter à un charme invincible: c'eſt ce que le Poéte a voulu exprimer pour excuſer Gabrielle.

Page 28, *Note* 1.

2. « *L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir* ». Ce vers, ſuivant le Critique, eſt ſuperflu.

R. C'eſt plutôt ſa critique qui eſt ſuperflue.

Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent 1;
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent 2.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le Moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui, la Bergère oubliant ses troupeaux 3,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'aurait donc fait d'Estrée 4?

Page 28, second Vol. du Commentaire, Notes 2. 3, 5 & 6.

1. « *Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent* ». Cette expression, dit-il, est vague & faible.

R. On ne peut certainement mieux exprimer les effets subits de la puissance de l'Amour, & cette expression est très-énergique.

2. « *Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent* ». Il demande si on dit *respirer un charme*.

R. Oui, sans doute.

3. « *Près de lui, la Bergère oubliant ses troupeaux,*
» *De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux* ». Je doute, dit-il, que *tremblante* soit le mot.

R. Non-seulement c'est le mot, mais il exprime avec énergie l'émotion que l'Amour excitait dans le cœur de cette Bergère.

4. « *Contre un pouvoir si grand qu'aurait donc fait d'Estrée* ». Il aimerait mieux *contre un Dieu si puissant*; car, dit-il, un cœur vertueux est-il près de sa chûte pour être dans un lieu enchanté?

R. Ne voyez-vous pas que ce *pouvoir si grand* est le pouvoir d'un Dieu? D'ailleurs, c'est ici une fiction, & un cœur, quelque vertueux qu'il soit, est censé ne pouvoir résister au charme.

Par un charme indomptable elle était attirée :
Elle avait à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros & l'Amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle [1]
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle ;
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui ;
Sa vertu l'abandonne, & ſon âme enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée.
Loin de lui cependant tous ces Chefs étonnés
Se demandent leur Prince & reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours : hélàs ! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire [2] ?

Page 29, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 4 & 5.

1. « *Quelque tems de Henri la valeur immortelle* ». Voici une remarque qui prouve l'acharnement décidé de la Beaumelle pour critiquer tous les endroits de ce Poème. Voulez-vous, dit-il, bien juger de cette épithète ? Suppoſez que Henri parle, dira-t-il *ma valeur immortelle me rappelle à mon camp ?* Non : mais il dira *ma valeur impatiente, ma valeur avide de gloire.*

R. Y a-t-il aſſez de ridicule dans cette remarque ? 1°. Il ſuppoſe une choſe qui n'eſt pas, puiſque ce n'eſt pas Henri qui parle, & que c'eſt le Poéte qui doit exprimer noblement la valeur du Héros. 2°. Quand on ſuppoſerait que c'eſt Henri qui parlât, le Poéte ne lui ferait-il pas dire *ma valeur impatiente, avide de gloire* ? N'eſt-ce pas ainſi que Henri devrait parler de lui ? On peut juger de-là l'impreſſion que doivent faire les notes de ce Critique.

2. « *Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire* ». Ce vers, dit-il, ſerait bon, ſi le Poéte avait mis le Héros dans une ſituation différente ; ſi, par exemple, il l'avait placé entre ſon devoir & l'Amour, entre le deſir de voir Gabrielle, & la néceſſité de pourſuivre l'ennemi.

R. Et c'eſt préciſément ce qu'a fait le Poéte ; il ſuffira, pour s'en convaincre, de lire les vers 233 juſqu'au 239.

On le cherchait envain ; ſes Soldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux à la voix de Louis,
Il vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin 1,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay : c'était pour nous inſtruire
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire ;
Ainſi qu'elle guida, chez des Peuples Payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens 2.

Page 31, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin* ». Il prétend que ce mot *divin* ne l'eſt guères ; que ces mots vagues & brillans appartiennent à l'hyperbole de la converſation, & ne doivent point être portés dans la Poéſie.

R. C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que les mots brillans appartiennent plutôt à l'hyperbole de la converſation qu'à la Poéſie ; car c'eſt ce que le Critique dit au ſujet du mot *divin*, qui trouve mieux ſa place dans un vers que dans la converſation, où le ſtyle ne doit pas être enflé.

Page 32, Note 1.

2. « *Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens* ». Voilà,

R. Par ce mot *honte*, le Poéte a entendu que ces perſonnages

Non moins prudent ami que Philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire;
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices;
Jamais l'air de la Cour & ſon ſouffle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la Sageſſe 1,

---

dit-il, les Chrétiens mis fort au-deſſous des Sages du Paganiſme; mais apparemment M. de Voltaire n'a voulu parler que des faux Chrétiens, car aurait-il fait dans un tel Poème la ſatyre du Chriſtianiſme?

payens qui n'avaient eu aucune révélation, & qui n'étaient ſages que par l'amour qu'ils avaient pour la raiſon, & par la vertu, étaient au-deſſus des Chrétiens, qui, malgré les inſtructions & la révélation, ne pratiquent pas la vertu. Cela ne peut avoir d'autre ſens.

Page 33, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Le généreux Mornay, conduit par la Sageſſe* ». La Sageſſe, dit-il, eſt ici perſonnifiée ſubitement & ſans néceſſité. Ces mots *conduit par la Sageſſe* ſuffiſent-ils pour remplir ce qui manque ici? Et qu'y manque-t-il? Un diſcours de l'Ange Français à Mornay, qui lui apprenne le lieu où eſt Henri, & les moyens de le ramener à la gloire.

R. 1°. Le Critique s'eſt plaint que le Poéte était avare du merveilleux; & quand il l'emploie auſſi à propos qu'ici, s'agiſſant de retirer Henri des piéges de l'Amour, il dit que c'eſt ſans néceſſité que le Poéte y a recours. 2°. Ces mots *conduit par la Sageſſe* ſuffiſent: avec un tel guide, Mornay ne pouvait manquer de trouver Henri & de le déterminer.

Part & vole en ces lieux, où la douce moleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains 1,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins;
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire.
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours 2.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère 3,
A côté de Mornay la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:
Mais Mornay mépriſait ſa colère & ſes charmes,

Page 33, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2 & 5.

1. « *Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains* ». Qui, dit-il? Henri IV le vainqueur des humains! C'eſt le titre d'Alexandre.

R. Il a trouvé plus haut, quoique ſans ſujet, que le Poëte aviliſſait ſon Héros; & ici, il ſe ſert d'un terme mépriſant: cela eſt un peu contradictoire.

2. « *Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours* ». Il prétend qu'on dit *les affaires & les plaiſirs partagent mes momens*; mais qu'on n'a jamais dit *les plaiſirs partagent les momens*.

R. Cette critique eſt mauvaiſe. Il eſt certain qu'on peut partager ſes momens en des plaiſirs différens.

Page 34, Note 1.

3. « *L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère* ». Henri, dit-il, eſt avec les Plaiſirs; la Sageſſe & Mornay ſont au milieu d'eux: Mornay voit donc Henri, cependant, nous verrons plus bas qu'il le cherche; ajuſtez tout cela.

R. Rien n'eſt plus facile: *l'Amour au milieu d'eux*, c'eſt-à-dire au milieu des plaiſirs: cela ne doit pas s'entendre autrement. D'ailleurs, ici l'Amour eſt un Dieu qui voyait ce Prince ſans qu'il pût en être apperçu.

Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes ;
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux 1,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſyle du myſtère,
D'Eſtrée à ſon Amant prodiguait ſes appas ;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des Amans ;
Et ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens 2,

Page 34, *ſecond Vol. du Commentaire*, *Note* 3.

1. « *Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux* ». Pourquoi, dit-il, en ſecret ? Puis, ajoute-t-il, s'offrir en ſecret !

R. Il était prudent à Mornay de parler en ſecret au Roi. A l'égard du mot *offrir*, cela veut dire qu'il attendait le moment auquel le Roi pût l'appercevoir, pour lui parler en ſecret.

Pages 35 & 36, *Note* 1.

2. « *Et ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens*,
» *Ces tranſports, ces fureurs qu'un tendre amour inſpire* ». Il prétend, 1°. que la gravité de l'Epopée veut qu'on jette un voile ſur ces objets ; que celui qui décrit ainſi les plaiſirs de l'Amour en dégoûte preſque ſes Lecteurs, & ne les a goûtés qu'imparfaitement ; que M. de Voltaire s'épuiſe froidement ſur des jouïſſances ; qu'on ne dit pas, qu'on ne peut pas dire *goûter ou faire goûter les tranſports, l'ivreſſe, les fureurs, les ſaiſiſ-*

R. Le Poëte ne fait ici aucune violence à la langue ; il s'eſt ſervi d'expreſſions qui ſont dans la Nature. Malheureuſement pour ce Critique, ou peut-être heureuſement pour lui, il paraît qu'il n'en a pas reçu de grandes faveurs de ce côté, & qu'on peut dire, d'après ce qu'il avance, qu'il eſt du nombre des *frigidis & maleficiatis*. Au ſurplus, comment ce Critique peut-il ſe plaindre que le Poëte décrit trop à découvert les plaiſirs de l'amour, & dire en même tems que ſon ſtile eſt froid ? Enfin, il n'y a

Ces tranſports, ces fureurs qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmaient ce Héros :
L'un tenait ſa cuiraſſe, encor de ſang trempée ;
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Il riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains 1.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe ;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe ;
Sa fière activité ménage ces inſtans,
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens 2 ;
Et tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,

ſemens ; & que le verbe *goûter* ne peut s'appliquer à pas un de ces quatre mots. Il ajoute enſuite : la langue, dit M. de Voltaire, ne doit point être violée.

perſonne qui ne convienne qu'il n'y a pas de Poéte qui ait mieux exprimé les ſentimens & les mouvemens du cœur & de l'âme que Voltaire.

Page 36, *ſecond Vol. du Commentaire*, *Note* 4.

1. « *Ce fer, l'appui du Trône & l'effroi des humains* ». Ceci n'eſt pas juſte, dit-il, ſuivant M. de Voltaire, puiſque, ſelon lui, Henri n'eſt pas encore ſur ſe Trône, témoin ce vers de Saint-Louis après la mort de Valois : *Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même.*

R. 1°. Le Poéte ne dit autre choſe, ſinon que *ce fer était l'appui du Trône*, il ne dit pas que Henri fût ſur le Trône 2°. Le vers que cite le Critique eſt contre lui-même, puiſque S.-Louis dit à Henri que Dieu le conduira ſur ſon Trône : on voit que cette critique n'a pas de fondement.

Page 37, *Note* 2.

2. « *Elle court de la Ligue irriter les ſerpens* ». Il demande ce qu'entend l'Auteur par les ſerpens de la Ligue.

R. Il entend les Ligueurs les plus mutins. L'expreſſion eſt poétique.

De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin, dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître, il le voit & rougit;
L'un de l'autre en ſecret ils craignent la préſence 1.
Le Sage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même & ces regards baiſſés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère où règne la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin. —
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir eſt trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné

Page 37, ſecond Vol. du Commentaire, Note 5.

1. « *L'un de l'autre en ſecret ils craignent la préſence* ». Il dit que Henri ne pouvait pas craindre la préſence de Mornay, puiſqu'il ne le ſavait pas là; ni Mornay celle de Henri, puiſqu'il le cherchait.

R. Comment le Critique peut-il dire que Henri ne le ſavait pas là, puiſque le Poéte dit *il vit Mornay paraître*, & que ſa vue le fit rougir, que Mornay garde un morne ſilence? La rougeur de ce Prince, le ſilence de Mornay font dire au Poéte qu'ils craignaient la préſence l'un de l'autre, Henri ſentant ſa faute, & Mornay la faiſant appercevoir par ſon ſilence; c'eſt ce qu'il explique par les vers 315 & ſuivans.

Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire;
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur 1.—
A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître. —
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous de la France entière auguſte défenſeur,
Vous vainqueur de vous-même & Roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre 2;

Page 38, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur* ». Je ne dirai pas, dit le Critique, que *erreur* n'eſt pas le mot propre; mais j'obſerverai que S.-Louis prédit que Henri éprouvera beaucoup de faibleſſes honteuſes avant d'entrer dans les murs de Paris; cette prédiction ne s'accomplit pas, le Héros n'éprouve qu'une ſeule faibleſſe, qui même n'eſt pas honteuſe, ſuivant les idées reçues.

R. Il n'eſt pas vrai que Saint-Louis ait dit à Henri qu'il éprouverait beaucoup de faibleſſes avant d'entrer dans les murs de Paris, comme le dit le Critique, qui ſouvent ſe trompe; mais il dit que ce Prince en éprouvera beaucoup avant de rentrer dans le ſein de l'Egliſe. La bataille d'Ivry eſt de Mars 1590, & l'abjuration de Henri eſt de la fin de Mars 1593. Voyez les vers 297 du ſeptième Chant & les ſuivans.

2. « *L'amour à votre gloir ajoute un nouveau luſtre* ». Il trouve que c'eſt une maxime, d'Opéra, un propos de Courtiſan, qui va mal dans la bouche d'un Stoïcien, d'un Calviniſte auſtère, & qui dément ces cinq ou ſix portraits, travaillés avec tant de ſoin. Mornay, dit-il, eſt plus relâché que Henri, que

R. Le diſcours de Mornay ne reſſemble point à une maxime d'Opéra, il ne dément pas la ſévérité de ſon caractère en louant en ce moment la vertu de ce Prince, qui s'arrache de la plus violente paſſion pour ſuivre ſon devoir. *Qui le dompte eſt illuſtre* eſt le propos d'un Stoïcien auſtère, & non d'un Courtiſan.

Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.—
Il dit, le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part; en ce moment d'Eſtrée évanouïe,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une Nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette Amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande envain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toujours ſévère & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon Maître trop ſenſible;

---

le Poéte; & quelle décence, qu'un Hérétique, amené par un Ange, débite dans un Poème Chrétien les lieux communs d'une morale condamnée.

La Force & la Vertu leur montrent le chemin ;
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Retour du Roi à ſon Armée ; il recommence le Siége. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

Ces momens dangereux perdus dans la moleſſe 1 ;
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé ;
D'un eſpoir renaiſſant le Peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait. Bourbon que rien n'arrête 2 ;

Page 43, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Ces momens dangereux perdus dans la moleſſe* ». On aurait, dit-il, entendu l'Auteur, s'il avait dit *ces momens précieux ; dangereux* eſt impropre.

R. Le mot *dangereux* eſt ici en ſa place. Le Poéte fait entendre que la durée de ces momens pouvait faire un grand tort à Henri.

2. « *Bourbon que rien n'arrête,*
» *Accourt impatient d'achever ſa conquête* ».

Il vient en effet, dit-il, d'en donner des preuves, en perdant dans la moleſſe des momens précieux ou dangereux.

R. Certainement Henri vient de prouver que rien ne l'arrêtait, puiſque malgré ſa violente paſſion, il part pour rejoindre l'Armée ; c'eſt ce que le Poéte exprime par les vers 325 & ſuivans du neuvième Chant.

Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendards 1.
Le Héros reparut aux pieds de ces remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'Ange de la France 2, appaisant son courroux,
Retint son bras vengeur & suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés 3.

Page 43, second Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *Paris épouvanté revit ses étendards* ». Où est, dit-il, l'unité d'action? Voilà un second siége de Paris; ce défaut était facile à éviter, en supposant qu'une partie de l'Armée royale continuait de bloquer Paris, tandis qu'avec l'autre Henri courait au-devant du secours Espagnol.

R. Le Poéte ne fait point entendre que le siége fût levé, ainsi l'action n'est point interrompue; d'ailleurs, quand ce serait un second siége, cela n'ôterait pas l'unité, puisque les Armées étaient toujours en action, & non loin de Paris.

Page 44, Notes 1 & 2.

2. « *Quand l'Ange de la France* ». Il dit que ce doit être Saint-Louis, car c'est lui qui, dans le huitième Chant, arrête le Héros; cependant dans le neuvième, S.-Louis & l'Ange de la France sont des personnages différens, & l'Ange y fait les fonctions de Courier du Saint.

R. Ce n'est point ici une faute; l'Ange de la France est censé veiller perpétuellement sur elle.

3. « *Les Ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés, Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés* ». Cela, dit-il, n'était pas possible, il faut donc dire *les plus ardens Ligueurs.*

R. Rien n'était plus possible, même plus vraisemblable; étant tous réunis d'intérêt, ils étaient censés le suivre de près.

Là,

Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide 1,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide : —
« Nous n'avons point encor appris à nous cacher ;
» L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher 2 ;
» C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
» Je connais des Français la fougue impétueuse ;
» L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
» Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
» Souvent le désespoir a gagné des batailles 3 :
» J'attends tout de nous seuls & rien de nos murailles.
» Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars 4 ;

Page 44, second Vol. du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,*
» *Leur tenait fiérement ce langage intrépide* ».

Il trouve que *fiérement* après *ennemi de tout conseil timide*, & avant *intrépide*, devient pléonasme.

℟. Il aurait parlé plus juste, s'il avait dit que cela fait antithèse.

2. « *L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher* ». L'ennemi, dit-il, était déjà venu ; comment marches contre un ennemi qui est aux pieds des remparts ?

℟. C'est en lui faisant face, en l'attaquant.

Page 45, Notes 1 & 2.

3. « *Souvent le désespoir, &c.* ». Il demande quel rapport a cette sentence avec ce qui précède & ce qui suit ; il faut deviner ce que l'Auteur a voulu dire & ce qu'il ne dit point.

℟. Ce que dit d'Aumale a rapport à ce qui précède & à ce qui suit ; ce qui précède annonce qu'il faut tout risquer pour vaincre : *C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.* Il en est de même de ce qui suit : *Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars, &c.*

4. « *Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars* ». Il prétend que d'Aumale propose

℟. Où le Critique a-t-il vu que d'Aumale propose de livrer bataille plutôt que de faire une

» Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos remparts »!
Il se tut à ces mots; les Ligueurs en silence,
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte 1, & dans leurs yeux confus,
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus. —
» Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
» Français, à cet affront je ne veux point survivre 2;
» Vous craignez les dangers, seul je m'y vais offrir 3,

---

une chose impossible. Des assiégés, dit-il, peuvent faire des sorties, mais peuvent ils livrer bataille?

sortie? Par *les champs de Mars*, on n'entend pas autre chose que de se battre.

Page 45, second Vol. du Commentaire, Notes 1 & 4.

1. « *Il en rougit de honte* ». Il veut qu'on dise *j'en rougis pour lui*; mais ce n'est qu'en parlant de soi qu'on dit *j'en rougis de honte*.

R. Il se trompe; ce mot est très-bon, & M. de Voltaire savait mieux le Français que tous les Gascons possibles.

2. « *Français, à cet affront je ne veux point survivre* ». Il demande si n'être pas suivi de gens qui n'osent, (ce sont ses termes) est un affront auquel ce Héros ne doit pas survivre. En vérité, ajoute-t-il, d'Aumale est un peu fou.

R. Il semble, à entendre le Critique, que d'Aumale, par ces mots *à cet affront*, &c. aille lâchement se donner la mort; mais on voit que le Poëte le représente au contraire dans ce Poëme comme un Guerrier impétueux qui pousse la valeur jusqu'à l'imprudence. Au surplus, comme la valeur des Soldats est souvent attribuée au Chef, leur lâcheté peut aussi lui faire tort, & c'est un affront à un Chef d'être abandonné dans un combat; alors il faut qu'il rallie ses troupes, ou qu'il fuie, ou qu'il meure: c'est ce que dit le Poëte par les deux vers qui suivent.

Page 46, Note 1.

3. « *Vous craignez les dangers, seul je m'y vais offrir* ». Il dit que c'est apparemment à des Bourgeois que d'Aumale

R. Avec un caractère tel que le Poëte peint d'Aumale, il ne peut pas tenir un autre langage à des troupes qui, par leur

» Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir ».
De Paris à l'instant il fait ouvrir ſes portes,
Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte;
Il s'avance. Un Héraut, Miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : — Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire 1 :
D'Aumale vous attend, ennemis, paraiſſez 2. —
Tous les Chefs à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage :
Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage 3 ;

---

parle ainſi ; car, quel Gentilhomme l'aurait entendu de ſang-froid ? De tels reproches ſont trop contraires à nos mœurs.

ſilence, paraiſſent refuſer de combattre. L'ironie du Critique eſt mal placée ; des Gentilshommes doivent montrer de la valeur ; mais quand ils ſont ſoupçonnés de lâcheté, on peut leur parler ainſi.

Page 46, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 5 & 6.

1. « *Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire* ». Il dit que d'Aumale étant un des Chefs de la Ligue, joue ici le rôle d'un Aventurier.

1. Les combats ſinguliers en ces tems étaient communs. Le Poéte ſoutient ici le caractère qui était propre à ce Guerrier ; il était, comme on l'a vu, violent, impétueux. D'ailleurs, c'eſt ici une fiction ; d'Aumale avait été tué à S.-Denis en 1591, en voulant ſurprendre cette ville. *Voyez le Préſident Hainault, tome II, page 596.*

2. « *D'Aumale vous attend, ennemis, paraiſſez* ». Il demande ſi les Royaliſtes ſe tenaient cachés ; il aimerait mieux, dit-il, *d'Aumale vous défie.*

2. Cette remarque n'eſt pas juſte : quand le Héros dit *ennemis, paraiſſez*, cela ne dit pas qu'ils fuſſent cachés ; mais c'eſt un défi à celui qui ſe préſentera pour combattre.

Page 47, Note 1.

3. « *Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage* ». Il pré-

1. L'un & l'autre eſt bon français.

Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur. —
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France : —
« Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence.
» Combats pour ton pays, pour ton Prince & pour toi,
» Et reçois en partant 1 les armes de ton Roi ». —
Le Héros, à ces mots 2, lui donne ſon épée 3. —
« Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée, »
» Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux ;
» J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous ». —
Il dit ; le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale avec impatience
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.

---

tend que *briguaient près du Roi* eſt une faute de langage, & qu'il faut dire *auprès du Roi*.

Page 47, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Et reçois en partant* ». Turenne, dit-il, avait-il un voyage à faire ?

R. Mauvaiſe critique. *En partant* veut dire en ſortant, en partant du Camp.

2, « *Le Héros, à ces mots* ». Il faudrait, dit il, éviter le concours de deux ſons ſi remarquables.

R. Il doit y avoir une poſe après les mots *le Héros* ; ainſi la conſonnance n'eſt pas ſenſible. D'ailleurs, de légères taches ſont-elles des défauts ?

3. « *Lui donne ſon épée* ». Il trouve que cette expreſſion eſt faible, languiſſante, & même équivoque, & penſe qu'il fallait décrire ici cette épée en deux mots, ou la manière dont le Roi lui fit ce préſent.

R. Cette expreſſion *lui donne ſon épée* n'eſt ni faible ni languiſſante, ni équivoque ; elle eſt au contraire noble, naturelle ; il ſemble qu'on voye le Roi prendre ſon épée de ſon côté pour en faire préſent à Turenne. Le mot *ſon* ſe rapporte au nominatif du verbe, qui eſt Henri. A l'égard de la deſcription de cette épée, elle était très-inutile, ſur-tout après ce qu'a dit le Roi : *Reçois en partant les armes de ton Roi.*

Le Peuple de Paris aux remparts accourût 1 ;
Les Soldats de Henri près de lui ſe rangèrent,
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant un défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,
Qui ſemblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brillans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers ;
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs 2 ;

Page 48, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Le Peuple de Paris aux remparts accourut* ». 1°. Il prétend que cet aoriſte fait languir la narration. Il change ainſi ces deux vers :

« *Attendait qu'un rival s'offrît à ſes regards.*
» *Le Peuple de Paris inonde ſes remparts* ».

2°. Il dit que Virgile eſt moins ſec ſur le même ſujet, par ces vers :

« *Tum ſubitò effuſæ matres & vulgus inermum,*
» *Invalidique ſenes, turres & tecta domorum*
» *Obſedere, alii portis ſublimibus aſtant* ».

R. 1°. Voilà une inondation bien ſubite, & un terme impropre. 2°. Ces vers latins ſont beaux ; mais ſi le Poéte avait fait monter les vieillards & les femmes ſur les toîts des maiſons, ſur les tours, ſur les portes, le Critique y aurait trouvé à redire. Le mot *accourut* exprime ſuffiſamment la curioſité du Peuple ſur l'événement de ce combat.

2. « *Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs* ». Il

R. Ce qu'on ne doit pas dire, c'eſt *le ſyſtême Chrétien* : notre

Aux remparts de Paris ils fondent, ils s'arrêtent ;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent 1.
Voilà qu'au même instant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nâgeant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
De sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel, à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,

---

trouve que dans le système Chrétien, on ne peut pas dire *des Démons, des Dieux enivrés de sang.*

Religion, comme on l'a déjà observé, n'est pas une Religion de système. Le mot *Dieux* est ici figuré.

Page 49, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent* ». Quel secours, dit-il, ces monstres pouvaient-ils donner à d'Aumale dans un combat singulier ? Est-ce en se montrant physiquement & en se mettant dix contre un ? Ce n'est pas ce que le Poéte a voulu dire ; mais qu'a-t il voulu ? Il semble qu'il parle d'un secours réel : en ce cas, pourquoi le nuage s'arrête-t-il sur les campagnes de Paris, & ne dépose-t-il pas le bataillon auxiliaire sur le champ de bataille même ?

2. C'est ici une fiction dont se sert le Poéte ; elle n'est pas susceptible du ridicule dont le Critique voudrait la couvrir par sa note. Cette fiction exprime le desir ardent qu'avaient les Ligueurs fanatiques de voir ce combat réussir en faveur de d'Aumale.

Les monſtres infernaux ſemblent inanimés :
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon Autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des Dieux, en ſon Temple apportée,
A ſes yeux éblouïs l'Arche fut préſentée 1.
Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux 2.
Bientôt les deux Guerriers entrent dans la carrière 3,
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,

Page 51, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *A ſes yeux éblouïs l'Arche fut préſentée* ». Il dit que l'Idole de Dagon ne pouvait être éblouïe : *Oculos habent & non videbunt.*

R. Mauvaiſe critique & fauſſe application de ce paſſage de l'Ecriture. Le Poëte parle ici figurément de ce faux Dieu il fait alluſion à ſa chûte à la vue de l'Arche. Ce paſſage n'eſt pas placé ici ; il regarde les hommes qui ſont aveuglés par leurs paſſions, & qui ſont ſourds aux ſages leçons qu'on leur donne.

2. « *Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux* ». Il prétend que *illuſtre* appliqué aux choſes, vieillit.

R. Il parait que c'eſt plutôt l'eſprit du Critique qui vieillit : ce mot, au contraire, donne ici une noble idée de ces deux combattans.

3. « *Bientôt les deux Guerriers entrent dans la carrière* ». Plus haut, dit-il, les yeux étaient attachés ſur les combattans ; ici, leur combat fixe tous les yeux, & ils ne ſont point encore entrés dans la carrière.

R. Il n'y a ici aucune contradiction : ces deux Guerriers n'étaient point enfermés, ils pouvaient être vus dehors le monde, ſans être encore entrés dans la carrière. Rien n'eſt plus futile que cette critique.

Des anciens Chevaliers ornement honorable 1,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrables;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger plus grand.
Leur arme eſt une épée; &, ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance. —
« O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
» Deſcends, juge ſa cauſe, & combats avec moi;
» Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice,
» J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice ». —
D'Aumale répondit 2 : — « J'attends tout de mon bras;
» C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats;
» Envain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
» Tranquile au haut du Ciel il nous laiſſe à nous-même;
» Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur 3 »,

Page 51, ſecond Vol. du Commentaire, Note 4.

1. « *Des anciens Chevaliers ornement honorable* ». Il trouve ce vers un peu lourd, que *ornement honorable* n'eſt pas bon; *reſpectable*, dit-il, vaudrait-il mieux? Peut-être faudrait-il *ornements* au pluriel, à cauſe de *buſtes*, ou bien mettre *buſtes* au ſingulier. L'armure complette n'était pas un ſimplé ornement, & encore moins celui des Chevaliers ſeuls.

R. Il faudrait bien des leçons à ce Critique pour lui apprendre à ſe connaître en vers. Il paraît bien ſtricte ſur l'époque de l'armure complette; cela eſt aſſez indifférent pour le Lecteur.

Page 52, Notes 2 & 4.

2. « *D'Aumale répondit* ». Il penſe que Turenne, ne parlant point à d'Aumale, au-lieu de *répondit*, il faudrait *interrompit* ou *l'équivalent*.

R. Le Poéte a dit que Turenne cria; d'Aumale pouvait donc l'entendre & lui répondre. D'ailleurs, Turenne ayant fini ſon invocation à Dieu, *interrompit* n'était pas le mot convenable.

3. « *Le parti le plus juſte eſt*

R. Le Poéte ſoutient dans ce

» Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur ». —

celui du Vainqueur ». Et c'eſt d'Aumale qui parle ainſi, lui qui vient d'être complétement battu à Ivry. Je l'avais bien dit, qu'il était un peu fou.

Guerrier le caractère qu'il lui a donné; il l'a toujours repréſenté comme impétueux, violent, téméraire: ainſi, cette critique ne vaut rien.

Page 53, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur* ». Il fait un très-long commentaire; il prétend que le diſcours de d'Aumale n'eſt pas ſupportable. 1°. Il dit qu'il n'eſt pas vraiſemblable que parmi des Chrétiens, un Déiſte parle ainſi publiquement. 2°. Qu'il l'eſt encore moins qu'un Chef du parti Ligueur, d'un parti qui combat pour la Religion, profère devant les deux Armées de ſi ſcandaleuſes impiétés. 3°. Les convenances permettent-elles de repréſenter les Capitaines Hérétiques pleins de Religion, & les Catholiques pleins de mépris pour elle? 4°. Qu'il fallait du moins peindre d'Aumale pur Papiſte, Fanatique outré. 5°. Que c'eſt peu de prêter à d'Aumale le fanatiſme d'Epicure; d'Aumale le met en thèſe comme un Profeſſeur; que le goût voulait que ces fauſſes idées fuſſent tournées en ſentiment, & le Poéte les dirige en maxime; qu'il étale avec complaiſance ces mauvais propos, qui auraient dû être fort courts, quand même ils ſeraient tirés du ſujet, & conformes au caractère du perſonnage; que Virgile fait dire à Mézence, Contempteur des Dieux: *Dextra mihi Deus*,

2. 1°. On a vu que le Poéte a peint d'Aumale d'un caractère très-ſingulier: il a fait voir qu'il s'oppoſait toujours aux avis, aux réſolutions de Mayenne; qu'il n'écoutait que les mouvemens de ſon ſang bouillant, furieux, tel enfin qu'Horace peint Achille: *Iracundus, acer, jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis.* Turenne, au contraire eſt repréſenté comme un Guerrier habile, courageux, mais prudent, maître de ſes ſens. Ce contraſte fait ici le plus bel effet.

2°. Il eſt donc vraiſemblable qu'un Déiſte tel que d'Aumale, (puiſqu'il le qualifie ainſi, quoique plus bas il le diſe Athée, & enſuite Dévôt) tienne publiquement ce langage, qui, dans le fond, ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'il penſe que Dieu le laiſſe maître de ſes actions, ſuivant ce vers: *Tranquile au haut du Ciel, il nous laiſſe à nous-même.*

3°. En quoi le Poéte a-t-il péché contre les convenances? Il a peint ces deux Guerriers tels qu'ils étaient en effet, il n'en a pas forgé les caractères: il n'a pas donné les Ligueurs pour de parfaits Chrétiens; au contraire, il

Il dit ; & d'un regard enflammé d'arrogance 1,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance 2.

& telum quod miſſile libro. Que dans Stace, l'impie Canapée dit rapidement, *Virtus mihi numen & enſis quem teneo.* Et comme ce Critique a la manie de vouloir réformer le Poéte, il ajoute : ne pourrait-on pas, en conſervant à d'Aumale ſon caractère bruſque, fier & dévôt, changer ainſi ces vers ?

« *Tais-toi, lui dit d'Aumale : eſt-ce à toi d'implorer*
» *Un Dieu que l'Héréſie oſa déshonorer ?*
» *Il t'entend, ta prière eſt un nouvel outrage :*
» *Son bras va te punir de ton aveugle rage.*
» *Mais, quel que ſoit enfin le ſuccès du combat,*
» *Dieu protège l'Egliſe, & non un Apoſtat* ».

5°. Il dit que c'eſt peu que l'Auteur prête à d'Aumale l'Athéiſme d'Epicure ; qu'il le met en maxime ; qu'il étend avec complaiſance ces mauvais propos, qui devraient être fort courts, quand ils ſeraient tirés du ſujet & conformes au caractère du perſonnage. Il cite Virgile & Stace, qui diſent des choſes rapidement ; mais avec telle rapidité que le Critique diſe que ces mots aient été employés, il n'en réſulte pas moins que, même chez les Payens, ils ſeraient très déplacés. Au ſurplus, le diſcours de d'Aumale n'eſt pas plus long que celui de Turenne ; & ſi l'on peut dire que le Poéte ſe ſoit étendu avec complaiſance, c'eſt dans celui de Turenne : on voit qu'il s'eſt plû à le rendre magnifique, du moins, voilà ce que la lecture en préſente à l'idée.

A l'égard des vers qu'il voudrait ſubſtituer à ceux du Poéte, ils commencent bien trivialement *Tais-toi, lui dit d'Aumale : eſt-ce à toi d'implorer, &c.* Il ne veut pas que les Proteſtans prient Dieu ; il s'érige en Juge ſuprême, en diſant que leurs prières ſont un outrage à la Divinité.

Page 54, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1 & 2, « *Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,* ».

1. On peut lui demander ſi dans ces deux vers le Poéte n'a fait voir en eux le faux du fanatiſme : c'eſt pour en détourner davantage, qu'il leur oppoſe le diſcours de Turenne, qui eſt orthodoxe.

4°. Pourquoi fallait-il peindre d'Aumale pur Papiſte, ou Fanatique outré ? Le Critique ne s'apperçoit pas que c'eſt lui qui n'obſerve pas les convenances, & qu'il parle très-indécemment.

Mais la trompette ſonne, ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre, d'un pas léger, ſe détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir ;
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir.
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante

» *Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance* ».

Il demande ſi *enflammé d'arrogance* eſt français, & dit que Virgile, en pareille occaſion, n'écoute pas, qu'il peint, & il ajoute qu'on ne dit pas *voir d'un regard*.

pas peint au vrai ces deux Guerriers : ce contraſte ſi bien rendu aurait dû le diſpenſer d'avoir récours à Virgile. Pour le terme de *regard*, il eſt bon ; c'eſt en regardant qu'on voit : ainſi, le Poëte a pu dire *& d'un regard enflammé il voit*.

Page 54, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir* ;
» *Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir* ».

Il dit que *plaiſir* & *plaît* qui ſuit ſont une négligence ; mais

2. Il aurait pu s'en tenir à la dernière partie de ſa remarque, cette eſpèce de répétition n'ayant rien de déſagréable.

il trouve ces vers d'autant plus beaux, qu'ils étaient difficiles à faire. Voilà, dit-il, ce qui s'appelle de la Poéſie : cette comparaiſon me paraît admirable par ſa juſteſſe, ſon agrément & ſa nouveauté.

Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le Spectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire 1.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux 2;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux 3.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère 4,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire 5.

Page 55, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire* ». *Chûte*, dit-il, n'eſt peut-être pas le mot propre.

2 & 3. « *D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;* » *Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux* ».
Plus fort, dit il! d'Aumale & Turenne ſe battent-ils à coups de poings? Dans ces combats, le plus robuſte a-t-il plus d'avantage? D'Aumale eſt plus furieux, Turenne l'était donc auſſi? *Furieux* n'eſt pas bon, *plus ardent* dit tout.

R. Par ce mot, le Poëte fait entendre que les coups étaient auſſi adroitement parés que vigoureuſement portés.

R. Il admire la beauté de cette deſcription de combat, & ne peut retenir ſa critique; il eſt vrai que c'eſt pour donner ces deux vers de ſa façon:
« *D'Aumale eſt plus ardent, Turenne plus adroit,*
» *Il ſait à la valeur oppoſer le ſang-froid* ».
Le mot *furieux* exprime le caractère de d'Aumale.

Page 56, Notes 1 & 2.

4 & 5. « *Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,* » *Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire* ».
Tous, dit-il, me paraît rédondant: je crois que *maître de ſes ſens* eſt une phraſe faite, à laquelle il n'eſt pas permis d'ajou-

R. Il n'y a pas ici de rédondance: *animé ſans colère* eſt très-bon & fait tableau. Pour le mot *à loiſir*, il exprime bien le caractère prudent & phlegmatique de Turenne. Le vers du Critique eſt inférieur à celui du Poëte.

D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur 1 ;
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin, d'un coup mortel il lui perce le flanc ;
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent : --
« De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre régne eſt paſſé ». --
Tout le Peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable 2,
Menace encor Turenne & le menace envain 3 :
Sa redoutable épée échappe de ſa main.

---

ter. J'aimerais mieux *maître de ſes eſprits*. Il trouve cet *à loiſir* ſingulier : A-t-on, dit-il, *du loiſir vis-à-vis d'un furieux ?* Il mettrait : *Il aſpire à laſſer ſon terrible adverſaire.*

Page 56, ſecond Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur* ». Il mettrait *conſume* au-lieu de *épuiſe*.

R. *Epuiſe* eſt bien plus expreſſif après *efforts*.

Page 57, Note 3 & 4.

2 & 3. « *D'Aumale ſans vigueur étendu ſur le ſable,*
» *Menace encor Turenne & le menace envain* ».
D'Aumale, dit-il, ſans vigueur, je crois bien. J'aimerais mieux *ſans couleur*, qui ne ſerait pas trop bon. Il dit enſuite qu'il fallait s'arrêter au premier hémiſtiche du ſecond vers, que le ſecond eſt une naïveté.

R. Il a raiſon de dire que *ſans couleur* ne ſerait pas bon ; mais il fait mal de critiquer les mots *ſans vigueur*, qui font contraſte avec *le menace envain* du dernier vers : ce qui juſtifie le ſecond hémiſtiche de ce vers.

Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche ;
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche :
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits 1.
Cependant des Soldats, dans les murs de Paris,
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un Peuple interdit, égaré 2.
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs 3.

Page 57, ſecond Vol. du Commentaire, Note 5.

1. « *Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits* ». Il prétend que *à tes eſprits* eſt un barbariſme, mais ſi familier aux Poétes, qu'il ceſſe d'en être.

R. Il eſt fort ſingulier qu'il oſe avancer que les Poétes ont droit d'employer des barbariſmes, & de leur donner place dans la Poéſie. Les Poétes, non plus que les Hiſtoriens, n'ont ce droit. Ici, ces mots *tes eſprits* ne ſont point un barbariſme. Le Critique n'en a pas compris le ſens. Le Poéte entend par-là les ſens, & non l'eſprit ; cela eſt très-français.

Page 58, Note 1 & 2.

2. « *Ce ſpectacle ſanglant... Entre au milieu d'un Peuple* ». Je ne ſais, dit-il, ſi l'on peut dire d'un ſpectacle, qu'il entre.

R. Ne voit-on pas que c'eſt le corps de d'Aumale qui entre, & qui forme ſpectacle !

3. « *Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs* ». Il demande

R. Le Poéte ne fait pas ici de déclamation, mais une deſcrip-

On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots & retiennent leur plainte 1 :
Tout ſe taît & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur 2,
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur 3.
Les cris des aſſiégeans juſqu'au Ciel s'élevèrent ;
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblèrent.

---

ce qu'avaient donc de particulier les yeux de d'Aumale mort, & dit qu'il craint bien que ce ne ſoit une puse déclamation.

tion de ce ſpectacle funèbre très bien rendue.

Page 58, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2, 3 & 4.

1. « *Etouffent leurs ſanglots & retiennent leur plainte* ». Je crois, dit-il, qu'il faut *leurs plaintes*. Il voudrait mettre : *Etouffent les ſanglots, & retiennent la plainte.*

2. Cette réforme ne vaut rien.

2, 3. « *Tout ſe taît & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur* » *Bientôt de ce ſilence augmente la terreur* ».
Quelle idée ces mots offrent-ils à l'eſprit, ou aux eſprits, pour parler comme M. de Voltaire ?

3. Cela préſente le plus grand trouble, la plus grande déſolation. Ce ſilence avait mis la conſternation dans les eſprits, & ce bruit cauſa la frayeur.
Qu'eſt-ce que la terreur d'un ſilence ?

Voilà dit-il, 176 vers employés à décrire un duel qui n'influe pas plus ſur le dénouement que tout autre fait que le Poéte aurait rimé. Se permet on les écarts quand on touche au terme ?

1°. Il n'eſt pas exact de dire que ce duel contient 176 vers; ce qui au ſurplus ſerait indifférent. 2°. C eſt un épiſode qui tient au ſujet, puiſque d'Aumale eſt un des Chefs des Ligueurs. D'ailleurs, il eſt ici bien placé, & a donné lieu au Poéte de faire l'éloge de Turenne.

Ils demandent l'aſſaut. Mais l'auguſte Louis 1,
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils 2,
Modérait de Henri le courage terrible 3.
Ainſi des élémens le moteur inviſible 4

Page 59, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2, 3 & 4.

1 & 2. « *Mais l'auguſte Louis, » Protecteur des Français, protecteur de ſon fils* ».
Il trouve que *auguſte* n'eſt pas heureuſement trouvé, & que la répétition rend le ſecond vers bien long & bien vuide.

R. L'épithète de *auguſte* n'a rien que de noble; & la répétition du mot *Protecteur* ne gâte point ce vers, elle fait voir que S.-Louis protége les Français comme leur Prince: c'eſt même un préjugé pour la cauſe de Henri.

3. « *Modérait de Henri le courage terrible* ». L'épithète, dit-il, n'eſt pas heureuſe, & cette intervention de S.-Louis, eſt un merveilleux dont on ne voit pas la néceſſité.

R. Sa première remarque eſt bien ſévère: pour la ſeconde, elle fait voir l'inconſéquence du Critique, qui ſe contredit perpétuellement: il a reproché au Poéte d'être très-avare du merveilleux; & quand il l'emploie, il trouve que c'eſt ſans néceſſité. Les vers précédens juſtifient le Poéte: *Les cris des aſſiégeans... ils demandent l'aſſaut...* C'eſt dans ce moment que S.-Louis vient pour empêcher le carnage.

4. « *Ainſi des élémens le moteur inviſible » Contient les aquilons ſuſpendus dans les airs* ».
Il dit, 1°. qu'il ne fallait pas comparer un être moral à un autre être moral. 2°. Qu'il n'y a aucune comparaiſon, dit le Proverbe, de Dieu à S.-Crépin. 3°. Qu'il eſt un peu violent d'avancer que S.-Louis agit ſur l'âme de Henri comme Dieu agit ſur la matière, ſur-tout quand on fait attention que, ſuivant le ſyſtême Chrétien (car il veut toujours que notre Religion ſoit une Religion de ſyſtême), Dieu ne communique à aucun Saint la moindre partie de ſon empire ſur l'âme humaine.

R. Il n'eſt pas douteux, 1°. qu'on peut comparer un être moral à un autre être moral. 2°. La plaiſanterie que fait ici le Critique eſt triviale, & ne mérite pas de réponſe. 3°. Enfin, ce n'eſt point ici une thèſe de théologie; il n'eſt pas queſtion de diſcuter les opérations de l'Etre ſuprême, ni le pouvoir qu'il lui plaît de communiquer à ſes Saints: c'eſt ici une pure fiction qui peut entrer dans le Poème.

Contient les aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſe la barrière où ſe briſent les mers :
Il fonde des Cités, les diſperſe en ruines,
Et les cœurs des humains ſont dans ſes mains divines.
Henri, de qui le Ciel a réprimé l'ardeur 1,
Des Guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate Patrie 2,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie 3.

Page 60, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Henri, de qui le Ciel a réprimé l'ardeur* ». *Le Ciel*, dit-il, qui ſignifie toujours *Dieu*, ſignifie ici *S.-Louis*.

R. Ce Critique ſe trompe. On ſait que *le Ciel* ne peut avoir d'autre ſignification que *Dieu*, & c'eſt dans cette acception que le Poéte l'a employé : Dieu a agi par le miniſtère de S.-Louis.

2. « *Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate Patrie* ». Etait-ce pour la première fois, dit-il, que Henri découvrait ce ſentiment dans ſon cœur ? Etait-il étonnant qu'il aimât la France ? Paris qui lui réſiſtait était-il tout le Royaume ? D'ailleurs, quel bienfait la Patrie avait-elle reçu de lui, pour lui paraître ingrate ? Ce vers, ajoute-t-il, conviendrait à un Ariſtide, à un Coriolan.

Enfin, par ſa note ſeptième, il réforme ainſi ce vers : *Pour des ſujets ingrats ſon âme eſt attendrie.*

R. Mais ce vers ne dit en aucune manière que ce fût la première fois que Henri eût éprouvé ce ſentiment d'amour pour les Français ; le Poéte a même ſouvent parlé de ſa bonté pour la Nation. La queſtion du Critique, *eſt-il étonnant qu'il aimât la France*, eſt ridicule, n'a pas d'objet, non plus que celle qu'il fait au ſujet de la ville de Paris.

Enfin, dans la réforme que ce Critique fait plus bas, note 7, des vers du Poéte, il ſe ſert du même mot d'*ingrat*, qu'il reprend en lui.

3. « *Il voulut la ſauver de ſa propre furie* ». Il prétend que ce vers n'eſt pas bon, ſans compter, dit-il, que *ſa propre furie* peut & même doit ſe rapporter à Henri contre l'intention de l'Auteur.

R. Ce vers eſt très-énergique. A l'égard du ſurplus de ſa note, c'eſt à la langue françaiſe qu'il peut s'en prendre ; elle n'a pas les *ſon*, *ſa*, *ſes* des Latins, qui exprimeraient *ſa* par *ejus* ; mais il eſt clair que *ſa* ſe rapporte à *Peuple*.

Haï de ſes Sujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir 1,
Il laiſſe à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes 2,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes 3,

Page 61, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3 & 5.

1. « *Pouvant les emporter, il les fait inveſtir.* ». Quoi, dit-il, emporter les Pariſiens!

R. On dit emporter une ville, cela eſt bien plus fort, & c'eſt ce qu'a fait entendre le Poëte : cette expreſſion ne prête à aucun ridicule.

2. « *Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes* ». Henri IV ſe trompa, dit-il; il fit donc une faute, & ſa prétendue bonté pour les Pariſiens devint une cruauté envers ſes Soldats, & c'eſt ce Héros imprudent que nous devons admirer! Pourquoi s'écarter de l'Hiſtoire, quand on n'a rien de mieux à donner? Si Henri IV avait ſi mal raiſonné, il eût fallu ſupprimer ce fait du Poème, il ne fallait pas le créer : ſi Henri IV avait pu emporter Paris, il l'aurait dû faire, & l'aurait fait.

R. Le Critique fait ici de mauvais raiſonnemens. On ſait que Paris fut bloqué, qu'il fut affamé; c'eſt ce que dit le Poëte : il ne s'eſt donc pas, ainſi que le Critique voudrait l'inſinuer, ſi fort écarté de l'Hiſtoire, il l'a ſuivie en partie. D'ailleurs, il aurait pu créer ce fait, ſans que ce fût une faute. Enfin, dans ce Poème il ne préſente pas Henri comme un imprudent, mais comme un Roi qui chérit ſes Sujets, il agit en père : c'eſt ce qu'il dit par les vers 342 & ſuivans de ce Chant : *Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes, &c.*

Page 62, Note 1.

3. « *La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes* ». Henri, dit-il, compte donc plus ſur la famine que ſur ſes armes.

R. Ce qu'on a dit pour la note précédente peut ſervir de réponſe aux mauvais ſarcaſmes de ce Critique. Au ſurplus, ou-

Lui livreraient sans peine un Peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé,
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence 1.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.
Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur 2,

Cependant, plus haut il ne tient qu'à lui d'emporter Paris; comment concilier tout cela? De plus, comme Henri IV est bon dans cet endroit du Poème! Quel excès de bonté! quelle façon admirable d'épargner, de gagner ses sujets, que de les faire mourir de faim!

Page 62, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Viendrait à ses genoux implorer sa clémence* ». Il dit que le Poëte fait déraisonner le Héros. Paris, ajoute-t-il, avait été assiégé; d'Egmont arrive & fait lever le siége: les Ligueurs ont donc le tems de remplir les magasins de la ville. Or, comment Henri peut-il se persuader que Paris mourra de faim, & implorera sa clémence? Cette famine si brusque est incroyable.

R. C'est le Critique qui déraisonne; il s'est passé bien du tems entre ces deux siéges. Le premier blocus est de 1590, & Henri ne se fit Catholique qu'en 1594. Ainsi les vivres que les Ligueurs avaient pu faire entrer lors de l'arrivée de d'Egmont étaient consommés: cette famine n'a donc rien d'invraisemblable, elle est au contraire très bien amenée.

Page 63, Note 1.

2. « *Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur* ». Il trouve que le mot *fiers* est impropre; il aimerait mieux, dit-il, *méprisant ses bontés*.

R. Le mot *fiers* exprime mieux l'arrogance de ces mutins, qui prenaient pour faiblesse la bonté du Roi: c'est ce qui se confirme par les deux vers suivans.

Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter, dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux :
Ce superbe Paris fut plein de malheureux [1],
De qui la main tremblante & la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes [2],

Page 63, second Vol. du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Ce superbe Paris fut plein de malheureux* ». Il prétend que ce vers est faible après les hurlemens du vers précédent ; que c'est détonner, & que la répétition de *Paris* est vicieuse, & qu'il dirait : *Ce séjour de délice est plein de malheureux.*

R. 1°. *Ce superbe Paris* est beaucoup mieux, plus noble que ce *séjour de délice* : il donne une plus grande idée de cette ville. 2°. Cette antithèse de *superbe* & *malheureux* donne de la force au vers, loin de l'affaiblir. La répétition du mot *Paris* n'a rien que d'élégant. Enfin, le mot *délice* dont se sert le Critique, devrait être au pluriel : on dit *vivre dans les délices*, & non *dans le délice.*

2. « *Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes* ». Au-lieu, dit-il, de déployer toutes les voiles du pathétique, l'Auteur s'applique à faire des vers pompeux ; il glisse sur les maux de la famine présente, & s'appésantit.

R. On ne peut sans injustice accuser le Poéte de n'avoir pas été pathétique en cette occasion : il a, dans les vers précédens, peint la famine avec les couleurs les plus tristes, & l'on verra par la suite qu'il en fait un tableau

Où de myrte & de roſe ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits 1, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux 2,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de misère au ſein de l'opulence,

---

gaîment ſur l'ancienne gourmandiſe des affamés; c'eſt manquer au précepte d'Horace: *Singula quæque locum teneant ſortita decenter.* Il demande pardon de tant de citations, mais il dit qu'il doit à la réputation du Poéte, cet égard d'étayer ſa critique de l'autorité des Maîtres.

qui arrache des larmes aux cœurs les plus inſenſibles: il a parlé de la délicateſſe des gens riches pour les mets & les vins, afin de faire contraſte avec les beſoins preſſans que la famine leur fit éprouver. On ne peut donc pas pardonner au Critique de faire tant de citations ſi mal appliquées.

Page 64, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Les vins les plus parfaits* ». J'aimerais mieux, dit-il, *les plus exquis*; il y a trop de vague dans l'épithéte *parfaits*: je ſais qu'elle eſt familière aux gourmets; mais le Poéte doit parler le langage des Dieux, & non celui de la table. Du reſte, il y a ici un peu de faux: ces tems groſſiers ſont ſi connus, qu'on voit que l'Auteur décrit le luxe actuel de Paris.

R. Le mot *parfaits* eſt auſſi bon que *exquis*. Le Poéte, parlant des hommes, ne doit pas parler le langage des Dieux. Il aurait peut-être voulu qu'il eût comparé ces vins au nectar. Enfin, dans ces tems, quoique différens de celui-ci, les gens opulens pouvaient ſatisfaire leurs deſirs & vivre dans la molleſſe.

2. « *On vit avec effroi tous ces voluptueux* ». On les vit avec effroi, dit-il! Les pauvres apparemment: mais ceux-ci ſouffraient depuis long-tems, pouvaient-ils être effrayés des maux des riches?

R. Sans doute ils devaient en être très-effrayés, d'autant plus que cela annonçait la plus grande famine.

Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entière;
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encor, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens 1.
Ces ſpectres affamés, outrageant la Nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture :
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés pour eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes misères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères :
Ce déteſtable mets avança leur trépas 2,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Page 65, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2 & 4.

1. « *Les reſtes odieux des plus vils alimens* ». Je doute, dit-il, que *odieux* ſoit le terme propre, il ne ſignifie rien, ou ne ſignifie que *les plus vils* qui ſuit. Il ajoute : il ſerait ſingulier qu'au-lieu de *odieux* il fallût lire *précieux*. Cette expreſſion de *plus vils alimens* porte à l'eſprit une idée ſale.

R. Ce mot *odieux* repréſente bien le cruel état où étaient réduits ces malheureux qui ſe trouvaient dans le cas de ſe diſputer, pour ſe nourrir, les choſes qu'ils auraient auparavant rejettées avec horreur.

2. « *Ce déteſtable mets avança leur trépas* ». Je mettrais, dit-il, *mets abominable*. L'épithète *déteſtable* eſt ſi ſouvent appliquée aux mets, dont le goût bleſſe un peu le palais, qu'employée ici, elle perd toute ſon énergie.

R. *Déteſtable* eſt le vrai mot, & c'eſt préciſément parce que cette épithète eſt employée aux mets dont le goût bleſſe le palais, qu'elle eſt ici bien placée.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des Autels;
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du Peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les Cieux:
Aux autres, ils montraient d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber sur eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux en effet d'abandonner la vie.
D'un ramas d'Etrangers la ville était remplie;
Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein [1],

Page 67, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *Tigres, que nos ayeux nourrissaient dans leur sein* ». J'ai, dit-il, quelque doute sur cette expression : on réchauffe un serpent dans son sein, au moins depuis la Fable d'Esope; mais nourrit-on dans son sein un tigre?

R. Malgré la Fable d'Esope, on n'a point encore vu réchauffer de serpent dans son sein; cela n'empêche pas qu'on ne puisse se servir de cette expression, pour exprimer l'ingratitude de ceux qui, loin de reconnaître les bienfaits, sont assez dénaturés pour faire tort, même trahir leur bienfaiteur : C'est (on le dit en passant) un vice assez ordinaire à certains Satytiques, même de nos jours. On peut donc dire : *Tigres, que nos ayeux, &c.*

Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim ;
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres, des rochers & des monts Helvétiques 1,
Barbares dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes ;
Aux Hôtes effrayés préſentent mille morts 2,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mère :
De la cruelle faim, le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe 3,

Page 67, ſecond Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *Les autres, des rochers & des monts Helvétiques* ». *Des monts* lui paraît rédondant.

1*r*. Les rochers & les monts ſont deux choſes différentes, ainſi il n'y a point de rédondance ; les Suiſſes dont eſt ici queſtion, venaient tant des rochers que des montagnes.

Page 68, Notes 1 & 4.

2. *Aux Hôtes effrayés préſentent mille morts* ». Il dit que *Hôtes* ne lui paraît pas aſſez noble, quoique conſacré à exprimer le Bourgeois qui loge le Soldat, ou plutôt parce qu'il eſt conſacré à cela ; il voudrait mettre *aux Citoyens tremblans.*

2*r*. *Hôtes* eſt le mot propre ; il fait voir la cruauté des Suiſſes, qui, preſſés par la faim, pouſſaient leur fureur juſqu'à arracher à leurs Hôtes le peu d'alimens qu'ils trouvaient : c'eſt ce que dit le Poéte dans le vers 277 qui ſuit.

3. « *Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe* ». Il dit que ce vers n'eſt pas un modèle d'élégance & d'harmonie.

3*r*. Mais le ſujet n'eſt ſûrement pas ſuſceptible d'élégance & d'harmonie ; il n'eſt ici queſtion que d'exprimer juſqu'où peut

Etait

Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur 1 ;
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur 2.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire ?) 3.
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle :
Furieuse, elle approche avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras 4 ;

---

porter le besoin de la faim ; & ces mots *d'un peu d'alimens la découverte heureuse*, sont de la dernière beauté.

Page 68, second Vol. du Commentaire, Notes 5, 6 & 7.

1 & 2. « *Il n'est point de tourment, de supplice & d'horreur, » Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur* ».

R. Il arrive si souvent à ce Critique de se tromper, qu'il n'en devrait pas être surpris.

Ou je suis bien trompé, dit-il, ou cela n'est pas bon.

3. « *Conserver le récit de cette horrible histoire* ». Il faudrait, dit-il, mettre *conserver cette histoire*. On dit bien *faire le récit d'une histoire* ; mais on ne dit pas *conserver, transmettre à la postérité le récit d'une histoire*, à moins qu'on entende par-là *conserver un écrit où cette histoire est racontée*. On pourrait corriger ainsi ces deux vers :

R. Le Critique aime fort à corriger son Maître ; mais il ne lui est pas possible de surpasser l'original. Il n'a pas dû faire de grands efforts, ayant sous ses yeux les vers du Poëte.

« *Une mère, (faut-il à la race future*
» *Transmettre dans mes chants cette horrible aventure ?)*

4. « *De ce fils innocent qui lui tendait les bras* ». *Innocent*, dit-il, n'est pas mal ; mais j'ai-

R. Il arrive souvent au Critique de ressembler aux harpies dont parle Virgile, de gâter ce

Son enfance, ſa voix, ſa misère & ſes charmes;
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé 1,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante;
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité : —
« Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
» Dit-elle, c'eſt envain que tu reçus la vie,
» Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
» Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
» Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
» Meurs avant de ſentir mes maux & ta misère,
» Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère;
» Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
» Et que Paris du moins voye un crime nouveau ». —

---

merais mieux : « *De ce fils qui l'implore en lui tendant les bras* ».

qu'il touche : en effet, un enfant au berceau ne peut, ne ſait point implorer : ce vers eſt ſi beau, la nature y eſt ſi bien rendue, qu'il aurait dû ſe contenter de l'admirer.

Page 70, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,*
» *Plein d'amour, de reſpect, de rage & de pitié* ».
Il prétend que l'épithète *effrayé* eſt mal choiſie; il donne pour preuve le vers ſuivant.

R. Le ſecond vers eſt une raiſon de plus pour confirmer la bonté de cette épithète : on voit tous les mouvemens de l'âme ſur le viſage de cette femme : l'effroi, l'amour, le regret, la rage & la pitié, qui lui livrent combat & l'agitent.

En achevant ces mots, furieuſe, égarée 1,
Dans les flancs de ſon fils, ſa main déſeſpérée a
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer ;
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches Soldats 3
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie ;

Page 70, ſecond Vol. du Comment. Notes 4 & 1 de la ſuiv.

1 & 2. « *Furieuſe, égarée... ſa main déſeſpérée... porte... & d'un bras... prépare avidement ce repas* ». Il me ſemble, dit-il, que cela n'eſt pas bien écrit ; il ajoute : *Sa main déſeſpérée... porte.* 1. *& d'un bras... prépare avidement ce repas.* C'eſt écrire avec trop de négligence que de ſe permettre ce ſtile.

R. Le Critique ne ſe fait point d'honneur, en diſant que ce morceau n'eſt pas bien écrit ; c'eſt peut-être le tableau le plus frappant que l'on puiſſe faire d'une aventure auſſi abominable. A l'égard du ſurplus de ſa note, c'eſt un vrai galimathias auquel on ne daigne pas répondre.

Page 71, Note 2.

3. « *Attirés par la faim, les farouches Soldats* ». L'Auteur, dit-il, a ſans doute voulu faire entendre qu'ils étaient attirés par l'odeur de la chair grillée ; mais il n'a pas oſé s'exprimer ainſi, & cette timidité l'a fait tomber dans une invraiſemblance ; car il n'eſt pas vraiſemblable que des Soldats reviennent avec tant d'empreſſement dans une maiſon qu'ils ont pillée. N'aurait-on pas pu dire : *Trompés par l'odeur, &c.*

R. On comprend aiſément que ce fut l'odeur de ce mets déteſtable, qui les fit revenir ; mais c'était la faim qui les déterminait : c'eſt ce que fait entendre le Poéte.

A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang dégoûtante : —
« Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
» C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
» Que la mère & le fils vous servent de pâture.
» Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?
» Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous ?
» Tigres, de tels festins sont préparés pour vous ». —
Ce discours insensé que sa rage prononce
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés,
Et n'osent regarder cette maison funeste ;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
Et le Peuple, effrayé de l'horreur de son sort [1],
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent.
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
Sur ce Peuple infidèle il répandit des pleurs : —

Page 72, second Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Et le Peuple, effrayé de l'horreur de son sort,*
» *Levait les mains au Ciel, & demandait la mort* ».
Il dit qu'au-lieu d'*effrayé* il faudrait *consterné*, & que l'effroi est bien différent de la consternation.

R. Il est vrai que l'effroi est différent de la consternation ; c'est pour cela qu'il convient mieux ici : la consternation annonce de la timidité, & un homme timide ne demande pas la mort.

« O Dieu, s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
» Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
» Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
» Je puis lever vers toi mes innocentes mains.
» Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins 1 :
» Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
» Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes ;
« Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands
» A la néceſſité, l'excuſe des tyrans ;
» De mes ſujets ſéduits qu'il comble la misère ;
» Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père,
» Je le ſuis ; c'eſt à moi de nourrir mes enfans 2,
» Et d'arracher mon Peuple à ces loups dévorans.
» Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
» Duſſé-je, en le ſauvant, perdre mon Diadême,
» Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
» Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis 3 ;

Page 73, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins* ». Tout ceci, dit il, ne paraît pas aſſez lié, ni par le ſens, ni par le ton.

℟. Henri apprend les horreurs de cette famine, il verſe des pleurs, il s'adreſſe à Dieu pour ſe juſtifier : rien n'eſt donc mieux lié, ni par le ſens, ni par le ton.

2. « *Je le ſuis ; c'eſt à moi de nourrir mes enfans,*
» *Et d'arracher mon Peuple à ces loups dévorans* ».
Qui ſont ces loups, dit-il ?

℟. Ce ſont tous ceux qui exerçaient ces cruautés, & ceux qui les occaſionnaient par leur révolte.

3. « *Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis* ». L'acte de

℟. Et c'eſt préciſément ce que dit ce vers ; il ne peut avoir

» Et ſi trop de pitié me coûte mon Empire,
» Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire :
» Henri de ſes ſujets ennemi généreux,
» Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux ».
Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon armée

---

bienfaiſance, dit-il, que va faire Henri, eſt incompatible avec ce *malgré lui*. Il eſt très-perſuadé que le Peuple affamé recevra volontiers du pain : l'Auteur a voulu dire *malgré ſon obſtination*.

Page 74, ſecond Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon armée*
» *Approche ſans éclat de la ville affamée* ».

Il prétend que cette ſituation manque de vraiſemblance ; qu'il eſt incroyable qu'un Prince prudent, qui attend de la diſette la reddition d'une ville, ravitaille lui même cette ville ; que ce ne ſerait que faibleſſe, délire ; que Henri ne ſait ce qu'il veut : il ne veut point emporter Paris d'aſſaut, il l'affame ; il ne veut pas l'affamer, il le nourrit. Mais, dira-t-on, le fait eſt vrai : point du tout : durant les conférences de Surenne, des Capitaines, ſéduits par l'appas du gain, firent entrer des vivres dans la ville ; mais le Roi fut mauvais gré au Maréchal d'Aumont d'avoir favoriſé ces marchés. Si ce Prince avait fait l'acte de généroſité que lui prête le Poéte, ſon camp eût été déſert en vingt-quatre heures.

R. Le Critique tient ici un propos bien indécent. Le Poéte repréſente Henri comme un Prince qui a des droits légitimes à la Couronne : une partie de ſes ſujets refuſe de le reconnaître ; il eſt obligé de faire la guerre. Pour éviter de répandre tant de ſang, il bloque Paris, il l'aſſiége, comptant que les habitans, de peur de la famine, ſe rendront & auront recours à ſa clémence. Les Moines fanatiques ſéduiſent le Peuple par leurs diſcours : les Seize l'animent ; Paris éprouve une cruelle famine : la nouvelle en eſt portée au Roi ; il en eſt pénétré, il en gémit ; il veut abſolument faire donner des ſecours à ſon Peuple, dût il perdre ſa Couronne : c'eſt ce que le Poéte dit par les vers 347 & ſuivans. Ce trait préſente une grandeur d'âme & une généroſité qui a peu d'exemples, mais qui n'eſt pas contre la vraiſemblance. D'ailleurs, ce fait eſt atteſté par Mézerai, Auteur véridique.

Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent 1 ;
Les murs en ce moment de Peuples se remplissent :
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides & tremblans :
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres 2
Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les Enfers & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même 3.

Page 74, second Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *A cet ordre divin ses troupes obéissent* ». Il dit que *humain* vaudrait mieux que *divin*, puisque c'est l'ordre d'un homme compatissant, & que *divin*, qui paraît si noble, n'est qu'une épithète hyperbolique de conversation familière.

R. Ce mot est une hyperbole qui convient à l'Epopée.

Page 75, Notes 1 & 2.

2. » *Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres,* » *Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres* ». Il trouve que ces deux vers sont si embarrassés, qu'on croirait, contre l'intention de l'Auteur, que les corps des Parisiens sont comparés aux Mages, & dit qu'il faudrait mettre : *Tels que les ombres qu'on feignait jadis.*

R. Il n'y a rien de plus clair que le sens de ces deux vers ; le Poëte parle des corps des Parisiens qui étaient inanimés & tels que les Mages en faisaient sortir des Enfers : cela n'est pas susceptible d'autre sens.

3. « *Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même* ». *Vient*,

R. Il est dit ci-devant que Henri fit approcher son armée :

Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie 1,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie. --
« Sont-ce là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels?
» Eſt-ce là ce tyran ſi terrible aux mortels,
» Cet ennemi de Dieu qu'on peint ſi plein de rage 2?
» Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image;
» C'eſt un Roi bienfaiſant, le modèle des Rois;
» Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes lois.
» Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.

---

dit-il, Henri était-il là? Ce *même* eſt mal employé.

on peut donc dire *Henri vient*. C'était ce Prince qui leur faiſait donner des ſecours; par conſéquent c'était lui qui les nourriſſait.

Page 76, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 2 & 3.

1. « *Secondant de Henri la généreuſe envie* ». Il dit au ſujet du mot *envie*: je ne puis ſavoir mauvais gré à M. de Voltaire du petit effort qu'il fait de reſſuſciter l'expreſſion *envie* dans cette acception.

1. ». On a vu juſqu'à préſent que ce mot a toute une autre acception dans le cœur de ce Critique.

2. « *Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage* ». Il trouve, 1°. que le *que* ſe rapportant à *Dieu* fait équivoque. 2°. Que *peint ſi plein* forme un ſon déſagréable.

2. 1°. *Cet ennemi* étant le nominatif du verbe, il faut néceſſairement que le *que* s'y rapporte. 2°. Ces mots *peint ſi plein* ne ſont point de ſon déſagréable.

» Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
» Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
» Conservons lui ces jours qu'il nous a conservés ». --
De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève & retombe toujours 1 ?
Ces Prêtres dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce Peuple abattu. --
« Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire 2 ?
« Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la couronne
« Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
» Dans sa coupable Secte il veut nous réunir ;

Page 77, second Volume du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Qui quelquefois s'élève & retombe toujours* ». Apparemment, dit il, l'Auteur a voulu dire *se relève ;* mais il fallait dire avant qu'il était tombé.

R. L'Auteur n'a pas voulu dire que le Peuple se relevait ; mais que quelquefois il s'élevait, & cependant ne se soutenait pas ; qu'il retournait *ad vomitum.* Il n'était donc pas nécessaire de dire qu'il était tombé. Cette note est très-déplacée.

2. « *A quel indigne appas* ». Il dit que nos meilleurs Ecrivains confondent *appât* & un *appas.* Il veut qu'on dise *appât.*

R. Il faut dire *appas ;* il est plus usité que *appât.*

» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
» Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte hérétique ».
C'eſt ainſi qu'ils parlaient 1, & leur voix fanatique,

Page 78, ſecond Vol. du Commentaire, Note 2.

1. « *C'eſt ainſi qu'ils parlaient* ». Le Critique prétend que ce diſcours devait être réfuté par d'autres Harangueurs, partiſans de Henri : que les Mémoires du tems fourniſſaient à M. de Voltaire les matériaux de ces harangues ; que le parti des Politiques ne ceſſait de dire : « Quelle eſt votre reſſource, ô Pariſiens ! Ce Légat, qui vous donne des indulgences, ces Prêtres qui prodiguent des bénédictions, ces Prêtres qui vous invitent au martyre, ces Chefs qui vous promettent des ſecours, vous donneront ils des alimens ? Le Ciel vous met dans la dépendance du Prince dont il vous fit naître Sujets : ce Héros bienfaiſant tient votre vie & votre mort en ſes mains. Qui vous affranchira du joug que vous devez ſubir ? Sera-ce Mayenne, battu à Arques, à Ivry, l'aſſaſſin de Sagonne & de Saint-Mégrin ? Sera-ce cette Ducheſſe autrefois jalouſe, actuellement atroce, accoutumée aux forfaits les plus mâles, qui ſe joue de la Religion comme de vos vies, & dont les fureurs pourſuivent par vos mains, non un Prince rebelle à l'Egliſe, mais un cœur inſenſible à la paſſion ? Sera-ce Philippe, cet éternel ennemi du Royaume, couvert du ſang de ſon fils, couvert du ſang

2. Peut-on faire une ſortie plus hardie, plus indécente contre un Roi puiſſant, tel que Philippe II, & contre le Chef de l'Egliſe ? Sans aucun ménagement pour les Souverains, ce Critique ne craint point, au ſujet de Philippe II, d'arracher avec une main indiſcrète le voile qui doit couvrir des horreurs qui font frémir toutes les âmes honnêtes, & dont il faudrait enſevelir à jamais la mémoire dans le plus grand oubli. Il fait plus, il indique les Mémoires ſcandaleux du temps, où l'on peut puiſer ces faits ; il emploie les termes les plus bas pour avilir l'origine & la naiſſance de Sixte V. Sans reſpect pour la Religion, il écarte tous les grands établiſſemens que ce Pontife a faits dans Rome pendant cinq années quatre mois qu'il a occupé la Chaire de S.-Pierre ; ſes grandes épargnes, non pour enrichir ſa famille, mais pour embellir la ville ; il le préſente dans un Poème Chrétien, ou du moins il voudrait qu'on l'y préſentât comme indigne, par ſa conduite, de la place à laquelle la Providence l'a élevé. Il oſe dire que ce Pontife fait affront à la Divinité de Jeſus-Chriſt, par des actions que l'Enfer ſeul peut avouer. Il appelle les Prêtres ſes

Maîtreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix ;

---

de ſa femme, ſouillé d'inceſtes, dont le Portugal abhorre la tyrannie, dont la Flandre a ſecoué le joug, que Naples & Milan maudiſſent, dont le fanatiſme a dépeuplé le nouveau Monde ? Sera-ce le Pontife Romain ? Un *Porcher* qui s'érige en Roi des Rois, un Prêtre qui a fait à Jéſus-Chriſt l'affront de dire qu'il agit en ſon nom & pour ſa gloire, quand il fait des actions que l'Enfer ſeul peut avouer, un tyran abhorré dans Rome qu'il gouverne avec une verge de fer ; ſes malheureux ſuppôts, les Cajettans, les Bellarmins, chaſſe-malheureux ſuppôts. A quoi bon rappeller ici le gantelet de fer, & évoquer l'âme de Nogaret ? Il lui donne l'épithéte de *magnanime*. C'eſt là cependant la belle leçon que donne au Poéte cet habile Critique, ce Docteur en Poéſie épique.

Voltaire a ſuivi une route plus ſage & plus digne de l'Epopée ; il a recours au merveilleux dans cette circonſtance critique : après avoir dit que ces diſcours des Ligueurs faiſaient impreſſion ſur l'eſprit du Peuple, comme on vient de le voir par les derniers vers, il dit :

« *A travers ces clameurs & ces cris odieux,*
» *La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.*
» *Louis qui, du plus haut de la voûte divine,*
» *Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,*
» *Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,*
» *Et que le Roi des Rois adopterait ſon fils* ».

ront-ils la famine de Paris ? Ils vous exhortent à manger des cadavres, & ils ſe repaiſſent des mets les plus délicieux : ils excommunient le Roi que Dieu vous donne, le Roi qui vous a nourris ; & vous l'endurez, ô Français ! & toi, généreuſe Nobleſſe, tu ne t'armes pas du gantelet contre cette injure ? Magnanime Nogaret, où es-tu ? La vertu Françaiſe expira-t-elle avec toi ? O Paris ! tes enfans diront un jour, que nous fert d'avoir pour Auteurs tant de nobles ayeux, pour Patrie une Cité ſi ſuperbe, pour héritage tant de richeſſes, ſi la Ligue a traîné dans le tombeau cette antiquité, cette grandeur, cette opulence ? Mais, quoi ! cent-mille hommes n'en réduiront pas un ſeul ! N'aurons-nous du courage, de la fermeté, que contre nos Rois ?

Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui, du plus haut de la voûte divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine 1,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis 2,
Et que le Roi des Rois adopterait ſon fils.
Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes 3;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes 3
Et la douce Eſpérance & l'Amour paternel

Page 80, *ſecond Vol. du Commentaire, Notes* 1, 2 & 3.

1. « *Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine* ». Il demande ſi cette expreſſion *être l'origine de quelqu'un* eſt françaiſe, & ſi elle peut le devenir.

1. Henri deſcendant de S.-Louis par Robert de Clermont, ſon cinquième fils, il en tirait ſon origine, & c'eſt S.-Louis qui était cette origine; le Poéte a donc pu le dire.

2. « *Les tems allaient être accomplis* ». Eh! dit-il, Saint-Louis vient de dire dans le ſeptième Chant que ces tems étaient encore fort loin.

2. Il n'en eſt pas de la Poéſie épique comme de la dramatique. Dans une Tragédie, l'action ne doit durer que vingt-quatre heures; mais dans le Poème épique elle peut durer des années; & ce ne fut que long-tems après l'inſtruction que reçut Henri, qu'il embraſſa la Religion Catholique; il avait commencé à ſe faire inſtruire en 1592, & ne ſe rendit que plus d'un an enſuite; il reçut l'abſolution du Pape à la fin de 1595.

3. « *Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes* ». *Les alarmes*, dit le Critique, ſont-elles une choſe aſſez volontaire pour qu'on puiſſe les chaſſer de ſon cœur.

3. Comme on n'eſt point alarmé ſans ſujet, ces alarmes ceſſent quand ce ſujet ceſſe: Henri n'ayant plus lieu d'en avoir, au moyen des lumières qu'il reçut d'en-haut, on peut dire qu'il chaſſa de ſon cœur les alarmes.

Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable ;
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence [1],
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,

Page 80, second Vol. du Commentaire, Note 3.

1. « *La puissance, l'amour, avec l'intelligence,*
» *Unis & divisés composent son essence* ».
Ce distique, dit-il, explique avec une élégante précision la doctrine de nos Théologiens sur l'Etre suprême ; mais il ajoute que *divisés* manque de justesse. Il cite la définition qu'en a faite S.-Didier :

2. Le mot *divisés*, & celui *unis* qui précède, expriment au contraire parfaitement les trois personnes qui ne font qu'un Dieu. C'est la plus belle & la plus juste définition qu'on ait jamais faite de la Trinité ; elle est bien supérieure à celle de S.-Didier, dans Clovis.

« *De leurs perfections naît leur amour immense,*
» *Ils ont tous même esprit, même feu, même essence ;*
» *Ces trois divins Soleils unissant leur clarté,*
» *Forment de l'Eternel l'ineffable unité* ».

» Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un Maître;
» Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets 1,
» Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets;
» Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
» Et t'offrent dans Paris le même sacrifice ».—
L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer 2:
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer 3.
A sa divine voix les Astres s'ébranlèrent,
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent;
Le Roi, qui dans le Ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la Vérité si long-tems attendue 4,

Page 85, second Vol. du Commentaire, Notes 1, 2 & 3.

1. « *Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets* ». *Confondre des projets*, dit-il, c'est les rendre vains.

R. Le Poëte n'a pas entendu autre chose. Cette note était inutile.

2. « *L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer* ». Aux vœux de qui, demande-t-il? Le nom de S.-Louis n'est-il pas trop loin?

R. Eh! c'est toujours S.-Louis qui a parlé; *ses vœux* ne peuvent donc se rapporter qu'à lui.

3. « *Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer* ». *Assurer*, dit-il, signifie-t-il *affirmer*? S'il signifie *rassurer*, ce mot n'est pas Français.

R. *Assurer* ne signifie point ici *affirmer*, mais *rassurer*, & ce mot *rassurer* est très-Français; il se dit figurément des choses morales. L'on dit: *Le gain de cette bataille a rassuré ce Prince sur son trône chancelant.*

Page 86, Note 1.

4. « *Soudain la Vérité si long-tems attendue* ». Par qui, dit-il? Par Henri apparemment: mais jusqu'ici on n'a pas vu dans ce

R. On a vu, page 33, note 1 du premier volume de ce Commentaire, que, suivant une lettre que Henri écrit aux trois

Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des Cieux.

Prince un grand empreſſement pour la vérité Catholique. Cette vérité, qui deſcend bruſquement dans les tentes du Roi, que perſonne ne voit, qu'enſuite le Roi voit face à face, qui le convertit ſubitement, (j'en demande pardon à M. de Voltaire) eſt une de ces merveilles que Deſpreaux qualifie d'abſurdes, & qu'il bannit de l'Epopée.

Ordres de l'Etat, aſſemblés à Blois, *Mémoires de Villeroi, tome premier, page* 199, (*Lettre que cite le Critique*) ce Prince avait le cœur droit, qu'il ne demande que d'être inſtruit, que ce n'eſt qu'à la vérité qu'il ſe rendra, & non à la force, ni par la crainte, page 34 du Commentaire, vers 223 du premier Chant :

« *Henri doutait encore, & demandait aux Cieux*
» *Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux* ».

Page 35, note 1 :

» *Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,*
» *J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui* » ?

Page 41, en parlant de la converſation du vieillard :

» *Chaque mot qu'il diſait était un trait de flamme,*
» *Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon âme.*
» *Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;*
» *Des pleurs en l'embraſſant coulèrent de ſes yeux,*
» *Et dès ce moment même il entrevit l'aurore* ».

On voit donc par-tout dans ce Prince les mêmes diſpoſitions, une grande envie de connaître la Vérité. C'eſt par conſéquent ſans fondement que le Critique avance qu'on n'a pas vu juſqu'ici dans ce Prince un grand empreſſement pour la Vérité. Cette Vérité eſt une figure dont ſe ſert le Poéte ; elle convient à l'Epopée, elle tient au ſujet ; elle eſt amenée par tout ce qui a été précédemment dit : cela n'eſt pas ſuſceptible de cette indécente critique, que Deſpreaux aurait déſavouée.

D'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;
De moment en moment les ombres qui la couvrent 1
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits 2,
Brillante d'un éclat qui n'éblouït jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle 3.

Page 86, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Les ombres qui la couvrent* » *Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent* ». Qu'eſt ce, dit-il, qu'entr'ouvrir les ombres ?

R. Mauvaiſe critique : on entend bien que cette clarté perce au travers des ombres, qu'elle les diſſipe.

2. « *Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits* ». Et Henri, dit-il, ne cria pas au prodige ! Si le Payen Pilate ne put obtenir une définition de la Vérité, l'Hérétique Henri fut plus heureux, il en reçut une viſite.

R. Quelle ridicule exclamation ! Elle démontre bien un eſprit ſatyrique & mordant. A propos de quoi comparer Pilate à Henri ? La poſition de l'un & celle de l'autre ſont différentes ; Pilate, Payen, n'était pas éclairé, ne cherchait point à l'être ; & l'on a vu que le Poéte préſente Henri, vers 227 & ſuivans du premier Chant, qu'on vient de citer, cherchant à connaître la Vérité.

3. « *Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle* » Que cela eſt bruſque, dit-il, & incroyable ! Comment M. de Voltaire a-t-il pu condamner au ſilence la Vérité, après l'avoir perſonnifiée ? Le propre de la Vérité eſt d'inſtruire. Il devait choiſir la Grace, dont le propre eſt d'éclairer l'eſprit par des inſpirations ſecretes. Si Henri liſait ce Poème, que dirait-il de cette

R. Cette converſion de Henri eſt ſuffiſamment amenée par tout ce qu'on a ci-devant dit dans les dernières notes ; il demandait à Dieu d'être éclairé, il s'était fait inſtruire pendant du tems. Saint-Louis intercède pour lui ; Dieu lui fait connaître la Vérité qu'il a toujours cherchée : il n'y a donc rien ici de bruſque & d'incroyable que le mauvais ſarcaſme de la Beaumelle, qui eſt dé-

Il avoue avec foi 1 que la Religion
Est au-dessus de l'homme & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise, ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue 2,
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu 3;

---

inspiration subite? Ce qu'il disait dans sa lettre aux trois Ordres de l'Etat assemblés à Blois: « On » m'a souvent sommé de changer de Religion; mais comment? la dague à la gorge, &c. Je ne suis point opiniâtre; je ne céderai qu'à la persuasion; il faut m'éclairer & m'avoir autrement qu'à coups de canons ».

truit par la lettre même de ce Prince, qu'il cite.

Page 87, second Vol. du Commentaire, Note 1.

1. « *Il avoue avec foi* ». Il fallait, dit il, faire voir que cette abjuration fût publique: les faits ne se supposent pas. *Il avoue* est impropre, & semble dire que Henri avait toutes ces connaissances, mais qu'il en avait retenu l'aveu, qui lui échappe enfin.

R. 1°. Il est clair par ces mots *il avoue*, que cette abjuration fut publique.

2°. Henri acquit toutes ces connaissances par les instructions qu'il reçut, & il fit cet aveu lorsqu'il fut convaincu.

Page 88, Notes 2 & 3.

2. « *L'Eglise toujours une, & par-tout étendue* ». Il faut, dit-il, *répandue*, c'est le terme propre: les Pères définissaient l'Eglise par ces mots, *toto orbe diffusa*: il n'est pas de l'essence de l'Eglise d'être étendue partout. Enfin, *étendue* n'est point le synonime de *répandue*.

R. *Etendue* est le mot propre & a une signification simple qui quadre bien à l'épithète caractéristique de l'Eglise Catholique, c'est-à-dire universelle. La Religion Catholique a été prêchée par toute la terre, elle est donc *par-tout étendue*, suivant la force du terme: l'expression *répandue* est métaphorique, empruntée du liquide qu'on répand; l'on ne doit y avoir recours que quand les expressions propres manquent, & *repandue* serait une mauvaise expression.

3. « *Adorant en tout lieu* » *Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu* ».

R. Il suit de ce que dit le Critique que ses yeux ne sont pas bons: *Oculos habet & non videt.*

Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante 1,
De ſes élus chéris nourriture vivante 2,

M. de Voltaire, dit-il, s'eſt ſouvent glorifié d'avoir exprimé dans ce vers l'invocation des Saints avec une exactitude théologique. Il faut de meilleurs yeux que les miens pour y découvrir, je ne dis pas cette exactitude, mais cette invocation.

Certainement l'invocation des Saints ſe borne, dans les prières de l'Egliſe, à remercier Dieu du bonheur qu'il leur accorde, & à le prier de nous appliquer leurs mérites; & voilà ce que dit ce vers avec beaucoup de préciſion & de netteté.

Page 88, ſecond Vol. du Commentaire, Note 4 & 5.

1. « *Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante* ». Il prétend qu'il faudrait *pour nos péchés*. Jéſus-Chriſt, dit-il, n'eſt point la victime renaiſſante de nos péchés dans l'Euchariſtie, mais il eſt ſans ceſſe offert pour l'expiation de nos péchés, ce qui eſt bien différent.

R. Puiſque Jéſus-Chriſt eſt mort pour expier nos péchés, c'eſt à cauſe de nos péchés qu'il s'eſt immolé. Cette critique eſt donc dénuée de raiſon.

2. « *De ſes élus chéris nourriture vivante* ». J'ai, dit-il, quelque ſcrupule ſur ce mot *vivante*, qui apparemment ſignifie *vivifiante*; car Jéſus-Chriſt eſt offert en état de mort dans le Sacrifice de la Meſſe. Du reſte, ce vers exprime admirablement le Dogme des Proteſtans, qui croient que les Elus ſeuls ſont nourris du Corps & du Sang de Jéſus-Chriſt. Au-lieu que les Catholiques ſoutiennent que les Elus & les Réprouvés qui communient, mangent également le Corps du Seigneur.

R. Comment peut-on être ſi peu inſtruit de ſa Religion, & prétendre que Dieu eſt offert en état de mort dans l'Euchariſtie? Qu'on liſe le Catéchiſme des enfans, on y verra que l'Euchariſtie eſt un Sacrement qui contient réellement & en vérité le Corps, le Sang, l'Ame & la Divinité de Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt. D'ailleurs, s'il était offert en état de mort, comment pourrait-il être immolé? Les Proteſtans croient que les Elus reçoivent ſeuls les graces du Sacrement, & les Catholiques penſent de même. La ſeule différence entr'eux eſt que les Catholiques croient que ceux qui ſont en péché mortel reçoivent, comme les juſtes, le Corps, le Sang.

Descend sur les Autels à ses yeux éperdus 1,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus 2.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces Mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louis dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;

---

l'Ame & la Divinité de Jésus-Christ; mais que ces pécheurs n'en sont pas nourris; qu'au contraire cet aliment divin confirme leur réprobation, & leur donne de plus-en-plus la mort spirituelle; *Quicumque manducat & bibit indignè, judicium sibi manducat & bibit*, dit S.-Paul. Il n'y a donc, selon notre croyance, que les Elus qui soient nourris du Pain céleste; les autres y trouvent leur jugement & leur condamnation.

Page 89, second Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Descend sur les Autels à ses yeux éperdus* ». Il demande si ce que l'Auteur veut dire est bien exprimé par ces vers; il veut, dit-il, décrire le Mystère de l'Eucharistie, & son vers décrit un Miracle; car Dieu ne descend sur les Autels qu'aux yeux de la Foi.

℟. Il n'est pas douteux que c'est aux yeux de la Foi.

2. « *Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus* ». *Sous*, dit-il, est un peu hérétique, & ne saurait se supporter: on ne peut dire sans hérésie que Jésus-Christ est sous le pain; il faut dire *sous l'espèce du pain, sous le voile du pain.*

℟. Cette expression est singulièrement juste, & directement opposée au système des Luthériens, puisque ceux-ci pensent & disent expressément que le pain est encore dans l'Eucharistie après la consécration, mêlé avec la présence réelle de Jésus-Christ, & qu'ils se servent du mot de *impanation* pour exprimer cet incroyable mêlange: *In, cum, sub*, disent-ils: *In pane, cum pane, sub pane.* Les Catholiques disent, comme M. de Voltaire, que le pain n'y est plus: il n'y reste donc que les apparences. C'est ce que le vers exprime admirablement.

Aux remparts de Paris il le conduit lui-même 1.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix ;
Il entre 2 au nom du Dieu qui fait régner les Rois 3.

Page 91, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 3, 4 & 5.

1. « *Aux remparts de Paris il le conduit lui-même* ». Il prétend, 1°. que S. Louis devait prendre un corps humain, la forme & le viſage de quelque Sage connu ; ſans quoi c'eſt préſenter au Lecteur un miracle au-lieu d'une fiction : mais apparemment, dit-il, le jeune Arouet ne connaiſſait pas plus ces différences, que l'état des controverſes entre les deux Religions. 2°. Henri était aux remparts de Paris ; il n'avait pas beſoin d'y être conduit. 3°. Il eût été bon de peindre le Pariſien, grands yeux ouverts, bouche béante, quand il vit le Saint conduiſant par la main ſon Proſélyte.

R. L'apparition de S.-Louis à Henri ne peut être regardée comme un miracle, mais comme une fiction ; cette figure eſt permiſe au Poéte ; il n'avait pas beſoin de revêtir S.-Louis de la figure de quelque perſonnage connu. D'ailleurs, quel perſonnage connu aurait pu faire le rôle que fait ici S.-Louis ? Tel qu'il eût été, il aurait dégradé le perſonnage de Henri. Il y a bien plus de dignité à préſenter ce Prince conduit par Saint-Louis, que par tout autre. Il ne s'agit pas plus ici de Miracle, que dans toutes les autres fictions que le Poéte a employées dans ce Poème. C'eſt donc le Critique qui prend le change, quand il dit que M. de Voltaire ne connaît pas la différence d'une fiction à un Miracle. Ce ſarcaſme qui eſt à la fin de ſa note mérite le plus grand mépris pour toute réponſe.

2. « *Il entre*..... Suivant le ſens grammatical, c'eſt Saint Louis qui entre ; & dans l'intention de l'Auteur, c'eſt Henri.

R. Il eſt clair que par le vers qui précède, c'eſt Henri qui parle, puiſque les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix. Par une conſéquence néceſſaire, c'eſt de lui dont parle le Poéte, quand il dit *il entre* ; cela eſt très-conforme aux règles grammaticales que le Poéte a toujours beaucoup mieux ſçues que le Gaſcon la Beaumelle.

3. « *Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois* ». Eh ! ſi Henri, dit-il, Proteſtant fût

R. Perſonne ne conteſte que les Proteſtans n'adorent le même Dieu que nous ; ils le reconnaiſ-

Les Ligueurs éperdus, & mettant bas les armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres ſont muets, les Seize épouvantés
Envain cherchent pour fuir des antres écartés 1;
Tout le Peuple changé dans ce jour ſalutaire 2,

---

entré dans Paris, y ſerait-il entré au nom d'un autre Dieu? ſent comme nous pour le ſeul Dieu de l'Univers, mais cela n'empêche pas que le Poéte ſe ſoit bien exprimé: puiſque c'eſt Dieu qui fait régner les Rois, cette expreſſion n'eſt pas ſuſceptible d'équivoque.

Page 92, ſecond Vol. du Commentaire, Notes 1 & 2.

1. « *Les Seize épouvantés, Envain cherchent pour fuir des antres écartés* ».
On avait, dit-il, juſqu'ici, cru qu'on cherchait des antres pour ſe cacher, & non pour fuir.

℟. Pauvre remarque! tout fuyard cherche à ſe cacher; il n'eſt donc pas étonnant que le Poéte ait dit que les Seize, pour éviter leurs ennemis cherchaient des antres où ils puſſent ſe cacher.

2. « *Tout le Peuple changé, &c.* ». 1° Cette épithéte *changé*, dit-il, me paraît froide, & même fauſſe à certains égards; car le Peuple ne fut point changé: Henri ſeul changea; & dans le vrai, la victoire reſte à la Ligue, puiſque le Héros, en abjurant, ſubit la condition qu'elle exige.

℟. Ici, le Critique fait tous ſes efforts pour attaquer le dénouement; & afin d'y parvenir, il entaſſe ſophiſmes ſur ſophiſmes.

1°. *Changé* eſt le mot propre, puiſque les Ligueurs, auparavant ſi furieux, comme on l'a vu, ſont éperdus, mettent bas les armes, ſe jettent aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes, vers 501 de ce Chant. On ne peut certainement pas un changement plus formel, & rien ne reſſemble moins à une victoire, que cette humiliation des Ligueurs, qui ſe trouvant ſans reſſource, ſont forcés d'avoir recours à la clémence de leur Roi. Cette épithéte n'eſt donc fauſſe à aucun égard.

2°. Le Critique dit que Mayenne, qui ne change pas, & qui ne ſe ſoumet qu'après le changement de Henri, eſt en un ſens le vrai Héros du Poéme; il a pour lui l'honneur du dénouement, & la Vérité & S. Louis qui le ſont.

℟. Ce qui eſt faux dans cet endroit, c'eſt ce que dit le Critique, que Mayenne eſt en un ſens le vrai Héros du Poéme, & qu'il

Reconnaît ſon vrai Roi, ſon vainqueur & ſon père.

a pour lui l'honneur du dénouement, & la Vérité & la Religion qui le font, (phraſe très-embrouillée, mais c'eſt ſon reſte). En effet, comment Mayenne vaincu, abandonné des Ligueurs, ne jouant pas le principal rôle dans le Poème, & ne pouvant être regardé que comme un rebelle, qui, ſous prétexte de ſoutenir la Religion, n'avait d'autre vue que de s'emparer du trône, peut-il être conſidéré comme le Héros du Poème, & faire le dénouement, puiſque c'eſt la Religion qui triomphe par la converſion de Henri?

3°. Quels hommes, dit le Critique, M. de Voltaire a-t-il prétendu intéreſſer en dénouant ſon intrigue par la converſion de Henri? Les Français? L'idée ſerait petite: tous les êtres penſans ne forment qu'une république; c'eſt le Genre humain, ou du moins l'Europe ſavante, qu'un grand Artiſte doit avoir en vue. Mais dans l'Europe ſavante, combien d'excellens Juges en Angleterre, en Allemagne, dans le fond du Nord? Et un Roi qui ſe fait Catholique pour entrer dans une ville qu'il pouvait emporter d'aſſaut, peut-il intéreſſer tant de Nations proteſtantes, que cette converſion ſcandaliſe, & tant d'autres à qui elle eſt ſuſpecte? Combien de non-Conformiſtes Français, dont le jugement n'eſt pas à dédaigner, & qui ſont choqués de ce dénouement?

R. La Beaumelle a bien ſenti le faux de ſa Critique; c'eſt pourquoi il dit que ce ſont les Français que le Poëte a prétendu intéreſſer: il eſt aiſé de voir par-là qu'il voudrait renverſer le ſyſtême du Poëte, en inſinuant que le dénouement n'eſt pas le triomphe de la Religion, par la converſion de Henri. Pour le prouver, il invoque le ſuffrage de tous les Proteſtans poſſibles, tant de l'Europe que de la France, qui, ſuivant lui, ne peuvent s'intéreſſer à la converſion d'un Roi qui ſe fait Catholique pour entrer dans une ville qu'il pouvait emporter d'aſſaut. 1°. Il ſerait ridicule que M. de Voltaire n'eût écrit que pour ſa Nation.

2°. Les traductions qui ont été faites de ce Poème en tant de différentes langues, ſont une preuve inconteſtable qu'il a intéreſſé les étrangers autant que les Français.

3°. Il eſt établi, ſuivant le Poème & ſuivant la lettre de Henri aux Etats aſſemblés à Blois, dont on a parlé, que ce ſont les inſtructions qu'il avait reçues, & la ſeule conviction, qui lui ont fait embraſſer la Religion Catholique; par conſéquent, cette converſion ne peut être ni ſcandaleuſe, ni ſuſpecte, comme le prétend le Critique.

4°. Dans tout le Midi de l'Europe, dit le Critique, en y joi-

Dès-lors

Dès-lors on admira ce règne fortuné,

gnant la France, combien de Politiques qui désapprouvent ce dénouement, comme n'étant pas nécessaire! Car enfin, Paris pouvait être réduit sans ce changement de Religion.

R. Un Poëte Catholique peut-il être désapprouvé, même par les Protestans, d'avoir pris pour son dénouement le triomphe de la Religion Catholique dans un Poëme Chrétien? Il serait absurde de soutenir une pareille thèse. Il aurait donc fallu, suivant ces prétendus Politiques, que Henri n'eût point abjuré, & que, au lieu de ménager ses sujets comme il l'a fait, il les eût sacrifiés, & eût employé, pour les réduire, toutes les horreurs d'une guerre civile.

5°. Combien de Connaisseurs, ajoute ce Critique, qui jugent que si ce changement était nécessaire, il ne l'était pas dans le Poëme, & que s'il l'était dans le Poëme, il est du moins mal amené.

R. 1°. Ce changement était d'autant plus nécessaire, qu'il est conforme à l'Histoire. 2°. Il est bien amené; & loin d'être précipité, on a vu que Henri est resté un tems considérable avant de se déterminer; c'est ce qui est établi tant dans l'Histoire que dans le Poëme, lors de la conversation de Henri avec le vieillard de l'isle de Jersey; dans le premier Chant, & le discours de S.-Louis, que l'on cite en l'article neuf ci-après.

6°. Combien, dit-il, de Dévôts même qui ne trouveront point que les motifs de cette conversion soient suffisans!

R. Après avoir invoqué le suffrage des Protestans, il a recours aux Dévôts. Mais on vient de prouver que Henri s'était fait instruire pendant un tems considérable, qu'il avait toujours dit qu'il ne se rendrait qu'à la conviction; par conséquent, sa conversion était l'effet de la persuasion: ce motif était donc suffisant, & les dévôts doivent être satisfaits.

7°. Combien de Philosophes, continue-t-il, qui regardant cette conversion comme une faiblesse, se récrient de ce que, parmi tant d'actions de ce Prince, le Poëte a choisi la plus équivoque!

R. Si Henri s'était rendu sans réflexion, l'on aurait pu l'accuser de faiblesse, & cette conversion pourrait paraître équivoque; mais par tout ce qu'on vient de dire; par la résistance qu'il a apportée jusqu'au moment décisif, il est certain que ce Prince ne peut être attaqué ni par les Dévôts, ni par les Philosophes

Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.

dont parle le Critique, lesquels, au lieu de louer le Poëte du choix qu'il a fait du triomphe de la Religion dans un Poëme Chrétien, voudraient, suivant lui, qu'il eût pris tout autre sujet. Cette critique est d'autant plus mal placée, que l'on voit que le Poëte a formé ce plan pour avoir occasion de dire sur la Religion les choses les plus édifiantes, soit dans le discours du vieillard, dans celui de S. Louis; & qu'on se rappelle ce qu'il a dit sur les Mystères de la Trinité, de l'Eucharistie, comme il fait voir l'horreur du fanatisme!

8°. Qu'est-ce donc, dit le Critique, que ce reste à qui ce dénouement peut plaire? La populace des Lecteurs.

R. Au-lieu de ce mot de *populace*, qui est un terme de mépris, il serait plus vrai de dire que ce dénouement doit plaire au général des Lecteurs; la preuve incontestable en résulte du succès que ce Poëme a eu dans les différens pays étrangers où les traductions en ont été faites.

9d. Tous les autres Lecteurs, prétend-il, jugent que le Henri de M. de Voltaire est méprisable, ou odieux. En effet, il ne faut pas être bien habile pour dire: Le Héros fait bien de changer de Religion pour régner paisiblement, ou il fait mal: s'il fait mal, il est digne de mépris; s'il fait bien, pourquoi ne l'a-t-il pas fait plutôt? Pourquoi a-t-il versé tant de sang inutilement? L'obstacle que ce changement fait évanouir était donc légitime? Mais, s'il était légitime, le nœud était donc mal fourni? Et le Héros est digne à la fois de mépris & de haine pour n'avoir pas fait cesser plutôt cet obstacle, sur-tout après tant d'avis célestes, si propres à le réveiller.

R. Le Henri du Poëme ne peut être méprisable qu'odieux qu'aux yeux du Critique, par la raison qu'il est l'ouvrage de M. de Voltaire, qu'il honorait d'une haine bien constatée. Ce Prince pourrait paraître méprisable ou odieux, si l'on voyait qu'il ne se fût déterminé à se faire Catholique que pour être paisible possesseur de son Royaume; mais en ce cas, il est certain qu'il se serait rendu plutôt au vœu de la Nation: le Poëte, au contraire, le présente comme un Prince prévenu des principes de la Religion Protestante, touché cependant jusqu'aux larmes du discours du vieillard de Jessey, cherchant la Vérité, mais n'étant pas encore persuadé, il le dit lui-même du premier Chant:

« *Henri doutait encor, & demandait aux Cieux*
» *Qu'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux:*

L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée ;

» *De tout tems*, diſait-il, *la Vérité ſacrée*,
» *Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée.*
» *Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui*,
» *J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui* » ?

Et plus bas, vers 284 du même Chant :

« *Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;*
» *Des pleurs en l'embraſſant coulèrent de ſes yeux* ».

On voit donc dans ce Prince un cœur droit, incapable de ſe déterminer par aucun motif d'intérêt ni de politique ſur un objet auſſi important ; il n'avait pas encore reçu du Ciel les lumières néceſſaires ; le Poëte le dit par les vers 297 & ſuivans du ſeptième Chant :

« *Mon cher fils*, dit *Louis*, *c'eſt de-là que la Grace*
» *Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace :*
» *C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur*
» *Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.*
» *Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître*
» *Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le Maître ;*
» *Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,*
» *Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans* » !

Juſques-là, il perſiſtait dans ſa croyance, & il voulait ſoumettre ſes ſujets ; mais pour cela on ne doit pas dire, pourquoi a-t-il verſé tant de ſang inutilement ? puiſqu'il y était néceſſité par la réſiſtance qu'on lui oppoſait ; & l'obſtacle n'ayant pu ceſſer plutôt, le nœud eſt bien ſerré : cela détruit abſolument le dilème du Critique.

109. De plus, ajoute-t-il, quel beſoin le Poëte avait-il de cette abjuration ? Elle ne lui ouvrit point les portes de la Capitale ; Paris ne ſe rendit que huit mois après.

R. Très-peu de tems après cette abjuration, Orléans, Bourges, Aix & les principales Villes du Royaume lui ouvrirent les

Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.

portes. Le Parlement d'Aix ordonna que la justice ſerait rendue au nom du Roi; & par un autre Arrêt, il déclara rebelle & criminel de lèſe-Majeſté quiconque ne lui obéirait pas; & Paris ne fut pas huit mois, comme dit le Critique, ſans ſe rendre.

11°. Il dit que dès que les Ligueurs furent qu'il allait ſe convertir, leurs Chefs jurèrent ſur l'Hoſtie entre les mains du Légat, de ne le reconnaître jamais, quoique Catholique. Le lendemain de ſon abjuration, des Moines complotèrent contre ſa vie. Ces faits & tant d'autres, ajoute-t il, devaient engager M. de Voltaire à bannir cette abjuration de ſon Poème.

R. Le Critique aurait pu ſe diſpenſer de rappeller à la mémoire des faits auſſi odieux, que M. de Voltaire a eu raiſon de bannir de ſon Poème. Cette abjuration eſt le dénouement qui puiſſe faire plus d'honneur à Henri & au Poète dans un Poème Chrétien; par conſéquent il ne fallait pas la bannir du Poème.

12°. Ainſi, dit-il, qu'on ne diſe pas que ce dénouement vicieux eſt dans le ſujet même.

R. Il eſt bien démontré que ce dénouement n'eſt pas vicieux, qu'il eſt même le plus convenable, & que d'ailleurs il eſt dans le ſujet, puiſque la réſiſtance que les Ligueurs apportaient pour reconnaître Henri, était cauſée par la différence de Religion.

13°. Car quand ce dénouement, continue t-il, appartiendrait au ſujet, il fallait le ſupprimer: j'ai pour garant l'Académie, qui, dans ſes ſentimens ſur le Cid, dit très-bien: « Si le Poète eſt » obligé de traiter une matière hiſtorique qui renferme des véri» tés odieuſes, c'eſt alors qu'il la doit réduire aux termes de la » bienſéance, ſans avoir égard au vrai, & qu'il la doit plutôt » changer toute entière, que de lui laiſſer rien d'incompatible » avec les règles de ſon Art, lequel ſe propoſant l'idée univer» ſelle des choſes, les épure des défauts & des irrégularités par» ticulières que l'Hiſtoire, par la ſévérité de ſes règles, eſt con» trainte d'y ſouffrir ».

R. Ce dénouement étant donc dans le ſujet, (fait qu'on ne peut contéſter) il ne fallait pas le ſupprimer, quoi qu'en diſe le Critique, qui cite à cette occaſion, aſſez mal-à propos, le ſentiment de l'Académie ſur le Cid; ſentiment qui n'a pas la moindre application à l'eſpèce préſente, puiſqu'au contraire, l'Académie, dont il implore le ſuffrage, ne parle que de vérités odieuſes; & que l'abjuration de Henri, loin d'être une vérité odieuſe, ne peut que

La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit ;
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

---

faire honneur à ce Prince, & au Poéte de l'avoir employée dans ſon Poème. Il n'y a donc ici de blâmable que la remarque du Critique, & l'indécente ſortie qu'il ſe permet dans ſon Commentaire contre ce Poéte, qui a réuni en ſa faveur les ſuffrages de tous les gens de goût, & qui obtiendra certainement ceux de la Poſtérité.

Fin de la Henriade.

ESSAI
SUR
LA POÉSIE ÉPIQUE.

ESSAI

SUR

LA POÉSIE ÉPIQUE,

Traduit de l'Anglais de M. DE VOLTAIRE, *par M. l'Abbé* DESFONTAINES *.

NOUS avons dans chaque Art plus de préceptes que d'exemples; car les hommes ont plus de paſſion pour enſeigner, que de talent pour exécuter : ainſi il y a plus de Commentateurs que de Poétes ; & pluſieurs Ecrivains, incapables de faire deux vers, nous ont accablés de Traités de Poétique.

Cependant, tous ces diſcoureurs n'ont fait, par leurs définitions & par leurs diſtinctions, que répandre une profonde obſcurité ſur des choſes qui d'elles-mêmes étaient très-claires. Il n'eſt donc pas ſurprenant que de tels Légiſlateurs, trop faibles pour le fardeau dont

* On n'a point répeté ce que M. de Voltaire a conſervé de cette Traduction, dans les Editions infinies de cet Eſſai. Nous croyons que cela même rendra ce morceau précieux : d'ailleurs, il eſt devenu rare. On prouve encore par-là combien l'Abbé Desfontaines admirait alors l'Auteur de la HENRIADE, quoiqu'enſuite il ſe ſoit brouillé avec lui : *ut magnis inimicitiis clarescerent.*

ils s'étaient chargés, aient rempli de trouble & de confusion les Etats auxquels ils prétendaient donner des lois.

La plupart des Critiques ont puisé les règles de la Poésie Epique dans les livres d'Homère, suivant la coutume, ou plutôt suivant la faiblesse des hommes, qui, par un travers ridicule, prennent communément les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même; assez peu judicieux pour se persuader que chaque chose doit être réellement & dans sa propre nature ce qu'elle était lorsqu'elle a été inventée. Mais comme Homère a composé deux Poèmes d'un genre très-différent, & que l'*Enéide* tient quelque chose de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, les Commentateurs ont été obligés d'établir différentes règles pour accorder Homère avec lui-même, & ont imaginé ensuite d'autres règles pour concilier Virgile avec le Poète Grec : à peu-près comme les Astronomes, qui, pour ajuster leurs systêmes, ont été dans la nécessité d'ajouter ou de retrancher, & de se jetter dans les cercles concentriques ou excentriques, à mesure qu'ils découvraient de nouveaux mouvemens dans le Ciel.

Rien de plus excusable que l'ignorance des Astronomes, & rien de plus louable que leurs recherches sur le systême impénétrable de la Nature; parce qu'il est certain que ses principes sont invariables, & aussi dignes de notre étude, qu'éloignés de notre conception.

Mais il y a une très-grande différence entre l'invention des Arts & les ouvrages de la Nature. La même imagination qui a inventé la Poésie, varie chaque jour dans ses productions, étant elle-même sujette à d'éternelles vicissitudes. La Poésie & la Musique des Persans diffèrent autant de la nôtre que leur langage : une Nation même ne ressemble plus à elle-même dans moins d'un siècle; il n'y a pas plus de révolutions

dans les Etats que dans les Arts ; les Arts fuient, changent & se dérobent à notre poursuite, lors même que nous faisons nos efforts pour les fixer par des règles & par des principes. Si je veux, par exemple, donner la définition d'un habillement, je ne dois en décrire aucun en particulier ; l'habit Grec, Romain, ou Français, ne doivent point être donnés pour modèles. Un habillement est ce qui sert à couvrir le corps ; voilà ce qui lui est essentiel, tout le reste doit être compté pour un événement accessoire ; que le caprice & la mode créent, conservent & détruisent à leur gré ; & l'usage qui nous paraît le meilleur ne doit pas nous faire exclure les autres.

Il en est peut-être ainsi de la Poésie Epique.

Le Poème Epique doit être créé par le jugement, & embelli par l'imagination.

Ce qui est du ressort du bon sens appartient à toutes les Nations de l'Univers : les Grecs, les Romains, les Italiens, les Français, les Anglais, les Espagnols, nous disent, dans tous leurs ouvrages, qu'ils exigent principalement l'unité d'action, parce que l'entendement jouit d'un plaisir plus sensible, lorsqu'il s'arrête sur un simple objet proportionné à ses regards, & qu'il le saisit plus aisément que lorsqu'il se perd dans une confusion d'objets.

Ils nous disent que cette unité doit être accompagnée de variété, comme le corps est composé de membres tous différens, & qui tendent tous à la même unité ; ils ajoutent que l'action doit être grande, pour nous frapper de respect ; intéressante, parce que nous nous plaisons à être agités & émus ; entière, afin que rien ne manque à la satisfaction de notre esprit.

Ces préceptes, & quelques autres semblables, sont en quelque sorte des lois éternelles, auxquelles toutes les Nations se sont soumises ; parce que la Nature a

pris ſoin de les dicter ; mais le merveilleux, les épiſodes, le ſtile même, & tout ce qui naît de cet inſtinct qu'on appelle *goût*, ou de la tirannie de la coutume, ſont des points qui partagent les eſprits, & ſur leſquels il n'y a aucune règle établie.

Il eſt vrai qu'il y a des beautés qui ſont du goût de toutes les Nations du monde : ainſi toute l'Europe a reconnu certains Auteurs pour des modèles ; Homère & Démoſthène, Virgile & Cicéron ont en quelque façon réuni ſous leurs lois toutes les Nations qui les connaiſſent, & ont changé tous de pays différens en une même République ; mais nos coutumes particulières ont en même tems introduit un certain genre de goût qui diſtingue chaque Nation.

Les meilleurs Ecrivains modernes ont joint au goût de leur pays celui des Anciens ; leurs fleurs & leurs fruits échauffés & mûris par le même ſoleil, empruntent cependant du terrein où ils naiſſent, leurs différentes couleurs, leurs odeurs & leurs autres propriétés. On diſtingue auſſi aiſément par le ſtile un Auteur Eſpagnol, Italien, ou Anglais, qu'on connaît à ſa démarche, à ſon langage & à ſes traits, dans quel pays il eſt né. L'expreſſion molle des Italiens, leurs ſaillies qui dégénèrent ſi ſouvent en faux brillans ; le ſtile pompeux & métaphorique des Eſpagnols ; l'exactitude élégante, la préciſion & la clarté des Français ; l'énergie particulière à l'Anglais, ſa paſſion pour l'allégorie & pour les comparaiſons ; ce ſont autant de qualités diſtinctes, & de caractères différens, qui ne peuvent échapper aux yeux des connaiſſeurs.

C'eſt dans cette variété de caractères qu'il faut chercher la ſource de cette averſion & de ce mépris que montre chaque Nation pour le goût de ſes voiſins. De-là vient que la bataille des Anges dans Milton ſerait mépriſée en France, & que les nobles, mais prolixes diſcours de Cinna & d'Auguſte, dans Corneille, déplairaient ſur le théâtre Anglais.

La ſtrophe ſuivante du Taſſe eſt admirée en Italie ; on la ſait par cœur ; elle eſt dans la bouche de tout le monde :

Elle s'appelle Sophronie & lui Olinde ; ils ſont de la même Ville & de la même Religion : lui qui eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, déſire beaucoup, eſpère peu, & n'exige rien ; il ne ſait point ſe découvrir, ou il ne l'oſe ; & elle, ou le mépriſe, ou ne le voit point, ou ne s'en apperçoit pas : ainſi cet Amant infortuné a ſervi juſqu'alors ſa maîtreſſe, ou ignoré, ou mal connu, ou mal reçu d'elle.

Il n'y a rien dans cette ſtrophe qui heurte le bon ſens ; mais cette cadence de mots, cette ſimmétrie affectée, cette penſée qui retourne ſur elle-même avec tant d'art, ne ſeraient pas, à mon avis, goûtées par un Lecteur Anglais ou Français, qui veut dans le Poème héroïque une ſimplicité plus grave & plus majeſtueuſe.

Si nous voulons acquérir une notion diſtincte de la Poéſie épique, il ne faut que jetter les yeux ſur tous les différens Poèmes de ce genre, qui ont paru dans différens ſiécles & dans différens pays.

Il ne ſuffit pas de connaître Virgile & Homère. Un homme qui n'a lu que Sophocle & Euripide, ne ſaurait avoir une parfaite idée du Théâtre ; nous devons être les admirateurs des Anciens, & non leurs eſclaves.

Nous envoyons nos enfans voyager dans les pays étrangers, après qu'ils ont lu Homère & Virgile au Collège ; ſerait-ce leur faire perdre le tems que de leur donner une connaiſſance parfaite de Milton en Angleterre, & du Taſſe en Italie ? Où peut-on trouver des monumens plus dignes de l'attention d'un voyageur ?

Le reſpect que nous devons aux Anciens dégénère en ſuperſtition, s'il nous porte à mépriſer nos voiſins & nos compatriotes ; ne faiſons pas cet affront à la Nature, de fermer les yeux à toutes les beautés dont

elle nous environne, pour ne les ouvrir que sur les anciennes productions.

Il est certainement agréable & avantageux à l'esprit humain, de considérer tous les Auteurs des Poëmes Epiques dans leur propre pays, depuis Homère jusqu'à Milton, & de remarquer les traits & les ajustemens qui distinguent ces hommes illustres. Je ne prétends point traiter ce sujet à fonds; ce serait une entreprise supérieure à mes forces: je me contenterai de crayonner quelques traits; une main plus habile achèvera cette ébauche.

Un Lecteur judicieux pourra par ses réflexions fortifier mes faibles idées: c'est à moi de proposer; & à lui de juger; mais il doit éviter toute partialité, & écarter les préjugés du Collège & l'amour puérile des productions de son pays. Il considérera le progrès, la décadence & la renaissance de l'Art, & le suivra dans tous ses différens états; il saura distinguer les beautés & les défauts, qui sont beautés & défauts, dans tous les pays & dans tous les siécles, de ces beautés équivoques qui sont méprisées d'une Nation & admirées d'une autre: il ne se laissera point maîtriser par Aristote, Castelvetro, le Bossu, & Dacier; mais ne consultant que la raison, & gouverné par son seul bon sens, il se constituera Juge entre les fictions d'Homère & celles de Milton, *entre Calipso*, Didon, Armide & Eve.

HOMÉRE.

Il est inutile de s'étendre sur Homère & sur Virgile, principalement en Angleterre, où à peine trouve-t-on un Gentilhomme qui ignore le Latin & le Grec. Ceux d'ailleurs qui ne peuvent lire Homère dans l'original, peuvent lire la traduction de M. Pope, & y appercevoir le feu de ce père des Poëtes, comme réfléchi dans un miroir poli & fidèle; aucune des

beautés d'Homère n'eſt perdue dans cette belle traduction, & la plus grande partie de ſes fautes y eſt corrigée ou diminuée.

Que chaque Lecteur, lorſqu'il lit Homère, ſe conſulte lui-même, & remarque l'effet que cet Auteur produit ſur ſon eſprit : alors il jugera ſi Homère a atteint la perfection de l'Art en autre choſe que dans la manière de peindre avec force ; ce qui fait ſon caractère & ſon mérite particulier.

Malgré la juſte vénération qu'on a pour Homère, il eſt aſſez étonnant que parmi les plus ſavans & les plus zélés admirateurs de l'Antiquité, on en trouve à peine un qui ait lu l'*Iliade* avec le même empreſſement & le même genre de plaiſir que les femmes liſent Zaïde. Quant au commun des Lecteurs, qui ſont à la vérité moins familiers avec les Lettres, mais qui ont peut-être autant d'eſprit & de bon ſens, il y en a très-peu qui aient pu lire toute l'*Iliade* dans une bonne traduction, ſans ſentir du dégoût & de l'ennui : pluſieurs même en ont entiérement abandonné la lecture après le quatrième ou le cinquième Livre. Comment donc peut-il arriver qu'Homère ait tant d'admirateurs & ſi peu de Lecteurs, & ſoit tout à la fois adoré & négligé ?

Je vais tâcher d'éclaircir ce paradoxe : la plupart des hommes ſont plutôt éblouïs de la réputation d'Homère, que frappés du mérite de ſes ouvrages. Les perſonnes judicieuſes admirent ſans doute la féconde imagination de ce grand Auteur ; mais il y en a peu qui ſoient aſſez au-deſſus du préjugé pour ſe tranſporter dans les tems reculés, & ſe rendre en quelque ſorte contemporains d'Homère, lorſqu'ils le liſent. Le bon ſens les porte à avoir de l'indulgence pour les mœurs de l'Antiquité ; mais il ne peut les porter à goûter ces mœurs peintes dans les ouvrages d'Homère ; les rayons de ſa lumière frappent leurs yeux de trop loin, pour leur cauſer autre choſe qu'un faible & ſombre crépuſcule, ſans aucune

chaleur. Nous reſſemblons à ces vieillards qui formaient le conſeil de Priam ; ils admiraient la beauté d'Hélène ſans rien ſentir pour elle.

Une autre raiſon de notre dégoût eſt l'uniformité qui règne dans les ouvrages d'Homère. Il n'eſt parlé que de batailles dans les trois quarts de l'*Iliade*. Cette couleur dominante fatigue & rebute un Lecteur médiocrement touché de la diverſité des teintes & des ombres, apperçue ſeulement par les vues fines.

Le Poëme de l'*Iliade* eſt certainement trop long, mais il n'y a guères de Poëme Epique qui n'ait ce défaut. La Poéſie Epique eſt le fruit d'une imagination forte, & une imagination forte eſt ſujette à ſe déborder.

Je ne parlerai point de toutes les querelles excitées par les ennemis d'Homère ſur quelques endroits de ſon *Iliade*, qui peuvent bien être les objets de notre critique, mais qui ne ſont pas aſſez défectueux pour être appellés abſolument mauvais. Ses Dieux ſont peut-être en même tems abſurdes & ridicules ; ils ſont néanmoins auſſi amuſans que les extravagances de l'Arioſte, qui nous cauſe une eſpèce d'enchantement. A l'égard de ſes autres fautes, la majeſté & le feu de ſes expreſſions les changent ſouvent en beautés.

Mais ce qui cauſe principalement cette langueur, qui gagne l'eſprit de la plupart des Lecteurs, malgré les beaux endroits qu'ils y peuvent admirer, eſt qu'Homère ne nous intéreſſe pour aucun de ſes Héros. Achille eſt trop violent pour nous inſpirer un tendre intérêt pour lui, & quand même ſa fierté & ſa valeur s'attireraient de notre part cette favorable diſpoſition que produit d'ordinaire l'idée d'un grand courage, ſa longue oiſiveté ferait évanouïr cette idée : le Lecteur le laiſſe-là, à l'imitation du Poëte.

Ménélas, qui eſt le véritable Auteur de la guerre, & auquel on devrait principalement s'intéreſſer, n'eſt

pas assurément un caractère fort brillant; celui de Pâris, son rival, est méprisable; Ménélas n'est dans le Poème que le frère d'Agamemnon, & Pâris, que le frère d'Hector. Agamemnon, le Roi des Rois, nous blesse par son orgueil, sans nous donner une haute idée de sa conduite. Je ne sais comment cela se fait, mais on n'aime point le sage Ulysse; la belle Hélène, cause de tant de désordres & de malheurs, est un personnage insipide; on se soucie peu de quel côté elle restera; elle paraît elle-même indifférente à l'égard de ses deux maris, & ne pencher ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorsque deux guerriers combattent dans l'*Iliade*, nous sommes frappés par la description du combat, & souvent même nous nous sentons saisis de la même fureur qui les anime; mais nous ne craignons ni n'espérons pour aucun d'eux.

Nous plaignons, il est vrai, les malheurs de Priam, & il paraît mériter les larmes que nous répandons pour lui. Cependant Homère devait nous intéresser pour les Grecs durant tout son Poème, puisqu'il a prétendu les célébrer, & que ce sont ses Héros. Observons en même tems que si nous nous intéressons pour Priam à la fin du Poème, il nous est très-indifférent dans tout le cours de l'action.

De tous les guerriers de l'*Iliade*, c'est le brave, le tendre, le pieux Hector qui mérite le plus notre affection. Il a le meilleur caractère, quoiqu'il défende la mauvaise cause, & il est trahi par les Dieux, quoiqu'il soit le plus vertueux. Mais l'intérêt que nous prenons à ce qui le touche s'évanouit dans la foule de tant de Héros; notre attention partagée diminue, comme une rivière divisée en plusieurs bras ne forme que plusieurs ruisseaux. Ainsi l'imagination du Lecteur est souvent pleine d'idées grandes & nobles, pendant que les affections de l'âme sont oisives. Il n'est

donc point étonnant que les mouvemens du cœur ne suivent point ceux de l'imagination, & que nous nous trouvions tout à la fois rempli d'admiration & d'ennui.

VIRGILE.

M. Addisson est le premier qui ait examiné de près tous les matériaux qui ont servi à la construction de l'*Enéide*. Il est certain que Virgile a tiré le sujet de son Poème de plusieurs traditions populaires & fabuleuses sur l'arrivée & l'établissement d'Enée en Italie, de même qu'Homère avait fondé son *Iliade* sur la tradition du Siége de Troye.

Il n'est pas croyable qu'Homère & Virgile se soient assujettis d'avance aux règles établies par le Bossu, qui prétend qu'un Poéte Epique doit inventer & disposer la constitution de sa fable, avant que de se déterminer au choix & au nom de ses Héros. Il est vraisemblable qu'ils n'ont pas coupé l'habit sans connaître la taille de ceux qu'ils voulaient habiller. La règle de le Bossu peut avoir lieu par rapport à la Comédie, où il s'agit de l'exposition des mœurs & de la représentation des ridicules du siécle. Elle convient encore à une intrigue où le Lecteur ne veut qu'être surpris par de petits incidens, qui n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom connu.

Les Poétes Epiques, au contraire, ainsi que les Tragiques, sont généralement obligés d'employer un Héros connu, dont le nom puisse imposer au Lecteur & se concilier son attention. Ce qu'ils imaginent doit être assorti à ce qui a été. Si quelqu'un d'eux commençait par tirer son sujet de sa seule imagination, toutes les Annales de l'Univers ne lui fourniraient pas un événement réel conforme à ses idées. Il serait obligé de l'altérer; &, en vérité, je ne puis comprendre comment

le Boſſu s'eſt aviſé de nous conſeiller de bâtir, pour nous mettre dans la néceſſité de détruire.

Quoi qu'il en ſoit, une partie des événemens contenus dans l'*Enéide*, ſont tirés de Denis d'Halicarnaſſe.

Virgile, par rapport à la conſtruction de ſa Fable, eſt blâmé par quelques-uns, & loué par d'autres, d'avoir ſuivi Homère. Mais, ſi j'oſe haſarder mon ſentiment, il ne mérite en cela ni blâme, ni louange. Il ne lui était pas poſſible de ſe paſſer des Dieux d'Homère, qui étaient auſſi les Dieux des Romains, ni d'oublier le Siége de Troye, Enée étant Troyen. Ces fictions étaient communes à l'Auteur Grec & à l'Auteur Latin; ſi celui-ci a puiſé dans la même ſource, ce n'eſt point aux dépens de celui-là. Il eſt vrai qu'il s'eſt approprié quelques endroits de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée*, & qu'il en a emprunté quelques deſcriptions & quelques comparaiſons; mais on peut dire que ce grand génie pouvait s'en paſſer & n'en pouvait retirer qu'une gloire médiocre. C'eſt plutôt un honneur qu'il a fait à Homère, qu'une preuve du beſoin qu'il avait de ſon ſecours.

Il eſt plaiſant de voir des Critiques s'applaudir de la découverte des prétendus larcins de Virgile. Ceux qui prennent les armes contre lui en faveur d'Homère, & qui ſacrifient le plaiſir d'être amuſés par tous les deux, à celui d'élever l'un ſur les ruines de l'autre, ſoutiennent que Didon eſt d'après Calipſo; qu'Enée ne deſcend aux Enfers qu'à l'exemple d'Ulyſſe; & ainſi du reſte: mais que le Lecteur compare ces prétendues copies à l'original ſuppoſé, il y trouvera une différence conſidérable.

La paſſion de Didon, ſes malheurs, ſa mort, que Virgile établit comme la ſource de la haine qui mit à dans la ſuite Carthage contre Rome; Anchiſe tirant du ſein des tems la deſtinée de l'Empire Romain qu'il révèle à ſon fils; ces beautés ne ſont aſſurément point

dues à l'imitation d'Homère. Ce n'eſt pas en effet le propre d'un grand génie d'être Copiſte. Où Virgile eſt grand, c'eſt par lui-même ; mais dans ces petits endroits empruntés d'Homère, il eſt le plus ſouvent au-deſſous de ſon original ; & c'eſt une juſte punition, pour avoir captivé la liberté de ſon génie, & l'avoir avili par une ſervile imitation.

Quelques Critiques vont plus loin, & ſoutiennent qu'il a copié ſon ſecond Livre d'après Piſandre, & ſon quatrième d'après Apollonius. Mais tout cela peut être hardiment nié ; le ſecond & le quatrième Livre de l'*Enéide* ſont de trop grands chef-d'œuvres de l'Art pour être des copies. C'eſt ainſi que quelques perſonnes diſent que Milton a pris ſon Poème dans un Auteur comique d'Italie, nommé *Andreino*. Après tout, que ſert une recherche ſi frivole ? Ce n'eſt pas la perſonne de Virgile, mais l'*Enéïde* que nous admirons. Que le deuxième ou le quatrième Livre appartiennent à Piſandre, à Appollonius, à Virgile, ou à quelqu'autre, le nom de l'Auteur n'augmente ni ne diminue les beautés de l'ouvrage. Que Macrobe & d'autres Critiques s'amuſent à déclamer follement contre les lettres qui compoſent le nom de Virgile, ſes ouvrages ne ſeront pas moins les délices de tous les ſiécles, & le modèle de tous les Poétes.

C'eſt une remarque juſte, de dire que la dernière partie de l'*Enéïde* eſt beaucoup moins vive & animée que la première ; non que les ſix derniers Livres ſoient languiſſans & médiocres, mais parce qu'ils ſont effacés par l'éclat des autres : ce qui vient de la diſpoſition du Poème & de la nature du ſujet. Le deſſein d'un mariage entre Enée & Lavinie, inconnus & indifférens l'un à l'autre, & une guerre cauſée par un Cerf bleſſé, doivent bien moins intéreſſer que l'incendie de Troye ou l'amour de Didon.

En vérité, c'eſt une grande mépriſe de s'imaginer

qu'un Auteur peut s'élever, quand ſon ſujet lui manque. Tout l'art qu'il met en uſage ne ſert qu'à prouver qu'il a cultivé avec ſoin & avec peine un terrein ingrat. Si dans l'*Enéide* l'enchaînement naturel des faits avait pu donner lieu à ſon Auteur de s'élever par dégrés à un certain point de grandeur dans ſes idées & dans ſes ſentimens, le Poème aurait été auſſi parfait que les bornes de l'eſprit humain le peuvent permettre. La faute de Virgile eſt d'avoir atteint le but au milieu de ſa courſe.

LUCAIN.

L'IDÉE générale qu'on a de cet Auteur eſt fort juſte. On le regarde comme un génie élevé, mais non comme un bon Poéte. Les précieux diamans de ſa Pharſale, quoique mal montés, brillent à nos yeux. Corneille avait coutume de dire qu'il devait plus à Lucain qu'à Virgile : non qu'il fût aſſez peu équitable ou aſſez peu ſenſé pour préférer la *Pharſale* à l'*Enéide*. Mais un Auteur qui met des Héros réels ſur la ſcène, n'a pas beſoin de fictions épiques, & trouve mieux ſon compte dans les penſées mâles & énergiques de la *Pharſale*, que dans l'élégante narration, & dans la conduite judicieuſe de l'*Enéide*. M. Addiſſon a emprunté de Lucain quelques couleurs pour peindre ſon Caton. Cet ancien Poéte ne pouvait recevoir plus d'honneur que d'être imité par Corneille & par M. Addiſſon, deux hommes ſi ſupérieurs à lui de toutes manières.

TRISSINO.

APRÈS la décadence de l'Empire Romain en Occident, pluſieurs Royaumes s'élevèrent ſur ſes ruines, & pluſieurs Langues ſe formèrent des débris de ſa Langue. Les Conquérans du Nord portèrent par-tout

leur barbarie & leur ignorance. Leur langage, formé d'abord d'un latin corrompu & d'un gothique irrégulier, était auſſi ſauvage que leurs mœurs & auſſi ſtérile que leur eſprit; mais dans le cours de mille ans ils polirent également leurs manières & leur langage.

Pluſieurs perſonnes ſe plaignent aujourd'hui que le Latin n'eſt plus en uſage que dans les Ecoles & dans les Egliſes Catholiques: ils déplorent l'inſuffiſance des Langues modernes, & diſent que leur propre idiôme, indigent ou rebelle, eſt ſouvent en défaut avec leur imagination. Mais ils auraient bien plus lieu de ſe plaindre, ſi, ſuivant leur deſir, la Langue Latine était aujourd'hui celle de toute l'Europe. Car dans ce cas que feraient-ils? Une foule d'anciens Auteurs plus généralement lus & mieux entendus que les modernes, étouffe-rait leur ambition. Imiter fidélement Virgile & Cicéron, ſerait ſe rendre plagiaire: s'en éloigner hardiment ferait une affectation ou une groſſièreté; le monde, rempli d'excellens modèles anciens, aurait déconcerté toutes les nouvelles entrepriſes, & les plus grands génies auraient été découragés & glacés.

Celui, au contraire, qui écrit dans une Langue moderne, a les anciens moins pour rivaux que pour guides; quand il les imite, il enrichit ſon propre pays. Le génie particulier de ſa Langue naturelle réveille ſon imagination, lui fournit de nouveaux tours, & donne à tout ce qu'il penſe un air neuf & piquant.

La Langue Italienne fut portée, vers la fin du quinzième ſiècle, à la perfection où elle eſt aujourd'hui, & où elle ſera auſſi long-tems, que le Taſſe pour les vers, & Machiavél pour la proſe, y ſeront les modèles du ſtile.

Le Triſſin était avec raiſon charmé de la beauté des ouvrages d'Homère, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité; car l'imitation demande plus de génie & plus d'art qu'on ne croit communément: les fleurs

des anciens semblent fanées lorsqu'elles sont cueillies & rassemblées par des mains mal habiles; cependant rien n'est plus ordinaire que de voir des Auteurs mettre en pièces dans leurs écrits Homère & Virgile, & se couvrir de ces grands noms, sans considérer que les mêmes choses qui sont admirables dans les Anciens, sont ridicules dans leurs ouvrages.

Le Trissin a tâché d'imiter Homère, principalement dans ses descriptions. Mais tandis qu'il prend soin de peindre tout ce qui appartient aux domestiques & à la maison de ses Héros, & qu'il n'omet pas un bouton ni une jarretière dans la description de leur habillement, il ne dit pas un mot de leurs caractères.

LE CAMOENS.

Tandis que le Trissin était en Italie occupé à applanir la route des Sciences & des Arts, & à la débarrasser de tous les obstacles que la barbarie & l'ignorance y avaient rassemblés dans le cours de dix siécles, Camoens en Portugal ouvrit une nouvelle carrière & acquit une réputation qu'il conserve encore parmi ses Compatriotes, qui ont autant de respect pour sa mémoire, que les Anglais pour celle de Milton.

Il fut un exemple éclatant de cet invincible penchant & de cette impulsion irrésistible de la Nature, qui détermine un vrai génie à se livrer à ses talens, en dépit de tous les obstacles. Son enfance perdue au milieu de l'oisiveté & de l'ignorance de la Cour de Lisbonne, sa jeunesse employée à faire l'amour ou la guerre contre les Maures, ses longs voyages sur mer dans un âge plus mur, ses malheurs à la Cour de Portugal, les révolutions de ce Royaume; rien de tout cela ne put éteindre ou ralentir son génie.

On trouve dans le Poëme de Camoens une fiction qui plaîrait sans doute aux Italiens, ainsi qu'aux Por-

tugais, & non à aucune autre Nation. C'eſt une Iſle enchantée, appellée l'*Iſle du Bonheur*, que les Portugais rencontrent, lorſqu'elle ne fait que de s'élever du fond de la mer, pour leur conſolation & pour leur récompenſe. Camoens décrit ce lieu, comme le Taſſe quelques années après décrivit l'iſle d'Armide. Là, une Divinité produit toutes les beautés, & offre tous les plaiſirs que la Nature peut accorder, & que le cœur peut deſirer.

Camoens ayant ainſi lâché la bride à ſon imagination, s'aviſe d'avertir le Lecteur que cette fiction ne fait que peindre la ſatisfaction que reſſentent les gens de bien dans la pratique de la vertu, & la gloire qu'ils en retirent. Ce qui excuſe plus ſolidement une ſi étrange allégorie, eſt la manière charmante dont elle eſt écrite, s'il en faut croire les Portugais; car la beauté de l'élocution déguiſe ſouvent les fautes du Poéte, comme le coloris de Rubens fait excuſer quelques défauts qui ſont dans le deſſin de ſes Tableaux.

On trouve dans tout le cours du Poème une autre ſorte de merveilleux qu'il eſt impoſſible de juſtifier: c'eſt un mêlange déraiſonnable des Dieux du Paganiſme, avec les objets de la Religion Chrétienne.

Un merveilleux ſi mal aſſorti défigure tout le Poème. Il faut bien, malgré cela, que les beautés y dominent, puiſque les Portugais le goûtent. A la vérité, Camoens a beaucoup de ce qu'on appelle le vrai eſprit; mais il a auſſi en même tems de ce qu'on appelle le faux eſprit: il le poſſéde dans un degré qui n'eſt pas médiocre; ce qui le précipite ſouvent dans les plus énormes abſurdités.

Je trouve en général ſon Poème plein de choſes excellentes & de bévues pitoyables, placées ſans intervalle les unes auprès des autres. Preſque à chaque page il y a du beau & du ridicule: parmi ſes plus

heureuſes

heureuſes penſées, j'en rapporterai deux, à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont avec les deux plus célèbres endroits de Waller & de Denham.

Waller dit dans ſon Epître à Zélinde :

Ta beauté parfaite donnera du crédit à toutes les merveilles que je pourrai chanter.

Camoens dit auſſi, en parlant du voyage des Argonautes & d'Ulyſſe, que l'entrepriſe des Portugais donnera du crédit à toutes ces fictions en les ſurpaſſant.

M. Jean Denham, dans ſon Poème *ſur la Montagne des Coopers*, dit à la Tamiſe :

« Puiſſé-je couler comme toi, & puiſſe ton cours » me ſervir de modèle, comme il me ſert de ſujet. » Clair quoique profond, agréable quoique paiſible, » ayant de la force ſans fureur, & toujours plein ſans » déborder ».

Camoens s'adreſſe pareillement aux Nymphes du Tage :

« O Nymphes, ſi jamais je vous ai chantées, inſ- » pirez-moi préſentement des chants forts & nou- » veaux ; que mon ſtile coule comme votre onde ; » qu'il ſoit profond & clair comme elle ».

On ne peut pas conclure de-là que Waller & M. Denham aient imité le Camoens. Nous devons plutôt juger que le vrai eſprit eſt de tout pays.

C'eſt pourtant une injuſtice ordinaire d'appeller copie ce qui n'eſt que reſſemblance.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença de travailler à ſa *Jéruſalem*, quand le Camoens finit ſa *Luſiade*.

Perſonne n'apporta en naiſſant plus de génie & plus de talent pour le genre épique : mais ſon génie qui fit

ſa grande réputation, fit auſſi tous ſes malheurs. Sa vie ne fut qu'une ſuite fâcheuſe de diſgraces & de traverſes: banni de ſon pays, il ſe vit réduit à la triſte néceſſité d'avoir un maître; il ſouffrit la diſette, l'exil, la priſon; & ce qui eſt encore plus inſupportable, la calomnie l'attaqua & l'opprima.

On alla même juſqu'à lui vouloir ravir ſa gloire poétique, conſolation imaginaire dans des misères réelles. Le nombre de ſes ennemis éclipſa long-tems ſa réputation; & enfin lorſque ſon mérite eut ſurmonté l'envie, & qu'il eut été jugé digne de recevoir l'honneur du triomphe à Rome, tel que Pétrarque l'avait autrefois reçu, mais avec moins de mérite, (ce qui était alors auſſi honorable qu'il ſerait aujourd'hui ridicule) il mourut la veille du jour deſtiné à cette biſarre cérémonie.

Rien ne donne une plus haute idée du Taſſe que l'inſcription de ſon tombeau. Le Pape, après lui avoir fait faire de magnifiques funérailles, (comme ſi ce frivole honneur eût pu réparer les malheurs qui l'avaient accablé pendant ſa vie) propoſa un prix pour celui qui ferait la meilleure Epitaphe à ſa gloire. On en préſenta pluſieurs, toutes remplies des juſtes louanges du Poëte. Les Juges nommés pour le choix de l'Epitaphe étaient partagés ſur la préférence, lorſqu'un jeune homme offrit cette inſcription:

Les os du Taſſe.

Les Juges ne balancèrent point à lui adjuger le prix, perſuadés que le nom du Taſſe était ſon plus digne éloge.

Le tems qui détruit la réputation paſſagère des Auteurs médiocres, n'a pu donner atteinte au caractère immortel des ouvrages du Taſſe. Son Poème eſt aujourd'hui chanté en pluſieurs endroits de l'Italie, com-

me autrefois les vers d'Homère l'étaient dans la Grèce. Si les Poëtes ſes ſucceſſeurs ont dégénéré, ſi l'Italie eſt tombée dans de faux brillans, dans de pitoyables jeux de mots, dans des pointes miſérables, on peut dire néanmoins que la Nation en général conſerve encore une eſpèce de bon goût que le Taſſe lui a inſpiré. Cependant, tandis qu'il eſt admiré par les Lecteurs Italiens, il n'eſt pas imité par les Ecrivains. Ainſi en France, Corneille, Racine, Molière, Deſpréaux, la Fontaine, s'attirent toujours l'admiration publique, en dépit d'une Secte d'Ecrivains, venus après eux, qui ont introduit une nouvelle manière de penſer & d'écrire, chérie & cultivée conſtamment parmi eux & leurs pareils, mais rejetée par toute la Nation.

La *Jéruſalem délivrée* eſt en pluſieurs endroits d'après l'*Iliade*. Le ſujet que le Taſſe a choiſi eſt plus noble que celui d'Homère; toute l'Europe armée pour recouvrer un pays célèbre, conſacré par la naiſſance & le ſang d'un Dieu, frappe l'eſprit d'une idée bien plus reſpectable que la Grèce combattant pour une femme. A l'égard de l'exécution d'un ſi grand ouvrage, le Lecteur impartial & éclairé peut juger ſi le Taſſe eſt au-deſſus ou au-deſſous de ſon maître dans les endroits où il l'imite.

Godefroy joue, ce me ſemble, le même rôle qu'Agamemnon, mais avec plus de dignité & de ſageſſe, & avec moins d'orgueil. L'Hermite Pierre reſſemble à Calchas, & ſi j'oſe dire mon ſentiment, je ne trouve rien de fort brillant ni de fort défectueux dans l'un ni dans l'autre.

Renaud eſt au milieu des Héros Chrétiens ce qu'Achille eſt parmi les Héros Grecs. Son courage eſt auſſi impétueux, mais ſon caractère eſt plus aimable. La chûte de Jéruſalem eſt réſervée à ſon épée, comme celle de Troye aux armes d'Achille. L'abſence de l'un eſt empruntée de l'inaction de l'autre. Mais Renaud

emploie ſon loiſir plus à la ſatisfaction du Lecteur, que l'oiſif Héros de l'*Iliade*.

Aladin ne reſſemble à Priam qu'en ce qu'il eſt le Roi de la Ville aſſiégée, & Argante n'eſt ſemblable à Hector qu'en ce qu'il eſt le plus brave défenſeur de Jéruſalem.

Certainement le caractère d'Hector eſt au-deſſus de celui d'Argante. La grandeur de Priam eſt plus majeſtueuſe que celle d'Aladin, & ſes diſgraces ſont plus touchantes. Je ne déciderai point ſi Homère a eu tort ou raiſon de porter notre affection vers Hector, & d'exciter notre pitié en faveur de Priam; mais il eſt certain que ſi le Taſſe n'avait pas repréſenté Aladin & Argante féroces & intraitables, & s'il ne les avait pas rendus haïſſables au Lecteur, il ſe ſerait formellement éloigné de ſon but; puiſqu'alors au-lieu de prendre intérêt dans la cauſe des Princes Chrétiens, nous les regarderions comme des Corſaires, ligués pour envahir un pays étranger, & pour maſſacrer de ſang-froid un vieux & vénérable Monarque Oriental, avec tous ſes innocens ſujets.

Le Taſſe a appris d'Homère à donner différentes nuances aux mêmes couleurs, à diſtinguer, par exemple, le vaillant d'avec le vaillant, & le prudent d'avec le prudent, &c. Godefroy eſt ſage & modéré, Aladin eſt politique & inquiet: la généreuſe valeur de Tancrède ne reſſemble point à la brutale impétuoſité d'Argante. L'amour dans Armide eſt une coquetterie étrange, au-lieu que dans Herminie c'eſt une douce & agréable tendreſſe. Chacun de ces Héros peut être reconnu par quelque trait ſingulier, comme dans Homère; mais chacun d'eux y joue toujours un rôle convenable, ce qui ne ſe trouve pas toujours dans l'*Iliade*; & de ce côté, il me paraît que le Taſſe a perfectionné l'Art qu'Homère lui a appris. Mais un Art qu'il n'a appris de perſonne, eſt cette façon charmante

de nous intéreſſer pour ſes Héros, ce talent qu'il a d'amener adroitement les différentes aventures de ſon Poème, de nous faire paſſer des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de nous ramener de l'amour à la guerre; d'exciter notre ſenſibilité par dégrés, & de la faire toujours croître.

Si l'exécution de ce Poème s'attire l'admiration univerſelle, on y trouve auſſi des fautes de jugement, qui, je crois, ſont bîâmables dans tous les pays. Par exemple, l'Epiſode d'Olinde & de Sophronie dans le commencement de l'action me paraît mauvais de toute manière.

Le Poéte met ſur la Scène un Magicien Mahométan nommé *Iſmeno*, qui, contre les loix étroites & inviolables du Mahométiſme, porte une image de la Vierge Marie dans la principale Moſquée, pour la rendre, par la force de ſes enchantemens, le gage de la ſûreté de la Ville, comme autrefois le deſtin de Troye dépendait du *Palladium*. Il arrive une nuit que l'Image eſt enlevée. Les Chrétiens de Jéruſalem étant accuſés du vol, le Sultan irrité les condamne tous à la mort, pour être sûr de la punition du coupable au milieu d'un maſſacre général. Cependant, Sophronie, Vierge Chrétienne, ſe préſente devant le Sultan, & cherche à ſauver tous les Chrétiens de la Ville, en déclarant par un généreux menſonge que c'eſt elle qui a enlevé l'Image. Aladin l'ayant condamnée au feu, Olinde ſon Amant entreprend de lui ſauver la vie par un autre menſonge héroïque. Il déclare qu'il eſt lui-même le coupable, & court au bûcher préparé pour ſa maîtreſſe. Ils ſont condamnés l'un & l'autre, & on les attache au même poteau. Alors Clorinde arrive de Perſe : elle eſt touchée de compaſſion à la vue de ces deux malheureuſes victimes; & traitant avec mépris les ſortiléges d'Iſmeno, elle demande & obtient leur pardon. Les deux Amans vont du bûcher à l'Egliſe, on les y

marie, & il n'en eſt plus queſtion dans le reſte du Poème.

Le Taſſe a orné cet Epiſode de toute la pompe & de toutes les fleurs de la Poéſie, & il n'y a pas épargné les jeux de mots Italiens. Il s'arrête avec tant de complaiſance à peindre Sophronie, il parle de l'amour d'Olinde avec tant de chaleur, il excite tant de pitié pour l'un & pour l'autre, que le Lecteur ne peut s'empêcher de croire qu'ils ſont les deux principaux perſonnages du Poème. Il eſt étonné & fâché enſuite de les voir auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge Marie l'eſt aux Mahométans. Tous les embelliſſemens que le Taſſe a prodigués en cet endroit, ne ſervent qu'à rendre la bévue plus remarquable.

Tout le monde convient avec les Italiens, que rien n'eſt peint avec tant d'art que la coquetterie d'Armide, que rien n'eſt ſi tendre que ſon amour, ſi animé & ſi touchant que ſes plaintes. L'Anglais & le Français, quoique leur goût ſoit fort éloigné de toutes choſes ſurnaturelles fondées ſur l'enchantement, doivent louer celui d'Armide, puiſqu'il eſt la ſource de tant de beautés. D'ailleurs, Armide eſt Mahométane, & la Religion Chrétienne nous permet de croire que les Infidèles ſont ſous l'influence immédiate du diable.

Mais il n'y a en vérité qu'un Italien qui puiſſe ſupporter l'excès biſarre auquel le Taſſe a porté ce merveilleux. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons dans les baſſins d'Armide, & un Perroquet chantant des chanſons galantes de ſa propre compoſition, ſont des choſes bien étranges aux yeux d'un Lecteur ſenſé, quoique nous ſoyons prévenus par l'Hiſtoire de Circé dans l'Odyſſée, & quoique nous voyons tous les jours des Perroquets imiter la voix humaine.

Nous devons néanmoins pardonner ces extravagances poétiques, en faveur des beautés qui les accom-

pagnent. Que les diables, puiſqu'ils ſont admis, aient une liberté entière pour jouer tous leurs tours, ſurtout en Italie, où la ſuperſtition du peuple donne du crédit à des contes qui ne ſont pas moins étranges! Mais on ne comprend pas comment des perſonnes de bon ſens peuvent approuver un Magicien Chrétien qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans. On voit avec ſurpriſe dans le Taſſe la Meſſe, la Confeſſion, les Litanies des Saints, & des morceaux de Sorcellerie, le tout confondu enſemble.

On a diſputé long-tems en Italie, & on diſpute encore ſur la prééminence de l'Arioſte & du Taſſe; mais dans tous les autres pays, les perſonnes ſenſées accuſent le Taſſe de reſſembler en trop de choſes à l'Arioſte. Il ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & biſarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poéſie épique. Pour ſe juſtifier, il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poème était allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'âme. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté, &c.

Telle eſt la clef que le Taſſe s'aviſe de nous donner de ſon Poème. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homère & avec Virgile. On ſait que Meſſieurs les Scholaſtiques reſſemblent à ces Politiques ſpéculatifs, qui donnent aux grands hommes les vues les plus ſublimes & les deſſeins les plus importans, dans les actions même les plus indifférentes. Le diſcours du Taſſe me fait reſſouvenir d'un Ambaſſadeur qui, ayant paſſé tout le tems de ſon Ambaſſade dans des débauches

de toute espèce, écrivit à son Maître qu'il n'était pas sorti du cabaret, ni du mauvais lieu, pour le service de Sa Majesté. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que le Commentaire du Tasse, & la gravité avec laquelle il le débite, sont d'un ridicule achevé.

Si le diable joue dans son Poëme le rôle insipide d'un misérable Charlatan, d'un autre côté, tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté, & si j'ose le dire, dans l'esprit même de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres pratiques de la Religion Romaine, sont représentées dans *la Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la Poésie, qui sait ennoblir tout, & étendre la sphère des moindres choses.

Le Tasse est blâmable d'avoir donné aux mauvais esprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrétiennes. Il est étrange que la plupart des Poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer payen, quoique cet enfer n'ait pas plus de dignité, si ce n'est qu'il a un air plus ancien. Il est à croire qu'il n'est pas si propre à la Poésie que celui d'Homère & de Virgile; les noms de Pluton & de Tisiphone plaisent davantage à l'oreille que ceux de Lucifer & de Belzébut: il est néanmoins ridicule à un Poëte de joindre ensemble les noms de Michel & d'Alecton, comme il est ridicule à quelques Peintres d'Italie d'avoir représenté la Vierge Marie avec un Chapelet pendu à sa ceinture, d'avoir placé des Suisses à la porte de l'appartement de Pharaon, & d'avoir mis des canons & des carabines dans la bataille de Josué.

MILTON.

MILTON eſt le dernier qui ait écrit un Poème Epique : car je ne parle point de * tous ceux qui ſe ſont vainement exercés en ce genre ; mon intention n'eſt que de parler du petit nombre de Poétes qui y ont réuſſi.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit à Florence une Comédie intitulée *Adam*, écrite par un certain Italien, nommé *Andreïno*, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France. Le ſujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient Dieu, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort & les ſept Péchés mortels. Ce ſujet ſi peu propre pour le dramatique, mais très-propre au génie abſurde du Théâtre Italien de ce tems-là, était traité d'une manière convenable à l'extravagance du deſſein. La Scène s'ouvre par un chœur d'Anges, & un d'eux parle ainſi pour les autres :

« Que l'Arc-en-Ciel ſoit l'archet du Firmament ; que » les ſept Planettes ſoient les ſept notes de notre mu- » ſique ; que le Tems batte exactement la meſure, » que les Vents faſſent les bécares, &c. ».

* Il ne convenait pas que M. de Voltaire fît lui-même ſon éloge. Il paſſe ici en revue tous les Poétes Epiques fameux, & a la modeſtie de ne pas dire un mot de ſa *Henriade*. Qu'il nous permette de le contredire ſur ce qu'il avance que Milton eſt le dernier qui ait écrit un Poème épique. Nous penſons avec les gens de Lettres de tous les pays, que le Chantre de Henri n'eſt inférieur ni au Taſſe, ni à Milton, & que la *Henriade*, augmentée & perfectionnée, comme nous l'avons, peut à préſent être miſe à côté de l'*Iliade* & de l'*Enéïde*, ſoit pour la vérité des caractères, ſoit pour les grandes images, la poéſie de ſtile, l'élévation des penſées, &c. &c. &c.

C'eſt ainſi que cette Comédie commence, & chaque Scène produit une nouvelle profuſion d'extravagances.

Milton perça au travers de l'abſurdité de l'exécution juſqu'à la majeſté cachée du ſujet, qui, étant abſurde pour le Théâtre, pouvait être néanmoins le fondement d'un Poème Epique, pour le génie de Milton, & pour ſon génie excluſivement.

Il tira donc de ce ſujet étrange la première idée du plus noble ouvrage que l'imagination humaine ait jamais entrepris, & il l'exécuta heureuſement vingt ans après qu'il en eut formé le deſſein. C'eſt ainſi que Pythagore dut l'invention de la Muſique au bruit des marteaux d'une forge, & que de nos jours Newton, en ſe promenant dans ſon jardin, conçut la première idée de ſon Syſtême de la Gravitation, en voyant tomber une pomme du haut d'un arbre.

Si la différence de génie qui eſt entre deux Nations a jamais paru dans ſon étendue, c'eſt par rapport au *Paradis perdu* de Milton. Le Français ſourit dédaigneuſement, lorſqu'on lui dit que les Anglais ont un Poème épique, dont le ſujet eſt le Diable combattant contre Dieu; & Adam & Eve mangeant une pomme, à la ſollicitation d'un Serpent. Comme ce ſujet n'a jamais produit parmi eux que quelques couplets de chanſon, ils ne peuvent comprendre qu'il ſoit poſſible de conſtruire un Poème de ce qui fait le ſujet de leurs ballades: & on peut dire qu'en cela leur erreur eſt excuſable. Car ſi nous conſidérons avec quelle liberté la partie des hommes la plus polie, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtans, malgré le profond reſpect qu'ils ont d'ailleurs pour la Religion Chrétienne, tourne quelquefois en ridicule dans leurs converſations, ce morceau de l'Hiſtoire Sacrée & plaiſante ſur le Diable, ſur le Serpent, ſur la fragilité de nos premiers parens, ſur la côte d'Adam & autres choſes ſemblables, nous

devons regarder comme une entrepriſe bien hardie pour un Poéte, de traiter de pareils ſujets, & de vouloir s'attirer un reſpect que nos Ecrivains Sacrés ont bien de la peine à obtenir de nos eſprits frivoles.

Ce que Milton a entrepris ſi hardiment, il l'a exécuté avec une force ſurprenante de jugement, & avec une imagination fertile en beautés, auxquelles on n'avait point penſé avant lui. Le défectueux, s'il y en a, eſt perdu dans l'immenſité de l'invention poétique. N'eſt-ce pas quelque choſe au-deſſus de l'eſprit humain, que d'avoir entrepris de parler de la Création, ſans donner dans l'emphaſe, d'avoir peint ſans baſſeſſe la gloutonnerie & la curioſité de la femme, d'avoir porté le vraiſemblable & le raiſonnable ſur des choſes qui ſont auſſi éloignées de notre connaiſſance que de notre vue; en un mot, d'avoir forcé le Lecteur à dire: Si Dieu, ſi les Anges, ſi Satan parlaient, je crois qu'ils parleraient comme Milton les fait parler. Pour moi, j'ai ſouvent admiré combien ce ſujet me paraît ſtérile, & combien il eſt fertile entre ſes mains.

Le *Paradis perdu* eſt le ſeul Poème où l'on puiſſe trouver dans un parfait degré cette uniformité qui ſatisfait l'eſprit, & cette variété qui réjouit l'imagination. Tous les Epiſodes de ce Poème ſont comme des rayons qui tendent au centre d'un cercle parfait. Quelle eſt la Nation à qui l'entrevue d'Adam & de l'Ange ne plaîrait pas? Comment n'être pas charmé des traits hardis avec leſquels eſt repréſenté le caractère ruſé, intrépide & impitoyable de Satan? Qui n'admirerait pas ſur-tout cette ſublimité & cette ſageſſe avec laquelle Milton peint l'Etre ſuprême, & la majeſté avec laquelle il le fait parler. Il ſemble faire un portrait fidèle & parfait de la Toute-Puiſſance divine, autant qu'il eſt poſſible à la faibleſſe humaine de s'élever juſqu'à elle, au travers de cette pouſſière qui, comme un nuage, nous environne de toutes parts. Les Payens,

TAYLOR OXFORD

les Juifs, & quelques-uns de nos Prêtres représentent Dieu comme un Tiran cruel. Le Dieu de Milton eſt un Créateur & un Juge ; mais ſa juſtice ne détruit point ſa bonté. Son pouvoir ſuprême ne nuit point à la liberté de l'homme. Ce ſont des peintures vives qui enlèvent l'âme du Lecteur. Milton en ce point, & en pluſieurs autres, eſt autant au-deſſus des anciens Poétes, que notre Religion eſt au-deſſus des Fables Payennes.

Mais il a ſur-tout un droit inconteſtable ſur l'admiration univerſelle des hommes, lorſque de ce haut point où il s'eſt élevé, il deſcend à la deſcription naturelle des choſes humaines. Il eſt à remarquer que dans tous les autres Poèmes l'amour eſt repréſenté comme un vice. Milton ſeul ſait le repréſenter comme une vertu. Les peintures qu'il en fait ſont nues, comme les perſonnages qu'il met ſur la Scène, & ſont auſſi reſpectables. Il lève d'une main chaſte le voile délicat qui dérobe les plaiſirs de cette paſſion : il met de la tendreſſe, de la douceur & du feu, ſans indécence.

Je ne ſaurais concilier avec le tempérament & le génie de la Nation Anglaiſe, comment le *Paradis perdu* a pu être ſi long-tems négligé & même preſque inconnu en Angleterre : ce fut Milord Sommery qui apprit en quelque façon aux Anglais à l'admirer.

Le Duc de Buckingham, dans ſon *Art Poétique*, donne la préférence à Spencer ; il eſt rapporté dans *la Vie de Milord Rocheſter*, qu'il ne connaiſſait point de meilleur Poéte que Cowley.

Le jugement de M. Dryden ſur Milton eſt encore plus incompréhenſible. Il a fait quelques vers à ſon ſujet, où il l'égale, & même le préfère à Homère & à Virgile.

Le même M. Dryden, dans ſa Préface de la Traduction de l'*Enéïde*, place Milton au rang de Chapelain & de le Moine, les deux plus impertinens Poétes

qui aient jamais barbouillé du papier. Cette variation qui lui fait si fort élever Milton dans ses vers, & le mettre si bas dans sa prose, est une énigme que je ne comprends point, étant étranger.

En un mot, on peut dire que Milton n'est devenu célèbre que depuis que M. Addisson, le meilleur Critique, aussi-bien que le meilleur Ecrivain de son siécle, a exposé au jour les beautés cachées du *Paradis perdu*, & a établi pour toujours la réputation de cet ouvrage.

C'est une chose aisée & agréable que d'étudier les beautés de Milton, que j'appelle universelles; mais c'est une entreprise difficile & délicate que d'observer ce qui passeroit pour une faute dans tout autre pays.

Si chaque Nation faisait un peu plus d'attention au goût & aux manières de ses voisins, peut-être que dans toute l'Europe un bon goût général naîtrait de ce commerce de savoir & de cet utile échange d'observations. On ne verrait plus sur le Théâtre Anglais ces carcasses disloquées, & le stile des Auteurs Tragiques de ce pays pourrait passer de son enflûre métaphorique à une judicieuse imitation de la Nature. Le Français pourrait apprendre de l'Anglais à mettre plus d'action dans ses Tragédies, & resserrerait quelquefois ses longues harangues pour y mettre des sentimens plus vifs. Les Espagnols placeraient dans leurs Pièces plus de portraits de la vie humaine, plus de mœurs, plus de caractères, & ne se perdraient pas toujours dans un chaos d'aventures confuses, plus romanesques que naturelles. L'Italien, par rapport à la Tragédie, imiterait les Anglais dans la vivacité de l'intrigue, & prendrait sur tout le reste le Français pour modèle. Par rapport à la Comédie, il apprendrait de M. Congréve & de plusieurs autres Auteurs, à préférer la bonne plaisanterie à la bouffonnerie insipide.

C'est dans cette vue que j'ose dire qu'aucun Critique

Français ne pourrait pardonner à Milton les courſes qu'il fait quelquefois au-delà des bornes de ſon ſujet. C'eſt une règle parmi eux, qu'un Auteur ne doit jamais faire perſonnage dans ſon Poème, & que ſes propres penſées & ſes propres ſentimens doivent être dans la bouche des Acteurs qu'il met ſur la Scène. Pluſieurs perſonnes ſenſées en Angleterre ſont de ce ſentiment, & entr'autres M. Addiſſon ; je demande la permiſſion de riſquer ici une réflexion que je ſoumets en même tems au jugement du Public.

Milton rompt le fil de ſa narration en deux manières : la première conſiſte en deux ou trois eſpèces de Prologues qu'il place au commencement de quelques-uns de ſes Chants. Dans l'un, il s'étend ſur ſon aveuglement ; dans un autre, il compare & préfère ſon ſujet à celui de l'*Iliade*, & à tous les autres ſujets qui, avant lui, avaient été regardés comme les ſujets propres de l'Epopée : puis il ajoute qu'il eſpère prendre un eſſor auſſi ſublime qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, à moins que le froid climat de l'Angleterre n'arrête la rapidité de ſon vol.

L'autre manière dont il interrompt ſa narration, eſt en faiſant des obſervations, & en les répandant çà & là, par rapport à quelques grands incidens, ou à quelques circonſtances intéreſſantes. De ce genre eſt la Digreſſion ſur l'amour dans le quatrième Livre.

Quant au premier de ces deux articles, je ne ſaurais m'empêcher de reconnaître qu'un Auteur eſt en général coupable d'un amour-propre ridicule, quand il abandonne ſon ſujet pour parler de lui-même ; mais cette fragilité humaine eſt pardonnable dans Milton, & même elle me fait grand plaiſir ; il ſatisfait la curioſité que j'ai ſur ſa perſonne : en admirant l'Auteur je deſire ſavoir quelque choſe de lui ; & celui que tous les Lecteurs ſeraient ravis de connaître paraît excuſable de parler de lui-même. Mais il eſt vrai que c'eſt

un très-dangereux exemple pour un génie d'un ordre inférieur, & que le ſuccès ſeul peut juſtifier.

A l'égard du ſecond chef, je ſuis auſſi éloigné de regarder cette liberté comme une faute, que de la regarder comme une grande beauté; car ſi la morale eſt le but de la Poéſie, je ne puis comprendre pourquoi l'on défendrait aux Poétes de mêler dans leurs deſcriptions des Sentences morales, & des réfléxions utiles, pourvu qu'ils les répandent ſans profuſion, & qu'ils les mettent dans leur place, ſur-tout lorſqu'il leur manque des perſonnages propres à exprimer leurs penſées, ou lorſque le caractère des Acteurs vicieux ne leur permet pas de parler en faveur de la vertu.

Il eſt étonnant que les Critiques louent Homère, pour la comparaiſon d'Ajax avec un âne pourſuivi à coups de pierres par des enfans, d'Ulyſſe à un boudin, des Conſeillers de Priam à des ſauterelles; il eſt étonnant, dis-je, qu'ils défendent avec tant de chaleur ces comparaiſons ſi peu juſtes & ſi éloignées, & qu'ils condamnent les réflexions naturelles & les nobles digreſſions de Milton, qui ſont cependant liées avec ſon ſujet.

Je n'inſiſterai point ici ſur certains petits défauts de Milton qui ſe préſentent à chaque Lecteur. J'entends quelques légères contradictions, & ſes fréquentes alluſions à la Théologie Payenne; fautes d'autant plus inexcuſables en lui, qu'il avait dit dans ſon premier Chant, que ces Divinités n'étaient que des démons adorés ſous dès noms différens; ce qui aurait dû l'empêcher de rappeller le rapt de Proſerpine, le mariage de Junon & de Jupiter, &c. comme des hiſtoires réelles. Je paſſe également ſous ſilence ſes plaiſanteries puériles & hors d'œuvre, ſes pointes & ſes expreſſions trop familières, ſi éloignées de l'élévation de ſon génie & de ſon ſujet.

Pour toucher des points plus eſſentiels & plus dignes

d'examen, j'oſe aſſurer que l'invention du *Pandemonium* (c'eſt-à-dire, le Conſeil des Diables) ſerait entiérement déſapprouvée par des Critiques, tels que Boileau, Racine, &c.

Le lieu bâti pour le Parlement des Diables ſemble tout-à-fait inutile, puiſque Satan les a convoqués & aſſemblés, & qu'il vient de les haranguer dans une vaſte campagne; le Conſeil était néceſſaire, mais le lieu était fort indifférent. Le Poéte ſemble prendre plaiſir à bâtir ſon *Pandamonium*, dans l'ordre dorique, avec des figures & des corniches & un faîte d'or. Une ſemblable invention ſent plus l'imagination folle de notre Père le Moine, que l'eſprit ſérieux de Milton; mais lorſqu'enſuite les Diables deviennent nains, pour pouvoir être tous placés dans la maiſon, (comme s'il avait été impoſſible de bâtir un lieu aſſez ſpacieux pour les contenir tous dans leurs tailles naturelles) c'eſt une fiction pitoyable qui égale les contes les plus extravagans: pour ſurcroît d'impertinence, Satan & ſes principaux Miniſtres conſervent leur forme monſtrueuſe, pendant que le petit peuple des Diables deviennent autant de Pigmées; ce qui met le comble au ridicule de toute cette invention. Il me paraît que la véritable régle pour diſcerner ce qui eſt réellement ridicule dans un Poème épique, eſt d'examiner ſi la même fiction ne formerait pas un burleſque héroïque. Or, j'oſe dire que rien n'eſt plus propre à ce mépriſable genre d'écrire que la métamorphoſe des Diables en nains.

La fiction de la Mort & du Péché me paraît avoir en elle de grandes beautés & pluſieurs défauts. Pour examiner cette matière avec ordre, il faut d'abord convenir que des fantômes comme la Mort, le Péché & le Chaos, ſont inſupportables quand ils ne ſont pas allégoriques; car la fiction n'eſt autre choſe que la vérité déguiſée: il faut ſuppoſer auſſi qu'une allégorie doit être courte, décente & noble; une allégorie trop

étendue eſt ſemblable à une belle femme qui porte toujours un maſque : l'allégorie eſt une longue métaphore ; or, parler trop long-tems en figure produit de l'ennui, parce que cela n'eſt pas conforme à la Nature. Il faut dire auſſi qu'en général ces fictions & ces êtres imaginaires ſont plus convenables au Poème de Milton qu'à aucun autre, parce qu'il n'a que deux perſonnages naturels, je veux dire Adam & Eve : une grande partie de l'action ſe paſſe dans un monde imaginaire ; ainſi il a dû tirer les êtres de ſon imagination.

Je vois avec admiration le Péché, portier de l'enfer, ouvrant les portes de l'abîme, mais incapable de les fermer enſuite ; ce qui eſt réellement beau, parce que cela eſt vrai ; mais que ſignifient Satan & la Mort ſe querellant, faiſant des grimaces horribles, & tout prêts à ſe battre ?

La fiction du Chaos, de la Nuit & de la Diſcorde, eſt plutôt une peinture qu'une allégorie, & je crois qu'elle mérite d'être approuvée, parce qu'elle inſpire du reſpect ſans horreur. Je ne doute pas que le Pont bâti par le Péché & par la mort ne fût ſifflé en France. Les Critiques de ce pays-là trouveraient cette fiction trop commune & tout-à-fait inutile ; car les âmes des hommes, ſéparées du corps *, n'ont pas beſoin d'un chemin bien pavé pour aller en Enfer.

Ils riraient auſſi en voyant le Paradis des Fous, en voyant les Moines, les Chapelets, les Indulgences, les Capuchons, les Bulles, les Reliques ſe promenant ſur les aîles des vents, & S.-Pierre poſté avec ſes clefs au guichet du Ciel. Il eſt certain que les plus vifs admirateurs de Milton ne ſauraient juſtifier ces folles & comiques imaginations, dignes de l'Arioſte.

Examinons à préſent la plus ſublime de toutes les

* Le Dante les fait aller en Enfer à cheval.

fictions, je veux parler de la guerre dans le Ciel. Le Comte de Roſcoumon, & M. Addiſſon, dont les ſentimens entraînent & juſtifient ceux de leurs compatriotes, admirent principalement cette partie du Poëme; ils emploient toute la fineſſe de la critique, & toute la vigueur de l'éloquence à faire valoir cet endroit; je puis aſſurer que les choſes qu'ils admirent ſeraient inſupportables à des Critiques Français: le Lecteur verra peut-être avec plus de ſatisfaction en quoi conſiſte une ſi grande différence de goût, & quelle en eſt la véritable cauſe.

Premiérement, ces Critiques diraient que la guerre du Ciel, étant une choſe imaginaire & au-deſſus de notre nature, elle aurait dû plutôt être renfermée en deux ou trois pages, qu'étendue en deux chants, parce que nous ſommes naturellement portés à éloigner de nous les objets qui ne tombent point ſous nos ſens.

Sur ce principe, ils ſoutiendraient que c'eſt une peine ſuperflue & vaine, que de préſenter au Lecteur tous les caractères des Chefs de cette guerre, & de peindre Raphaël, Michel, Abdiel, Moloch & Niſroth, comme Homère peint Ajax, Diomède & Hector.

Car à quoi bon tracer les portraits de ces Etres ſi parfaitement étrangers au Lecteur, qu'il ne peut en aucune façon s'intéreſſer pour eux? Par la même raiſon les harangues prolixes de ces Héros imaginaires, ou avant la bataille, ou au milieu de l'action; leurs inſultes réciproques ſemblent une imitation peu ſenſée d'Homère.

Ces mêmes Critiques déſapprouveraient les Anges, qui enlèvent les montagnes, les bois & les rochers, & les jettent à la tête de leurs ennemis. Plus une pareille invention, diraient-ils, tend au ſublime, plus elle eſt baſſe & puérile; les Anges armés de montagnes dans le Ciel reſſemblent trop aux Dipſodes de Rabelais, qui étaient couverts d'une armure de pierre

de six pieds d'épaisseur. L'artillerie est du même goût, & encore plus absurde, parce qu'elle est plus inutile.

Pourquoi ces machines de guerre sont-elles-là, puisqu'elles ne peuvent blesser les ennemis, mais les pousser seulement hors de leur place, & les faire tomber par terre? En vérité, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, c'est-là jouer aux quilles; & les choses qui sont si terribles & si grandes sur la terre deviennent bien petites & bien mépriſables dans le Ciel.

Je laisse au Lecteur à prononcer si ces observations sont solides ou mal fondées, & si je les ai portées trop loin. Mais supposé que mes idées soient justes, les Critiques les plus sévères doivent cependant avouer qu'il reste assez de perfections à Milton pour expier tous ses défauts: on me permettra de conclure cet article par deux autres observations.

Adam, son Héros & son principal personnage, est malheureux: ce qui démontre, contre tous les Critiques, qu'un fort bon Poème peut avoir une catastrophe funeste, malgré toutes leurs prétendues régles.

Secondement, le *Paradis perdu* a une fin complette; la Fable y est filée parfaitement: Milton & le Tasse ont eu soin de donner à leurs fictions une étendue proportionnée. L'un suit Adam & Eve jusqu'au moment qu'ils sont chassés du Paradis; l'autre ne finit son Poème qu'à la prise de Jérusalem: Homère & Virgile ont suivi une route différente: l'*Iliade* finit par la mort d'Hector, & l'*Enéide* par celle de Turnus.

Le peuple des Commentateurs a établi pour loi, qu'une maison ne devait point être finie, parce qu'Homère & Virgile n'avaient point fini la leur. Mais si Homère avait pris Troie, & si Virgile avait marié Lavinie à Enée, les Critiques n'auraient pas manqué alors d'établir une loi directement contraire.

Si j'étais touché du plaisir vulgaire de vanter mon pays aux étrangers, j'essaierais de donner ici place à

quelques-uns de nos Poèmes Epiques, & de les mettre dans un jour avantageux; mais il faut que j'avoue ſincérement, que parmi plus de cinquante que j'ai lus, il n'y en a pas un qui ſoit ſupportable : ainſi au-lieu de critiquer vainement quelques miſérables Poèmes Français, je ſuis réduit à rechercher pourquoi nous n'en avons pas un ſeul que nous puiſſions avouer; car il ſemble un peu étrange qu'une Nation qui ſe glorifie d'avoir réuſſi dans tous les autres genres de Poéſie, reſſemble ſi peu à elle-même dans cette eſpèce particulière.

J'ai entendu accuſer ici la Langue Françaiſe d'inſuffiſance, comme n'étant ni aſſez énergique, ni aſſez majeſtueuſe, pour atteindre à la ſublimité de la Poéſie Epique : mais je ſuis perſuadé que chaque Langue a ſon génie particulier, formé principalement par le génie de la Nation qui la parle, & aſſorti à ſon caractère; d'un côté plus ou moins de liberté dans le gouvernement & dans la Religion, un commerce plus ou moins libre entre les deux ſèxes; l'exemple & l'influence des premiers Auteurs qui ont écrit avec ſuccès, & dont le ſtile eſt devenu le modèle général : tous ces motifs concourent à déterminer la nature d'une Langue, & à la rendre étendue, ou reſſerrée, forte ou faible, ſublime ou baſſe.

D'un autre côté, la rudeſſe d'un grand nombre de conſonnes, la douceur des voyelles qui dominent, la longueur ou la briéveté des mots, & d'autres choſes pareilles donnent le pli à un idiôme, & le rendent plus ou moins propre à une certaine façon particulière d'écrire.

Conſidérons la molleſſe efféminée de la Langue Italienne énervée par ſes voyelles & par l'oiſiveté des Italiens, occupés toute leur vie de la recherche de ces Arts qui amolliſſent ou diſſipent l'eſprit; nous ceſſerons de nous étonner que ce langage ſemble être celui de l'Amour.

La liberté de la Société en France & le tour clair & naturel avec lequel on s'y exprime, rend la Langue Françaiſe fort propre à la converſation ; l'ancienne dureté de la Langue Anglaiſe changée à préſent en force & en énergie, ſa richeſſe & les différentes inverſions qu'elle a admiſes, la rendent capable de tout entreprendre ; d'ailleurs, la force de cet idiôme s'eſt conſidérablement accrue par la nature du gouvernement, qui permet aux Anglais de parler en public, & par la liberté de conſcience, qui leur rend familières l'écriture & le langage des Prophètes. Auſſi leur Poéſie approche-t-elle beaucoup de ce ſublime oriental, qui paraît preſque ſurnaturel. Il y a ſoixante ou quatre-vingts ans que toutes les harangues dans le Parlement étaient pleines d'expreſſions tirées des Ecrivains Hébreux. Mais les qualités dominantes d'une Langue n'entraînent point avec elles l'excluſion des autres qualités. Il y a eu des ouvrages ſublimes en Italien : quelques Poétes Anglais ont écrit gracieuſement ſur l'Amour, & la France ne doit pas déſeſpérer d'avoir * un Poème Epique.

La Langue Françaiſe eſt forte & majeſtueuſe dans les Tragédies de Corneille ; de tems en tems même elle s'y élève au-deſſus de la vraie meſure du ſublime. Loin de manquer d'énergie & de grandeur, j'oſe aſſurer qu'elle a un défaut contraire, & c'eſt un ſecret que je découvre au Public : nous pouvons à peine exprimer heureuſement les choſes communes dans notre Poéſie héroïque ; le génie de la Nation, & par conſéquent le tour du langage, ne nous permettent pas de faire la deſcription des harnois d'un che-

* Dans toute notre Hiſtoire il n'y avait que le ſujet de la *Ligue* dont on pût faire un Poème intéreſſant. Un très grand homme l'a traité avec le plus éclatant ſuccès, & a vengé la Nation du reproche que les étrangers lui faiſaient de n'avoir pu produire un Poème Epique.

val, des roues d'un chariot & d'autres choſes pareilles. Nous pouvons bien louer la vie de la campagne en général, mais non pas en détailler toutes les petites circonſtances. Cela eſt évité généralement par tous nos bons Ecrivains qui ont connu le génie de la Langue à cet égard : enfin, nous avons ce déſavantage que nous n'oſons nommer une infinité de choſes, ni même les rendre par une périphraſe. M. Pope, dans ſa Traduction d'Homère, peut, ſans rien craindre, bleſſer un Héros dans l'endroit où les os & la veſſie s'éloignent, ou le percer au travers de ſon épaule droite.

Une pareille deſcription ſerait regardée en France comme platte & burleſque. La Nature ouvre aux Anglais un champ ſpacieux, dans lequel ils peuvent courir à leur gré, tandis que nous ſommes bornés à un eſpace étroit, dans lequel nous ne pouvons marcher que d'un pas timide & avec une extrême circonſpection.

C'eſt à cette heureuſe liberté dont jouit la Nation Anglaiſe, que ſont dues pluſieurs excellentes Traductions en vers des anciens Poëtes, au-lieu que les Français n'ont pu que traduire en proſe Virgile, Homère, Lucrèce, Ovide, &c.

M. de la Motte, de l'Académie Françaiſe, eſt le ſeul homme de mérite & de réputation qui ait eſſayé de mettre l'*Iliade* en vers ; mais il a été obligé de réduire les vingt-quatre Livres d'Homère à douze, où même il n'y a pas plus de vers que dans quatre du Poème Grec. Son *Iliade* n'eſt qu'un abrégé de l'original, encore l'a-t-on trouvée trop longue.

Après tout, ſi l'eſclavage & la timidité de la Langue Françaiſe la rendent inhabile à la traduction d'Homère & de Virgile, je ne comprends pas pourquoi cela empêcherait la Nation de tirer de ſon propre fonds un Poème épique.

Je crois qu'un Poème peut fort bien ſe paſſer des

descriptions méchaniques ou anatomiques. Nous voulons qu'un Auteur remue nos passions, qu'il développe les replis de l'âme, qu'il décrive les usages divers des Peuples, qu'il exprime les différentes maximes que la différence des gouvernemens produit dans le caractère des hommes : en un mot, qu'il parle la Langue du monde poli & spirituel. Nous le dispensons volontiers de faire le Chirurgien, le Menuisier, le Charpentier, quand même il s'exprimerait élégamment par rapport à tous ces Arts.

Le Cardinal de Retz & le Comte de Clarendon, dans leurs Mémoires, remontent à la source des guerres civiles, & font des portraits finis de ceux dont l'ambition fut fatale à la France & à l'Angleterre. Mais ces deux grands Ecrivains ne s'amusent point à décrire exactement comment un tel Officier fut blessé au travers de la vessie, & un autre dans le rognon : ils ne perdent point leur tems à décrire élégamment de quel bois étaient construits les bancs de la Chambre du Parlement.

Pourquoi donc un Poéte Epique serait-il dans la nécessité de s'occuper de minuties dont un noble Historien aurait honte ?

J'ajouterai à cette petite digression sur notre langage & sur notre versification, qu'un Poème Epique est une entreprise plus périlleuse en France que dans quelqu'autre pays que ce soit : non-seulement parce que nous sommes asservis à la rime, mais parce que notre rime & toutes les autres parties de notre versification, sont sujettes aux règles les plus fatiguantes & les plus difficiles. Notre Langue ne manque point de majesté, mais de liberté.

L'esclavage est toujours un obstacle à l'abondance ; il faut avouer aussi que notre Langue n'est pas aujourd'hui aussi riche qu'elle pourrait l'être. Nous nous sommes défaits d'une multitude d'anciennes expres-

sions fort énergiques, & cette perte a beaucoup affaibli la Langue Françaiſe; les Anglais, au contraire, ont naturaliſé pluſieurs de nos anciens mots, comme ils ont naturaliſé pluſieurs de nos compatriotes, & ils ont ainſi augmenté à nos dépens & leur Langue & leur Nation.

ARTICLE SUR L'ARIOSTE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

L'ODYSSÉE d'Homère ſemble avoir été le premier modèle du Morgante, de l'*Orlando Amoroſo* & de l'*Orlando Furioſo*, & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces Poèmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux; les vents enfermés dans une peau de chèvre; des Muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, & qui mangent ceux qui approchent d'elles; Ulyſſe qui ſuit tout nud le chariot d'une belle Princeſſe qui venait de faire la grande leſſive; Ulyſſe déguiſé en gueux, qui demande l'aumône, & qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils & de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les Romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le Roman de l'Arioſte eſt ſi plein & ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre deſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la Poéſie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce Poème dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſur-tout charmé dans ce prodigieux Ouvrage, c'eſt que l'Auteur, toujours au-deſſus de ſa matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les

plus ſublimes ſans effort, & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé, ni recherché. C'eſt a la fois l'*Iliade*, l'*Odyſſée* & *Dom Quichotte*; car ſon principal Chevalier errant devient fou comme le Héros Eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus, on s'intéreſſe à Roland, & perſonne ne s'intéreſſe à Dom Quichotte, qui n'eſt repréſenté dans Cervantes que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du Poème qui raſſemble tant de choſes, eſt précisément celui de notre Roman de *Caſſandre*, qui eut autrefois tant de vogue parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando Furioſo*, il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe Françaiſe, cinq ou ſix Stances de l'Arioſte les éclipſeraient toutes. Ce fond du Poème eſt que la plupart des Héros, & les Princeſſes qui n'ont pas péri dans la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perſonnages du Roman de Caſſandre ſe retrouvent dans la maiſon de Polémon.

Il y a dans l'*Orlando Furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes Exordes. Chaque Chant eſt comme un Palais enchanté, dont le veſtibule eſt toujours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale, ou de la gaîté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet Exorde du quarante-quatrième Chant de ce Poème, qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long; de ce Poème qui eſt tout en Stances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce Poème qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce Poème charmant qui démontre ſur-tout la ſtérilité & la groſſéreté des Poèmes épiques barbares, dans leſquels les

Auteurs ſe ſont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de la porter, comme diſait Pope, & comme l'a écrit Louis Racine, qui a eu raiſon alors.

On a imité plutôt que traduit cet Exorde :

L'amitié ſous le chaume habita quelquefois,
On ne la trouve point dans les Cours orageuſes,
Sous les lambris dorés des Prélats & des Rois,
Séjour des faux ſermens, des careſſes trompeuſes,
Des ſourdes factions, des effrénés deſirs;
Séjour où tout eſt faux, & même les plaiſirs.
Les Papes, les Céſars, appaiſant leur querelle,
Jurent ſur l'Evangile une paix fraternelle :
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis;
C'était pour ſe tromper qu'ils s'étaient réunis,
Nul ſerment n'eſt gardé, nul accord n'eſt ſincère;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du Ciel qu'ils atteſtaient, ils bravaient le courroux;
L'intérêt eſt le Dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perſonne aſſez barbare pour ignorer qu'Aſtolphe alla dans le Paradis reprendre le bon ſens de Roland, que la paſſion de ce Héros pour Angélique lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une phiole.

Le Prologue du trente-cinquième Chant eſt une alluſion à cette aventure :

Oh! ſi quelqu'un voulait monter pour moi
Au Paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon ſens commun! s'il daignait me le rendre!
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'eſt ton ouvrage : on eſt fou quand on aime.
Pour retrouver mon eſprit égaré,

Il ne faut pas faire un si long voyage :
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage,
Sur ton beau sein, ce trône des amours ;
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'Arioste, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses Chants, n'ont été ni rendues, ni même senties par Mirabaud son Traducteur, qui ne s'est pas douté que l'Arioste raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le Prologue du vingt-quatrième Chant :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre,
De s'en tirer n'est pas long-tems le maître ;
On s'y démène, on y perd son bon sens ;
Témoin Roland & d'autres personnages,
Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
Ils sont tous fous, ainsi l'ont dit les Sages.
Cette folie a différens effets,
Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure
Des Pélerins au gré de leur monture ;
Leur grand plaisir est de se fourvoyer ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos, quelqu'un me dira : frère,
C'est bien prêché ; mais il fallait te taire.
Corrige-toi sans sermoner les gens.
Oui, mes amis, oui, je suis très-coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le tems,
Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Voici comme Mirabaud traduit sérieusement cette plaisanterie.

« Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de » l'Amour, tâche de l'en tirer promptement, & de » n'y pas laisser engluer ses aîles : car, au jugement » unanime des plus sages, l'Amour est une vraie » folie. Quoique tous ceux qui s'y abandonnent com- » me Roland, ne deviennent pas si furieux, il n'y en » a cependant pas un seul qui ne fasse voir combien » sa raison est égarée.

» Les effets de cette manie sont différens ; mais » une même cause les produit : c'est comme une épaisse » forêt où l'un prend à droite, l'autre à gauche ; sans » compter enfin toutes les autres peines que l'amour fait » souffrir, il nous ôte encore la liberté, & nous char- » ge de fers. Quelqu'un me dira peut-être : Eh ! mon » ami, prenez pour vous-même les avis que vous » donnez aux autres. C'est bien aussi mon dessein, à » présent que la raison m'éclaire : je songe à m'affran- » chir d'un joug qui me pèse, & j'espère que j'y par- » viendrai. Il est pourtant vrai que le mal étant fort » enraciné, il me faudra, pour en guérir, beaucoup » plus de tems que je ne voudrais ».

Quand je dis que l'Arioste égale Homére dans la description des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers :

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto, &c.

Voici une faible traduction de ces beaux vers :

Entendez-vous leur armure guerrière,
Qui retentit des coups du cimeterre !
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand, tout noirci de fumée & de poudre,
Au mont Etna, Vulcain forge la foudre.

. . . . . .
. . . . . .

Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maisons embrâsées
Que sous leurs toits la flamme a renversées.
Les instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette, organe du carnage,
De plus d'horreur empliſſent ce rivage
Que n'en ressent l'étonné voyageur,
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des Cieux qu'il touche & qu'il inonde
Sur cent rochers précipiter son onde,

. . . . . .
. . . . . .

Alors, alors cette âme si terrible,
Impitoyable, orgueilleuse, inflexible,
Fuit de son corps & sort en blasphêmant,
Superbe encore à son dernier moment,
Et défiant les éternels abîmes
Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'Arioste d'aller & de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, & de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les Héros & les Héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'évènemens touchans dans son Poème, que d'aventures grotesques; & son Lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné.

Je ne sais quel plaisant a fait courir le premier, ce mot prétendu du Cardinal d'Este : *Messer Ludovico dove avete pigliato tante coglionerie.* Le Cardinal aurait dû ajouter : *Dove avete pigliato tante cose divine ?* Aussi est-il appellé en Italie : *il divino Arioſto.*

Il fut le Maître du Tasse. L'Armide est d'après l'Alcine. Le voyage des deux Chevaliers qui vont désenchanter Renaud, est absolument imité du voyage d'Astolphe. Il faut avouer encore que les imaginations fantasques qu'on trouve si souvent dans le Poème de *Roland le Furieux*, sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux & de plaisant, qu'au Poème sérieux du Tasse, dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne passons pas sous silence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'Arioste ; je veux parler des charmans Prologues de tous ses chants.

Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les Poétes Epiques ; je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques ; mais en le relisant, je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant, & je lui fais très-humblement réparation.

C'est un grand avantage de la Langue Italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le Tasse & dans l'Arioste, que des Poèmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, & que le Poéte ne paraisse presque jamais gêné.

Le Trissin, au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en stances son Poème de la *Fée Reine* ; on l'estima, & personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur Langue une mélodie sensible, marquée

par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces ſpondées qui ſont un effet ſi merveilleux dans le Latin. Je me ſouviendrai toujours que je demandai au célèbre Pope, pourquoi Milton n'avait pas rimé ſon *Paradis perdu*, & qu'il me répondit : *Becauſe he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je ſuis perſuadé que la rime irritant, pour ainſi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner ſa penſée en mille manières, elle l'oblige auſſi de penſer avec plus de juſteſſe, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'Artiſte, en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & ſentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produiſent, croit y ſuppléer par des images giganteſques qui ne ſont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté ſurmontée.

Pour les Poèmes en Proſe, je ne ſais ce que c'eſt que ce monſtre ; je n'y vois que l'impuiſſancé de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert ſans inſtrumens.

STANCES

SUR LES POÉTES EPIQUES;

PAR VOLTAIRE.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime;
Il eſt, comme tous ſes Héros,
Babillard outré, mais ſublime.

VIRGILE orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et r... à la fin Lavinie.

DE faux brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie?

MILTON, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il ſemble chanter pour les Fous,
Pour les Anges & pour les Diables

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous (a), en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur;
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt la première du monde.

(a) L'illuſtre Marquiſe du Châtelet.

JUGEMENS DES CONTEMPORAINS.

SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

Eloge de Voltaire.

IL ſe débita à Paris une ſatyre en vers indécens contre le Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume. Un certain la Grange, Auteur de cet œuvre de ténèbres, pour éviter d'être ſoupçonné, trouva le moyen de la faire paſſer ſous le nom de M. de Voltaire. Le Gouvernement agit avec précipitation; le jeune Poéte, tout innocent qu'il était, fut conduit à la Baſtille, où il demeura quelques mois. Mais comme le propre de la vérité eſt de ſe faire jour plutôt ou plus tard, le coupable fut puni, & M. de Voltaire juſtifié & relâché. Croirait-on que ce fût à la Baſtille même que notre jeune Poéte compoſa les deux premiers Chants de ſa *Henriade*? Cependant cela eſt vrai: ſa priſon devint un Parnaſſe pour lui, où les Muſes l'inſpirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſecond Chant eſt demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté: faute de papier & d'encre, il en apprit les vers par cœur & les retint.

L'Hiſtoire rapporte que Virgile en mourant, peu ſatisfait de l'*Enéïde* qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il l'aurait deſiré, voulut la brûler. La longue vie dont jouit M. de Voltaire, lui permit de limer &

de corriger ſon Poème de la Ligue, & de le porter à la perfection où il eſt parvenu maintenant ſous le nom de la *Henriade*. Les envieux de notre Auteur lui reprochèrent que ſon Poème n'était qu'une imitation de l'*Enéïde* ; & il faut convenir qu'il y a des Chants dont les ſujets ſe reſſemblent ; mais ce ne ſont pas des copies ſerviles. Si Virgile dépeint la deſtruction de Troye, Voltaire étale les horreurs de la Saint Barthélemi ; aux amours de Didon & d'Enée, on compare les amours de Henri IV & de la belle Gabrielle d'Eſtrée ; à la deſcente d'Enée aux Enfers, où Anchiſe lui découvre la poſtérité qui doit naître de lui, l'on oppoſe le ſonge de Henri IV, & l'Avenir que Saint-Louis dévoile en lui annonçant le deſtin des Bourbons. Si j'oſais haſarder mon ſentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces Chants au Français ; à ſavoir celui de la Saint-Barthélemi & du ſonge de Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon où il paraît que Virgile l'emporte ſur Voltaire, parce que l'Auteur Latin intéreſſe & parle au cœur, & que l'Auteur Français n'emploie que des allégories. Mais ſi l'on veut examiner ces deux Poèmes de bonne foi, ſans préjugés pour les Anciens, ni pour les Modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'*Enéide* ne ſeraient pas tolérés de nos jours, dans les ouvrages de nos Contemporains ; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'Enée rend à ſon père Anchiſe, la fable des Harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils ſeront réduits à manger leurs aſſiettes, & cette prophétie qui s'accomplit ; la truie avec ſes neuf petits, qui déſigne le lieu d'établiſſement où Enée doit trouver la fin de ſes travaux ; ſes vaiſſeaux changés en Nymphes ; un cerf tué par Aſcagne, qui occaſionne la guerre des Troyens & des Rutules ; la haîne que les Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie, contre cet Enée que Lavinie épouſe à la fin. Ce ſont peut-être ces défauts dont Virgile était lui-

même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler son ouvrage, & qui, selon les sentimens des Censeurs judicieux, doivent placer l'*Enéïde* au-dessous de la *Henriade*. Si les difficultés vaincues font le mérite d'un Auteur, il est certain que M. de Voltaire en trouva plus à surmonter que Virgile. Le sujet de la *Henriade* est la Réduction de Paris, due à la conversion de Henri IV. Le Poéte n'avait donc pas la liberté de mouvoir à son gré le sistême merveilleux; il était réduit à se borner aux mystères des Chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoresques, que n'était la Mythologie des Gentils. Toutefois on ne saurait lire le dixième Chant de la *Henriade*, sans convenir que les charmes de la Poésie ont le don d'ennoblir tous les sujets qu'elle traite.

M. COCCHI, LECTEUR DE PISE.

Lettre à M. Rinuccini, Secrétaire d'Etat de Florence.

SELON moi, Monsieur, il n'y a rien de plus beau que le Poème de la *Henriade*, que vous avez eu la bonté de me prêter. J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'assurance, que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce Poème à gens de différente condition, de différent génie, & adonnés à divers genres d'érudition; tout cela n'a pas empêché la *Henriade* de plaire également à tous: ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse apporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans la *Henriade* regardent, à la vérité, les Français plus particuliérement que nous;

mais comme elles ſont véritables, grandes, ſimples, fondées ſur la juſtice, & entremêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui eſt celui qui ne ſe plaîrait point à voir une rébellion étouffée, & l'Héritier légitime du Trône s'y maintenir, en aſſiégeant ſa Capitale rebelle, en donnant une ſanglante bataille, & en prenant toutes les meſures, dans leſquelles la force, la valeur, la prudence & la généroſité brillent à l'envi.

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le Poème; mais outre que les véritables ſont notoires & récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance, ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un Lecteur, tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un Poème comme l'imitation du poſſible & de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un Poëme pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la *Henriade*, d'autant plus que, par une ſuite naturelle, il a été néceſſaire d'y raconter le Maſſacre de la Saint-Barthélemi, le meurtre de Henri III, la bataille d'Ivry, & la famine de Paris; événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, & tous repréſentés avec cette admirable vivacité, qui excite dans le Spectateur & de l'horreur & de la compaſſion; effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de Maître.

Le nombre d'Acteurs dans la *Henriade* n'eſt pas grand; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, & extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du Héros, Henri IV, eſt d'autant plus incomparable, que l'on y voyait la valeur, la prudence militaire, l'humanité & l'amour s'entredisputer le pas, & ſe le céder tour-à-tour, & toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de Mornay, ſon ami intime, eſt certainement rare ; il eſt repréſenté comme un Philoſophe ſavant, courageux, prudent & bon.

Les êtres inviſibles, ſans l'entremiſe deſquels les Poétes n'oſeraient entreprendre un Poème, ſont bien ménagés dans celui-ci, & aiſés à ſuppoſer : telles ſont l'âme de Saint-Louis, & quelques paſſions humaines perſonnifiées ; encore l'Auteur les a-t-il employées avec tant de jugement & d'économie, que l'on peut facilement les prendre pour des Allégories.

En voyant que ce Poéme ſoutient toujours ſa beauté, ſans être farci comme tous les autres, d'une infinité d'agens ſurnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que ſi l'on retranchait de la Poéſie Epique ces Perſonnages imaginaires, inviſibles & tout-puiſſans, & qu'on les remplaçât, comme dans les Tragédies, par des Perſonnages réels, le Poéme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette penſée, c'eſt d'avoir obſervé que dans Homère, Virgile, le Dante, l'Arioſte, le Taſſe, Milton, & en un mot, dans tous ceux que j'ai lu, les plus beaux endroits de leurs Poèmes ne ſont pas ceux où ils font agir ou parler les Dieux, le Diable, le Deſtin & les Eſprits ; au contraire, tout cela ſouvent fait rire, ſans jamais produire dans le cœur ces ſentimens, qui naiſſent à la repréſentation de quelque action inſigne, proportionnée à la capacité de l'homme, notre égal, & qui ne paſſe point la ſphère ordinaire des paſſions de notre âme.

C'eſt pourquoi j'ai admiré le jugement de ce Poéte, qui, pour enfermer ſa fiction dans les bornes de la vraiſemblance & des facultés humaines, a placé le tranſport de ſon Héros au Ciel & aux Enfers, dans un ſonge, dans lequel ces ſortes de viſions peuvent paraître naturelles & croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que ſur la conſtitution de

l'Univers, ſur les loix de la Nature, ſur la morale & ſur l'idée qu'il faut ſe former du mal & du bien, des vertus & du vice, le Poéte, ſur tout cela, a parlé avec tant de force & de juſteſſe, que l'on ne peut s'empêcher de connaître en lui un génie ſupérieur, & une connaiſſance parfaite de tout ce que les Philoſophes modernes ont de plus raiſonnable dans leur ſyſtême.

Il ſemble rapporter toute ſa ſcience à inſpirer au monde entier une eſpèce d'amitié univerſelle, & une horreur générale pour la cruauté & le fanatiſme.

Egalement ennemi de l'irréligion; le Poéte, dans les diſputes que notre raiſon ne ſaurait décider, & qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeſtie & ſolidité la préférence à notre Doctrine Catholique Romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtile, il ſerait néceſſaire de connaître toute l'étendue & la force de ſa langue; habileté à laquelle il eſt preſque impoſſible qu'un étranger puiſſe atteindre, & ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes vers paraiſſent aiſés & harmonieux, & que dans le Poème je n'ai rien trouvé de puérile, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens Poétes ne ſont pas tout-à-fait exempts.

Dans Homère & dans Virgile on en voit quelques-uns, mais rarement. On en trouve beaucoup plus dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les Poétes des Langues modernes, & ſur-tout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'Antiquité.

A l'égard du ſtile, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur.

Ayant traduit ſon Poème couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis apperçu qu'elles en ont ſenti toute la grace & la majeſté: indice infail-

sible que le stile en est très-excellent. Aussi l'Auteur se sert-il d'une noble simplicité & briéveté pour exprimer des choses difficiles & vastes, sans néanmoins rien laisser à desirer pour leur entiére intelligence; talent très-rare, & qui fait l'essence du vrai sublime.

Après avoir fait connaître en général le prix & le mérite de ce Poème, il est inutile d'entrer dans un détail particulier de ses beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, plusieurs dont je crois reconnaître les originaux dans Homère, & sur-tout dans l'*Iliade*, copiés depuis avec différens succès par tous les Poétes postérieurs : mais on trouve aussi dans ce Poème une infinité de beautés qui semblent neuves, & appartenir en propre à la *Henriade* : telles sont, par exemple, la noblesse & l'allégorie de tout le quatriéme Chant, l'endroit où le Poéte représente l'infame meurtre de Henri III, & sa juste réflexion sur ce misérable Assassin.

C'est encore quelque chose de nouveau dans la Poésie, que le discours ingénieux que l'on lit sur les châtimens à subir après la mort.

Il ne me souvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met dans le caractére de Mornay, qu'il combattait sans vouloir tuer personne.

La mort du jeune d'Ailly, massacré par son père, sans en être connu, m'a fait verser des larmes, quoique j'eusse lu une aventure à peu-près semblable dans le Tasse; mais celle de M. de Voltaire étant décrite avec plus de précision, m'a paru nouvelle & plus sublime.

Les vers sur l'amitié sont d'une beauté inimitable; & rien ne les égale, si ce n'est la description de la modestie de la belle d'Estrée.

Enfin, dans ce Poème sont répandues mille graces, qui démontrent que l'Auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'est perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes sortes de sciences,

afin de devoir ſa réputation moins à la Nature qu'à lui-même.

Plus il a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie, d'avoir dans un Diſcours, à la ſuite de ſon Poème, préféré notre Virgile & notre Taſſe à tout autre Poéte, quoique nous n'oſions nous-mêmes les égaler à Homère, qui a été le premier Fondateur de la belle Poéſie.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Lettre à M. Boutet, du 20 Septembre 1722.

M. de Voltaire a paſſé onze jours à Bruxelles. Il a eu la bonté de me confier ſon Poème pendant cinq ou ſix jours. Je puis vous aſſurer qu'il fera un très-grand honneur à l'Auteur. Notre Nation avait beſoin d'un ouvrage comme celui-là. L'économie en eſt admirable, & les vers parfaitement beaux. A quelques endroits près (*a*), ſur leſquels il eſt entré dans ma penſée, je n'y ai rien trouvé qui puiſſe être critiqué raiſonnablement.

(*a*) J. B. Rouſſeau nous apprend dans une Lettre, que ces endroits qu'il trouvait répréhenſibles, étaient ceux où M. de Voltaire tonne avec véhémence contre les excès & les injuſtices de la Cour de Sixte-Quint, & contre le fanatiſme des Moines Ligueurs.

N. B. J. B. Rouſſeau, dans une Lettre datée de 1712, dit au ſujet du jeune Voltaire, qu'on nommait alors Arouet : « J'ai » reçu une fort jolie Lettre du jeune M. Arouet, accompagnée » d'une Ode dans laquelle il y a beaucoup d'eſprit. Je vous prie » de lui témoigner l'eſtime que je fais de ſa perſonne & de ſon » mérite ». Dans une autre Lettre de 1719 : « M. Arouet m'a » envoyé ſon *Œdipe* avec une fort belle Lettre. Je ne ſuis point

M. L'ABBÉ DESFONTAINES.

Obſerv. ſur la Litt. Mod. 1731, LETTRE XIII.

QUELQUE choſe qu'on diſe, on lit la *Henriade* avec plaiſir, & preſque toujours avec admiration. On la relit, on en retient des vers, & on les cite. Auſſi il y en a déjà de ma connaiſſance dix éditions depuis 1724. Le ſeptième Chant de la *Henriade*, dit l'Obſervateur, dans les Remarques ſur le ſixième Livre de l'*Enéide*, eſt ſans contredit le plus parfait de ce Poème Français. Saint-Louis y tranſporte Henri IV au Ciel, & lui fait voir dans le Palais du Deſtin la poſtérité qui doit naître de lui, & tous les grands hommes de la France juſqu'au commencement de ce règne. Le Poëte Latin a été heureuſement imité en pluſieurs choſes par le Poëte Français. L'Auteur de la *Henriade* a fait connaître qu'il poſſédait non-ſeulement toutes les graces de la verſification Françaiſe, & tous les ſecrets d'écrire; mais encore qu'il était verſé dans l'Hiſtoire & dans la plus ſublime Phyſique; connaiſſances qu'il déploie heureuſement dans le ſeptième Chant de ſon Poème, & que comme perſonne n'a fait peut-être plus de progrès dans la théorie des mœurs, perſonne auſſi n'a mieux ſu peindre les vertus & les vices, la tyrannie, le faux zèle, le maſque impoſteur

» ſurpris du grand ſuccès de cette Pièce : elle le mérite aſſuré-» ment, & il s'en faut bien peu que l'Auteur n'ait atteint toute » la perfection dont ſon ſujet était capable ». Enfin, dans une autre de la même année, écrite à Voltaire lui-même, on lit ces paroles : « Il y a long-tems que je vous regarde comme un hom-» me deſtiné à faire un jour la gloire de ſon ſiécle ».

de la Religion, l'injuſtice & la baſſe flatterie. Ce célèbre Auteur, ajoute-t-il, (*Lettre XIII de ſes feuilles Hebdomadaires*, 1731) ſoit en vers, ſoit en proſe, ſemble né pour peindre les Héros.

M. L'ABBÉ PRÉVOST.

Pour & Contre, No. 9.

AVANT la naiſſance de cet incomparable ouvrage, (*la Henriade*) on avait déſeſpéré de voir jamais dans notre langue un Poéme épique ſi parfait. Aujourd'hui ce n'eſt plus la Langue qui fait déſeſpérer d'en voir un ſecond, c'eſt la beauté inimitable du premier (*a*). Ainſi, voilà M. de Voltaire non-ſeulement en poſſeſſion du plus haut rang, mais ſeul & comme inacceſſible dans ce poſte-là.

M. PALISSOT.

Tomes IV & VII de ſes Œuvres.

C'EST à l'âge de dix-huit ans que M. de Voltaire fit ſa première Tragédie, (*Œdipe*); c'était un prodige qu'un pareil début; mais par un prodige plus grand

(*a*) Que ce diſcours forme un beau contraſte avec ceux de nos Envieux modernes, qui veulent refaire la *Henriade*, & qui ne rougiſſent pas d'oſer ſubſtituer leurs idées & leurs vers à ceux de Voltaire. Eh! quelles idées encore & quels vers! N'eſt-ce pas allier un plomb vil à l'or pur? On ne peut mieux comparer de pareils Ecrivains qu'à ces Harpies dont parle Virgile, leſquelles prenaient plaiſir à répandre leurs ordures ſur les mets les plus ſucculens.

encore il méditait dès-lors le seul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le siécle de Louis XIV, ou du moins qui l'avait été si malheureusement, qu'il ne reste de tous ses Essais aucun vestige. Il conçut le projet de la *Henriade*, & la France fut étonnée de devoir son premier Poème Epique à un Auteur de vingt-quatre ans.

Gardons-nous d'abaisser la majesté du seul Poème Epique que nous ayons, sous prétexte que Boileau nous a donné dans le *Lutrin* un chef-d'œuvre de plaisanterie. C'est confondre toutes les bornes des Arts, que de comparer ainsi des choses qui sont évidemment hors de comparaison.

Rendons justice au goût de l'Auteur, qui a su exclure de son Poème tout cet échafaudage de merveilleux antique, qui eût paru si déplacé dans notre Religion, dans nos usages, dans nos mœurs, enfin dans un sujet si rapproché de l'âge où nous vivons. N'oublions pas l'heureux choix de ce sujet qui le rendra toujours cher à la Nation, la richesse du détail, le charme du coloris, l'élégance continue du stile; & ce qui nous le rend plus précieux encore, l'horreur qu'il inspire de la persécution, du fanatisme, de la superstition, & de tous ces attentats sacrés qui ont désolé la terre depuis dix-huit siécles.

Les Nations voisines s'enorgueillissaient de leurs Poèmes Epiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. M. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle *Henriade*.

La fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit qui n'a guères donné que des résultats ridicules, Henri IV n'a rien de commun ni avec Achille, ni avec Enée. Le merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, & dont on pouvait orner des sujets fabuleux, n'est plus le même qui conviendrait aujourd'hui; usages,

mœurs, coutumes, Religion, tout a changé. Il ſuffit pour l'honneur de M. de Voltaire qu'il ait traité ſon ſujet auſſi-bien qu'il pouvait le faire dans les circonſtances où il a écrit; & du moins avant de le juger, il faudrait peſer les difficultés qu'il avait à vaincre, ſoit dans le génie de la langue, ſoit dans le caractère de la Nation à qui il a voulu plaîre, ſoit enfin dans le choix qu'il a fait d'un Héros réel, & pour ainſi dire Contemporain de ſon Poème. Alors peut-être on ſentirait que M. de Voltaire, ayant lutté glorieuſement, avec des armes inégales, contre les plus grands Maîtres de l'Epopée, on ne peut, ſans injuſtice, le placer au-deſſous d'eux; & l'on n'aurait pas la faibleſſe de diſputer contre la gloire de la Patrie, en cherchant à lui dérober la ſienne.

M. Clément a renouvellé contre la Henriade une foule d'obſervations déjà connues, & qui n'avaient pas déſabuſé l'Europe ſur le mérite de ce beau Poème. M. Clément connaît très-bien les beautés des Poèmes antiques, mais il n'a pas ſenti qu'à force d'avoir été répétées, la plupart de ces beautés étaient devenues des lieux communs; que preſque toutes auraient été déplacées dans le ſujet de la *Henriade*; & qu'enfin la Philoſophie qui domine dans ce Poème, loin d'être étrangère au cœur, & de ſe refuſer aux charmes de la Poéſie, répand ſur l'ouvrage un intérêt d'autant plus vif, qu'elle fait aimer l'Auteur même. Par-tout il invite les hommes à devenir meilleurs, en leur inſpirant l'horreur de la ſuperſtition, du fanatiſme, de l'intolérance.

C'eſt à ce grand caractère, dont M. de Voltaire s'eſt ſaiſi le premier, qu'il eſt redevable du ſuccès qui lui a fait & qui lui fera toujours pardonner toutes ſes fautes. On ſait que cet illuſtre Poéte ne s'eſt pas acquis moins d'honneur dans la carrière de l'Arioſte que dans celle du Taſſe, & cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les Anciens.

M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Observateur Littéraire.

Il ne manque à l'Auteur de la *Henriade* que quelques siécles de plus, pour être placé à côté de Virgile & d'Homère (*a*).

M. LE COMTE DE BUFFON.

Réponse au Discours de M. le Maréchal de Duras.

Que prouve cette présence éternelle des Acteurs d'Homère sur notre Scène, sinon la puissance immortelle d'un premier génie sur les idées de tous les hommes ? Quelques sublimes que soient les ouvrages de ce père des Poétes, ils lui font moins d'honneur que les productions de ses descendans, qui n'en sont que les gloses brillantes ou de beaux Commentaires. Nous ne voulons rien ôter à leur gloire ; mais après trente siécles des mêmes illusions, ne doit-on pas au moins en changer les objets ?

(*a*) Voltaire s'est mis à côté de l'Arioste dans un autre Poème, si même il ne l'a surpassé : c'est du moins le sentiment de quelques Gens de Lettres des plus éclairés. A l'égard de la *Henriade*, qui est ici notre principal objet, il y a long-tems que des personnes d'un goût sûr en ont porté le même jugement que M. l'Abbé de la Porte ; & il n'appartient qu'à elles seules de pressentir celui de la postérité. Tenons-nous en à cette excellente réflexion de M. Palissot : « On ne contestera jamais à Voltaire la » qualité d'HOMME UNIQUE.

Les tems ſont enfin arrivés. Voltaire a oſé le premier créer un Poème pour ſa Nation ; & ce ſecond génie influera ſur trente autres ſiécles. J'oſerais le prédire : ſi les hommes, au-lieu de ſe dégrader, vont en ſe perfectionnant, ſi le fol amour de la fable ceſſe enfin de l'emporter ſur la tendre vénération que l'homme ſage doit à la vérité ; tant que l'Empire des Lys ſubſiſtera, la *Henriade* (*a*) ſera notre *Iliade* ; car, à talent égal, quelle comparaiſon, dirai-je à mon tour, entre le bon & grand Henri, & le petit Ulyſſe, ou le fier Agamemnon, entre nos Potentats & ces Rois de Village, dont toutes les forces réunies feraient à peine un détachement de nos armées ! Quelle différence dans l'Art même ! N'eſt-il pas plus aiſé de monter l'imagination des hommes, que d'élever leur raiſon, de leur montrer des mannequins giganteſques de Héros fabuleux, que de leur montrer des portraits reſſemblans de vrais hommes vraiment grands !

(*a*) Ce morceau impoſant & ſublime a donné naiſſance aux vers ſuivans :

En plein Louvre, au trône d'Homère,
Sans balancer, Buffon porta Voltaire.
Ce trait plut au Public entier ;
Et de le croire eſt choſe très-facile.
Par contre-coup, c'était fouetter Zoïle
Sur les feſſes de Sabathier.

M. BROSSETTE (a).

Lettre imprimée.

J'AI lu la *Henriade* avec une ſatisfaction que très-peu d'ouvrages ſont capables de donner. Ce Poème me paraît toujours plus beau à la dernière lecture que j'en fais.

M. L'ABBÉ DE CRILLON.

Diſcours Académique.

SEMBLABLE à la Renommée, le génie de Voltaire traverſe la terre & les mers, en montrant aux Nations le médaillon de Henri IV.

S. E. Mgr. LE CARDINAL DE BERNIS.

Diſcours ſur la Poéſie.

JE crois qu'en faiſant l'Hiſtoire des Arts ſous le règne de Louis XV, on pourrait comparer le Sallon

(a) Le Commentateur de Boileau. Broſſette, dans ce tems-là, était en commerce réglé avec J. B. Rouſſeau, brouillé alors avec Voltaire. Auſſi l'Auteur de la *Henriade* écrivit-il à Broſſette : « Vous reſſemblez à Pomponius Atticus, qui était courtiſé à la fois par Céſar & par Pompée ».

d'Hercule peint par le Moine, au célèbre Poème de la *Henriade*.

Réponds-moi, célèbre Voltaire,
Alors de l'Héroïque épris,
Tu célébrais la violence
Des seize Tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs;
Les graces & la véhémence
Se mariaient dans tes couleurs;
Et par une heureuse inconstance,
De ton esprit, en abondance,
Sortaient des foudres & des fleurs.

Epître à mes Dieux Pénates.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les Belles & les Dieux,
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux Cieux.
Né pour les Arts, il les éclaire,
Et maître du talent de plaire,
Il régne sur tous les esprits.
L'oiseau qui porte le tonnerre
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ode sur les Poètes.

M. GRESSET.

Epître à ma Muse.

Ainsi, conduit par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens, mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière,
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigna ses mystères
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires.

Voltaire, du tendre Elysée,
Peindra les mânes généreux.

Vers sur les Tableaux.

M. DIDEROT.

Vie de Sénèque.

Voltaire! tu t'es immortalisé par une multitude d'Ouvrages sublimes dans tous les genres de Littérature. Ton nom, prononcé avec admiration dans toutes les contrées du Globe policé, passera à la postérité la plus reculée, & ne périra qu'au milieu des ruines du monde. Tu es le premier & le seul Poëte Epique de la Nation.

DANS la Galerie qui renferme les Buſtes des plus ſublimes génies de l'univers, celui de Voltaire était poſé ſur un trophée des différens attributs des Sciences & des Arts. Les Amours folâtraient entre eux ſur un des côtés de ſon piédeſtal; on avait grouppé ſur l'autre les génies de la Politique, de l'Hiſtoire & de la Philoſophie; on voyait ſur le troiſième, ici deux Armées rangées en bataille: l'étonnement & l'horreur régnaient ſur leur viſage: on y découvrait auſſi des veſtiges de l'admiration & de la pitié. Ces ſentimens naiſſaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, (*Epiſode de la Henriade*) & à ſes côtés un Guerrier plus âgé, qui tournait ſes armes contre lui-même: tout était, dans ces figures, de la dernière beauté, & le déſeſpoir de l'une, & la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre; je m'approchai & lus au-deſſous en lettres d'or: *Hélas! c'était ſon fils!*

Œuvres de M. Diderot.

M. D'ALEMBERT.

Mélange de Littérature, Tomes I & V.

L'HOMME illuſtre à qui nous devons la *Henriade*, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poëtes une place diſtinguée, & qui n'eſt qu'à lui, poſsède en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu preſque aucun Poëte, même dans un degré médiocre, celui d'écrire en proſe. Perſonne n'a mieux connu l'art ſi rare de rendre ſans effort chaque idée par le terme qui lui eſt propre, d'embellir tout ſans ſe méprendre ſur le coloris propre à chaque choſe; enfin, ce qui

caractériſe plus qu'on ne penſe les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-deſſus, ni au-deſſous de ſon ſujet.

D'après le témoignage preſque général de tous les Gens de Lettres, j'ai bien de la peine à croire qu'Homère & Virgile aient jamais été lus ſans interruption & ſans ennui par leurs plus grands Admirateurs. Il eſt vrai qu'indépendamment de la verſification, il y a une autre raiſon du réfroidiſſement néceſſaire qu'on éprouve en les liſant; c'eſt le peu d'intérêt qui règne (au moins pour nous) dans ces longs ouvrages; & ce qui le prouve, c'eſt l'impoſſibilité abſolue de les lire dans la meilleure traduction. Il n'y a, ce me ſemble, qu'un ſeul Poéte Epique parmi les morts, dont la lecture plaiſe & intéreſſe d'un bout à l'autre; j'en demande pardon à l'ombre de Deſpréaux, mais je veux parler du Taſſe. Il eſt vrai qu'il a pluſieurs ſiécles de moins qu'Homère & Virgile, & j'avoue que c'eſt-là un grand défaut. Peut-être y a-t-il un autre Poème épique qui peut jouir du rare avantage d'être lu de ſuite ſans ennui & ſans fatigue; mais l'Auteur a encore un plus grand défaut que le Taſſe; il eſt Français & vivant (*a*).

L'AUTEUR DE L'AMI DES ARTS.

M. Clément a raſſemblé toutes ſes forces pour dégrader la *Henriade*, le chef-d'œuvre de notre Poéſie. Cela était dans l'ordre; auſſi nulle difficulté ne put

(*a*) Voltaire vivait alors. *Les Réflexions ſur la Poéſie*, dont ce morceau eſt tiré, furent lues à l'Académie Françaiſe le 25 Août 1760, à l'occaſion du Prix de vers.

l'arrêter dans ſon projet. Plus de cent éditions connues de ce Poème épique ; un ſuccès général (*a*) en France & dans toute l'Europe depuis près de ſoixante ans ; les traductions multipliées qu'on en a faites dans preſque toutes les Langues modernes, & même dans les Langues mortes ; les éloges de tous les bons Poétes, éloges conſacrés par le tems ; tout cela parut aux yeux du Critique de faibles obſtacles qui ne pouvaient prévaloir contre ſes raiſonnemens victorieux.

N'eſt-il pas très-poſſible en effet que la France ait été conſtamment aveuglée pendant plus d'un demi-ſiécle, & que les Nations étrangères qui ont admiré ce Poème, ſoit dans l'original, ſoit dans des copies, encore qu'elles fuſſent dénuées des charmes de la Poéſie, aient toutes manqué de goût & de lumières dans le même tems & ſur le même objet? Vous verrez qu'elles ſe ſont données le mot pour louer des ſottiſes.

Frédéric-le-Grand, Catherine II, dont l'Europe admire le génie & les vaſtes lumières autant que les actions héroïques, vous avez envain, du faîte de la gloire, tendu une main protectrice au Chantre de Henri, de ce Roi adoré, à qui vous reſſemblez à tant d'égards ; envain vous avez détaché quelques-uns des lauriers dont vous vous êtes couverts, pour lui en former une couronne immortelle. (*b*) Guſtave, Chriſtian, Poniatowski, vous avez auſſi vainement manifeſté votre goût pour les Arts, votre amour pour la Philoſophie, en donnant ſolemnellement à ce grand

(*a*) Un Libraire de la connaiſſance de l'Auteur de l'*Ami des Arts*, a vendu cinq éditions de la *Henriade* pour ſa part, c'eſt-à-dire, près de dix mille exemplaires en quatre ans. Cela prouve à quel point les critiques qu'on a faites de la *Henriade*, ont détrompé le Public ſur le mérite de cet Ouvrage.

(*b*) Les Rois actuellement régnans de Suède, de Danemarck, & de Pologne.

Poëte, des marques de votre estime & de votre admiration. Stanislas (*a*), Benoît & Clément XIV (*b*), Princes à jamais révérés des Sages, vous l'honorâtes à tort de votre approbation & de vos suffrages; & vous, Louis XV, qui vous crûtes heureux de pouvoir compter au nombre de vos sujets un homme qui fera tant d'honneur à son siécle dans la postérité, & qui le choisîtes pour l'Historien de votre règne, vous vous l'êtes abusivement attaché par des récompenses, des honneurs, des affections particulières.

Apprenez tous, ô Monarques aveuglés (*c*)! apprenez de nos Littérateurs nouveaux, que vos faveurs les plus précieuses devaient être réservées à des gens de leur espèce, que vous vous êtes déshonorés (à leurs yeux sans doute) en les accordant au plus grand des Poëtes, & que ce qui fut constamment l'objet de notre affection & de vos éloges, ne dût l'être que de vos mépris.

Cependant, la critique de la *Henriade* fit si peu de sensation dans la République des Lettres, elle fut si promptement oubliée, que les Auteurs de la même trempe que leur malheureux Devancier, jugèrent à propos de la renouveller tout récemment sous le titre de Commentaires, de Satyres (*d*). Ils crurent qu'en

(*a*) Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

(*b*) Lambertini & Ganganelli, Souverains Pontifes.

(*c*) Louis XVI, qui, depuis son avénement au Trône, n'a cessé de chercher & de récompenser le génie, a mis le comble à la gloire de Voltaire en répandant sur lui & sur ses vassaux les graces les plus honorables. Quel ami des lettres & de l'humanité pourrait regarder cet événement avec indifférence!

(*d*) Le *Dix-huitième Siécle*, & *mon Apologie*, par M. G**. C'est ainsi que *M.* Palissot parle de ce jeune Poëte dans le dixième Chant de la *Dunciade*.

Stupidité reçut le nourrisson
Entre les mains de l'illustre Guerrière;

la préſentant ſous une autre face, & ſur-tout en Poe-

Puis reprenant ſon audace première,
Elle remonte auſſi-tôt ſur F**,
Qui ſe battait pour un chardon,
Avec G**. . . . . .
De ce combat tu méritais l'honneur,
Fougueux G**, au regard frénétique,
Humble Pindare & Zoïle emphatique,
Toi dont j'ai craint l'encens adulateur,
Et qui depuis, venimeux délateur,
Oſa noircir de ton ſouffle cynique,
Les jeux badins de ma Muſe pudique.
Mais le deſtin, trahiſſant ta valeur,
Aliboron fut proclamé vainqueur.

On a de M. G**, dit M. Paliſſot, quelques Satyres & quelques Poéſies Chrétiennes. Il s'eſt trompé, s'il a cru expier les unes par les autres. Ses Satyres ont ſcandaliſé les Dévôts, & ſes vers Chrétiens ont diverti les incrédules. M. Paliſſot a imprimé dans ſes Œuvres, une Lettre très doucereuſe que M. G** lui a adreſſée, Lettre dans laquelle il a la modeſtie de ſe repréſenter *comme un Ecolier aux pieds de ſon Maître*. Il le prie d'accepter la dédicace d'une de ſes nouvelles Satyres, & ſur tout de lui procurer le débit de la première. L'Auteur de la *Dunciade* ne parut pas ſe prêter infiniment aux careſſes de M. G**. Dans le *Dix-huitième Siècle*, pour donner apparemment plus d'éclat à ſa Pièce, l'Auteur avait jeté vers la fin une longue tirade contre M. de Voltaire. De pareils vers d'un Ecolier contre le plus grand Ecrivain dont s'honorait la Nation, faiſaient pitié, continue M. Paliſſot; mais ils auraient indigné bien davantage, ſi l'on avait ſu que l'Auteur de ces vers avait, très-peu de tems auparavant, ſollicité la faveur de M. de Voltaire par les plus grands éloges. Voici ce qu'il en diſait en mauvaiſe proſe dans la Préface de ſon *Début Poétique*, début très-ignoré, mais que j'ai déterré cependant par un haſard dont je m'applaudis : « Rien ne décourage plus les jeunes Poëtes » que la vue de l'aviliſſement où *eſt* tombée aujourd'hui la Poéſie. » Heureux Voltaire, d'être né avec un génie ſi éclatant! Pour » attirer ſur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre

ſant d'une gravure (*a*), ſuivant l'uſage, ils pourraient ſéduire encore quelques idiots. On n'ignore pas que

» Public, *il lui fallait avoir compoſé* la *Henriade*, *Brutus*, » *Alzire*, & tant d'autres chefs-d'œuvre. Qu'on s'étonne encore » qu'il ne s'élève perſonne pour s'aſſeoir ſur le trône de ce fameux » Poéte, qui touche au bord de ſon tombeau. — L'homme ne » s'efforce à exceller dans un Art qu'en proportion de la conſi- » dération qui y eſt attachée. — On eſt aſſez injuſte pour exiger » qu'un Poéte débute par un *Œdipe* ». On s'imagine bien que M. de Voltaire fut ſourd à cette proſe : mais la rancune de l'Auteur ne devait pas le conduire juſqu'à ſe déshonorer lui-même, en diſant des injures à celui de la *Henriade*. C'eſt trop reſſembler à ces Miquelets des Pyrenées, qui demandent l'aumône le piſtolet à la main. D'ailleurs, M. Paliſſot loue quelques vers de M. G**, qui ſemblaient donner des eſpérances, & qui faiſaient deſirer que l'Auteur ne s'avilît point en immolant au rebut de la Nation, des Ecrivains qui honorent cette même Nation aux yeux de l'Europe ; qu'il ne ſe proſtituât pas juſqu'à s'affilier au Parti des Fanatiques. On eût pardonné à ſa jeuneſſe l'incohérence, le délire de ſes premiers eſſais, & ſa fureur de croire imiter Juvenal, en ſe donnant des convulſions pour acquérir un ſtile pénible & violent, qui n'eſt pas celui du genre. Juvenal eſt amer, Juvenal eſt emporté, mais il met de la ſuite & de la liaiſon dans ſes idées. Son enthouſiaſme eſt celui d'un Poéte, & non celui d'un malade attaqué de la fiévre chaude.

On peut mettre avec les Satyres de M. G**, un Ouvrage inſidieux, (c'eſt le teſtament de M. Paliſſot) qui a pour titre *les trois Siécles de notre Littérature*. L'Homére de la France y eſt fort mal traité ; mais quel tort peut faire à Voltaire, ce Monſieur Sabathier de Caſtres ? M. Paliſſot enviſage ce dernier comme un Plagiaire qui avilit tout ce qu'il dérobe, qui peut avoir les oreilles, mais qui certainement n'a pas les mains de Midas.

(*a*) On voit, dans l'eſtampe dont il eſt ici queſtion, le portrait de Voltaire entre ceux des deux Commentateurs de la *Henriade*, (la B*** & F**) ſur quoi l'on a dit très plaiſamment, à propos du Libraire qui a imprimé ces *Commentaires* :

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la B*** & F**,
Ce ſerait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

Sy

Zoïle, jadis Satyrique de ſon métier, Zoïle, dont le nom eſt devenu un opprobre, fit auſſi de beaux *Commentaires*, où il dénigrait l'*Iliade* & l'*Odyſſée*, ces éternels monumens du génie des Grecs. Il eut même l'imprudence de les préſenter au Roi d'Egypte, qui, pour prix de ſa téméraire audace, le fit, dit-on, écorcher tout vif. Cela eſt un peu dur, il faut l'avouer. On eſt aujourd'hui plus humain. Ce n'eſt pas que les Rois ne déteſtent autant que Ptolomée, les Détracteurs des grands hommes; mais ils ſe contentent de les abandonner au mépris des Nations, & laiſſent à la poſtérité le ſoin de ſévir plus rigoureuſement contre leur mémoire.

Quels que ſoient les clameurs de l'envie & de l'ignorance, la mémoire du Chantre de Henri IV, & celle du Chantre d'Achille, n'en ſeront pas moins chers à nos derniers neveux. Leurs vers ſeront lus & retenus tant qu'il y aura du goût ſur la terre; leurs noms iront enſemble à la poſtérité. Les ennemis de ces grands hommes vivront auſſi dans la mémoire; mais ce ſera pour être à jamais en exécration à tout le genre humain. Leurs noms ſeuls ſe perpétueront d'âge en âge, chargés de la haine publique; car leurs miſérables ſatyres, loin de paſſer à la poſtérité, tombent en naiſſant dans l'éternel abîme de l'oubli.

M. DE SAINT-LAMBERT.

Poëme des Saiſons.

Du plus grand de nos Rois le Chantre harmonieux
Remplirait ſeul mes jours d'inſtans délicieux,
Vainqueur de deux rivaux qui régnaient ſur la ſcène (*a*),

(*a*) Sentiment, dit M. de Saint-Lambert lui-même, plus

D'un poignard plus tranchant il armoit Melpomène :
De la crédule Hiſtoire il montra les erreurs ;
Il peint de tous les tems les eſprits & les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans ſa carrière immenſe ?
Lui ſeul réunit tout, la force & l'abondance,
Le goût, le ſentiment, les graces, la gaîté ;
Le premier de ſon ſiècle, il l'eût encore été
Au ſiècle de Léon, d'Auguſte & d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas ! ni le voir, ni l'entendre ;
Perdu pour ſes amis, il vit pour l'univers,
Nous pleurons ſon abſence en répétant ſes vers.
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des Arts que j'aimé :
A ce grand homme encor je devrai des plaiſirs.

M. DE LA DIXMERIE.

Eloge de Voltaire

C'EST au ſein de la Baſtille, que Voltaire forme le plus audacieux projet que l'eſprit humain puiſſe embraſſer. Virgile étoit comblé des bienfaits d'Auguſte, lorſqu'il entrepris de chanter la gloire des

répandu qu'avoué. Ecoutons parler lui-même l'Auteur de l'*Ami des Arts*. « L'opinion de M. de Saint-Lambert n'eſt point unique. » Il eſt certain que beaucoup de Gens de Lettres penſent à cet » égard comme lui. D'après l'examen impartial de toutes les » Pièces de Théâtre de Corneille, de Racine, & de Voltaire ; » après en avoir mûrement peſé le mérite, conſidéré le nom- » bre & la variété, & balancé les divers avantages, nous croyons » qu'il eſt impoſſible de ne pas regarder Voltaire comme » un homme plus étonnant & plus grand que Corneille, & que » Racine même dans l'Art dramatique.

Aïeux de cet Empereur, & celle de sa Patrie. Voltaire, opprimé, captif dans la sienne, chante les exploits d'un Roi qui fit son bonheur après l'avoir conquise, & qui l'aima comme si elle s'était donnée.

Loin d'ici tout préjugé servile, accrédité par l'ignorance ou par l'envie, fait pour les consoler l'un & l'autre, mais encore plus propre à décourager les talens! Osons rendre justice & à l'Ecrivain qui existait il y a deux mille ans, & à celui qui fait la gloire de nos jours. N'en usons point en matière de goût, comme en usent, en matière d'hérédité, certaines coutumes barbares, apportées en France par des Barbares. Elles donnent tout, ou presque tout, à tel individu, parce qu'il est né avant tel autre. La Nature est plus équitable dans le partage des talens. Homère précéda Virgile de plus de vingt siécles. Dira-t-on qu'elle traita Virgile en frère puîné? Ou l'admire lui-même depuis plus de dix-huit cens ans. C'est, il faut l'avouer, un titre bien respectable: c'est un avantage bien réel sur quiconque essayerait aujourd'hui de devenir son Emule. Mais examinons aussi les autres avantages dont il ne fut pas entiérement redevable à son génie.

Une langue harmonieuse, féconde & flexible, une versification asservie à des régles moins impérieuses que la nôtre, du moins plus faciles à remplir; une Religion qui animait tout; des mœurs pleines d'énergie; un Héros fabuleux, & qu'il pouvait dès-lors créer & faire agir à son gré; en un mot, tout ce que le génie ne peut donner, mais tout ce qui peut mieux le servir; voilà ce qui vint s'offrir à Virgile. La Nature semble lui avoir dit: Tu veux construire un Palais superbe; voilà du marbre & de l'or. Prends ta lyre; & ce marbre & cet or vont prendre à l'instant même la place que tu leur destines.

Que dit-elle à Voltaire? Si tu veux bâtir, travaille laborieusement à ton édifice; fouille une carrière où

nul n'a pénétré avant toi : taille dans le roc, & que tes travaux lui donnent l'éclat & le poli du marbre. Que ton plan ſoit aſſervi au local que tu habites. Il eſt uniforme : cependant tes aſpects doivent être variés. Point d'écarts que la raiſon ne puiſſe juſtifier, & toutefois prodigue les écarts. On veut qu'elle t'aſſerviſſe & que tu paraiſſes libre, qu'elle règle l'eſſor de ton génie, & qu'il ſemble n'être dirigé que par lui-même.

Il faut l'avouer ; un Poëte tel qu'Homère & Virgile, qui a tout l'Olympe à ſa diſpoſition, qui peut le dépeupler à ſon gré, & qui trouve dans chaque Dieu un agent toujours docile à ſa voix ; un tel Poëte, dis-je, ne peut manquer au beſoin ni d'expédiens, ni de reſſources. La Mythologie eſt pour lui un tréſor où il peut puiſer ſans ceſſe. Mais ce tréſor fut toujours fermé pour le Chantre de Henri. Son ſujet trop récent, le réduiſait preſque aux ſeules fonctions d'Hiſtorien. L'auſtère dignité de notre Culte, nos Saints, nos Anges mêmes, ne ſe prêtent que difficilement aux fictions qui doivent nourrir l'Epopée. Il ſerait plus dangereux d'en uſer trop, que de n'en faire aucun uſage. Le Poëte Français ſe trouva donc réduit, comme le ſera tout Poëte moderne, qui traitera un ſujet moderne, à perſonnifier les Etres moraux, tels que l'Amour, la Politique (a), la Diſcorde ; & tels ſont en effet, ſi

(a) . . . . . Les paſſions, les vices,
Prenant un corps, une âme, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Payens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Juſtice a une balance dans nos Ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture du Paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poëſie, ne ſignifie que la *Mer*, & non l'*Epouſe de Neptune* ; les *Champs de*

l'on en excepte, l'ombre de Louis IX, les seuls agens surnaturels qui figurent dans la *Henriade*. Il eût été absurde de faire combattre nos Anges comme Homère faisait combattre ses Dieux; Milton, ses Diables; le Tasse, ses Magiciens; le Camoens, les Saints & Bacchus. Si l'Epopée ne consistait que dans de pareilles fictions, il faudrait, pour l'honneur de la raison & du goût, rayer ce genre des fastes de la Poésie.

Mais une loi sacrée pour le Poéte épique, dans tous les tems & chez toutes les Nations, c'est de donner à son Héros un caractère vraiment héroïque. Celui des Héros d'Homère ne l'est pas toujours; mais au moins est-il poétiquement bon. En dirai-je autant des Héros de l'*Enéide*? Saint-Evremond osait écrire qu'Enée était plus propre à fonder un Couvent de Moines, qu'un Empire. Henri se montre par-tout digne de fonder ou de soumettre le sien; il est toujours vaillant, toujours sensible, toujours l'ami, le père du peuple qu'il se voit réduit à conquérir: c'est toujours sur Henri que les regards sont fixés; nulle division d'intérêt, point de langueur, point de précipitation dans sa marche. Le Poéte se détourne à propos, mais sans s'éga-

---

Mars ne veulent dire que la Guerre, &c. S'il est quelqu'un, dit Voltaire, d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître, Despréaux, dont tout le monde a retenu ces beaux vers:

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement;
C'est vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis, ni bandeau, ni balance;
Ou le Temps qui s'enfuit un horloge à la main,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leurs fous allégories chassés l'allégorie.

rer. Il ſe permet les excurſions, les épiſodes. C'eſt qu'elles ſont & doivent être un des principaux alimens de l'Epopée. Enfin, le dénouement de ce Poème eſt heureux, & ne laiſſe rien à deſirer; autre régle eſſentielle du Poème épique, mais dont l'*Iliade* même n'offre point l'accompliſſement parfait.

Soyons juſtes, en un mot; & ſi la Nature place dans notre ſiécle un Génie qui en ſera éternellement la gloire, ne fermons point les yeux à l'éclat qu'il répand. Honorons Virgile, quoiqu'il ne ſoit point né parmi nous: honorons Voltaire, quoiqu'il y ſoit né: Comparons-les, mais ſans exiger que l'un ſoit préciſément ce qu'a été l'autre. Comparons ſur-tout & les tems & les mœurs, & la langue & les reſſources morales & phyſiques, dont il fut libre à chacun d'eux de faire uſage. Phidias, malgré ſon génie, dut quelque portion de ſa gloire à la trempe de ſon ciſeau.

Enfin, la *Henriade* ne reſſemble ni à l'*Enéide*, enrichie de tout le luxe de la Mythologie Grecque & Romaine, ni à la *Pharſale*, narration ampoulée, où le ſublime eſt toujours à côté de l'hyperbole, & qui, réduite en proſe, ne formerait qu'une hiſtoire écrite en ſtile exagéré. Celui de la *Henriade* eſt toujours harmonieux, toujours pur, toujours élégant ou ſublime, toujours au niveau de la penſée qu'il exprime, jamais inférieure, jamais au-delà. Il n'exiſtait pas encore dans notre langue de Poéſie d'un auſſi grand caractère. Le ſeul Racine, dans *Athalie*, était parvenu à nous en donner quelques exemples; mais c'eſt dans la *Henriade* que notre Langue achève de prouver qu'elle ne peut réunir au plus haut degré l'harmonie à la préciſion, l'élégance à la force. L'Auteur y change de ton à meſure qu'il y change de détails, & c'eſt toujours le ton propre. Son pinceau eſt tour-à-tour celui de Raphaël, celui de l'Albane & de Michel-Ange.

Dans un autre Poème, rival de celui de l'Auteur,

& que l'Arioſte n'héſiterait pas de préférer au ſien ; que de richeſſes d'invention dans les faits, dans les détails ! Quelle heureuſe oppoſition dans les caractères ! Quelle étonnante variété dans les événemens ! Que d'eſprit ! Que de génie ! Comme l'Auteur y change de pinceau, & comme ſes couleurs ſont tour-à-tour énergiques, brillantes, légères, faites pour les objets qu'il veut peindre ! Ce Poème, dira-t-on, ſort quelquefois des bornes poſées par la décence. Mais, répondrai-je, vous n'attribuerez point ſans doute à l'Auteur ces tableaux licencieux qu'il a déſavoués, rejettés avec indignation. Vous ne jugerez pas non plus ce ſublime badinage avec autant de rigidité que s'il s'agiſſait d'un Traité de Morale & de Philoſophie. L'Arioſte prit dans ſon tems, & même en Italie, des libertés preſque inſéparables du genre de ſon Poème ; & les beautés, le mérite du Poème, firent excuſer ces licences : ne ſoyons pas plus rigoureux envers ſon Emule.

M. DE CHABANON.

Apothéoſe de Voltaire au Parnaſſe.

Le Dieu qu'en Souverain le Parnaſſe revère,
Convoquant de ſes loix l'Empire tributaire,
A devant ſes Sujets prononcé ce diſcours :
» Miniſtre de mes loix, vous que j'ai vus toujours,
» D'un beau zèle enflammés, mainteuir ma puiſſance,
» Je reviens parmi vous après cent ans d'abſence.
» Parlez, inſtruiſez-moi ; c'eſt à moi de contet
» Vos ſuccès, s'il en eſt qui puiſſent me flatter ».
« Calliope (a) du moins n'a point trahi ta gloire,

(a) *Muſe de l'Epopée.*

Dit cette Nymphe au Dieu ; ſi tu n'oſes m'en croire,
Regarde cet écrit (a), enfanté ſous mes yeux :
Il peint d'un Roi guerrier les combats glorieux ;
Il peint d'un Roi clément la bonté, la juſtice.
Des fables du vieux tems le frivole artifice
N'a point déshonoré ces auguſtes récits ;
La Raiſon n'admet plus ces prodiges vieillis :
Au ſiécle qui m'entend le vrai ſeul pouvait plaire,
Et ſi je dus l'orner, c'eſt d'une main légère.
Cette profuſion d'un ſtile harmonieux,
Convenable peut-être au langage des Dieux ;
Ce luxe de mon Art, ce faſte poétique
Qu'admirèrent jadis Rome & la Grèce antique,
Chez le Français léger, eſſuieraient aujourd'hui
Du Lecteur dédaigneux les dégoûts & l'ennui.
J'ai fait courir mon ſtile & rapide & ſublime ;
Sans courber les moiſſons, j'en effleurais la cîme ;
Tel fut de mes travaux l'heureux commencement.
Je te conſacre encore un autre monument.
Ici, d'un ton moins grave, & d'une voix moins fière,
J'ai chanté d'Orléans l'Héroïne guerrière ;
J'ai tracé le contour de ſes groſſiers appas ;
J'ai décrit, en riant, les funeſtes combats,
Les exploits des Héros, leurs aimables faibleſſes,
Et l'infidélité de leurs belles Maîtreſſes.
L'imagination eſquiſſa ce tableau
D'objets déſaſſortis aſſemblage nouveau :
Leur contraſte piquant flatte, étonne, intéreſſe ;
Et d'un mot abandon la grace enchantereſſe
Ajoute à ces portraits un charme encor plus grand.
Que de talens détruits ! Un homme ſeul expire.

(a) *La Henriade.*

M. LINANT.

Préface de la Henriade.

L'AUTEUR de la *Henriade* s'eſt attaché ſur-tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français, & qui avaient été l'écueil de tous nos Poèmes épiques. Cela fait voir que notre Langue peut exprimer les mêmes choſes que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athènes & à Rome par le charme de la Poéſie. C'eſt ſans doute la meilleure manière de confondre ceux qui, n'ayant lu Homère que dans des traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons qui ſont dans l'*Iliade* baſſes & puériles. Perrault & la Motte condamnaient Homère d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on liſe ce morceau de la *Henriade* au huitième Chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'Epopée.

Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance;
Tels au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'unifſent:
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

M. MARMONTEL.

Préface de la Henriade.

On ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le Public ne ſe laſſe point de relire.

En 1736, Frédéric-le-Grand, Roi de Pruſſe, alors Prince Royal, avait chargé M. Algarotti, qui était à Londres, d'y faire graver la *Henriade* avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts, qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiécles à venir un monument de ſon eſtime pour les Lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la Préface (*a*), & ſe mettant ainſi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un Héros. Récompenſer les beaux Arts eſt un mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le Roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du Roi ſon père, les guerres ſurvenues, & le départ de M. Algarotti de Londres, interrompirent ce projet, ſi digne de celui qui l'avait conçu.

La *Henriade* a été traduite en pluſieurs Langues; en vers Anglais par M. Lokman: une partie l'a été en vers Italiens par M. Quirini, noble Vénitien; & une autre en vers Latins (*b*), par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, ſi connu par ſa grande

(*a*) Elle eſt à la tête de ce Volume.

(*b*) La *Henriade* a été entiérement traduite en vers latins par M. Caux de Cappeval. Cette verſion, rendue vers pour vers, a eu déjà pluſieurs éditions.

Littérature, Meſſieurs Ortolani & Nency ont auſſi traduit pluſieurs Chants de la *Henriade*. Elle l'a été entiérement en vers Hollandais & Allemands.

Cette juſtice, rendue par tant d'étrangers Contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poème, & puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiécle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiécles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. de Cocchi, Lecteur de Piſe, dans ſa lettre où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce Poème, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, Auteur de *Feuilles périodiques*, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharſale*. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon Auteur, ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poèmes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile; mais dans la *Pharſale*, l'*audace eſt triomphante & le vice adoré*; dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. Lucain a ſuivi ſcrupuleuſement l'Hiſtoire, ſans mélange de fiction; au-lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits, & employé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. Lucain a peint ſes Héros avec de grands traits, il eſt vrai; & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homère. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poéte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères: un vers lui ſuffit quelquefois pour cela. Mais ſi M. de Voltaire annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; & je

ne crois pas que dans tout le cours de ſon Poème on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. Lucain, au contraire, eſt plein d'inégalités, & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflûre. Enfin, ce Poéte Latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie, notre Langue n'a jamais été ſi loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la *Henriade* avec l'*Enéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poèmes; les Perſonnages, comme Henri IV & Enée, Achates & Mornay, Sinon & Clément, Turnus & d'Aumale, &c. les épiſodes qui ſe répandent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de Henri chez le Solitaire de Jerſey; le maſſacre de la Saint-Barthélemi, & l'incendie de Troye; le quatriéme Chant de l'*Enéide*, & le neuviéme de la *Henriade*; la deſcente d'Enée aux Enfers, & le ſonge de Henri IV; l'Antre de la Sybille, & le Sacrifice des Seize; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'Euriale, & celle du jeune d'Ailly; les combats ſinguliers de Turenne contre d'Aumale, & d'Enée contre Turnus; enfin, le ſtile des deux Poétes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions; & après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques Critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention. Que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe, &c. Dans l'*Enéide* ſont réunis le plan de l'*Odyſſée* & celui de l'*Iliade*; dans la *Jéruſalem délivrée*, on trouve le plan

de l'*Iliade* exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'*Enéide*.

Avant Homère, Virgile & le Taſſe, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes : on avait peint toutes les paſſions ; on connaiſſait les Enfers & les champs Eliſées : on diſait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulyſſe, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces Poëtes n'ont rien dont l'idée ne ſoit ailleurs ; mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis, ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems ; ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſaurait diſputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers, où M. de Voltaire exprime le Myſtère de l'Euchariſtie :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. de Fénélon (*a*), à qui n'eſt ému en liſant ces vers :

Fortunate ſenex, hìc inter flumina nota,
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum (b).

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. Milton lui-même n'a pas

(*a*) Lettres à l'Académie Françaiſe.
(*b*) Virgile, Eglogue I.

inventé les idées générales de ſon Poème, quelqu'extraordinaires qu'elles ſoient; il les a puiſées dans les Poëtes, dans l'Ecriture Sainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. Sadi s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de la *Henriade*, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment; & que, ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entiérement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la Poſtérité.

M. DE LA HARPE.

Précis hiſtorique ſur Voltaire.

M. de Voltaire annonça dès ſes premières années cette activité d'imagination, & cette facilité de produire, qui font les caractères les plus marqués d'un génie heureux & ſupérieur. On a de lui pluſieurs morceaux écrits à quatorze ans, & qui ne ſe ſentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes (*a*). Il connut

(*a*) Des Dames de ma connaiſſance, écrit le célèbre J. B. Rouſſeau, m'avaient mené voir une Tragédie des Jéſuites au mois d'Août de l'année 1710. A la diſtribution des Prix, qui ſe fait ordinairement après ces repréſentations, je remarquai qu'on

les Anciens, qu'il a toujours aimés, & s'inſtruiſit chez ces grands Maîtres du bon goût. Mais l'hommage qu'il rendit aux Anciens fut toujours exempt d'idolâtrie & de fanatiſme; il ſut les juger en les admirant. A dix-neuf ans, il compoſa un *Œdipe* d'après celui de Sophocle; & malgré celui de Corneille qui avait du ſuccès, le ſien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer dans l'Approbation de l'*Œdipe*, que le *Public s'était promis un digne Succeſſeur de Corneille & de Racine.* J. B. Rouſſeau écrivit que le *Français de vingt-quatre ans* (c'était l'âge qu'avait M. de Voltaire quand l'*Œdipe* fut repréſenté) *avait ſurpaſſé en beaucoup d'endroits le Grec de quatre-vingts.*

La *Henriade* qui parut quelques années après, était d'un autre genre de mérite non moins brillant & plus rare. C'était le premier Poème épique dont la France pût ſe glorifier. La *Henriade* mit ſon Auteur au comble de la gloire; il y avait foule chez l'Imprimeur pour en avoir des exemplaires. Elle ſe perfectionna dans les éditions multipliées qu'on en fit, & malgré les Critiques, elle eſt encore regardée comme le plus grand & le plus beau monument de la Poéſie Françaiſe.

---

appellait deux fois le même Ecolier, & je demandai au Père Tarteron, qui faiſait les honneurs de la chambre où nous étions, qui était ce jeune homme ſi diſtingué parmi ſes camarades. Il me dit que c'était un petit garçon qui avait des diſpoſitions ſurprenantes pour la Poéſie, & me propoſa de me l'amener, à quoi je conſentis. Il me l'alla chercher, & je le vis revenir un moment après avec un jeune Ecolier qui me parut avoir quinze ou ſeize ans. Cet enfant avait un regard vif & éveillé, & vint m'embraſſer de fort bonne grace.

DIALOGUE
ENTRE CALLIOPE & CLIO.

CALLIOPE.

C'EST moi qui de Voltaire illuſtrai le jeune âge.

CLIO.

Il courtiſa Clio dans ſa maturité.

CALLIOPE.

Le Chantre de Henri, dont je dictai l'ouvrage,
Me dut ſes premiers droits à l'immortalité.
De cet éclat naiſſant la France fut frappée;
A ſes titres d'honneur il manquait l'Epopée.
On fit ce ſeul reproche au ſiècle de Louis;
Et Voltaire à vingt ans en vengea ſon pays.
Moi, dans des vers divins, j'ai conſacré l'image
Du Roi le plus cher aux Français,
Sujet le plus heureux du plus heureux ouvrage.
Voltaire n'a point eu de plus brillans ſuccès.
J'abjurai pour lui ſeul ces fictions antiques,
Dont la Grèce emprunta le charme de ſes vers;
De ces menſonges poétiques
Ma voix aſſez long-tems amuſa l'univers.
Le Chantre de Henri dut plaire ſans la fable;
L'Epopée eut alors de plus mâles attraits,
Et pour un Héros véritable
Employa des crayons plus vrais.
Ce n'eſt plus cet Achille, armé par un Dieu même,
Achille invulnérable, écraſant les mortels;
C'eſt un Roi bienfaiſant, dont les ſoins paternels
Nourriſſent des Sujets qu'il combat & qu'il aime.
Voltaire éterniſa ce triomphe ſuprême.
O Henri! déſormais enſemble confondus,

Et ton nom & le sien iront, malgré l'envie,
De la postérité recevoir les tributs;
On adorera ton génie
Aussi long-tems que tes vertus.
On dira qu'à lui seul j'ai remis ma trompette.

Les Muses Rivales.

Les morts se sont émus, & les ombres célèbres
Ont paru s'ébranler sous leurs marbres funèbres.
Sous sa pierre ignorée Homère a tressailli.
Aux champs de Port-Royal Racine enseveli,
A d'un nouveau murmure attristé cette enceinte,
Aujourd'hui désolée, & qui jadis fut sainte.
Du Capitole antique, où le Tasse erre envain,
Les rochers ont gémi frappés d'un coup soudain.
Le laurier renaissant, à Virgile fidèle,
A courbé ses rameaux sur sa tige immortelle.
Dans les caveaux sacrés, dernier séjour des Rois,
Un écho lamentable a retenti trois fois;
Trois fois sous la noirceur des voûtes sépulchrales,
S'élevant au milieu de ces Tombes Royales,
Une voix a redit dans ce morne séjour:
Le Chantre de Henri vient de perdre le jour!

O Roi! l'honneur de la Nature!
Oh! qu'il dût chérir ses succès,
Quand sa main jeune, & déjà sûre,
Offrit ton image aux Français!
Il peignit tout un Peuple en larmes,
Jettant ses criminelles armes
Aux pieds d'un Vainqueur adoré;
Et ton nom, l'amour de la terre,
Quand il fut chanté par Voltaire,
En devint encor plus sacré.

Là, d'une sublime magie
Développant tous les secrets,
De la poétique énergie
Il sait animer ses portraits.
Je vois Charles docile au crime,
Instruit à flatter sa victime;
Médicis savante à tromper;
Mornay dans les combats tranquille;
Coligny, la tête immobile
Sous le fer qui va le frapper.

C'est-là que sa douleur profonde,
Pleurant les maux qu'on nous a faits,
Dénonce aux arbitres du monde
Le fanatisme & ses forfaits.
Aux vieux prodiges de la fable,
Préférant la sagesse aimable
Qui console l'humanité,
Il a, d'une main fortunée,
Conduit Calliope étonnée,
Sur les pas de la Vérité.

Du Tibre & des bords de la Grèce,
Qui se partageaient sa faveur,
Vers nous cette fière Déesse
Tourna son vol consolateur.
France! une Muse si hautaine
Vint chez les Nymphes de la Seine,
Pour entendre un de ses soutiens;
Et dans leur demeure accueillie,
Couvrit leur urne enorgueillie
D'un laurier qui manquait aux tiens.

Dithyrambe.

M. DE CAUX DE CAPPEVAL.

Préface de la Henriade en vers latins.

Il ſuffit de ſe connaître en Poéſie, pour ſentir d'abord que la *Henriade* eſt de nature à paraître toujours avec avantage dans quelque langue & pays qu'on la tranſporte. Ses beautés ſont réelles, de tous les climats, de tous les tems, de tous les Peuples. Mais le plus sûr moyen de la produire aux yeux du monde entier, ne ſerait-ce pas de l'habiller à la Romaine? Les étrangers auraient l'intelligence d'un chef-d'œuvre, que le goût brillant de ſon Auteur a rempli de tableaux admirables, dont on trouve ailleurs peu d'exemples, & qui peut-être n'auront point d'imitateurs. La haute idée qu'il donnerait de notre Poéſie, quoique l'on n'en apperçût les beautés qu'à travers les nuages d'une traduction, ſerait toujours glorieuſe pour la France, & nous vengerait en quelque ſorte du reproche fait à la Nation, de n'avoir pas la tête épique (*a*). Doit-on

(*a*) Il faut avouer, dit Voltaire lui-même, qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poème épique: mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire, continue-t-il? C'eſt que, de toutes les Nations polies, la nôtre eſt la moins poétique. Les Ouvrages en vers qui ſont le plus à la mode en France, ſont les Pièces de Théâtre. Ces Pièces doivent être écrites dans un ſtile naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général qui donne l'excluſion aux imaginations de l'Epopée. Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées, qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens, ajoute-t-il encore, que, lorſque je conſultai ſur ma *Henriade* feu M. de

craindre d'ailleurs de trop répandre un ouvrage où les Rois & les Sujets trouvent de quoi s'instruire ; ouvrage qui ne respire que l'amour de la vertu, de la Patrie, & sur-tout de l'humanité ? Quelle école pour les Français ! Quelles leçons pour tous les Peuples ! Quels modèles pour les Poëtes !

On sait que la *Henriade* porte sur une Histoire connue. Que ce Poëme, traduit en vers latins, vienne à se répandre dans l'empire des Lettres, l'honneur ne doit-il pas rejaillir sur la langue que tous les Maîtres de Littérature enseignent, & sur un Art qu'ils professent ? L'*Iliade* & l'*Enéide*, si fameuses dans les Ecoles publiques, font-elles donc mieux penser ou mieux écrire que la *Henriade* ? Sont-ce en effet de meilleurs livres entre les mains de la jeunesse, sur-tout dans notre siécle, où le flambeau de la Philosophie brille de toutes parts, & ramène tout au bon ordre ? N'est-elle pas, cette *Henriade*, en même tems le Temple pour ainsi dire de la Poésie, le Théâtre de la Vérité, l'honneur de l'Histoire, l'école de l'Héroïsme, & le triomphe de la Religion, qu'elle couronne à la fin par la conversion du Héros ? Et quel Héros (*a*) ? Henri-le-

---

Malézieux, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense : il me dit : « Vous entreprenez un Ouvrage » qui n'est pas fait pour notre Nation. *Les Français n'ont pas* » *la tête épique*, & quand vous écririez aussi-bien que Racine » & Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit ». C'est pour me conformer, conclut Voltaire, à ce génie sage & exact, qui règne dans le siécle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable, au-lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la Vérité.

(*a*) Ecoutons parler Voltaire. L'Abbé Dubos, dit-il, dans son *Siècle de Louis XIV*, l'Abbé Dubos, homme d'un très-grand sens, qui écrivait son *Traité sur la Poésie & sur la Peinture* vers l'an 1714, trouva que dans toute l'Histoire de France, il n'y avait de vrai sujet de Poëme épique, que la destruction de la

Grand. Que ne dirait-on point à la gloire d'un tel Poème, ſi l'on voulait entreprendre ſon éloge ? Il n'en a pas beſoin, & dès long-tems ſa place eſt marquée avec diſtinction parmi les chefs-d'œuvre qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain. La poſtérité ne pourra que confirmer ce jugement, qui lui aſſure, en Epopée, la ſupériorité ſur tous les Ouvrages modernes.

Cet Oracle eſt plus sûr que celui de Calcas :

VOLTAIRE, ton brillant génie
Embellit tous les Arts divers ;
Mais admirable dans tes vers,
Qu'il joint de grace à l'harmonie !
Prends-tu le cothurne inhumain,
Des traits frappans ſaiſiſſent l'âme ;
A ton feu divin tout s'enflâme,
Quand la trompette eſt dans ta main.
Chantre d'une Ligue fatale,
Quels charmes ton art nous étale !
Tout dans ce fameux monument,
De ton goût sûr dépoſitaire,
Penſe, agit, parle noblement ;
Sublime, tendre, véhément,
C'eſt-là que tu parais Voltaire.

Ligue, par Henri-le-Grand. Il devait ajouter que les embelliſſemens de l'Epopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzième & du ſeizième ſiècles, étant proſcrits parmi les Français ; que les Dieux de la Fable, les Oracles, les Héros invulnérables, les monſtres, les ſortiléges, les métamorphoſes, les aventures romaneſques n'étant plus de ſaiſon, les beautés propres au Poème épique ſont renfermées dans un cercle très-étroit. Si donc il ſe trouve jamais quelque Artiſte qui s'empare des ornemens convenables au tems, au ſujet, à la Nation, & qui exécute ce qu'on a tenté, ceux qui viendront après lui trouveront la carrière remplie.

Les fiers combats d'Agamemnon,
De la Grèce illustrèrent le nom;
C'est Homère qui les enfante.
Parmi les prodiges de Mars,
Rome fait naître les Césars;
Virgile la rend triomphante.
Et toi, par d'insignes exploits,
Tu fais retentir nos trompettes;
Henri se ranime à ta voix:
Il n'appartient qu'aux grands Poëtes
D'immortaliser les grands Rois.

Ode au sujet de la Henriade Latine.

M. DUCIS.

Discours de Réception à l'Acad. Franç.

M. de Voltaire, à vingt-quatre ans, osa former une de ces entreprises pour laquelle peut-être alors il fallait autant de hardiesse que de génie; celle de donner un Poème épique à la Nation. On sait que la première moitié du siècle de Louis XIV avait vu naître & mourir un grand nombre d'Ouvrages de ce genre. Comme l'Histoire des Etats, à l'époque des révolutions & des changemens, offre beaucoup d'exemples de projets avortés, de grands desseins mal conçus, & d'une audace impuissante & malheureuse; de même dans l'Histoire des Arts, il semble qu'à l'époque où la Poésie & les Lettres commencent à refleurir, cette première fermentation des talens excite dans les esprits une sorte de témérité inquiète, qui porte à former des plans vastes, & à concevoir de grands projets, parce que tout le monde alors est dévoré de l'amour

de la gloire, & que perſonne encore n'a eu le tems de meſurer ſes forces. Tous ces Ouvrages, fruits de l'ambition bien plus que du talent, précipités d'une chûte commune, étaient tombés les uns ſur les autres, & ne devaient qu'au ridicule le triſte honneur d'être échappés à un oubli éternel. Cependant, il s'était établi une ſorte de préjugé dans l'Europe, que la Poéſie épique était interdite aux Français. Le Légiſlateur du goût & de la langue, le ſévère & redoutable Deſpréaux, ſemblait avoir lui-même confirmé ce préjugé par ſon exemple comme par ſes préceptes, en avertiſſant des *diſgraces tragiques des grands vers*, en renfermant le tableau épique du *paſſage du Rhin* dans un cadre de vers familiers & preſque plaiſans qui le précèdent & qui le ſuivent. Enfin, le *Lutrin*, où Deſpréaux change continuellement de ton pour amuſer ſon Lecteur, où il paraît lui-même ſe moquer de la magnificence du ſtile, en l'appliquant à des idées comiques ou familières, & où l'élévation même de la Poéſie n'eſt preſque jamais qu'une plaiſanterie de plus, ſemblait avoir accrédité pour toujours ces idées dans la Nation.

M. de Voltaire était dans cet âge heureux, où tout ce qui eſt grand frappe puiſſamment l'imagination, où la paſſion de la gloire ne meſure rien & franchit tout, où le génie, comme la valeur, s'abſout de ſa témérité par ſes ſuccès. Mais comme il était conduit en même tems par cette lumière ſupérieure, & par cet eſprit fin & pénétrant, qui eſt toujours le guide inviſible du génie, il ne négligea rien de ce qui pouvait réconcilier la Nation avec ce nouveau genre, ſi ſouvent eſſayé & toujours proſcrit. Le choix du ſujet & du Héros flatta la vanité nationale; la rapidité du ſtile ſe trouva d'accord avec la vivacité Françaiſe. L'uſage tempéré, & le choix même du merveilleux, qui laiſſait toujours entrevoir une vérité ſous une

fiction, rassura notre raison un peu timide, que le nom seul de merveilleux effraie. Enfin, les grandes beautés philosophiques & morales substituées à ces tableaux de la Nature, qui caractérisent les Poèmes des Anciens, parurent s'accorder avec le goût d'un Peuple peu frappé de la nature physique, & qui, après avoir joui pendant un siècle des Arts d'imagination, commençait, par une pente naturelle, à rechercher davantage le mérite des idées. On avait vu la même révolution dans Rome, après le siècle brillant d'Auguste, si semblable en tout à celui de Louis XIV; & ce fut, comme on sait, à cette seconde époque de la Littérature Romaine, que le génie ardent & fier, qui, à vingt-sept ans, avait conçu & créé la *Pharsale*, remplaça dans l'Epopée les beautés pittoresques de Virgile, par ces beautés fortes & hardies que l'éloquence & la Philosophie inspirent. Ainsi la même marche du génie & du goût fit naître à Paris & dans Rome deux Poèmes fondés à peu-près sur les mêmes principes; mais c'est peut-être tout ce qu'ils eurent de commun (a).

La *Henriade* peut se comparer à un Palais élevé par une main sage, & décoré d'une manière brillante, dont toutes les parties offrent le goût & la fraîcheur moderne; où la magnificence se mêle à la grace, & la richesse à l'élégance; où les colonnes du marbre le

(a) Pourquoi se plaire tant à comparer la *Henriade* avec la *Pharsale*? Si c'est pour les guerres civiles, qui font en partie le sujet de l'un & de l'autre Poème, l'observation n'en vaut pas la peine; si c'est pour le stile, pour l'exécution, on ne peut que désapprouver ce parallèle. La Poésie de stile, le merveilleux, une foule de grandes images tirées du sein de la nature, mettent Voltaire à côté d'Homère & de Virgile, & il ne leur est pas inférieur dans les descriptions des batailles & dans les comparaisons. En un mot, Voltaire est grand Peintre: on n'en dira jamais autant de Lucain.

plus poli préſentent encore à l'œil l'harmonie des proportions, dont tous les ornemens ont à la fois de la ſageſſe & de l'éclat, & qui, ſans étonner & remplir l'imagination par ſa grandeur (a), attache cependant & intéreſſe la vue du Spectateur à chaque pas. Déjà même le Héros Français eſt devenu celui de l'Europe. M. de Voltaire a fait adopter Henri IV par toutes les Nations, comme ſi le Bienfaiteur des hommes eût été le Roi de tous les Peuples.

Solon ordonna par une loi expreſſe qu'on lût tous les ans l'*Iliade* dans Athènes. Si on doit préférer le

(a) La longueur de l'*Iliade* n'eſt pas, comme on ſait, le plus grand mérite de ce Poème célèbre. Il eſt poſſible de faire un Poéme épique Français de trente mille vers; mais alors il ſerait difficile d'avoir des Lecteurs. Sans parler des autres inconvéniens de notre Poéſie, qui rendent cet Art ſi pénible parmi nous, la ſeule uniformité des rimes endormirait l'Amateur le plus intrépide, quelqu'excellent que fût d'ailleurs l'ouvrage. Voltaire a mieux peſé que perſonne toutes ces raiſons. Pour être lu avec plaiſir, pour voir ſes vers paſſer dans toutes les bouches, il a ſu s'arrêter à propos. Ce n'eſt rien de courir une carrière; le grand Art eſt d'en ſavoir fixer le terme. Croit-on qu'un homme né Poéte, & à qui les vers coûtaient ſi peu, n'eût pas prolongé ſa courſe autant qu'il l'eût voulu? Mais en bornant ſa *Henriade* à une juſte étendue, Voltaire a agi en Philoſophe qui connaiſſait autant ſa Nation que le génie de ſa langue & le goût de ſon ſiécle. Si le plus grand Poéte eſt celui dont on retient le plus de vers, on ſait la *Henriade* par cœur. Voltaire d'ailleurs, grand admirateur de Deſpréaux, avait bien retenu ces excellens préceptes de l'*Art poétique*:

Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſtérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant:
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſait ſe borner ne fut jamais écrire.

génie qui éclaire & adoucit les hommes, le Peintre de Henri IV mériterait bien mieux cet honneur parmi nous. Mais ici, le plaisir même tient lieu de loi, & l'admiration publique remplace les ordres du Législateur.

M. L'ABBÉ DE RADONVILLIERS.

Réponse au Discours de M. Ducis.

Je contemple d'abord la *Henriade* comme un monument élevé à la gloire de la Nation. L'Epopée nous manquait. Le sentiment de ses propres forces, peut-être aussi l'audace d'un âge confiant, poussa le jeune Voltaire dans cette périlleuse carrière, & le Parnasse Français eut enfin le premier & le seul Poème épique dont il puisse décorer ses fastes. Je sais que la Critique (*a*) y a cherché des défauts; mais je sais aussi que

(*a*) Avant de parler de la Beaumelle, le plus acharné & le plus pitoyable ennemi de la *Henriade*, voyons ce que dit M. de la Dixmerie au sujet de ce Poème, que Voltaire venait d'achever. « Que d'épines l'envie sème & fait naître sur la route de » l'homme supérieur! Les difficultés de l'Art, déjà si effrayantes par elles mêmes, le sont bien moins encore que les manœuvres de la médiocrité jalouse. La *Henriade*, ce Poème consacré à la gloire du Chef de la Maison qui règne sur la France, ne put obtenir la liberté d'y paraître. Des Envieux sont parvenus à faire craindre au Ministère l'impression d'un Ouvrage dont ils ne craignaient que le succès. Sans doute que » le génie inspire une sorte de courage, dont l'homme vulgaire » n'est point susceptible. Voltaire se détermine lui même à passer » les mers, à se choisir un asyle chez un Peuple, éternel ennemi » de la France, pour donner à la France l'Ouvrage qui doit peut-» être l'honoter le plus. Tel autrefois le sublime Homère, mécontent ou négligé dans sa Patrie, se vit contraint de chercher » ailleurs l'accueil qu'il ne trouvait pas chez elle ».

Eloge de Voltaire.

les beautés s'y préſentent en foule, ſans qu'il ſoit beſoin de les chercher. Voltaire a parcouru toutes les

---

Venons à la Beaumelle; écoutons M. Paliſſot ſur ſon compte. C'eſt ainſi qu'il en parle dans ſes *Mémoires Hiſtoriques*:

M. de la Beaumelle travaillait, dit on, à un *Commentaire* ſur tous les Ouvrages de M. de Voltaire, & particuliérement ſur la *Henriade*, par lequel il ſe flattait de prouver à toute l'Europe, éclairée comme elle l'eſt aujourd'hui, qu'elle avait eu tort d'admirer ce bel Ouvrage, & que la France s'était ridiculement vantée d'avoir enfin un Poème épique. On voit combien M. de la Beaumelle était loin de flatter la Nation, lorſqu'il était queſtion de ſes intérêts perſonnels. On prétend que, pour mieux appuyer ſon *Commentaire*, il s'était donné la peine de refaire lui-même la *Henriade*. Nous ne connaiſſons aucun vers de ce ſingulier Ouvrage; mais ſi la verſification en eſt ſemblable à celle d'une Tragédie de *Virginie*, dont nous nous rappellons que M. de la Beaumelle nous fit un jour une lecture, nous oſons prédire que cette *nouvelle Henriade* ne fera jamais une grande fortune. On voit à quel dégré la haîne peut aveugler un homme.. Ici finit M. Paliſſot. Nous pouvons aſſurer cet Ecrivain judicieux, que cette *nouvelle Henriade*, qu'il a eu la bonne fortune de ne point lire, eſt tout-à-fait mauvaiſe, de l'aveu même de feu M. Fréron, Editeur des *Commentaires*. L'Auteur de l'*Année Littéraire* avait trop de goût pour ne pas ſentir l'intervalle immenſe de Voltaire à la Beaumelle; il dit même aſſez naturellement à ce ſujet, que la Beaumelle *ne ſe piquait ni d'être Poéte, ni d'être Verſificateur*. Pourquoi donc a-t-il oſé défigurer un chef-d'œuvre? Il ſemble voir Bavius corriger l'*Enéide*. La démence peut-elle aller plus loin, & n'eſt-ce pas-là une entrepriſe digne des *Petites-Maiſons?* Il y a plus: feu M. Fréron, dit l'Auteur de l'*Ami des Arts*, qui ſe battait les flancs trois fois par mois, pour dire de Voltaire tout le mal qu'il n'en penſait pas, n'a-t-il point avoué ſes véritables ſentimens ſur ce grand Poéte à un galant homme qui n'a pas cru devoir les tenir ſecrets? Ne l'a-t-il pas aſſuré, de la meilleure foi du monde, que perſonne n'avait de Voltaire une plus haute idée que lui, Fréron; que nul ne faiſait plus de cas de ce grand Poéte, & n'en avait plus retenu de vers, & qu'enfin il en penſait au fond du cœur autant de bien qu'il en avait dit de mal publiquement? Ne ſait-on pas, continue le même Auteur, que le Confident de Fréron, touché du repentir qu'il faiſait paraître, & par amour de la paix, ſe chargea de ſolliciter la grace du Critique auprès de Voltaire, & conſentit de ſe rendre le média-

routes du Parnaſſe ; & moiſſonné par-tout des lauriers ; il a varié le ton de ſes Chants depuis l'Epopée juſqu'aux Pièces fugitives & aux ſimples badinages de ſociété. A peine il était entré dans la Lice poétique,

---

teur dans cette affaire épineuſe ? Ne ſait-on pas encore que Voltaire rejetta hautement les propoſitions qu'on lui faiſait de la part d'un homme dont l'eſtime le touchait auſſi peu que la haine ? « Vraiment, diſait à cette occaſion Voltaire, voilà » un bon petit caractère ! C'eſt-à-dire, que quand il dira du » bien de quelqu'un, on peut compter qu'il le mépriſe. Vous » voyez bien qu'il n'a pu faire de moi qu'un ingrat, & qu'il » n'eſt guères poſſible que j'aie pour lui les ſentimens dont vous » dites qu'il m'honore ». Il en eſt de même de M. Clément, qui fut d'abord le plus grand admirateur du Poéte illuſtre, qu'il s'eſt efforcé enſuite de rabaiſſer. Les échantillons de ſes hommages ſont malheureuſement pour lui, devenus publics. Voici un fragment d'une de ſes Lettres, en date du 6 Décembre 1769 : » Jugez, écrit il à M. de Voltaire, jugez ſi votre ſilence peut » ne pas m'affliger. Peut-être, hélas ! vous êtes-vous imaginé » que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits par la » plus noire ingratitude ; que je ſerais aſſez lâche, aſſez crimi- » nel, pour n'être pas plus reconnaiſſant que tant d'autres. Ah ! » Monſieur, ne me faites pas l'injure de ſoupçonner ainſi ma » probité ; c'eſt ce bien précieux que je voudrais délivrer de » de la contagion générale vos ſoupçons le flétriraient. Votre » généroſité, votre grandeur d'âme, peuvent en conſerver & en » relever l'éclat. Ma tendreſſe, mon zèle, mon reſpect, voilà » mes ſeuls biens ; ils ſont tout à vous, & ils y ſeront toujours ». Les réflexions deviendraient ici fort inutiles ; le Public équitable ne peut voir qu'avec indignation de pareils procédés. Contentons-nous donc de renvoyer les Détracteurs de la HENRIADE à la Fable du SERPENT & la LIME. Rien ne leur convient mieux peut-être que les vers qui terminent cet Apologue :

ESPRITS du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez ſur-tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leur outrage
Sur un ſi bel ouvrage ?
Il eſt pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

il l'aurait créée ; il la défendit par des raiſons, & la ranima par ſon exemple. Il étendit ſon domaine ſur tous les objets de la Nature. Tous les phénomènes du Ciel & de la terre, la Métaphyſique, la Morale, les productions & les mœurs des deux Mondes, l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les ſiécles, lui offrirent des ſources inépuiſables de beautés nouvelles. Il donna des modèles dans tous les genres de Poéſie ; même de ceux qui n'avaient pas encore été eſſayés dans notre langue.

M. LE CHEVALIER DE CUBIERES.

Lettre du Chevalier de Laurès.

VIRGILE à VOLTAIRE.

En imitant ſon Maître, on peut le ſurpaſſer ;
Et moi-même, en ſuivant les veſtiges d'Homère,
N'ai-je donc mérité qu'une gloire éphémère ?
Va, les Divinités dont nous aimons les lois,
Approuvent ta ſageſſe ainſi que notre audace.
Nos buſtes, révérés autant que ceux des Rois,
Tous trois du même éclat brillent ſur le Parnaſſe,
Et du même laurier y ſont couverts tous trois.

M. DE LAUS DE BOISSY.

Tribut des Muſes.

Voltaire eſt un homme au-deſſus de l'admiration. Son exiſtence phyſique, dont nous ſommes sûrs, ſera

un problême pour la poſtérité, tant ſon exiſtence morale lui paraîtra douteuſe. On ne pourra jamais croire que le même homme ait écrit ſi bien ſur tant de matières différentes. Les Ouvrages des Anciens ont fait naître des milliers de Commentaires; les ſiens feront éclore une foule de ſyſtêmes. On diſtribuera ſon immenſe collection à pluſieurs de ſes Contemporains; A l'un, on attribuera ſon Théâtre; à l'autre, ſes Poèmes: celui-ci aura compoſé ſes Ouvrages de Philoſophie: celui-là aura écrit ſes morceaux d'Hiſtoire, & chacun de ces Ecrivains paraîtra encore ſi bien partagé, qu'on ſubdiviſera peut-être ſa gloire. Voilà des conjectures ſur l'avenir; nous laiſſons au tems le ſoin de les prouver. Voici des aſſertions ſur le paſſé; la vérité les démontrera. Nous croyons que, pris diſtributivement, Voltaire eſt le plus grand homme dont la France puiſſe s'honorer, & collectivement le plus beau génie qui ait paru depuis la création du monde. Le dernier point nous ſera facile à démontrer, & l'autre encore davantage. Pour la Tragédie, il eſt ſupérieur à Racine, qui était le ſeul rival qu'il eût à redouter. Dans les autres genres, un petit nombre excepté, pour vaincre ſes Compatriotes il n'a eu qu'à combattre; ainſi l'on ne peut lui diſputer ſes couronnes.

M. GUYS.

Voyage Littéraire de la Grèce.

De l'immortel Anacréon,
De l'Euripide de notre âge,
Qui, ſucceſſeur d'Homère, & rival de Platon,
Se fit Diſciple de Newton,
Si j'oſais briguer le ſuffrage,

Je dirais : mettons un grand nom
A la tête d'un faible ouvrage.
Mais de nos vers, de nos écrits,
Et de ces Grecs que je chéris,
Bornons-nous à lui faire hommage !
Que le Favori des Neuf Sœurs,
Comme mes Lares Protecteurs,
Soit le Dieu de mon hermitage.
O Thétis ! ſi ſur ton rivage,
Malgré l'hiver & ſes rigueurs,
Je cueille encor quelques fleurs,
C'eſt pour couronner ſon image.

M. DORAT.

Portrait de Voltaire.

RAPHAEL (*a*) pour le trait, Rubens pour la couleur,
De la proſe & des vers poſſédant la magie,
Dans le vaſte champ du génie,
De chaque genre il a cueilli la fleur.
Sachant tout embraſſer, ſans peine il aſſocie
Le compas de Newton aux pompons d'Emilie (*b*) ;
Même après la Fontaine, il eſt joyeux conteur ;
Même après l'Arioſte, il charma l'Italie.
Plein de grace ou de nerf, de ſoupleſſe ou d'ardeur,
Il s'élève, deſcend, gaîment ſe multiplie.
Nous rappellant Alain Chartier (*c*),

(*a*) La pureté du trait & la correction du deſſin, ſont les caractères diſtinctifs de Raphaël..

(*b*) Madame la Marquiſe du Châtelet.

(*c*) On ſe rappelle que Marguerite d'Ecoſſe, première femme du Dauphin, depuis Louis XI, trouvant au Louvre le célèbre Alain-Chartier endormi ſur une chaiſe, lui baiſa la bouche.

Cet orateur digne d'envie,
Puiſſe-t-il un jour ſommeiller
Dans quelque coin de galerie,
Et là recevoir un baiſer
D'une bouche fraîche & jolie,
Qui veuille le récompenſer
Du don de peindre, de penſer,
Et d'être un Dieu pour ſa Patrie.

LETTRE,

DU ROI DE PRUSSE

A M. D'ALEMBERT,

Au ſujet de la Statue (*a*) érigée à Voltaire, avec cette inſcription : *A M. de Voltaire, par les Gens de Lettres, ſes Compatriotes & ſes Contemporains.*

Le plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages. Ils ſubſiſteront plus long-tems que la Baſilique de S. Pierre, le Louvre & tous ces bâtimens que la vanité conſacre à l'éternité. On ne parlera plus Français, que Voltaire ſera encore traduit dans la Langue qui lui aura ſuccédé. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, & chacune ſi parfaite en ſon genre, je ne pourrais ſans ingratitude, me refuſer à la propoſition que vous me faites, de contribuer au monument que lui érige la reconnaiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part, je ne refuſerai rien pour cette ſtatue (*b*), plus glorieuſe pour ceux qui l'élèvent que pour Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitième ſiècle, où tant de Gens de

(*a*) On peut la voir chez M. d'Hornoy, Conſeiller au Parlement, neveu de M. de Voltaire. C'eſt l'ouvrage du célèbre Pigalle.

(*b*) M. d'Alembert répondit à cette offre du Roi : « Votre » Majeſté déſire de ſavoir ce que nous demandons pour ce mo» nument : un écu, Sire, & votre nom ». Le Roi de Pruſſe a donné une ſomme conſidérable.

Lettres ſe déchiraient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux, pour rendre juſtice à un homme doué de génie & de talens ſupérieurs à tous les ſiécles; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire; & la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Diſtinguer les hommes célébres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens & les vertus; c'eſt la ſeule récompenſe des belles âmes: elle eſt bien due à ceux qui cultivent ſupérieurement les Lettres; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leur charme ſur tout le cours de la vie; elles rendent notre exiſtence ſupportable, & la mort moins affreuſe.

VERS

SUR LA STATUE ÉRIGÉE A VOLTAIRE,

*Par M. D** de C***.*

L'AUTRE jour chez Pigalle, en contemplant Voltaire
Je diſais : Qu'a donc mis le fameux ſtatuaire
Sous les pieds de notre Apollon,
Et pourquoi lui fait-il écraſer du talon
Maſque hideux dont la bouche effroyable
Semble ouverte pour aboyer ?
Eſt-ce l'Envie ? Eſt-ce le Diable ?
Alors quelqu'un cria dans l'Attelier :
Oh ! ce n'eſt rien ; c'eſt l'Ab... S.....

HONNEURS

RENDUS A VOLTAIRE (a).

M. de Voltaire, qu'une maladie dangereuſe, preſqu'au moment de ſon arrivée à Paris, avait dérobé aux yeux & à l'empreſſement de l'Académie & du Public, eſt enfin venu jouïr, dans ſa convaleſcence, des honneurs que l'un & l'autre lui préparaient. Il ſe rendit d'abord au Louvre. Les portes & les avenues de l'Académie étaient aſſiégées d'une multitude avide de le voir, & il ne paſſa qu'à travers des battemens de mains & des acclamations. L'Académie, qui était nombreuſe ce jour-là, alla au-devant de lui juſques dans la première ſalle. On le fit aſſeoir à la place du Directeur (b), place qu'on lui propoſa d'accepter extraordinairement & par un choix unanime pour le triméſtre d'Avril, quoiqu'on ait coutume de la tirer au ſort. L'Homère Français la reçut avec reconnaiſſance. Rien de ce qui s'eſt paſſé ce jour-là (Lundi 30 Mai 1778) ne s'était jamais pratiqué pour perſonne; & l'Académie, qui a bien voulu déroger à ſes loix & à ſes uſages, s'eſt honorée elle-même, en oubliant ainſi toutes les règles en faveur d'un homme au-deſſus de toutes règles comme de toute comparaiſon.

(a) Cet article eſt en partie de M. de la Harpe.

(b) Quand tous les Confrères de M. de Voltaire lui eurent témoigné la joie qu'ils avoient de le revoir, après une abſence de trente années, M. d'Alembert crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'*Eloge de Deſpréaux*, ce Légiſlateur du goût dans le dernier ſiècle, à l'homme immortel qui en a été le ſoutien dans le nôtre.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand spectacle, & c'était à la Nation d'achever ce qu'avait commencé l'Académie. On attendait M. de Voltaire à la Comédie (*a*). Les cours des Tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout sexe de tout âge, de toute condition. Du plus loin qu'on apperçut sa voiture, des cris de joie annoncèrent son approche. Nous avons vu couler les larmes des yeux de ce sublime vieillard. Dans l'excès de son attendrissement, il levait les mains, & remerciait de tous côtés. Les applaudissemens redoublèrent quand il descendit soutenu par deux personnes. M. de Voltaire semblait succomber à la fois sous tant d'années & sous tant de gloire, & pouvait à peine arriver à travers la foule enivrée qui ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir. Toute cette multitude, animée du même sentiment, était attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainsi dire, en se précipitant sur lui, & à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une Nation sur ses pas (*b*).

(*a*) Ce jour-là on donnait, pour la troisième fois, *Irène*, nouvelle Tragédie de Voltaire. Jamais Pièce n'a attiré un si grand concours de monde, & n'a été applaudie avec plus de transport. Reine, Fils de France, Princes & Princesses du Sang, tous les Grands du Royaume, tout ce qu'il y a de plus célèbre parmi les Savans, les Gens de Lettres & les Artistes, ont assisté à la première représentation :

Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes.

L'Envie consternée & tous les Critiques en déroute furent obligés de se taire. Quelqu'un répéta à voix haute ce vers si connu :

Zoïle pour un jour renonce à la satyre.

(*b*) Deux des plus grands Seigneurs écartèrent la presse, & lui donnèrent la main pour entrer. Cela nous fait souvenir d'une anecdote bien honorable pour l'Auteur de la *Henriade*. Lorsque Voltaire arriva en Prusse, Frédéric-le-Grand vint lui-même au-devant du carrosse, & pour en descendre, il voulut que le Chantre de Henri IV s'appuyât sur sa main royale.

Arrivé au Théâtre, dès qu'il ſe montra dans ſa loge, entre Madame Denys, ſa nièce, & Madame la Marquiſe de Villette, ſa bien-aimée, on ne peut exprimer le fracas d'applaudiſſemens qui retentit de tous les coins de la ſalle & des corridors. Un inſtant après, le ſieur Brizard (Acteur célèbre) apporta une couronne de laurier, que Madame la Marquiſe de Villette poſa ſur la tête de l'Homme unique. M. de Voltaire l'en retira auſſitôt, en diſant d'un ton pénétré : *Ah! Dieu! vous voulez donc me faire mourir!* Le Public lui criait de la garder, & voyait avec un plaiſir inexprimable le grand génie ſe défendant contre ſa propre gloire. On eut peine à commencer la Pièce au milieu du bruit qui ne ceſſait pas. Elle fut jouée avec plus de chaleur & de vérité qu'aux repréſentations précédentes. La Pièce finie, on baiſſa la toile ; un moment après, on la releva : on vit alors le Buſte de M. de Voltaire, placé ſur un piédeſtal au milieu du Théâtre. Tous les Acteurs & Actrices l'entouraient, & y plaçaient, l'un après l'autre, des couronnes. L'enthouſiaſme fut au comble, & cet hommage fut accompagné d'applaudiſſemens incroyables. Quelque tems après, Madame Veſtris, Actrice intéreſſante, s'avançant un papier à la main, eut bien de la peine à obtenir un inſtant de ſilence. Enfin, elle lut ces vers, que venait de compoſer M. le Marquis de Saint-Marc, le même à qui nous devons le charmant Opéra d'*Adèle de Ponthieu* ;

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La ſévère poſtérité.
Non, tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage,
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.

Voltaire,

Voltaire, reçois la Couronne
Que l'on vient de te préſenter ;
Il eſt beau de la mériter,
Quand c'eſt la France qui la donne.

Le Public tranſporté, fit répéter une ſeconde fois ces vers, qu'on peut regarder comme le plus heureux *impromptu* qui ſe ſoit jamais fait. Le buſte, ſurchargé de couronnes, reſta ainſi expoſé pendant toute la petite Pièce (*a*).

C'eſt avec cet éclat que les Français ont récompenſé un génie unique à la fin de la plus longue & de la plus glorieuſe carrière. C'eſt ſans doute le plus beau jour de la vie de Voltaire ; mais c'eſt auſſi celui qui fait le plus d'honneur à la ſenſibilité, à la reconnaiſſance & à la juſtice d'une Nation brillante, inſtruite & éclairée. Une femme d'eſprit a compoſé à ce ſujet le quatrain qu'on va lire :

D'un triomphe ſi mérité,
La mémoire eſt inſigne & doit être éternelle.
La Gloire, qui n'eut point d'Amant plus digne d'elle,
N'en aura pas de mieux traité.

(*a*) *Nanine* ou le *Préjugé vaincu*, Comédie délicieuſe, remplie de graces & d'intérêt, & qui prouve ſi bien l'étonnante facilité de ſon Auteur, de paſſer d'un genre à l'autre, en conſervant les nuances & le ſtile propres à chacun ; mais cet éloge commence à lui. On ne peut qu'applaudir M. de la Harpe d'avoir mis les vers ſuivans dans la bouche de Thalie, (Piece des *Muſes Rivales*) à propos des Comédies de Voltaire :

Ce fut par paſſe-tems qu'il me rendit viſite.
Je n'en rendrai pas moins hommage à ſon mérite.
J'aime ſes Euphémons, je les applaudis fort,
Et mon ami Préville eſt charmant dans Friport.
Je conſerve ces fruits de ſa plume immortelle ;
Mais Nanine à la main, je prétends l'embraſſer.

A VOLTAIRE,

Sur les Honneurs qui lui ont été rendus à Paris,

Par M. D'OIGNI DU PONCEAU.

COURBÉ sous les lauriers, quand Sophocle, autrefois,
Idolâtré de sa Patrie,
Au milieu d'Athène attendrie,
Fut couronné pour la vingtième fois;
Toutes les villes de la Grèce,
Tous les Magistrats, les Grands & les Héros
En foule concourant à ses honneurs nouveaux,
Voulurent contempler son auguste vieillesse.
Le Peuple transporté n'était pas plus joyeux,
En célébrant une conquête,
Et de fleurs à la main, comme en un jour de fête,
Allait de leurs bienfaits remercier les Dieux.
On dit que ce grand homme, accablé de sa gloire,
Plus que du fardeau de ses ans,
Expira de plaisir au sein de sa victoire,
Au bruit des applaudissemens;
Mais c'est une erreur de l'Histoire,
Sophocle n'est point mort, Sophocle est immortel,
L'homme de tous les tems, l'ornement de notre âge,
En un jour non moins solemnel,
Sophocle, dans Paris, a reçu notre hommage.

A VOLTAIRE.

*Par M. ***.*

QUELLE Divinité paraît en ces climats!
Les rayons de la Gloire environnent ses pas;
Ah! je la reconnais: elle enchanta la Grèce,
Au Peintre de Didon prodigua sa richesse;
Après un long sommeil, deux fois se ranima,
Fit le portrait d'Armide, & célébra Gama;
Aux rives d'Albion, & sublime & bisarre,
Un moment se couvrit d'un vêtement barbare;

Elle vient à ta voix aux remparts de Paris,
Où ſes ſœurs, honorant le ſiècle de Louis,
Couvraient de leur éclat les beaux jours de la France.
Du généreux Bourbon, tu chantes la vaillance,
Ses travaux, ſes périls, & ton cœur tranſporté,
Aux humains attendris retrace la bonté,
Les touchantes vertus de cette âme ſenſible.
J'aime à le contempler ſous l'olive paiſible,
Offrant à ſes ſujets un Dieu conſolateur,
Tourmenté de leurs maux, heureux de leur bonheur.
O grand homme! ô Henri! ta gloire eſt immortelle:
Toujours des meilleurs Rois tu ſeras le modèle.

Quel contraſte charmant! ta Muſe s'adoucit:
Dans ſes Acteurs nouveaux, Calliope ſourit.
C'eſt ainſi qu'on a vu la Déeſſe de Gnide,
Loin du ſéjour pompeux où Jupiter préſide,
Et fuyant les honneurs de la Divinité,
Dépoſer l'appareil, & garder la beauté.
Architecte enchanteur d'un Palais romaneſque,
Tu peins de Charles Sept la Cour chevaleresque,
Le cœur de ſon Agnès, de remords combattu,
Conſtant dans ſon amour, fragile en ſa vertu.
Eh! qui peut refuſer ſes pleurs à Dorothée!

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE
A M. D'ALEMBERT,
Sur la mort de Voltaire.

QUELLE perte irréparable pour les Lettres, & que de ſiècles s'écouleront peut-être ſans produire un tel génie!.. S'il fût retourné à Ferney, peut-être ſerait-il encore!.. Il vivra à jamais, il eſt vrai, par ſon génie & par ſes Ouvrages; mais j'aurais deſiré qu'il eût pu être encore long-tems le témoin de ſa gloire... Il a du moins joui de la conſolation de recevoir avant ſa

mort les hommages de ſes Compatriotes... L'Académie de Berlin & moi, nous nous propoſons de payer au grand homme qui vient de mourir, le juſte tribut qui eſt dû à ſes cendres (*a*). Les Germains mettront tous leurs ſoins à rendre à ce beau génie la juſtice que la France lui devait à tant de titres; ils ne ſeront contens d'eux-mêmes, que lorſqu'ils auront peint avec énergie à l'Europe entière, & à la France en particulier, la perte irréparable qu'elle vient de faire.

Il n'y a plus, comme autrefois, d'Amateurs des beaux Arts & des Sciences. Si ces Arts ſe perdent, comme je le prévois, à quoi l'attribuer qu'au peu de cas qu'on en fait? Pour moi, je les aimerai juſqu'à mon dernier ſoupir. Je ne trouve de conſolation pour ſupporter le fardeau de la vie, qu'avec les Muſes; & je vous aſſure que ſi j'avais été Maître de mon deſtin (*b*), ni l'orgueil du Trône, ni le commandement des Armées, ni le frivole goût des diſſipations ne l'auraient emporté ſur elles.

(*a*) Le Roi de Pruſſe, ſous ſa tente, en bottes, & le ſabre au côté, a compoſé l'*Eloge funèbre* de Voltaire, & l'a fait prononcer dans ſon Académie de Berlin. Je ne ſais trop, dit à ce ſujet M. le Chevalier de Cubières, je ne ſais trop lequel des deux ce trait honore le plus de Frédéric ou de Voltaire.

(*b*) O vous! s'écrie le célèbre M. d'Alembert, ô vous, qui que vous ſoyez, Détracteurs ou Contempteurs des Lettres! vous qui prenez tant de plaiſir à les voir en butte à la calomnie & aux outrages, liſez ces mots tracés par un grand Roi, & rougiſſez. Et vous, Ecrivains honnêtes, qui êtes l'objet des outrages & de la calomnie, liſez auſſi ces mots, & conſolez-vous.

LETTRE
DE L'AUGUSTE CATHERINE II,

Impératrice de toutes les Ruſſies,

Avec cette Inſcription : *Pour Madame* DENIS, *Nièce d'un grand Homme qui m'aimait beaucoup.*

JE viens d'apprendre, Madame, que vous conſentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux (*b*) que M. votre oncle vous a laiſſé ; cette Bibliothéque que les âmes ſenſibles ne verront jamais, ſans ſe ſouvenir que ce grand homme ſut inſpirer aux Humains cette bienfaiſance univerſelle que tous ſes Ecrits, même ceux de pur agrément, reſpirent. Perſonne, avant lui, n'écrivit comme lui à la race future. Il ſervira d'exemple & d'écueil. Il faudrait unir le Génie & la Philoſophie aux connaiſſances & à l'agrément ; en un mot, être M. de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai partagé, avec toute l'Europe, vos regrets, Madame, ſur la perte de cet HOMME INCOMPARABLE, vous vous êtes miſe en droit de participer à la reconnaiſſance que je dois à ſes Ecrits. Je ſuis ſans doute très-ſenſible à l'eſtime & à la confiance que vous me marquez. Il m'eſt bien flatteur de voir qu'elles ſont héréditaires dans

(*a*) L'Impératrice de Ruſſie, pour honorer la mémoire de Voltaire, avait demandé ſa Bibliothèque à Madame Denis. Sa Majeſté Impériale a fait élever un *Muſeum*, dans lequel cette Bibliothèque eſt placée. Au milieu de ce vaſte dépôt de toutes les connaiſſances humaines, ſe trouve la ſtatue du grand homme qui avait ſu les réunir. L'illuſtre Protectrice des Arts a fait demander les plans du Château de Ferney, pour en bâtir un ſur ce modèle dans ſes délicieux Jardins de Czaſsko-ſelo, & en faire ſa maiſon de plaiſance.

votre famille. La nobleſſe de vos procédés vous eſt caution de mes ſentimens à votre égard. J'ai chargé M. Grimm de vous remettre quelques faibles témoignages (*a*) dont je vous prie de faire uſage. *Signée*, CATHERINE (*b*).

ANECDOTE UNIQUE.

UN Homme d'un grand mérite, (M. V. de B.) qui réſide depuis ſept ou huit ans à Canton en Chine, a mandé à un de ſes amis de Paris, qu'un Lettré Chinois a traduit dans ſa Langue différentes Poéſies de Voltaire, & qu'il les a fait paſſer à l'Empereur Kien-Long, actuellement régnant. Ce Monarque eſt lui-même un Poéte célèbre, témoin ſon Eloge de *Moukden* (*c*), que le Père Amiot, Jéſuite, nous a *fait* con-

(*a*) Sa Majeſté Impériale a envoyé à Madame Denis une boëte d'or, ornée de ſon portrait, enrichie de diamans, des fourrures du plus grand prix, & cinquante mille écus de notre monnoie.

(*b*) Cette Lettre de l'Impératrice de Ruſſie & les deux Lettres du Roi de Pruſſe, doivent faire à jamais la gloire du Parnaſſe Français, & du plus grand de nos Poétes.

(*c*) Kien-Long, vers l'an 1743 de notre Ere vulgaire, compoſa ce Poëme en vers Chinois & en vers Tartares. Ce n'eſt pas à beaucoup près ſon ſeul Ouvrage. Le Poëme de cet Empereur a plus d'un mérite, ſoit dans le ſujet qui eſt l'Eloge de ſes Ancêtres, & où la piété filiale ſemble naturelle, ſoit dans les deſcriptions, inſtructives pour nous, de la ville de Moukden, des animaux & des plantes de cette Province, ſoit dans la clarté du ſtile, perfection ſi rare parmi nous. Ce qui eſt ſur-tout très-remarquable, c'eſt le reſpect dont cet Empereur paraît pénétré pour l'Etre ſuprême. On doit peſer ces paroles : « Un tel pays, » de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer ſur eux des » regards de prédilection de la part du ſouverain Maître qui » règne dans le plus haut des Cieux ». Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le Gouvernement Chinois eſt Athée. Une choſe qui fait

naître par la verſion françaiſe dont il a enrichi notre Littérature. Kien-Long, tranſporté d'admiration à la lecture des Ouvrages de l'Homère de la France, lui a donné les épithètes de *Thyenne-ly*, Lumière divine, *Pouſal-fond*, Eſprit ſurnaturel.

On a envoyé depuis à M. V. de B. l'*Epître* (*a*) de Voltaire au Roi de la Chine. Si cette Pièce peut parvenir à ſon adreſſe, elle ne manquera pas de flatter & de réjouir beaucoup Sa Majeſté Chinoiſe & Tartare.

VERS
SUR LA MORT DE VOLTAIRE,

Par M. DE MURVILLE.

Il n'eſt plus !.. Et tandis que, malgré nos regrets,
Son tombeau n'eſt pas même ombragé d'un cyprès :
Que le nom de Voltaire eſt ſa ſeule parure :
Le deuil des Nations répare cette injure.
Ferney (*b*), ſur la Néva, reproduit par les Arts,
Va de ſon double aſpect étonner les regards ;
Ferney, retraite auguſte, où, ſur les bords du Rhône,
Voltaire & le Génie avaient placé leur trône ;
Où d'un noble travail ſon cœur peu ſatisfait,
Voulait que ſon repos fût encore un bienfait ;
Et qu'auprès du Talent l'infortune appellée,
Ne s'en retournât point ſeulement conſolée.

---

encore le plus grand honneur à Kien-Long, c'eſt l'extrême conſidération qu'il montre pour l'Agriculture, & ſon amour pour la frugalité.

(*a*) On connaît aſſez cette belle Epître, dont nous citerons pourtant les quatre premiers vers :

Reçois mes complimens, charmant Roi de la Chine ;
Ton Trône eſt donc placé ſur la double colline !
On ſait dans l'Occident, que malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers.

(*b*) Sa Majeſté, l'Impératrice de Ruſſie, fait bâtir dans ſon Parc de Czarsko-Zelo, un Château qui imitera autant qu'il ſera poſſible, la forme de celui de Ferney.

Lorſqu'autrefois Anchiſe & le fils de Venus,
Entraînés vers les bords où régnait Hélénus,
Eurent d'Epire enfin découvert le rivage,
Tout parut d'Ilion leur retracer l'image (a),
Ce ſpectacle touchant renouvellait leur deuil:
De la porte de Scée ils embraſſaient le ſeuil;
Ce mont était l'Ida, ce ruiſſeau le Scamandre:
Du grand Laomédon, là repoſait la cendre;
Et les Troyens ſurpris croyaient errer encor
Dans ces murs, ſi long-tems défendus par Hector.
Ainſi quand vers ces champs voiſins, du char de l'Ourſe,
Des Voyageurs Français dirigeront leur courſe,
Ils croiront voir ce lac, dont les flots toujours purs,
De l'antique Ferney baignent encor les murs;
Ici, des Genevois s'étendaient les campagnes;
Là, le Rhône en grondant, deſcendait des montagnes,
C'eſt ici que Voltaire, en un jour ſolemnel,
Ordonna de bâtir un Temple à l'Eternel;
Là dût être ſa tombe, & l'écho ſolitaire
Retentira du nom, du grand nom de Voltaire.

VERS

Sur la mort de VOLTAIRE (b), *par M.* LE BRUN.

O Parnaſſe! frémis de douleur & d'effroi!
Pleurez, Muſes, briſez vos lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix & les ailes,
Dis que Voltaire eſt mort, pleure & repoſe-toi.

(a) Imitation de Virgile.

(b) Ce grand génie s'eſt éteint le Samedi 30 Mai 1778, à onze heures du matin. Malgré ſes travaux & ſes infirmités continuels, cet homme unique en tout, a vécu plus de quatre-vingt-quatre ans. Son corps embaumé a été tranſporté à l'Abbaye de Sellières, Diocèſe de Troyes, en Champagne. Sa mort a été annoncée dans la Gazette de France le Lundi 8 Juin, dix jours après ſon décès. On prétend qu'un de ſes amis a ſon cœur, & qu'un Apothicaire de Paris conſerve ſon cerveau dans un bocal d'eſprit-de-vin, bouché hermétiquement.

*VERS pour être mis au bas de la représentation d'un Mausolée érigé par Madame de **. à la gloire de* VOLTAIRE, *par M.* THOMAS.

Le plus grand de son siècle en fut le plus aimable.
Sur ses écrits, sur ses discours,
La grace répandit ce charme inexprimable,
Qui, sans nous fatiguer, nous attache toujours.
Il épuisa la gloire, il tourmenta l'envie;
Chacun de ses travaux éternisa sa vie,
Et ses bienfaits encore ont embelli ses jours.
Les beaux Arts éperdus, l'amitié désolée
Voudraient lui dresser un Autel;
Cherchant un jour son Mausolée,
L'Univers doutera s'il eût rien de mortel.

LE VOYAGEUR & L'HABITANT DE FERNEY,

DIALOGUE sur le Tombeau de VOLTAIRE *à Ferney, par M. le Marquis* DE VILLETTE.

LE VOYAGEUR.

MONTREZ-moi l'asyle touchant
Où devait reposer la cendre de Voltaire.

L'HABITANT.

Mon cœur s'émeut en s'approchant;
Sa tombe est sous vos yeux.

LE VOYAGEUR.

Quoi! ce lieu solitaire!
Quoi! cet informe amas de cailloux entassés
Devait donc contenir sa dépouille mortelle!

L'HABITANT.

Sur cette pierre, hélas! tous les yeux empressés,
Quand sa mémoire est éternelle,
Auraient lu son nom, c'est assez.

LE VOYAGEUR.

Comment, le possesseur de sa naissante ville,
Lui rendant un honneur nouveau,
N'a-t-il pas de lauriers entouré cet asyle?

L'HABITANT.

Voltaire, des Humains la gloire & le flambeau,
Méritait les honneurs suprêmes;
Et s'il était dans ce tombeau,
Les lauriers y croîtraient d'eux-mêmes.

ADDITIONS
A L'ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE,
PAR VOLTAIRE.

PUISQU'*Epos* signifiait *Discours* chez les Grecs, un Poème épique était donc un discours; & il l'était en vers, parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bisarre, & n'en est pas moins vrai. Un Phérécite passe pour le premier Grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une Histoire moitié vraie, moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'Antiquité.

HÉSIODE.

HÉSIODE fit usage des Fables qui, depuis long-tems, étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succincte dont il parle de Prométhée & d'Epiméthée, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos, dans lequel d'autres Mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Etre suprême.

Tâchons de présenter ici au Lecteur une imitation de sa Fable de Pandore, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis Hésiode; car aucune Mythologie ne fut jamais uniforme:

Prométhée autrefois pénétra dans les Cieux;
Il prit le feu sacré qui n'appartient qu'aux Dieux;
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle
De l'esprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité.

Il appelle Vulcain ; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Venus on adore,
Il orna mollement ſes membres délicats ;
Les Amours, les Deſirs forment ſes premiers pas ;
Les trois Grâces & Flore arrangent ſa coëffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de perſuader,
La ſuperbe Junon, celui de commander,
Du dangereux Mercure elle apprit à ſéduire,
A trahir ſes Amans, à cabaler, à nuire ;
Et par ſon Ecolière il ſe vit ſurpaſſé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laiſſé.
De Dieu ſur ſes humains tel fut l'arrêt ſuprême ;
« Voilà votre ſupplice, & j'ordonne qu'on l'aime »
Il envoie à Pandore un écrin précieux ;
Sa forme & ſon éclat ébloüiſſent les yeux ;
Quels biens doit renfermer cette boëte ſi belle !
De la bonté des Dieux c'eſt un gage fidèle :
C'eſt-là qu'eſt renfermé le ſort du genre humain.
Nous ſerons tous des Dieux.... Elle l'ouvre ; & ſoudain
Tous les fléaux enſemble inondent la Nature.
Hélas ! avant ce tems, dans une nuit obſcure,
Les mortels moins inſtruits étaient moins malheureux ;
La vie & la douleur n'oſaient approcher d'eux :
La pauvreté, les ſoins, la peur, la maladie,
Ne précipitant point le terme de leur vie,
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours ſereins.

Si Héſiode avait toujours écrit ainſi, qu'il ſerait ſupérieur à Homère ! Enſuite Héſiode décrit les quatre âges fameux, dont il eſt le premier qui ait parlé, (du moins parmi les Auteurs anciens qui nous reſtent). Le premier âge eſt celui qui précéda Pandore, tems auquel les hommes vivaient avec les Dieux. L'âge de fer eſt celui du Siége de Thèbes & de Troyes. *Je ſuis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatiſme & par la tyrannie, en ont dit autant depuis Héſiode !

C'eſt dans ce Poëme des *Travaux & des Jours*, qu'on trouve des proverbes qui ſe ſont perpétués, comme, *le Potier eſt jaloux du Potier* ; & il ajoute, *le Muſicien du Muſicien, & le Pauvre même du Pauvre.*

C'eſt là qu'eſt l'original de cette Fable du Roſſignol tombé dans les ſerres du Vautour. Le Roſſignol chante envain pour le fléchir, le Vautour le dévore. Héſiode ne conclut pas que *ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les Tyrans ne ſont pas fléchis par les talens.

On trouve dans ce Poème cent maximes dignes des Xénophons & des Catons.

« Les hommes ignorent le prix de la Société; ils ne » ſavent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

» L'iniquité n'eſt pernicieuſe qu'aux petits.

» L'équité ſeule fait fleurir les Cités.

» Souvent un homme injuſte ſuffit pour ruiner ſa » Patrie.

» Le méchant qui ourdit la perte d'un homme, pré- » pare ſouvent la ſienne.

» Le chemin du crime eſt court & aiſé: celui de la » vertu eſt long & difficile; mais près du but, il eſt » délicieux.

» Dieu a poſé le travail pour ſentinelle de la vertu ».

Enfin, ſes *Préceptes ſur l'Agriculture* ont mérité d'être imités par Virgile. Il y a auſſi de très-beaux morceaux dans ſa *Théogonie*; l'Amour qui débrouille le cahos, Vénus qui, née ſur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie ſur la terre, toujours ſuivie de l'Amour, unit le Ciel, la Mer & la Terre enſemble, ſont des emblêmes admirables.

Pourquoi donc Héſiode eut-il moins de réputation qu'Homère? Il me ſemble qu'à mérite égal, Homère dût être préféré par les Grecs; il chantait leurs exploits & leurs victoires ſur les Aſiatiques, leurs cruels ennemis. Il célébrait toutes les Maiſons qui régnaient de ſon tems dans l'Achaïe & le Péloponèſe; il écrivait la guerre mémorable du premier Peuple de l'Europe contre la plus floriſſante Nation qui fût encore connue dans l'Aſie. Son Poème fut preſque le ſeul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille

qui ne se crût honorée de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que long-tems après lui, quelques différends entre des villes Grecques, au sujet des terreins limitrophes, furent décidés par des vers d'Homère. Il devint après sa mort le Juge des Villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des Poétes long-tems avant d'avoir des Géographes.

Il est étonnant que les Grecs se faisant tant d'honneur des Poèmes épiques qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermophiles, de Platée, de Salamine. Les Héros de ces tems-là valaient bien Agamemnon, Achille & Ajax.

Tirtée, Capitaine, Poéte & Musicien, tel que nous avons vu de nos jours le Roi de Prusse, fit la guerre & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, & remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de Poème épique dans le siècle de Périclès; les grands talens se tournèrent vers la Tragédie. Ainsi Homère resta seul, & sa gloire augmenta de jour en jour.

DE L'ILIADE.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'Homère était de la Colonie Grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métamorphoses & de peintures dans le style oriental; la terre, qui retentit sous les pieds dans la marche de l'Armée, comme les foudres de Jupiter sur les monts qui couvrent le géant Tiphée; un vent plus noir que la nuit, qui vole avec les tempêtes; Mars & Minerve suivis de la Terreur, de la Fuite & de l'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide

Dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui, en foulant la terre, porte dans le Ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'*Iliade* est pleine de ses images; & c'est ce qui faisait dire au Sculpteur Bouchardon: « Lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de » haut ». Son Poème, qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour les Grecs. Ses Dieux sont ridicules aux yeux de la raison; mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des Dieux qui se disent des injures, qui se battent entre eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule; mais c'était là l'ancienne Théologie de la Grèce, & de presque tous les Peuples Asiatiques. Chaque Nation, chaque petite Peuplade avait sa Divinité particulière qui le conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des Titans, enfans du Ciel & de la Terre, contre les Dieux, maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la Religion Grecque. Typhon, chez les Egyptiens, avait combattu contre Oshiret, que nous nommons Osiris, & l'avait taillé en pièces.

Madame Dacier, dans sa Préface de l'*Iliade*, remarque très-sensément, après Eustache, Evêque de Thessalonique, & Huet, Evêque d'Avranche, que chaque Nation voisine des Hébreux avait son Dieu des Armées. Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue. Homère a donc peint son siècle; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

Ce fut une étrange entreprise dans la Motte de dégrader Homère & de le traduire; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au-lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'Homère, il voulut lui donner de l'esprit;

c'eſt la manie de la plupart des Français. Une eſpèce de pointe, qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèſe, un léger contraſte de mots leur ſuffit. C'eſt un défaut dans lequel Racine & Boileau ne ſont preſque jamais tombés. Mais combien d'Auteurs, combien d'hommes de génie même ſe ſont laiſſés ſéduire par ces puérilités qui deſsèchent & qui énervent tout genre d'éloquence. En voici un exemple bien frappant :

Phénix, au livre neuvième de l'*Iliade*, pour appaiſer la colère d'Achille, lui parle à peu-près ainſi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du Souverain des Dieux ſont les filles ſacrées ;
Humbles, le front baiſſé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triſte & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine, tremblante,
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front ſuperbe, au regard ſans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grace... & lorſqu'on les refuſe,
C'eſt au trône des Dieux que leur voix vous accuſe ;
On les entend crier en lui tendant les bras :
Puniſſez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les menace, & ſon juſte courroux
S'appéſantit bientôt ſur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais aſſez exacte ; & malgré la gêne de la rime & la ſéchereſſe de la Langue, on apperçoit quelques traits de cette grande & touchante image, ſi fortement peinte dans l'original.

Que fait le Correcteur d'Homère ? Il mutile en deux vers d'antithèſes toute cette peinture :

On offenſe les Dieux, mais par des ſacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'eſt plus qu'une ſentence triviale & froide ; il y a ſans doute des longueurs dans les diſcours de Phénix ; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, Horace l'avoue; tous les hommes de goût en conviennent : Pope lui-même, Traducteur du Poéte Grec, dit que « c'eſt une vaſte » campagne, mais brute, où l'on rencontre des beau- » tés naturelles de toute eſpèce, qui ne ſe préſentent » pas auſſi réguliérement que dans un jardin régulier; » que c'eſt une abondante pépinière qui contient les » ſemences de tous les fruits, un grand arbre qui pouſſe » des branches ſuperflues qu'il faut couper ».

Madame Dacier était ſans doute une femme au-deſſus de ſon sèxe, & qui a rendu de grands ſervices aux Lettres, ainſi que ſon mari; mais quand elle ſe fit homme, elle ſe fit Commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver Homère mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de la Motte même. Elle écrivit contre lui en Régent de Collége, & la Motte répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'eſprit. Il traduiſit très-mal l'Iliade, mais il l'attaqua fort bien.

IMITATION (a)

D'un Morceau d'HOMÈRE, par VOLTAIRE.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE.

L'Horison ſe couvrait des ombres de la nuit;
L'infortuné vieillard qu'un Dieu même a conduit,
Entre & paraît ſoudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquile,
Par un léger repas ſuſpendait ſes douleurs:
Il ſe détourne, il voit, les yeux baignés de pleurs,

(a) La magie des beaux vers ne peut être conſervée dans la proſe même la plus poétique. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire ce morceau ſi bien rendu en proſe par M. le Brun, Auteur de la verſion françaiſe de l'*Iliade* & de la *Jéruſalem délivrée*, & jetter enſuite les yeux ſur les vers de Voltaire. Notre grand Poéte a fait cette ſublime tirade à l'âge de 83 ans. Ce fait très-sûr & très-extraordinaire juſtifie ceux que l'Envie querelle de toutes ſes forces, parce qu'ils ont le bon ſens d'appeller Voltaire, l'homme tel qu'il n'en a jamais paru, & qu'il n'en paraîtra jamais dans la ſuite des ſiècles.

Ce Roi jadis heureux, ce vieillard vénérable,
Que le fardeau des ans, que la douleur accable,
Exhalant à ſes pieds ſes ſanglots & ſes cris,
Et lui baiſant la main qui fit périr ſon fils.
Il n'oſait ſur Achille encor jetter la vue,
Il voulait lui parler, & ſa voix s'eſt perdue.
Enfin il le regarde, & parmi les ſanglots,
Tremblant, pâle & ſans force, il prononce ces mots :
« Songez, Seigneur, ſongez que vous avez un père... »
Il ne put achever. Le Héros ſanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans ſon cœur.
Priam lui prend les mains. « Ah Prince ! ah mon Vainqueur !
» J'étais père d'Hector, & ſes généreux frères
» Flattaient mes derniers jours & les tendaient proſpères.
» Ils ne ſont plus : Hector eſt tombé ſous vos coups.
» Puiſſe l'heureux Pelée, entre Thétis & vous,
» Prolonger de ſes ans l'éclatante carrière !
» Le ſeul nom de ſon fils remplit la terre entière,
» Ce nom fait ſon bonheur autant que ſon appui :
» Vos honneurs ſont les ſiens, vos lauriers ſont à lui :
» Hélas ! tout mon bonheur & toute mon attente
» Eſt de voir de mon fils la dépouille ſanglante,
» De racheter de vous ces reſtes mutilés,
» Traînés devant mes yeux ſous nos murs déſolés.
» Voilà le ſeul eſpoir, le ſeul bien qui me reſte.
» Achille, accordez-moi cette grace funeſte,
» Et laiſſez-moi jouir de ce ſpectacle affreux ».
Le Héros qu'attendrit ce diſcours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes :
» Tous nos jours ſont tiſſus de regrets & d'alarmes,
» Lui dit il : par mes mains les Dieux vous ont frappé :
» Dans le malheur commun, moi-même enveloppé,
» Mourant avant le tems, loin des yeux de mon père,
» Je teindrai de mon ſang cette terre étrangère.
» J'ai vu tomber Patrocle ; Hector me l'a ravi :
» Vous perdez votre fils, & je perds un ami ».

DE VIRGILE.

Il me ſemble que le ſecond Livre de l'*Enéide*, le quatrième & le ſixième, ſont autant au-deſſus de tous les Poëtes Grecs & de tous les Latins, ſans exception, que les ſtatues de Girardon ſont ſupérieures à celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que Virgile a emprunté beaucoup de traits d'Homère, & que même il lui est inférieur dans ses imitations; mais il ne l'a point imité dans ces trois Chants dont je parle. C'est-là qu'il est lui-même, c'est-là qu'il est touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible, mais fatigant des combats. Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai Poète est, à ce qui me semble, celui qui remue l'âme & qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit Montagne, *non comme bon, mais comme mien.*

IMITATION

D'un Morceau du Livre VI de l'Enéide, par VOLTAIRE.

Proxima deinde tenent mœsti loca, &c.

LA sont ces infortés qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire,
Qui n'ont pu supporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas! ils voudraient bien se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière:
Ils regrettent la vie, ils pleurent; & le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort;
L'abîme du Cocyte, & l'Achéron terrible
Met entre eux & la vie un obstacle invincible.

DE LUCAIN.

Si vous cherchez dans Lucain l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très sec, & dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique

& ſublime, vous ne les verrez que dans Lucain parmi les Anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de Labiénus à Caton aux portes du Temple de Jupiter Hammon, ſi ce n'eſt la réponſe de Caton même. Mettez enſemble tout ce que les anciens Poétes ont dit des Dieux; ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de Lucain. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

DU TASSE.

Boileau a dénigré le clinquant du Taſſe; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par Homère. Boileau le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte. On ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée*, la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si Boileau eût entendu ces concerts, il n'aurait rien eu à répliquer.

DE MILTON.

Si Boileau, qui n'entendit jamais parler de Milton, abſolument inconnu de ſon tems, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'eſt alors qu'il aurait pu dire comme du Taſſe :

Mais quel objet enfin à préſenter aux yeux
Que le Diable toujours hurlant contre les Cieux.

Un Epiſode du Taſſe eſt devenu le ſujet d'un Poème entier chez l'Auteur Anglais. Celui-ci a étendu ce que l'autre avait jetté avec diſcrétion dans la fabrique de ſon Poème. Le Taſſe quitte le Diable le plutôt qu'il peut pour préſenter ſon Armide aux Lecteurs, l'admirable Armide, digne de l'Alcine de l'Arioſte,

dont elle eſt imitée. Il ne fait point tenir de longs diſcours à Bélial, à Mammon, à Belzébuth, à Satan. Il ne fait point bâtir une ſalle pour les Diables; il n'en fait pas des Géants pour les transformer en Pygmées, afin qu'ils puiſſent tenir plus à l'aiſe dans la ſalle. Il ne déguiſe point enfin Satan en Cormoran & en Crapaud.

Qu'auraient dit les Cours & les Savans de l'ingénieuſe Italie, ſi le Taſſe, avant d'envoyer l'Eſprit de ténèbres exciter Hidraot, le pere d'Armide, à la vengeance, ſe fût arrêté aux portes de l'Enfer, pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; ſi le Péché lui avait appris qu'il était ſa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'enfin il devint amoureux de ſa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appella la Mort; que la Mort (qui eſt ſuppoſée maſculin) coucha avec le Péché, (qui eſt ſuppoſé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de ſerpens qui rentrent à toute heure dans ſes entrailles, & qui en ſortent.

De tels rendez-vous, de telles jouiſſances ſont, aux yeux des Italiens, de ſinguliers épiſodes d'un Poème épique. Le Taſſe les a négligés, & il n'a pas eu la délicateſſe de transformer Satan en Crapaud pour mieux inſtruire Armide.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais Anges, que Milton a imitée de la *Gigantomachie* de Claudien? Gabriel conſume deux Chants entiers à raconter des batailles données contre Dieu même, & enſuite la création du monde. On s'eſt plaint que ce Poème ne ſoit preſque rempli que d'Epiſodes; & quels Epiſodes! C'eſt Gabriel & Satan qui ſe diſent des injures; ce ſont des Anges qui ſe font la guerre dans le Ciel, & qui la font à Dieu. Il y a dans le Ciel des Dévôts & des eſpèces d'Athées; Abdiel, Ariel, Arioc, Rimiel, combattent Moloch, Belzébuth, Niſroch; on ſe donne de grands coups de ſabre: on ſe jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui

coulent à leurs pieds. C'eſt-là, comme on voit, la belle & ſimple Nature.

On ſe bat dans le Ciel à coups de canons, encore cette imagination eſt-elle priſe de l'Arioſte; mais l'Arioſte ſemble garder quelque bienſéance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des Lecteurs Italiens & Français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laiſſons chacun ſentir du dégoût ou du plaiſir à ſa fantaiſie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des Géants contre les Dieux, ſemble plus raiſonnable que celle des Anges, ſi le mot de *raiſonnables* peut convenir à de telles fictions. Les Géants de la Fable étaient ſuppoſés les enfans du Ciel & de la Terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des Dieux auxquels ils étaient égaux en force & en puiſſance. Ces Dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux; mais il n'en eſt pas ainſi dans notre Religion. Dieu eſt un Etre pur, infini, tout-puiſſant, Créateur de toutes choſes, à qui les créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Nous croyons avoir une traduction exacte de Milton, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entiérement altéré plus de deux cents pages.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'Enée, & les triomphes des Romains. Milton prédit les deſtins des enfans d'Adam. C'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'Hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du Peuple Juif dans l'onzième & le douzième Chants, & ne dit preſque rien du reſte de la terre.

Sa viſion ſemble une copie de celle de l'Arioſte; car Aſtolphe monté ſur l'Hypogriphe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontiètes de l'Europe & ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de

l'Arioſte eſt-elle plus vraiſemblable que celle de ſon Imitateur ; car en volant, il eſt tout naturel qu'on voye pluſieurs Royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que Milton ne ſavait pas l'optique ; mais cette critique eſt injuſte. Il eſt très-permis de feindre qu'un eſprit céleſte découvre au Père des hommes les deſtinées de ſes deſcendans ; il n'importe que ce ſoit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins eſt grande & belle.

Il eſt aiſé de reconnaître dans cet Ouvrage, au milieu de ſes beautés, je ne ſais quel eſprit de fanatiſme & de férocité pédanteſque qui dominait en Angleterre du tems de Cromwel, lorſque tous les Anglais avaient la Bible & le piſtolet à la main. Auſſi le *Paradis perdu* fut-il regardé par toute la Cour de Charles II avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'Auteur.

Qui aurait oſé parler aux Racines, aux Deſpréaux, aux la Fontaines, aux Molières, d'un Poème épique ſur Adam & ſur Eve ? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu eſtimé cet Ouvrage, moitié théologique & moitié diabolique, où les Anges & les Diables parlent pendant des Chants entiers. Ceux qui ſavent par cœur l'Arioſte & le Taſſe, n'ont pu écouter les ſons durs de Milton. Il y a trop de diſtance entre la langue Italienne & l'Anglaiſe.

On n'avait jamais entendu parler de ce Poème en France, avant que j'en euſſe donné une idée dans le neuvième chapitre de mon *Eſſai ſur la Poéſie Epique*. On ſongea alors à traduire ce Poème épique Anglais, dont j'avais parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le Traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble ; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidèlement.

Il y a de très-beaux morceaux, sans doute, dans ce Poëme singulier, & j'en reviens toujours à ma grande preuve; c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de Littérature. Tel est ce monologue de Satan, lorsque s'échappant du fond des Enfers, & voyant pour la première fois notre Soleil, sortant des mains du Créateur, il s'écrie:

Toi sur qui mon Tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, Astre de feu, Jour heureux que je hais,
Jour qui fait mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent;
Toi qui semble le Dieu des Cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
Qui fait pâlir le front des Astres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des Cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abbaissait devant moi;
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme,
Hélas! je suis ingrat, c'est-là mon plus grand crime,
J'osai me révolter contre mon Créateur,
C'est peu de me créer, il fut mon Bienfaiteur!
Il m'aimait, j'ai forcé sa justice éternelle
D'appésantir son bras sur ma tête rebelle;
Je l'ai rendu barbare en sa sévérité;
Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
Mais si le repentir pouvait obtenir grace!...
Non, rien ne fléchira ma haîne & mon audace;
Non, je déteste un Maître; & sans doute il vaut mieux
Régner dans les Enfers, qu'obéir dans les Cieux.

Les amours d'Adam & d'Eve sont traités avec une molesse élégante & attendrissante qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur & du stile souvent raboteux de Milton.

Quelques-uns l'ont accusé d'avoir pris son Poëme (*a*)

(*a*) C'est avec bien moins de raison que les mépriſables ennemis de Voltaire ont déterré une mauvaise rapsodie d'un certain Garnier, Rimailleur déteſtable, rapsodie publiée dans l'autre siècle sous le titre de la *Henriade*. Ils l'ont fait réimprimer il y a quelques années. On n'a pu la lire, & le Libraire en a été pour ses frais. Ces mêmes honnêtes gens ont dit aussi (car que ne disent-ils point) ils ont dit que plusieurs Chants du Poëme épique de Voltaire, étaient pillés de je ne sais quel *Clovis* d'un St. Didier. Cependant le commencement de ce malheureux *Clovis*, dont

dans la Tragédie du *Banniſſement d'Adam*, de Grotius; & dans la *Sarcotis* du Jéſuite Mazénius, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-tems avant que Milton donnât ſon *Paradis Perdu*.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des Lecteurs du plagiat de Milton, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux Poèmes. Pluſieurs Lecteurs étrangers, après avoir vu l'Exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du Poème de Milton ne fût pris de Mazénius. C'eſt une erreur bien grande & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le Poëte Anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du Jéſuite de Cologne; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort beaux; ceux de Milton le ſont auſſi, & le total du Poème de Mazénius, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux Scènes entières dans la ridicule Comédie du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac. Ces deux Scènes ſont bonnes, diſait-il en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela mal reçu à traiter de Plagiaire l'Auteur du *Tartuffe* & du *Miſanthrope*.

Il eſt certain qu'en général Milton, dans ſon *Paradis*, a volé de ſes propres aîles en imitant; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de Grotius & du Jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui. Il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand Poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un Jéſuite; mais de ſon tems, dans la Cour de Charles II, on ne ſe ſouciait ni des Jéſuites, ni de Milton, ni du *Paradis perdu*, ni du *Paradis retrouvé*. Tout cela était bafoué ou inconnu.

---

on n'a jamais vu la fin, n'a paru que trois ou quatre ans après notre immortelle HENRIADE.

Puis fiez-vous à Meſſieurs les Savans.

FIN.

77781146

Rebacked

5/94